

JULES TREMBLAY

Sainte-Anne d'Ottawa

Un résumé d'histoire

1873-1923

La Cie d'Imprimerie d'Ottawa, Limitée
1925

DU MÊME AUTEUR:

PROSE — Le français en Ontario (Montréal, Arthur Nault, 1913).

Une opinion sur la littérature canadienne française (Ottawa, Beauregard, 1913).

La sépulture d'Etienne Brûlé (Ottawa, Société royale du Canada, 1915).

Le Foyer — La Charité en action (Ottawa, Beauregard, 1920).

La vente de la Poule noire — anecdote canadienne (Ottawa, Société royale du Canada, 1920).

Anecdotes de la Côte-Nord, de Portneuf et de Wright (Reproduit du *Journal of American Folk-Lore* en brochure, Lancaster, Penn., 1920 — en collaboration avec M. Georges Mercure.)

L'hôpital public d'Ottawa (Ottawa, « Le Droit », 1921).

Trouées dans les noales — scènes canadiennes (Ottawa, Beauregard, 1921).

Nos Lettres (Ottawa, le « Courrier fédéral », 1921).

Canadian Literature of French Expression — Ottawa, 1922.

VERS — Des mots, des vers (Montréal, Beauchemin, 1911).

Du crépuscule aux aubes (Ottawa, Beauregard, 1917).

Les ferments (Ottawa, Beauregard, 1917).

Aromes du terroir (Ottawa, Beauregard, 1918).

Les ailes qui montent (Ottawa, Beauregard, 1918).

(Droits réservés)

Sainte-Anne d'Ottawa

Un résumé d'histoire

1873-1923

DÉDICACE

*Au Très Révérend Chanoine
Joseph-Alfred Myrand,
Curé de Sainte-Anne d'Ottawa.*

Monsieur le Curé,

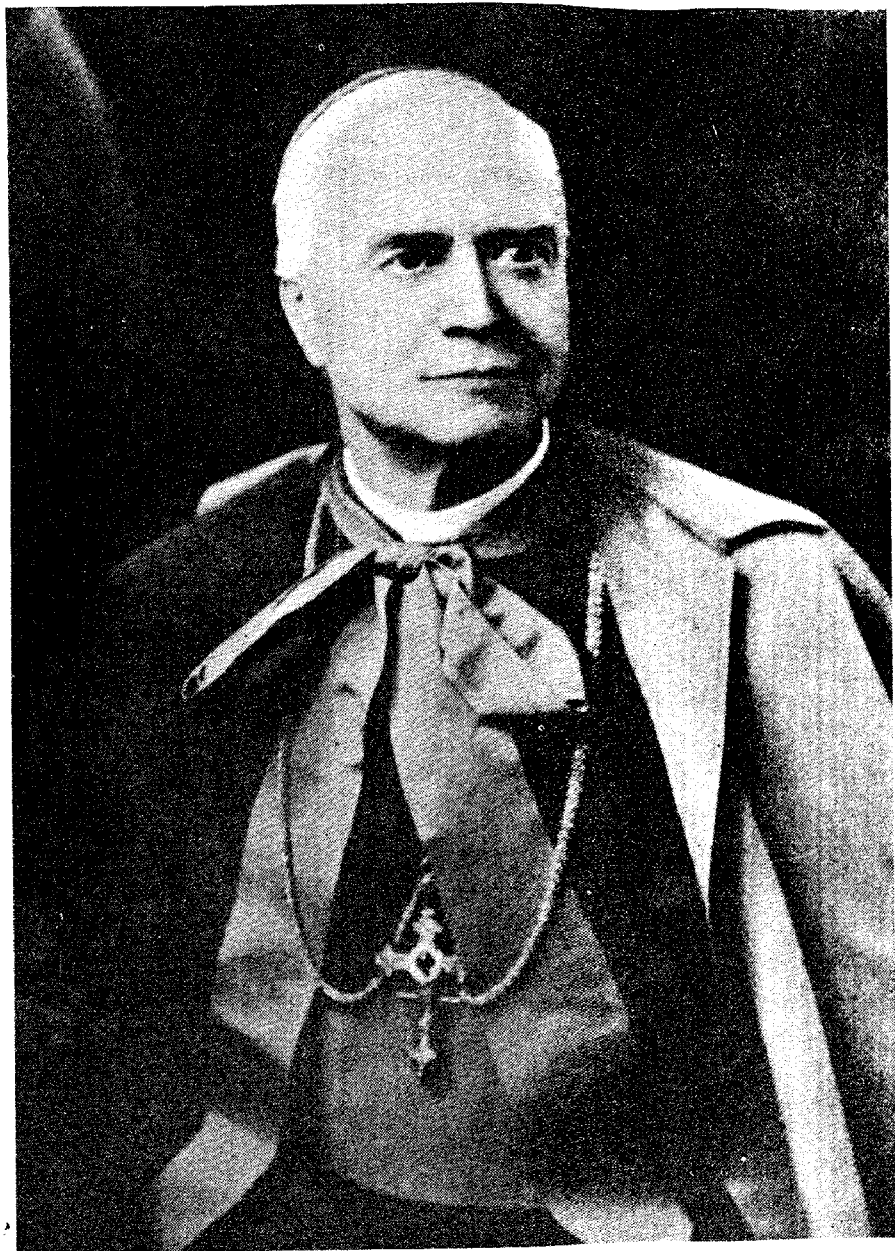
Voici un résumé d'histoire qui raconte les premières années d'une paroisse à laquelle vous avez donné vingt et un ans et quelques mois de votre vie sacerdotale, et qui souligne en passant les traits principaux des œuvres collectives, accomplies par tous sans égard à leurs intérêts particuliers.

Comme le récit contient des pages où l'énergie se rencontre, où l'apostolat s'affirme généreusement, où s'exerce infatigablement la charité, il convient de vous les dédier, puisque l'exercice de votre ministère les a fait naître, et que ma part se borne aujourd'hui à les écrire sous la dictée précise des faits.

Acceptez donc le livre tel qu'il se présente, et croyez bien qu'il vous dit faiblement l'estime admirative de votre très respectueux serviteur.

J. T.

19 mars 1925.



Sa Grandeur Mgr J.-M. EMARD, archevêque d'Ottawa.

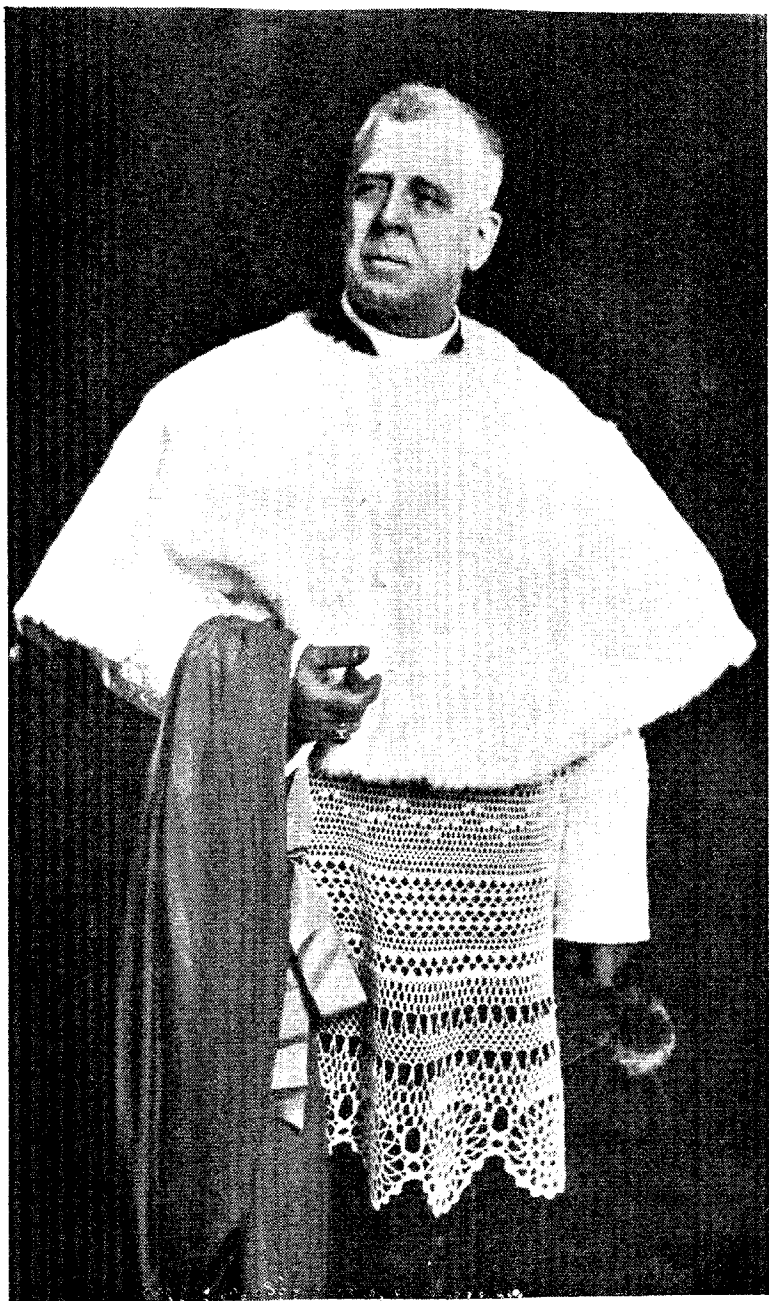
JULES TREMBLAY

Sainte-Anne d'Ottawa

Un résumé d'histoire

1873-1923

La Cie d'Imprimerie d'Ottawa, Limitée
1925



Le T. R. Joseph-Alfred MYRAND,
chanoine honoraire du chapitre métropolitain d'Ottawa, dixième curé de Sainte-Anne.

Introduction

*L*E Canadien écrit l'Histoire avec la croix de ses clochers. Sitôt que les premières habitations ont repoussé la forêt, il songe sérieusement au côté spirituel de la vie; son installation hâtive à peine terminée, il réclame la présence du missionnaire — l'homme qui depuis trois cents ans, récollet, jésuite, sulpicien, oblat ou séculier, perpétue au Canada le miracle de la croissance et de la survivance françaises.

Avec la venue du prêtre dans la colonie nouvelle, un essor plus vigoureux se constate, l'activité normale s'équilibre; la cellule-mère est formée, elle se développe, se multiplie rapidement, et voilà que tout à coup se manifeste le signe de la race indestructible.

Une paroisse du comté de Russell, Embrun, célébrait ses noces d'or le 25 mai 1906. L'heureux anniversaire procurait à M. le curé Forget la joie de pré-

senter à Mgr Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, trente-six vieillards, pionniers de 1856, qui venaient, avec leurs SEIZE CENT QUATRE-VINGTS descendants bien vivants, chômer la fête à l'église paroissiale. Ce noyau, vétéran de la fondation, s'était donc plus de cinq fois doublé en cinquante ans. Resté indifférent aux obstacles nombreux et sans cesse renouvelés, il pouvait rendre, après un demi-siècle de labeur, un témoignage convaincant de sa fortitude au sein des épreuves, et c'est au pied de l'autel qu'il affirmait une fois de plus, à la façon du peuple, une vérité que tout historien sérieux doit peser, et que la REVUE DOMINICAINE d'octobre dernier résumait dans ces mots: « L'Histoire du Canada français est essentiellement religieuse et catholique; l'étudier d'un œil exclusivement civil ou profane, est impossible ».

Embrun ne fait pas exception. Il y avait au plus dix mille catholiques de langue française en Ontario vers 1830. On en comptait trente-cinq mille en 1861. Ils étaient soixante-quinze mille en 1871. Il a fallu moins de cent ans pour que les chiffres du début se gonflent dans la proportion de trente pour un.

Sainte-Anne d'Ottawa, dont le présent travail s'occupe, n'a pas non plus échappé à la règle de progrès. Fondée en 1873 du démembrement quatrième de la paroisse originelle, Notre-Dame, elle a numériquement grandi, bien que ses limites primitives aient été rétrécies par la création des paroisses d'Eastview et de Saint-Charles; elle s'est policée, et tient aujourd'hui le premier rang dans la ville quant aux œuvres de bienfaisance. Sa

charité de bon aloi, faite d'empressement et de prévoyante générosité, est devenue proverbiale.

Lors des cérémonies de 1923, qui illustrèrent le jubilé de fondation, les ordonnateurs exprimèrent à leur curé le désir de conserver un mémorial populaire des solennités. Ce souvenir prend la forme d'une monographie paroissiale — disons plutôt un résumé des faits principaux qui constituent l'histoire de la paroisse.

Il eût été désirable d'accorder plus d'attention à l'étude des archives ecclésiales et des rares écrits que n'a pas détruits l'incendie de la salle Sainte-Anne en 1920; il eût été agréable de consulter toutes les familles anciennes et de classer rigoureusement des dates et des événements. Malheureusement le Temps, pour deux raisons valables, ne l'a pas permis. En premier lieu, les jours anciens de la paroisse ne sont pas tellement éloignés de nous qu'il nous faille en ressusciter l'histoire au moyen des seuls documents écrits; puis les fondateurs ou leurs familles ne nous pardonneraient pas facilement de divulguer tous les secrets parfois joyeux, parfois pénibles, mais le plus souvent honorables, qu'on peut trouver dans les registres divers, — ils nous tiendraient rancune d'évoquer d'obscures abnégations et certaines exigences tapageuses, comme il s'en rencontre dans les minutes des différentes sociétés. Ensuite nous avons dû, en quelque mois seulement, rassembler les pièces documentaires, difficiles à trouver depuis 1920, et rédiger les simples notes qui suivent, dans lesquelles un lecteur averti rencontrera certainement d'importantes lacunes. Qu'il n'oublie pas

cependant que le présent volume est destiné aux paroissiens plutôt qu'au grand public,— ce dernier s'intéressera davantage aux deux premières parties. De plus qu'il se rappelle que notre résumé d'histoire n'a aucune prétention littéraire.

S'il eut fallu évoquer Bytown avec tous les intéressants aspects de ses premières années, notre livre eut été débordé. Le sujet traité ici autorise tout au plus une esquisse à grands traits, qui pose comme premier jalon, en 1610, la découverte; relève, en 1797, avec l'arrivée de Philémon Wright, l'essor puissant de toute la région, et rapproche ses plans successifs d'un grand épisode ecclésiastique qui fut le générateur d'innombrables œuvres sociales — la consécration, en 1848, du premier évêque d'Ottawa, Mgr Bruno Guigues.

D'ailleurs, l'HISTOIRE DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'OTTAWA, que l'on doit au Père Alexis de Barbezieux, mineur capucin, est consciencieusement écrite, et fournit sur le développement religieux et social de Bytown et d'Ottawa tout ce qu'il est opportun de connaître à l'heure actuelle. Les deux tomes, d'accès facile, sont dans nos bibliothèques publiques. Quant à la partie civile proprement dite, l'ATLAS de Belden, sur le comté de Carleton, 1879; le DOMINION ILLUSTRATED de 1891 (livraison extraordinaire sur Ottawa), et d'autres publications du XIXe siècle complètent, avec les archives fédérales, provinciales, municipales et paroissiales, l'information indispensable à la bonne intelligence des progrès accomplis depuis 1826, où se fixe l'arrivée du premier missionnaire à Bytown, M. Haran.

Pour ce qui est de la paroisse Sainte-Anne elle-même, les différents registres, les notes de M. le Curé, les recherches particulières que nous avons faites nous-même, et le journal intime d'un ancien paroissien maintenant domicilié à Québec, M. Napoléon Taylor, apportent une documentation précise sur les premières années de l'administration curiale et de la vie paroissiale. L'incendie de 1920 a supprimé tant de cahiers importants qu'il a fallu suppléer aux écrits en invoquant les souvenirs personnels, corroborés, des fondateurs survivants.

Qu'on nous permette de souligner ici notre reconnaissance envers ceux qui ont bien voulu nous aider de leurs moyens divers: Mgr Georges Bouillon, prélat domestique; Mgr Lebeau, chancelier, du chapitre métropolitain d'Ottawa; les chancelleries de Québec, Montréal, Paris, Tours, Beauvais, Jérusalem; les Capucins, Franciscains, Dominicains, Oblats, Sulpiciens d'Amérique et d'Europe; les Sœurs du Bon Pasteur, les Sœurs Grises, les Frères des Écoles Chrétiennes; M. l'abbé Scantland, vicaire à Sainte-Anne; MM. Wilfrid Baril, traducteur parlementaire; Joseph Tarte et Ernest Bilodeau, de la bibliothèque du Parlement; Antonin Proulx, de la bibliothèque publique d'Ottawa; Olivier Durocher, ancien maire d'Ottawa; Hector Ménard et Wilfrid Labelle — sans compter ceux qui désirent rester anonymes.

En publiant le travail actuel, nous désirons surtout centraliser pour les gens de Sainte-Anne et leurs amis, quelques récits disséminés un peu partout, et

former ainsi une relation abrégée de ce qui s'est produit dans l'église, dans les œuvres, dans les familles. Nous voulons aussi dégager certaines bornes milliaires, que d'autres écrivains pourront repérer et suivre plus tard, lorsqu'ils raconteront dans le menu détail les incidents d'hier avec ceux de demain; nous entendons démontrer, enfin, que la paroisse Sainte-Anne a eu sa large part dans les rapides progrès dont on observe la marche à Ottawa depuis cinquante ans.

Et puisqu'il faut tout dire, il nous sera bien permis d'ajouter que des raisons supérieures à tout cela nous ont incité à donner notre modeste collaboration au service de l'œuvre paroissiale. Tout d'abord, une amitié déjà vieille pour le curé actuel, M. le chanoine Myrand; pour son prédécesseur immédiat, M. Alexandre Beausoleil, aujourd'hui curé de Vankleek; et pour un desservant plus ancien, octogénaire vénérable qui donna « un peu plus que son âme » à la jeunesse d'Ottawa, Mgr J.-O. Routhier. Afin d'expliquer cette triple amitié qui pourrait bien avoir son origine dans une reconnaissance très avouable, disons qu'une page des registres nous attache profondément à l'âme de la paroisse. Grâce à Dieu, le Temps n'a pu rompre encore les liens que cette page indique:

*« Il en est de plus lourds;
« Il n'en est pas de plus durables ».*

J. T.

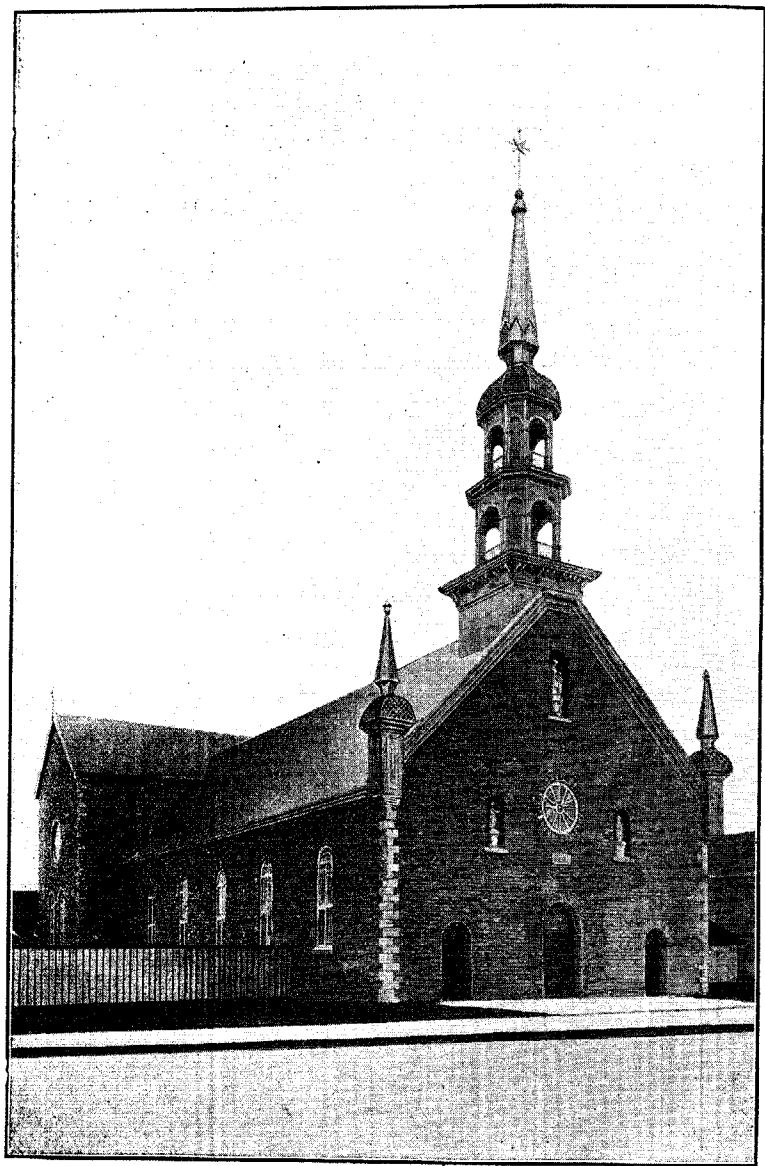
Ottawa, 19 mars 1925.

PREMIÈRE PARTIE

Les origines

I

LA PLACE DES RIDEAUX



L'église paroissiale de Sainte-Anne d'Ottawa, telle qu'elle est aujourd'hui.

I

LA PLACE DES RIDEAUX

LA DÉCOUVERTE — ÉTIENNE BRÛLÉ

ÉTIENNE BRÛLÉ, de Campigny près de Pont-Audemer en France, fut le premier blanc qui vit l'emplacement d'Ottawa et de Hull. Remontant la Grand-Rivière avec Aénons, un chef que la tribu huronne de l'Ours avait délégué vers Champlain au printemps pour la guerre des Iroquois, Brûlé passait ici en août 1610, conformément à l'itinéraire qu'il fallait suivre à cette époque si l'on voulait atteindre les Algonquins de l'île — premiers douaniers du Canada —, et les Hurons de la baie Georgienne — descendants affaiblis du groupe iroquois-huron que Jacques Cartier avait rencontré en 1534 à Hochelaga.

La tradition voulait qu'au passage devant les Rideaux les voyageurs ralentissent un moment leur

avance, pour se glisser avec leurs canots d'écorce sous la caratacte, où ils prenaient une douche d'em-bruns. Si les éclaireurs n'avaient reconnu aucun danger dans le voisinage, on campait non loin des chutes. D'ordinaire cependant, le campement se faisait du côté de Hull, ce qui prévenait les surprises; car les Iroquois poussaient fréquemment leurs embuscades jusqu'aux Chaudières.

Samuel de Champlain, en 1613, arrivait avec Nicolas du Vignau. Il reparaissait deux ans plus tard, cette fois en compagnie de Brûlé, qui lui servait de guide. Jusqu'en 1650, alors que les Iroquois dispersèrent les Hurons établis dans le comté de Simcoe-Nord, les missionnaires récollets et jésuites, les traitants et leurs engagés, pratiquèrent la route de l'Outaouais d'année en année. Les voyages reprirent la même voie en 1654 pour s'interrompre de nouveau, cent cinq ans après, avec la cession du Canada.

Connue et fréquentée sous le régime français, la *Place des Rideaux*, comme on l'appelait alors, n'était qu'une simple étape du grand voyage aux pays d'En-Haut, lorsque Philémon Wright, fondateur de Hull, vint en 1797 fixer une colonie près des Chaudières, sur la rive nord.

PHILÉMON WRIGHT

Fils d'un gentilhomme anglais du Kent, Philémon Wright naquit à Woburn, Massachusetts, dans les premiers mois de 1760. Il a raconté lui-même son

arrivée et ses fondations. Le Journal de l'Assemblée Législative du Bas-Canada (1824) en contient le captivant récit.

Wright devait être au fait des établissements antérieurs, épars dans la région qu'il avait préférée. Le comté de Carleton, compris de 1774 à 1788 dans le district de Lancaster, de 1788 à 1791 dans celui de Lunenburg, et enfin dans les comtés de Dundas et de Grenville à l'époque dont nous parlons, comptait déjà des groupements loyalistes installés depuis la guerre de l'indépendance américaine. Clarence possédait une colonie en 1780. Le 22 juin 1791, Zabiah Wright avait obtenu une concession de huit cents acres dans le comté de Russell. Grace McQueen, apparentée sans doute au William McQueen interrogé par la Commission loyaliste en 1784, recevait en 1801 ses titres à la vaste superficie que le colonel By rachetait en 1832, au prix de 1,200 livres (\$4,800), pour l'incorporer dans son village (sud de la rue Somerset).

Une autre allocation avait été accordée à Jacob Carman en 1802, cédée à Thomas Fraser en 1812, léguée par testament à Hugh Fraser le 13 avril 1822, puis vendue à lord Dalhousie pour la Couronne le 18 juin 1823. Ce terrain embrassait dans ses limites très étendues les emplacements aujourd'hui dévolus à l'église, au presbytère, à l'école et à la salle paroissiale de Sainte-Anne, comme nous le verrons plus en détail tout à l'heure.

Philémon Wright, maintenant titulaire d'un

territoire considérable coupé en deux par la rivière, délaissa la rive sud et mit en valeur les terres de la côte opposée, qu'il jugeait meilleures. L'exploitation des produits naturels reçut dès lors une impulsion active dans toute la vallée. Mais le fondateur, préoccupé surtout d'industrie, de commerce, d'agriculture, s'intéressa médiocrement « aux sables, aux rochers, aux marécages » qu'il abandonnait presque, au delà des Chaudières; il n'accorda tout d'abord aucune attention aux avantages que l'emplacement d'Ottawa pouvait assurer à l'assiette d'une ville. Les dirigeants eux-mêmes admiraient de loin les pointes escarpées qui formaient la frontière du Haut-Canada, et partageaient volontiers l'opinion de Wright: ils confiaient à la forêt le soin de grandir, et ne regardaient pas plus loin que l'horizon du temps. Ils devaient bientôt amender leur point de vue.

Un incident indique le peu de valeur possible qu'on accordait à nos collines, avant l'arrivée du colonel By. Philémon Wright se trouva endetté d'une centaine de livres envers un de ses employés, Nicholas Sparks. Comme l'argent monnayé manquait dans la région, on payait en vivres, en rhum, en terres. Le débiteur offrit donc à son créancier une bonne moitié de la Haute-Ville actuelle, en compensation de sa dette. Il faut voir avec quelle énergie farouche M. Sparks refusa ce qu'il appelait un marché de dupe. Néanmoins, il finit par consentir, à condition toutefois que Philémon Wright lui donnerait, en sus du

terrain, une paire de bœufs. Sparks construisit sa cabane de billes à l'endroit où se trouve l'ancien marché du quartier Wellington.

LE CANAL RIDEAU

Pendant la guerre de 1812-1815, on comprit une leçon que la campagne de 1775 n'avait pu faire accepter. Le génie militaire se rappela peut-être que Champlain, deux cents ans plus tôt, avait songé, et pour des motifs identiques, à la création d'une route navigable abritée, entre les Lacs et la Grande-Rivière. Cette idée d'utiliser les Rideaux prit corps effectivement, et dès 1815 les arpentages commençaient. Trois projets se recommandaient simultanément à l'administration: un débouché vers Pembroke, un autre vers *Hawkesborough*, un troisième à la chute des Rideaux (projet Clowe). La décision se fit attendre onze ans.

Entre-temps, certains petits groupements défri-chaient le bois aux environs d'Ottawa. Des officiers et des soldats du 99^e et du 100^e de ligne, en août 1818, fondaient l'important village de Richmond, que desservait le P. Salmon en 1820, et le P. Haran en 1822. Celui-ci fut le premier missionnaire de Bytown. En 1819 on signalait la présence de Caleb Bellows, qui exploitait son quai et son magasin de vivres dans l'île Victoria. Non loin de là, sur la déclivité ouest de la Haute-Ville, Ralph Smith, le véritable fondateur d'Ottawa, dit-on, cultivait la terre et fabriquait du

mauvais whiskey. Les quelques habitations d'équipiers et de ravitailleurs comptaient sur le petit vapeur *Union*, qui deux fois la semaine faisait la navette entre Grenville, Hull et le quai de Bellows, pour apporter les provisions.

L'arpentage atteignait en 1823 la concession de Nicholas Sparks. Exproprié, ce dernier intenta un procès qui lui rapporta longtemps après une forte somme, et lui laissa une grosse partie de ses possessions, c'est-à-dire la région au sud de la rue Wellington, jusqu'à la rue Somerset. La même année, 1823, lord Dalhousie retenait pour la Couronne le territoire situé entre la rue Cumberland et la rivière Rideau, dans lequel est enserrée la paroisse actuelle de Sainte-Anne.

Avec l'installation des Ingénieurs royaux en 1825, la question du canal fut rapidement résolue. En 1826 le colonel By choisissait comme débouché la coulée actuellement suivie, et le 21 septembre les travaux étaient inaugurés en présence du gouverneur Dalhousie. Le 16 août 1827, à quatre heures de l'après-midi, l'explorateur Franklin, revenu d'une expédition au Mackenzie, posait la première pierre des écluses.

II

BYTOWN

LE VILLAGE

Désormais le village de Bytown était bel et bien fondé. Il perdait tous ses noms antérieurs: Bellows' Landing, Smith's Corner, *Reddo* Falls, Richmond Landing, qu'on rencontre dans les Archives d'Ontario. Les ouvriers desséchaient les marais de la Basse-Ville, et l'alottissement décrété pour la Haute-Ville l'année précédente, 1822, s'appliquait aussi à la partie assainie. Les lots, de 66' x 198', se louaient une demi-couronne par année. Sur un plan du génie, fait en 1827, les rues Cumberland, King, Nelson, Gloucester (Friel), Chapel, *St. Augusta*,

Cobourg, Charlotte et *Wirtemberg*, sont indiquées, partant de la rue Rideau vers le Nord. Une autre rue Charlotte occupe l'emplacement de la rue Saint-Patrice. La place Anglesea est réservée. Ces indications sont maintenues dans le plan que traça Bouchette en 1832. Elles embrassent aussi les quatre cimetières catholique, wesleyen, presbytérien et épiscopalien, entre les rues Heney au nord, Wurtemberg à l'est, Tormey au sud, et Cobourg à l'ouest.

En conséquence des travaux de canalisation qui devaient prochainement être mis en marche, plusieurs personnes aventureuses avaient peuplé un peu au hasard le voisinage de Nicholas Sparks et de Ralph Smith. Le colonel By, dès son arrivée, régularisa les installations, et quelques mois après on comptait environ cinq cents habitants répartis dans quatre régions distinctes: le génie avait ses casernes sur la colline du Parlement; des logements, des boutiques, poussaient le long de la rivière et des falaises, à l'ouest de la rue Bank; un îlot irrégulier dessinait l'équerre des rues Rideau et Sussex, jusqu'à la rue Saint-Patrice, et bifurquait ensuite vers la Pointe Nepean; le dernier groupement s'abritait dans les infinies constructions basses — casernes civiles — qui longeaient le tracé du canal, entre la rue Rideau et le pont Laurier. Cette *banlieue* s'appelait *Corkstown*. L'endroit où le colonel By fit construire son habitation est marqué d'une pierre commémorative, au milieu du *Parc Major*.

Tous ces camps, imprévus pour la plupart en

1800, jugés temporaires au commencement de 1826, devenaient le village de Bytown en 1827, la ville de Bytown en 1847, la Cité d'Ottawa en 1854, et la capitale du Canada en 1857. Le rapide accroissement de ces noyaux primitifs fait d'Ottawa le siège d'une province ecclésiastique des plus importantes.

LES MISSIONS STABLES

Dans un rayon d'étendue relativement faible, il y avait en 1826 une quarantaine de missions et de paroisses dans le district de Bytown. Par ordre alphabétique, et parmi les plus importantes, c'étaient : Aylmer, Black Rapids, Buckingham, Curran, Fitzroy, Gatineau, Gloucester, Goulborne, Grenville, Hogsback, Lac Sainte-Marie, La Passe, Long Island, l'Orignal, Maniwaki, March, Masham, Montebello, Nepean, Old Chelsea, Osgoode, Pakenham, Papi-neauville, Quyon, Ramsay, Richmond, et Saint-Joseph d'Orléans. Les chantiers d'exploitation forestière exigeaient de plus la visite des missionnaires, le long de la Lièvre, de la Gatineau et de l'Outaouais. Tous ces endroits fournissaient à Bytown une population voyageuse que grossissaient les établissements exclusivement protestants.

Lorsque le premier prêtre parut à Bytown, en 1826, il y trouva cent soixante-cinq catholiques, parmi lesquels il y avait environ soixante-quinze Canadiens français. Après avoir fait au village naissant plusieurs voyages, M. Haran, qui desservait

alors les fidèles de Richmond, résolut de se fixer ici en 1827. Il dit la première messe à la Haute-Ville. Pour des raisons qui ne sont pas très clairement définies, les offices du culte furent transférés au petit marché de la rue York, où les catholiques obtinrent l'usage d'une salle exiguë. On signale, en cette année 1827, la venue de M. Roupe, prêtre de Saint-Sulpice, un ami des Papineau, qui fut longtemps desservant de Montebello.

LA CROISSANCE

L'année 1828 est importante dans l'histoire d'Ottawa. Elle souligne un de ces moments d'union généreuse où les sentiments les plus différents et les croyances les plus opposées travaillent au bien commun. Sur une population totale fixée à 2,000, on relevait une forte moitié de catholiques, et environ quatre cents Canadiens français. Pour le service d'approvisionnement général, il y avait quinze marchands, dont Louis Manville, qui possédait douze maisons d'habitation dans les rues Rideau et Dalhousie; trois bijoutiers parmi lesquels Charles Laporte et Maurice Dupuis; huit cordonniers, trois forgerons quatre boulangers, un boucher, deux tailleurs, un bourrelier, un ferblantier, un fabricant de chandelles, une douzaine de taverniers, dont Baptiste Homier et Louis Pinard, et surtout la trop célèbre *Mère McGinty*. Le charpentier Pierre Desloges donnait du travail à bon nombre d'ouvriers dans la Basse-Ville.

Le mouvement catholique était si fermement accentué que M. Haran constitua un comité pour voir à la construction d'une église. Il avait tout d'abord choisi la rue Sparks comme emplacement, et le colonel By avait offert un terrain à conditions avantageuses. Malheureusement, le projet n'eut pas de suite. Dans le comité on remarquait Charles Rainville, trésorier; Maurice Dupuis et Jean-Baptiste St-Louis. Les syndics élus étaient: M. Haran, desservant; MM. M. Burke, Dan. O'Connor, J.-B. Saint-Louis et John Pennyfather (trésorier).

LA PREMIÈRE ÉGLISE

M. Haran dut quitter Bytown avant de mettre son projet à exécution. M. Paisley, le 21 mai 1829, inscrivit le premier baptême connu au registre: une fille de Dan O'Connor, qui devint plus tard Mme J. Friel. M. Angus Macdonnell, successeur en titre de M. Haran, reprenait à l'automne les travaux du comité et MM. Maurice et Jean Dupuis faisaient dans la Basse-Ville une quête pour la construction de l'église. Le colonel By cédait un terrain devant la Basilique actuelle, pour un loyer nominal, et les travaux commençaient aussitôt. M. Lalor arrivait deux ans plus tard. Son zèle infatigable calma un peu *l'enfer* du village. On disait déjà, dans les environs, que Bytown *n'avait pas de Dieu*. L'inauguration de l'église date de 1832.

Si Bytown était alors un enfer, il possédait en

puissance des qualités admirables qui s'affirmèrent au cours d'une épidémie de choléra qui décima la population. On quitta les tavernes et les bagarres pour le chevet des mourants et pour l'inhumation des morts. A côté des feuillets sombres de l'époque, il y a des pages où la charité fulgure. Les citoyens ont donné au brave M. Lalor un témoignage public d'estime en reconnaissance de son héroïque conduite pendant l'épidémie. Lorsque M. Cullen prit charge de la cure en 1833, il recueillit une succession où le respect du prêtre n'était plus un vain mot. Son bref passage a laissé, cela s'explique, peu de traces, comme celui de M. O'Meara, arrivé le 16 novembre 1834. Les querelles de race et de religion étaient reprises lorsque ce dernier partit, en 1835.

UN PACIFICATEUR

Un changement allait se produire dans l'antagonisme endémique qui rendait la vie presque impossible à l'élément français. Le vicaire général de Kingston, M. J. Macdonald, en arrivant à Bytown après le départ de M. O'Meara, était accompagné d'un prêtre actif et brave. Français de mère, Irlandais par son père, M. Cannon, dont le nom est encore vivant dans toute la cité catholique, s'employa à faire valoir la dignité chrétienne, et réussit à pacifier, temporairement il est vrai, les *Shiners* et leurs acolytes non catholiques, les Orangistes. Cette tâche était surhumaine, mais M. Cannon réussit au

delà de ses espérances. La publication de l'*Indépendant*, de Johnston, semble avoir aidé tout d'abord la campagne du curé contre les haines de race.

L'expansion industrielle, intellectuelle et sociale s'accusait de façon encourageante, malgré l'inconduite notoire de quelques groupes fanatisés. Il suffisait toutefois d'un incident, parfois banal, pour rassembler toutes les énergies et réveiller les bonnes volontés. Le relèvement du deuxième pont des Chaudières en 1835 en est un exemple. L'apparition de la *Gazette*, publiée par le docteur Christie en 1836, inspira aux gens de Bytown un amour-propre curieux. Il y eut deux camps, les civilisés et les Shiners. Tranquillement le groupe catholique augmentait. L'église de la Basse-Ville était maintenant trop petite. Pierre Desloges y construisait une double galerie et l'on prévoyait qu'avant longtemps il faudrait une deuxième installation, plus vaste et mieux aménagée. Avec 1840 Bytown crut devoir demander d'être représentée à la législature courante.

MGR FORBIN-JANSON

Le 21 octobre 1841, Mgr Forbin-Janson, ancien évêque de Nancy et primat de Lorraine, qui était venu au Canada prêcher des missions, posait la pierre angulaire de la Basilique actuelle. Le bâtiment fut poursuivi en toute hâte aux débuts, mais les travaux, souvent modifiés, ne se terminèrent

qu'en 1864. Bytown prenait de jour en jour une importance plus grande, et la population catholique surtout grandissait à vue d'œil. Les œuvres paroissiales, laissées à l'initiative des fidèles, se développaient tant bien que mal. La venue de Mgr Forbin-Janson suscita l'activité sociale, et la parole de l'éloquent prédicateur produisit des merveilles dont l'avenir immédiat allait profiter.

M. Cannon quitta le village en 1842 pour se rendre à l'Original. Du 4 juin au 21 août, la paroisse fut privée d'un desservant attitré, mais reçut alternativement les curés Terrence Smith, de Richmond; Désaultels, d'Aylmer; Brady, de Buckingham, et Lefavre, de l'Original. Un prêtre français, M. Neyron, administra l'église jusqu'au 3 décembre. Les œuvres de M. Cannon se trouvaient maintenant menacées d'inanition, faute d'un prêtre résident. En cette conjoncture Mgr Gaulin, de Kingston, comprit la nécessité de continuer les progrès commencés, et il délégua un homme de forte trempe, son vicaire général M. Patrick Phelan, pour prendre en mains une situation précaire. M. Phelan devint bientôt coadjuteur de Mgr Gaulin. Un séjour d'une année lui permit d'orienter les entreprises sociales de la paroisse dans une direction sûre, et lorsqu'il partit en 1843, M. Hippolyte Moreau, Grand-Vicaire de Montréal, trouva peu de réformes indispensables à faire. Sur 2,362 catholiques, il y avait 1,064 Canadiens français.

LES OBLATS

C'est en 1844 que se place un événement digne de remarque, l'arrivée des Oblats de Marie Immaculée. Les Pères Telmon et Dandurand n'eurent pas la réception qu'ils auraient pu attendre. Le premier se plaignait des difficultés du ministère dans une congrégation mixte, et demandait à Mgr Bourget l'assistance de prêtres anglais. Ces derniers, les RR. PP. Byrne et McEvoy, ne tardèrent pas à venir. Mgr Phelan de son côté travaillait à préparer les voies afin que tout marchât sans heurts trop violents. Les agrandissements de l'église, la reprise des grandes missions commencées en l'année du Jubilé, et l'instruction des enfants accumulaient les charges, déjà lourdes, de l'administration spirituelle et temporelle de la paroisse. Mgr Phelan, constamment en relation avec Mgr Bourget, s'assura bientôt de la collaboration précieuse des Sœurs Grises, dont l'entrée à Bytown, le 20 février 1845, fut chaleureusement solennisée par toute la population; sans distinction de croyance. L'influence des Oblats et des Sœurs Grises fut immense sur l'esprit du village. Dès lors les œuvres salvatrices se multiplièrent malgré l'absence de ressources. Nous avons raconté ces premières années des religieuses à Bytown dans une plaquette intitulée *L'Hôpital public d'Ottawa*.

Avec la fondation de l'hôpital et l'ouverture de quelques classes, les visites des pauvres et l'évangélisation à domicile des familles réfractaires,

les progrès s'accrurent de façon très encourageante. Une maladie du Père Dandurand amena ici le Père Molloy, qui fut un héros de la famille irlandaise catholique, et un ami du groupe français. Quant au Père Dandurand, mort centenaire il y a quelque temps, sa vie est trop connue pour être ici résumée. La nouvelle église, agrandie même au cours de sa construction, fut inaugurée le 15 août. La population totale était, cette année-là, fixée à 8,000 âmes. Comme on le constate, la croissance dépassait les prévisions. Les Oblats, voyant le groupe français augmenter, et d'autre part le groupe irlandais exiger avec raison des prêtres qui parlassent sa langue maternelle, songèrent à diviser les fidèles pour les fins du culte en deux paroisses distinctes. La première église de Bytown ayant été brûlée en 1846, l'église Saint-André fut construite rue Sparks. Elle était fermée en 1855 lorsque l'église Saint-Patrice fut construite dans les champs de la rue Hugh (Kent.) Un fait qui a toujours été cause de confusion au sujet de ce dernier nom, est que la paroisse-mère était placée tout d'abord sous l'invocation conjointe de Notre-Dame et de saint Patrice. Une fois la séparation des familles ethniques accomplie, les Irlandais apportèrent, en quittant Notre-Dame, le nom de leur patron.

Bytown reçut en 1847 sa chartre de ville. La même année, le 25 juin, Pie IX créait le diocèse d'Ottawa, et en plaçait le siège épiscopal à Bytown. La même année aussi, une épidémie s'abattait sur

la ville, et fauchait par centaines les malheureux immigrants récemment arrivés au Canada. Prêtres, religieuses, laïcs, protestants et catholiques, tout le monde voulut mettre en œuvre l'abnégation chrétienne. Mais si quelqu'un fut discrètement admirable dans cette lutte contre le fléau, ce fut le petit groupe des Sœurs Grises. Elles ont, au cours de l'épidémie, prouvé leur trempe héroïque, et gagné en même temps, et sans y songer, l'affection admirative de tous les citoyens.

III

LA VILLE ÉPISCOPALE

LE PREMIER ÉVÊQUE

On vient de voir que le diocèse d'Ottawa avait été créé en 1847. Ses limites atteignaient la baie d'Hudson au nord. L'immense territoire attendait un homme d'action peu facile à émouvoir. Mgr Bruno Guigues, sacré en 1848, fut heureusement choisi. Fils d'un ancien capitaine de l'armée française, il naquit à Gap, dans les Hautes-Alpes, en 1805. Un oncle du fondateur des Oblats, Mgr M. de Mazenod, l'ordonnait en 1828 à Aix en Provence. Dans la suite, pendant seize années, il parcourut la majeure partie de la France, prêchant des missions

fructueuses, et répandant sur son passage le fruit d'étonnantes conversions. Supérieur de la maison des Oblats à Notre-Dame de l'Osier, son caractère droit, ferme et agissant détruisit les préjugés qui existaient contre l'ordre auquel il appartenait depuis 1824, date de sa profession (28 octobre). Quand il fut question de recruter pour les missions canadiennes des prêtres spécialement doués, l'autorité le désigna en premier lieu, et c'est ainsi qu'il arriva au pays en 1844, le 18 août, pour inaugurer immédiatement ses lourdes fonctions de supérieur à Longueuil, et de provincial ayant presque tous les pouvoirs du supérieur général. Mgr Bourget ne fut pas lent à découvrir la valeur du P. Guigues, il ne tarda pas non plus à la faire connaître à l'épiscopat, et comme il était urgent d'organiser le district ecclésiastique d'Ottawa, le choix proposé par Mgr de Montréal ne fut même pas discuté.

La consécration de Mgr Guigues avait lieu à Bytown même, dans la cathédrale inachevée, le 30 juillet 1848. Mgr Gaulin de Kingston officiait, assisté de Mgr Bourget et de Mgr Phelan, qu'on a vu desservant de la ville en 1842.

Jusqu'en février 1874, c'est-à-dire pendant vingt-six ans, Mgr Guigues donna ses jours et ses nuits aux travaux administratifs de son vaste diocèse, aux œuvres de charité qu'il multiplia, à la prière, à la conciliation méditée. L'impressionnante simplicité de son maintien, la bonté patriarcale extériorisée dans le rayonnement de son regard

méditatif, rendaient son abord facile aux humbles; et c'est alors qu'un sourire d'enfant éclairait sa figure, et qu'une parole bienveillante tombait de ses lèvres fortement dessinées, adoucissant la sévérité des joues basanées et creuses, ainsi que les yeux gonflés de jeûnes et de veilles. Il parlait aux enfants, aux vieillards, insoucieux des arbitraires démarcations de l'aisance ou de la gêne, et répandait sur son passage, dans toutes les âmes, le souvenir d'une vision douce, d'un réconfort et d'un encouragement.

Monseigneur comprit que s'il était français de cœur, il était évêque dans l'âme, et que tous ses ressortissants avaient droit à une part égale d'affection paternelle. Cette façon de voir apaisa bien des difficultés qui menaçaient de tourner au scandale, et l'on n'eut plus à craindre la répétition de ce qui s'était passé à la vente des bancs, sous le régime de M. Neyron, alors qu'une bagarre dut être réprimée dans l'église même, et en présence du Saint-Sacrement. Mgr Guigues ne permit jamais aux factions de passer outre à ses décisions mûries, et les tapageurs, de quelque côté qu'ils fussent, étaient forcés de rester cois. Mais il est des gens qui décourageraient un saint, et Mgr Guigues en connut qui lui donnèrent de bien mauvais moments avec leurs prétentions ridicules de suprématie et d'ancienneté; en d'autres termes, trop de zèle à monopoliser la religion au détriment des minorités trouva en Mgr Guigues un obstacle auquel on était loin de s'attendre.

LES MŒURS

Si le zèle des missionnaires primitifs et des curés des dix dernières années fut à la hauteur des fonctions qui leur étaient imposées, cela ne veut pas dire que la tâche fût toujours facile. On peut s'imaginer ce qu'étaient les mœurs dans un pareil milieu, où les travailleurs du canal, les bûcherons et flotteurs, les soldats, et les parasites des deux sexes, attirés comme des phalènes vers l'établissement nouveau, vivaient aux débuts dans une promiscuité de primaires. C'était une agglomération disparate, au sens moral et social, qui aimait l'aventure et la bataille selon le tempérament de chaque nationalité, qui de plus était exposée au *délire des bois*, aux vices courants des installations improvisées, et gouvernée par une autorité militaire préoccupée surtout des besognes stratégiques du canal Rideau. Cette population, fragile de vertu et dure à la réforme, se trouvait par surcroît exploitée par des taverniers sans vergogne qui servaient d'innommables décoctions à leurs clients, et encourageaient, au moyen des ventes à crédit, la crapuleuse débauche des ivrognes.

Pour aggraver le mal, les pauvres mœurs, qu'un relâchement généralisé battait en brèche en dépit des missionnaires bien souvent, étaient menacées aussi par la licence qui venait de la guerre de race et de religion. Il y avait en lice, d'un côté, une majorité formée d'orangistes et de *Shiners*, et de l'autre une minorité française dont les traditions

n'évoquaient rien qui pût ressembler à ce genre de voisinage. Les Shiners étaient une organisation de braves en tapage qui s'étaient donné comme fin dernière l'expulsion de tous les Canadiens français travaillant dans les chantiers ou voulant y travailler. Ils se croyaient foncièrement nés pour le droit exclusif à l'exploitation des forêts.

Avec les années, cependant, les chefs de groupe gagnèrent du terrain dans les milieux sensés. Des associations de vigilance et de police volontaire, des sociétés de tempérance, d'action sociale et de bien-faisance, surgirent des bas-fonds et réprimèrent les beuveries sanglantes. L'apogée des luttes d'origine et de croyance religieuse fut atteinte en 1849. Le *Stony day* résulta d'un mouvement fanatique qui n'était pas étranger à la publication, la même année, d'une feuille anticatholique et antifrançaise, l'*Orange Lily*. La raclée décisive que les Canadiens français donnèrent ce fameux lundi à leurs agresseurs, aux environs du marché, rue York et rue George, calma à tout jamais l'effervescence bataillieuse des Shiners et de leurs acolytes orangistes, et la minorité française put désormais vaquer dans une tranquillité relative à ses occupations pacifiques.

LES ŒUVRES

Ce qui jusqu'ici avait rendu possibles les abus de force, c'était l'absence d'une éducation sérieuse. L'école ouverte par les Sœurs Grises en 1845 (3 mai)

était de fondation trop récente pour que les adultes eussent pu avec les enfants profiter de l'enseignement. L'ouverture du collège Saint-Joseph, le 17 août 1848, sous la direction du P. Chevalier, dota la ville d'une force morale agissante qui contribua rapidement à la stabilisation sociale. L'année suivante, le couvent des Sœurs commençait les classes. Le P. Tabaret, arrivé en 1850, imprima au groupe français une impulsion telle, que trois ans plus tard — le souvenir du *Stony Day* portant fruit — un maire canadien, M. J.-B. Turgeon, se faisait élire, bien que l'élément auquel il appartenait représentât au plus le tiers de l'électorat. La Saint-Jean-Baptiste avait été fondée en 1853; et presque en même temps que l'élection de M. Turgeon, se produisait la fondation de l'Institut (24 juin). Le recensement de 1851 donnait à Bytown une population totale de 7,760, dont 4,798 catholiques et 2,056 Canadiens français. Dix ans après les chiffres indiquaient: population totale, 14,669; catholique, 8,267; française, 3,644. En 1871, il y a eu forte augmentation, comme on peut le constater: population totale, 21,545; catholiques, 12,756; français, 7,240.

Un vieil indicateur des rues, daté de 1860, qu'on croit être le premier, signale l'existence de plusieurs œuvres diverses, catholiques ou protestantes, à Ottawa. Ce sont des œuvres de philanthropie plutôt que de charité. Quelques années plus tard seulement viendra la Saint-Vincent-de-Paul.

D'AUTRES MISSIONS

L'accroissement des groupes catholiques était sensible dans toute la vallée de l'Outaouais depuis 1835, et surtout depuis l'arrivée de Mgr Guigues. On relève de 1839, fondation de Plantagenet, à 1860, création de la *paroisse* de Saint-Joseph d'Orléans, les paroisses suivantes :

- 1843 — Mont Saint-Patrice.
- 1845 — Gloucester-Sud.
- 1846 — Chapeau.
- 1847 — Sainte-Anne du Grand Calumet.
- 1848 — Almonte.
- 1850 — Farrelton.
- 1851 — Saint-Eugène.
- 1852 — Eganville; Renfrew.
- 1853 — Corkery.
- 1854 — Portage du Fort (ancienne mission).
- 1855 — Saint-André-Avellin (déjà vieux).
- 1856 — Embrun (paroisse érigée en 1864);
Saint-Michel de Wentworth; Pembroke.
- 1858 — Manotick; Brudenell.
- 1859 — Douglas.

Mgr Guigues avait prévu la nécessité prochaine de créer à Ottawa même de nouvelles paroisses. Notre-Dame ne suffisait plus, avec Saint-André, aux catholiques résidents. En 1855, cette dernière église, on l'a vu plus haut, obtenait l'existence paroissiale, et prenait le nom de Saint-Patrice. En 1857, une paroisse mixte, Saint-Joseph, s'établissait rue Wil-

brod, sous la direction du Père Pallier, O.M.I. L'église était ouverte au culte l'année suivante. Il y avait donc trois paroisses distinctes à Ottawa, pour sept à huit mille fidèles, lorsque la ville devint capitale du Canada.

LA SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Devenu centre politique important, Ottawa, comme un aimant, attirait un grand nombre de travailleurs de tous métiers, auxquels la construction des palais gothiques du Parlement et des ministères, décrétée en 1857, promettait d'assurer un emploi lucratif et permanent. Les travaux, toutefois, ne furent pas lancés aussi tôt, et n'avancèrent pas aussi rapidement une fois lancés, qu'on l'avait tout d'abord espéré; et en conséquence d'une migration anticipée que ces gagne-pain éventuels et l'industrie forestière hypnotisaient vers Ottawa, la misère, sournoisement, vint frapper aux portes des cabanes. C'est au souvenir de cette misère, à la crainte de son retour inopiné, qu'on doit la fondation d'une première conférence de la Société Saint-Vincent-de-Paul.

Évidemment la gêne, et aussi la guigne noire, sévissaient plus ou moins de temps à autre depuis trente-quatre ans, synchroniquement avec les fluctuations du travail, comme cela se voit dans tous les milieux jeunes où la liberté sans frein, ou presque, se métamorphose en licence; où l'aisance inattendue, et passagère, entraîne avec l'imprévoyance le besoin,

qui en est la rançon habituelle. On n'avait sûrement pas laissé chômer les œuvres de secours depuis 1826, mais on avait négligé, faute de moyens d'action, l'initiative concertée. Les Sœurs Grises consentaient volontiers, en 1845, et dans les années qui suivirent, à prendre une partie du fardeau, devenu très lourd, de l'assistance accordée aux nécessiteux, et elles dégageaient ainsi le clergé paroissial d'une foule d'obligations onéreuses que le manque de temps ne lui laissait plus remplir. Divers mouvements collectifs, entre autres ceux de 1832 et de 1847 lors des épidémies de choléra, s'étaient épuisés avec la disparition du danger commun, et l'on n'avait plus songé à les ressusciter.

La Saint-Vincent-de-Paul s'implantait à Ottawa en 1860, après trente années d'essais fructueux en France, où le maître écrivain et l'apôtre laïc, Frédéric Ozanam, l'avait fondée avec un groupe de jeunes gens instruits et moralement bien doués, qui comme lui étaient les amis de toutes les pauvretés. A Québec depuis 1843, à Montréal depuis 1845, des succursales du Conseil de Paris fonctionnaient d'une façon admirable. Elles faisaient des prodiges tels parmi les indigents du pain et de la foi que M. Jean-Baptiste Richer, entouré d'une quarantaine de zélateurs, se sentait tenté de suivre l'exemple venu de si haut et de si loin d'abord, puis d'un voisinage si rapproché, et posait ici même les prémisses d'un principe qu'il enrichissait vite par des actes réfléchis et soigneusement poursuivis.

Sans distinction de langue ou d'origine, les catholiques d'Ottawa s'intéressèrent aussitôt à l'œuvre nouvellement éclosé. La conférence mixte, humblement instaurée dans un petit immeuble de la rue Sussex, non loin de la Cathédrale, attirait l'attention de Mgr Guigues, et Sa Grandeur acceptait le 16 novembre de prendre elle-même le patronat de la Société. Le 2 août 1863, l'agrégation à Paris était signifiée, et coïncidait avec l'inauguration d'une conférence française placée sous l'invocation de Notre-Dame du Bon Secours. Cette conférence comptait quarante-sept membres actifs, et son bureau comprenait les titulaires suivants :

Président honoraire, M. Nazaire Germain; premier vice-président honoraire, M. J.-Théophile Prudhomme; deuxième vice-président honoraire, M. Pierre Larivière; président actif, M. J.-B. Richer; 1er vice-président actif, M. E. Milotte; 2e vice-président actif, M. L.-A. Grison; secrétaire, M. François DuHamel; sous-secrétaire, M. Bernard Larivière; archiviste, M. Pierre Robert; garde-registres, M. Romuald Lapierre; bibliothécaire, M. Flavien Rochon; patron des écoles, M. Eugène Martineau (conseiller municipal); préposé aux ventes, M. Ovide Pinard; préposé au vestiaire, M. James Smith; dépositaire, M. Hilaire Pinard; portier, M. Jean-Baptiste Lortie; quêteurs, MM. J.-B. Cantin, Joseph Valiquette, Augustin Roy, Isaac Berrichon (conseiller municipal), Antoine Bordeleau; médecins, les docteurs J.-T. Beaubien, J. Riel, Pierre Saint-Jean et Louis DuHamel.

Jusqu'en 1878, un seul conseil particulier gouverna les conférences paroissiales qui furent fondées dans la suite. Le 3 mars on instituait le Conseil particulier Saint-Louis de France, sous la présidence de M. J.-C. Taché, sous-ministre fédéral des Travaux publics. Sa mission était spécialement affectée aux groupes de langue française. Depuis lors les fonctions de la Saint-Vincent-de-Paul, en tant qu'elles occupent immédiatement les Canadiens français, appartiennent à l'histoire connue. Elles sont avec soin consignées dans les archives, très bien tenues, de la Société.

LE GROUPE FRANÇAIS

(a) *Les sociétés*

Les Canadiens français de Bytown n'ont peut-être pas fait grand bruit dans les relations ou les rares journaux du village ancien et de la ville plus récente. Leurs successeurs d'Ottawa ont dû attendre à 1866 pour avoir un organe de défense, le *Canada*, qui devenait presque tout de suite le *Courrier d'Ontario*. Jusqu'ici leur partage avait été de subir sans trop crier les agressions parfois hargneuses des clans ataviquement anti-français et anti-catholiques dont quelques-uns, il faut bien le dire, étaient fanatisés par la profondeur insondable d'une ignorance absolue quant à notre histoire et quant au régime politique qui était alors censé gouverner le Canada. Néanmoins les nôtres prenaient une importance propor-

tionnelle assez visible dans le corps catholique de 1826, comme on l'a pu juger aux chapitres précédents. La présence d'un prêtre français s'imposait dès 1827, car il fallait seconder le clergé de langue anglaise, très dévoué sans aucun doute envers tous les fidèles, mais ne parlant pas le langage d'une bonne partie de la population. On peut dire de même que les missionnaires français récemment arrivés à Bytown savaient à peine l'anglais. De là des difficultés surgirent.

La fuite des années isole quelques événements qui semblent indiquer plus particulièrement les raisons du progrès constaté chez les Canadiens français, de 1826 à 1873. Citons les principaux, en les classant par ordre chronologique: l'arrivée des Oblats en 1844; l'installation des Sœurs de la Charité et l'ouverture de leur école en 1845; la création du diocèse d'Ottawa en 1847 et le sacre de Mgr Guigues en 1848; la fondation du collège Saint-Joseph; la dégelée donnée en 1849 aux gallophobes de toute origine; la fondation de l'Institut canadien français d'Ottawa en 1852, de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1853, avec quoi s'apparente l'élection, la même année, d'un maire canadien français, le capitaine Jean-Baptiste Turgeon, du 2^e carabiniers; enfin la séparation des paroisses en groupes linguistiques, la fondation de l'Union Saint-Joseph en 1863, et de l'Union Saint-Pierre un peu plus tard.

M. Turgeon était un homme de réelle valeur. Son nom reste attaché à la manifestation publique

des idéals français et canadien au cours des dernières années de Bytown. L'Institut qu'il fonda était le centre de la pensée française laïque à l'ouest de Montréal, et l'empire que cette société littéraire exerçait sur les esprits était fermement établi, avec l'appui de Mgr l'Evêque et des Oblats, qui lui accordaient une confiance significative. Les élans populaires de notre groupe sont venus de cet organisme social puissant, et les projets d'ensemble qui ne relevaient pas directement de l'Ordinaire ou des paroisses, trouvaient ici une serre chaude où la germination et le mûrissement se succédaient rapidement dans un terrain sagement travaillé.

Voici la genèse de l'Institut: Un cabinet de lecture avait été ouvert à la Haute-Ville. Un certain M. Powell, un jour, proposa l'exclusion des Canadiens français. M. Turgeon, présent à la séance, répliqua vertement, et promit en quittant la salle de fonder une société qui survivrait longtemps au petit temple de la rue Sparks. Et de fait l'Institut de M. Turgeon est resté joliment vigoureux alors que le cabinet de lecture est de vieille date enseveli dans la poussière de son monolinguisme anglicisateur.

(b) Au conseil municipal

Il est intéressant de donner, à simple titre documentaire, le tableau de la représentation canadienne française au conseil municipal d'Ottawa, entre 1855 et 1873. Le premier conseil de ville, formé à Bytown

en 1848, comprenait le maire John Scott, et les conseillers Thomas Corcoran, Nicholas Sparks, N.-S. Blaisdell, Henry-J. Friel et Jean Bédard. On a vu qu'un maire de langue française, M. Turgeon, avait gouverné la ville en 1853. Bytown, devenu officiellement la « Cité d'Ottawa » en 1855, semble avoir modifié sa façon de traiter les minorités valables. Ainsi, à compter de 1855, les Canadiens français ont eu dans les conseils :

1855 — échevin: M. Eusèbe Varin; conseillers: MM. Joseph Beauchamp et Damase Bourgeois.

1856 — conseillers: MM. Charles Laporte, David Bourgeois, Eusèbe Varin.

1857 — échevin: M. Eusèbe Varin; conseillers: MM. Isaac Berrichon, Jean-Baptiste Richer et Charles Laporte.

1858 — échevins: MM. Damase Bourgeois et Pierre Riel; conseillers: MM. David Bourgeois, Théophile Prudhomme et Isaac Berrichon.

1859 — échevins: MM. Pierre Riel, David et Damase Bourgeois; conseillers: MM. Isidore Traversy et Isaac Berrichon.

1860 et 1861 — échevins: MM. Pierre Riel et Jean-Baptiste Lazure; conseillers: MM. Isaac Berrichon et Isidore Traversy.

1862 — échevins: MM. Lazure et Traversy; conseillers: MM. Berrichon et Jean-Baptiste Turgeon (ancien maire de Bytown).

1863 et 1864 — échevins: MM. François-Xavier Guertin et Traversy; conseillers: MM. Eugène Martineau et Berrichon.

1863 — échevins: MM. Traversy et Lazure; conseillers: MM. Martineau et Berrichon.

1866 — échevins: MM. Berrichon et Traversy; conseillers: MM. Martineau et Jean-Baptiste Guérard.

De 1867 à 1870 — échevins: MM. Traversy, Guérard et Martineau.

1871 — échevins: MM. Georges Taillon, Horace Lapierre, Eugène Martineau.

1872 — maire: M. Eugène Martineau; échevins: MM. O.-Arthur Rocque et Horace Lapierre.

1873 — maire: M. Eugène Martineau; échevins: MM. Arthur Rocque, Isidore Traversy et Horace Lapierre.

Ne croyons pas cependant que cette représentation fût élue sans difficultés. Il n'appartient pas à la présente monographie de raconter ces vicissitudes et ces luttes. Les émeutes électorales étaient de mise à cette époque, et la question de race était plus violemment discutée qu'elle ne l'est aujourd'hui, cela se conçoit. Dans la Basse-Ville, les quartiers Ottawa et By étaient ce qu'ils sont de nos jours quant aux limites, mais ils ne ressemblent en rien à ce qu'ils furent jadis au point de vue des mœurs municipales.

(c) *L'expansion du groupe*

Laissons nos candidats sur les tréteaux, et suivons de préférence les vedettes aventureuses de l'expansion catholique française. Avec 1865, l'avance

atteint du côté de l'ouest et dans la direction du sud l'ourlet rocheux de la colline Primrose, descend la déclivité abrupte qui surplombe Rochesterville, et rejoint la ligne de progression partie des *Flats* et débouchant sur la rue Preston. En même temps le rayonnement se grandit vers l'est jusqu'à la rivière Rideau, traverse les ondes lentes, glisse sur le chemin de Montréal, dépasse le cimetière Notre-Dame, et va se confondre avec les avants-postes déjà installés sur la route qui conduit de Saint-Joseph d'Orléans à Ottawa. Le rameau traçant a plongé ses racines adventices en tous lieux, et il ne faudra pas dix ans pour que le verbe français soit généralisé dans ces deux régions opposées, conquises sur un sol inoccupé, ou partagé avec des arrivants dont les coutumes et le langage diffèrent des nôtres.

Des logements se bâtissent auprès des petites industries locales qui sont sorties de terre au cours d'une journée, et le peuplement accentué n'attend plus que l'église et l'école. Ces deux compléments indispensables de l'habitation ne tardent pas à paraître. En 1868, après avoir établi des classes et le couvent du Sacré-Cœur (rue Rideau) dans la paroisse Saint-Joseph, les Sœurs Grises fondent une école à Saint-Patrice, puis s'installent dans le centre même du territoire qui forme en 1924 la paroisse Sainte-Anne. La même année se fait l'inauguration des cours au pensionnat désormais célèbre que les Dames de la Congrégation ouvrent rue Gloucester (Haute-Ville). Le Bon Pasteur, d'abord installé rue Saint-

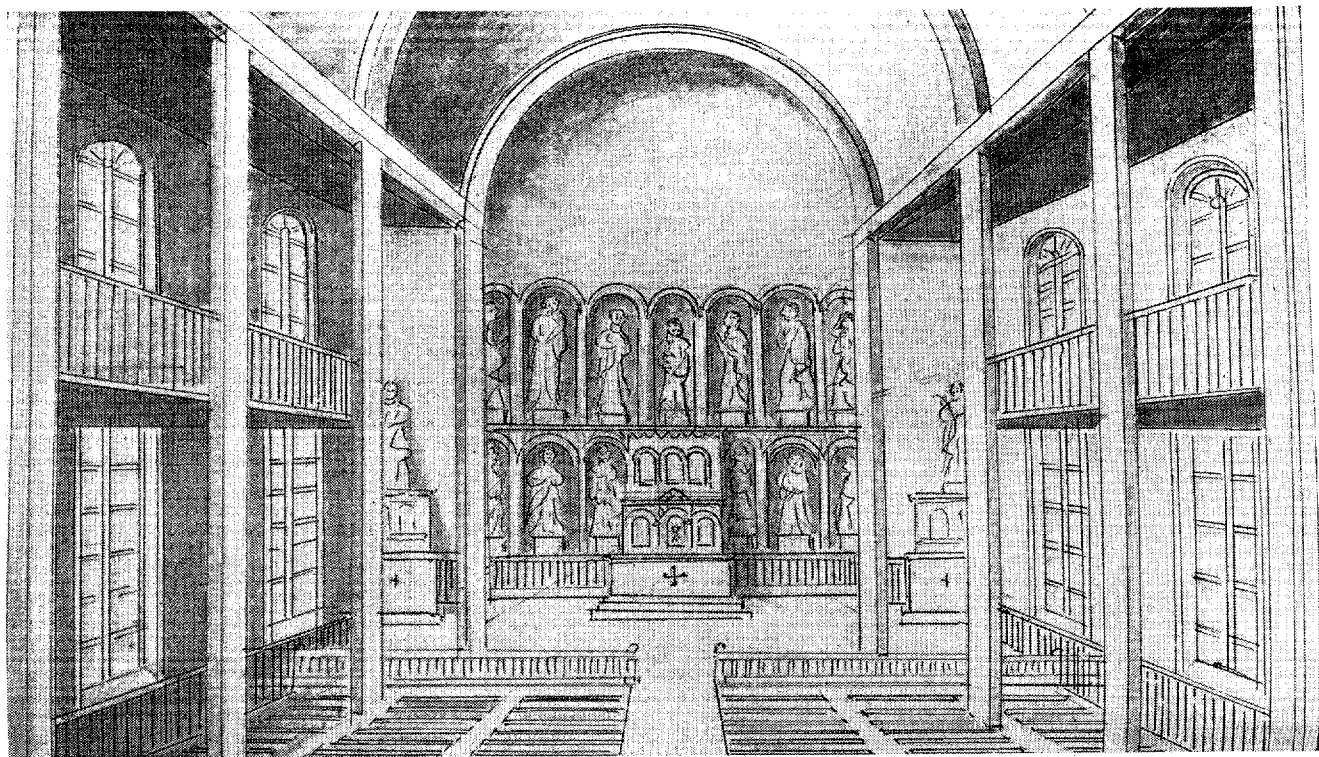
Patrice en 1866, entre la même année dans son petit local de la rue Park (Saint-André), et s'agrandit rapidement. De plus en plus les catholiques éloignent les bornes sociales de leur influence et de leur activité, et coup sur coup deux paroisses nouvelles tombent des ordonnances épiscopales sur un terroir bien préparé: Saint-Jean-Baptiste en 1872, et, en 1873, Sainte-Anne d'Ottawa. Le groupe français est devenu assez fort pour qu'on agite, en mai 1873, une question de presse sur la construction d'un monument national dans la Basse-Ville.

DEUXIÈME PARTIE

La Paroisse Sainte-Anne

I

LES DÉBUTS



Intérieur de l'église Sainte-Anne, au temps de M. Alleau (1873). Dessin fourni par Mgr Georges Bouillon, autrefois de l'archevêché.

I

LES DÉBUTS

VIEUX MAUX, VIEUX REMÈDES

QUICONQUE n'a pas connu par lui-même, ou n'a pas étudié dans les lettres intimes des contemporains l'étrange conglomérat formé de petits fonctionnaires, d'ouvriers, de voyageurs honnêtes, et de bohèmes amoraux qui habitaient l'est des quartiers By et Ottawa il y a cinquante ans environ, peut imaginer à peine la soudaine métamorphose qui s'est magiquement produite dans ces rues excentriques, où tant d'épaves sociales furent entraînées, par les hasards de la misère et du vice, au delà du ruisseau de la rue King, et vinrent piteusement s'échouer dans le voisinage des braves gens.

C'étaient l'époque et le milieu où l'héroïque droiture des uns, luttant contre la veulerie brutale des autres, n'avait pas toujours le dessus. Une gue-nilleuse pègre monnayait chez les gras buvetiers le produit de ses agressions nocturnes et de ses inénar-rables dols, et noyait dans la Jamaïque et le *gin* falsifié, la honte de ses femmes avec le scandale de ses enfants maigres de faim. D'ailleurs, presque partout dans la ville un même désarroi se manifestait périodiquement avec le passage des *hommes de chantiers*, et nulle région ne pouvait dire à l'Est: Je suis meilleure que toi.

Pendant que l'étiage des mœurs montait ou baissait selon que l'automne chassait ou que le printemps ramenait les engagés des bois, le clergé ralliait autour de lui les bonnes volontés. L'Evêque, chef de la famille catholique, corrigeait par la fon-dation de paroisses nouvelles l'abandon relatif des ouailles et le déséquilibre de ses forces, trop disper-sées, ou demeurées longtemps sans guide spirituel résident.

Après une stérilité prolongée, et « laissée à cause d'elle en butte aux dédains de ses voisines », la région qui devait bientôt s'abriter sous le manteau de sainte Anne allait se montrer féconde en action sociale. L'instauration de la paroisse arrêta brusquement dans l'Est cette vague de crimes bêtes que le *Griffin-town* du vieux Montréal pouvait seul égaler et sur-passer. Nous l'avons déjà dit, les haines de race activaient le désordre. Cependant la plupart des

bûcherons n'avaient aucun besoin de ce stimulant fou pour se conduire en sauvages. Les gens qui voulaient chrétiennement vivre étaient de temps à autre harcelés par les fanfarons de vice et de buvaille, et lorsqu'ils avaient de longs trajets à franchir pour se rendre à l'église ou au travail, il leur arrivait fréquemment et forcément de doubler leur itinéraire; car ils ne pouvaient pas toujours se prévaloir du nombre pour se défendre avantageusement. Il y avait dans cette persécution tâtilonne un côté risible, et les *anti-n'importe-quoi* eussent difficilement expliqué leur phobie au sujet des tranquilles petites gens qu'ils assaillaient à tout propos.

Un mot typique recueilli dans le temps en dit beaucoup sur la mentalité des agresseurs. Revenu *d'en haut*, un forestier dont la famille habitait rue Parry (Clarence, entre la rue King et la Place Anglesea), se rendait un jour à Notre-Dame. Il rencontra d'anciens compagnons de hache qui voulurent l'attirer dans un antre de la rue Murray. L'homme refusa net de les suivre, déclarant qu'il ne manquerait pas l'office du dimanche pour toutes les camaraderies de la terre, et passa outre. On entendit alors cette curieuse apostrophe:

— Je vous l'avais bien dit, que cette canaille faisait ses Pâques!

UN REGARD DE L'ÉVÊQUE

Mgr Guigues observait sans rien dire, attendant le moment oportun d'agir. Souvent il se promenait

dans sa ville épiscopale. Tantôt ses pas alentis le conduisaient par les rues de Notre-Dame, dont il connaissait à fond tous les coins d'ombre et tous les pans de lumière. Tantôt une calèche (il y en avait encore à Ottawa) le portait à la Haute-Ville, ou lui faisait gravir la rue Cumberland en arrière du pensionnat du Sacré-Cœur, saluer en route l'église Saint-Joseph et l'Université, puis longer la bordure de la Côte-de-Sable par la rue Théodore et la rue Charlotte. Avant de regagner le *Palais*, monseigneur s'attardait un peu sur la culminance de la rue Rideau.

D'ici l'œil distinguait un vaste damier de feuillage et de champs. A l'intérieur du labyrinthe arborescent, de larges éclaircies trouaient les pins et les érables, les bouleaux et les liards. Sur la droite, comme une floraison rustique, les habitations récentes de Cyrville entouraient un clocher timide, à l'ombre duquel des pèlerinages venaient invoquer la Vierge de Lourdes, en attendant de porter leurs oraisons et leurs cantiques à la grotte d'Eastview-Centre. Puis c'était Janeville, tranchée en deux par le chemin de Montréal qui creusait, dans la verdure, l'étroit bandeau gris de ses cailloux et de sa poussière. Plus loin à gauche, les grands ormes traçaient la borne orientale du cimetière Notre-Dame, nouvellement inauguré, et le pourtour onduleux du cimetière Beechwood. Ils interrompaient tout à coup l'envol de leurs vivantes ogives, et laissaient passer une route à travers Gloucester Village, le futur Clarkstown, pour atteindre le pont Saint-Patrice et réunir les

deux rives. A gauche toujours, les eaux calmes des Rideaux penchaient vers l'Outaouais, et paresseusement investissaient des îles, au pied de la rue King, avant de se précipiter dans la double cataracte.

Un jour d'octobre 1872 monseigneur s'arrêta longuement à contempler le panorama d'or mauve où les ramures, allumées de tons vifs, se buaient ça et là de fumée bleue, comme pour mieux indiquer la présence des maisons piquées dans la plaine. Il vit le carrelage des rues lointaines treillisant la pourpre jaunie, et alors il songea aux distances longues et dures que les fidèles devaient cheminer, l'hiver venu, pour aller à l'église paroissiale.

De retour à l'Evêché, le prélat se fit apporter une carte de la ville et du township de Gloucester. Une consultation brève lui permit de comprendre l'urgence qu'il y avait de détacher certaines familles catholiques de la Cathédrale établies dans l'Est de la paroisse, de leur donner une église plus rapprochée, et ainsi les amener à suivre assidûment les offices du culte. La paroisse Sainte-Anne existait dès ce moment en puissance. Quelques mois allaient suffire à lui donner la vie des actes.

AU SEUIL DE L'ÉGLISE

Aucun document connu ne prouve la tenue de conférences entre l'autorité diocésaine et les paroissiens futurs quant aux bornes de la paroisse, à l'emplacement, et à la construction de l'église. Les

notables, évidemment, durent être invités au Palais, où la fondation se discutait. Rien n'indique non plus si les tenanciers eurent l'occasion de donner leur avis. L'ordonnance de décembre 1873 porte à supposer que l'évêque seul trancha la question.

La paroisse nouvellement constituée embrassait un territoire assez vaste dans lequel se trouvent aujourd'hui englobées les paroisses Sainte-Anne, Notre-Dame d'Eastview et Saint-Charles — ces deux dernières débordant un peu les limites anciennes, lesquelles étaient comme suit fixées dans l'Ordonnance publiée six jours après l'inauguration de l'église:

« Les limites de la paroisse de Ste Anne sont
 « fixées de la manière suivante, jusqu'à ce qu'il
 « plaise à Nous ou à nos successeurs de leur faire
 « subir des modifications qui seront jugées conve-
 « nables dans l'intérêt de la Religion.

« Cette paroisse a été entièrement détachée de
 « la partie Est de celle de la Cathédrale. Elle com-
 « prend dans la cité d'Ottawa, toute la partie du
 « quartier By qui se trouve à l'Est de la rue Nelson
 « et la partie du quartier Ottawa située à l'Est de
 « la rue Rose, traverse en ligne droite la rue Park, et
 « comprend de ce point les deux côtés de la rue Park
 « jusqu'à la rivière des Rideaux. En dehors de la
 « cité la paroisse de Ste Anne s'étend des deux
 « côtés du nouveau chemin qui conduit au cime-
 « tière. Lorsque le besoin s'en fera sentir on tracera
 « une ligne plus exacte entre les deux paroisses de

« Notre-Dame de Lourdes [de Cyrville] et de Ste Anne du côté Sud, et celle de la Cathédrale du « côté nord.

« La paroisse de Sainte-Anne se trouve donc « bornée au Sud par le quartier St George ou la « paroisse St Joseph; au Sud-Est par la paroisse de « Notre-Dame de Lourdes [de Cyrville] à une ligne « de séparation partant du milieu des deux ponts de « la rivière Rideau s'étendant jusqu'au cimetière; à « l'ouest et au Nord elle est bornée par la paroisse « de la Cathédrale.

« Jusqu'à nouvel ordre la ville de New-Edim-
« bourgh restera à la Cathédrale. »

Le Père Dandurand, qui exerçait alors les fonctions de vicaire-général, prépara les voies. Vers la fin de novembre 1872 M. J.-P.-M. LeCourt, architecte au ministère des Travaux-Publics fédéraux et domicilié près de l'Evêché, rue Saint-Patrice, était appelé au Palais et recevait l'ordre de faire les plans d'une construction en pierre, sans trop d'ornements extérieurs. En même temps le vicaire général ouvrait les négociations en vue d'acquérir un terrain convenable. L'emplacement actuel était tout indiqué, mais plusieurs croyaient que la Place Anglesea offrirait une meilleure façade. Le P. Dandurand tenait pour la rue St-Patrice, alors appelée rue Ottawa entre la rue King et la rivière des Rideaux. Le côté sud de la rue se trouvait libre à partir de la propriété que M. Sévère Desjardins occupait à l'encoignure de la rue Chapel, et jusqu'à la maison du

relieur Pierre Bureau, où s'abritait une agence de machines à coudre. D'ici à la rue Augusta les habitations logeaient les familles F. Boucher, Alexandre Cocker ou Caulker, Joseph Baulne, Théophile Grenier, Joseph Bellefeuille, Ed. Dagenais, Joseph Chaurest et Michel Bleau.

En fin de compte les lots suivants furent achetés: nos 20, 21 et la moitié ouest de 22, rue Ottawa; nos 2 et 3 Place Anglesea. La transaction coûta \$4,278 à la corporation épiscopale, et la paroisse eut pour ses œuvres une superficie de 39,798 pieds carrés. La façade rue Ottawa courait sur 165 pieds; Place Anglesea il y avait 132 pieds de front. Chaque lot ayant 134 pieds de profondeur, la ligne donnait donc 268 pieds d'une rue à l'autre.

À PROPOS DE TERRAIN

On a vu tout à l'heure que ces terrains avaient d'abord appartenu à Jacob Carman en 1802, à Thomas Fraser en 1812, à Hugh Fraser en 1822, et enfin à la Couronne en 1823. Dans la suite, quelques concessions temporaires furent accordées, mais les actes ne furent pas homologués. Il ressort des archives municipales que Sa Majesté se réservait un douaire, comme en témoigne un instrument du 24 novembre 1868, dans lequel Thomas-A. et Eleanor Beagly reconnaissent l'existence de ce douaire. L'intendance militaire conservait ses droits. Elle avait même possédé un champ de tir Place Anglesca.

Un homme y fut tué derrière les butées vers 1872, en arrangeant les cibles, et le tir fut supprimé. Chacun des lots appartenant au terrain des œuvres paroissiales a son histoire particulière que nous allons résumer.

Rue Ottawa: Lot No 20

C'est ici que se trouve la partie antérieure de la Salle Sainte-Anne. Le lot fut acheté au nom de la corporation épiscopale le 20 janvier 1873 pour \$625. John Corbett en était propriétaire depuis la veille, en conséquence d'une cession faite par Georges Corbett, sa femme Mary Franklin, et sa sœur Mary Corbett. La considération de cette cession était de \$1.00 en plus de « l'amour et l'affection mutuelles » C'est le seul acte inscrit au greffe de la ville depuis 1868, et le deuxième seulement depuis 1823.

Lot no 21

Son histoire est plus compliquée. On relève en 1856 une vente par ordre du shérif Simon Fraser qui, en octobre, disposait des biens-fonds de William et George Ross. L'immeuble comprenait les lots 21 et 22. Richard-W. Scott en devint acquéreur, les garda cinq ans et, le 1er octobre 1861, vendait le lot 21 à M. Isidore Vendet, qui le passait à Damase Cocker le 8 novembre 1864. Le 11 octobre 1866, Cocker engageait le terrain pour un prêt de \$100 à douze pour cent que lui consentait John Heron. Vingt jours après il

vendait la moitié sud de la moitié est à Alexandre Cocker pour \$108, et la moitié ouest pour \$122 au même, le 11 novembre. Le quart nord-est passait à Joseph Baulne au prix de \$200 le 29 septembre 1869. Le 5 décembre 1872, alors que la fondation de la paroisse Sainte-Anne était annoncée, la Couronne accordait une patente à Alexandre Cocker, qui vendait la propriété à la corporation épiscopale pour \$900. Ce dernier acte est du 1er février 1873. L'Intendance exigea un supplément de \$95 pour céder ses droits antérieurs non prescrits.

Lot no 22

Lors de la vente judiciaire de 1856, Daniel O'Connor avait acheté le lot no 22. Le 17 juin 1869 il cédait ses droits à Roderick-E. O'Connor, et ce dernier les transférait le 9 décembre 1863 à Charles Sparrow fils pour \$250. L'*Insolvent Act*, ou loi des faillites, permettait à Daniel O'Connor de reprendre son titre le 20 octobre 1866, et le 7 octobre 1876 George Baskerville lui payait \$305 pour le terrain. La moitié ouest de ce lot no 22, qui nous intéresse plus particulièrement, passait le 27 avril 1870 aux mains de Théophile Grenier, et la moitié est était acquise à Edouard Dagenais, chaque demi-lot ayant coûté \$225. Le 13 février 1873 la corporation épiscopale payait \$750 à Grenier et à Joseph Bellefeuille pour cette moitié ouest.

Place Anglesea

Les deux lots de la Place Anglesea, les nos 2 et 3, ont toujours été réunis dans les transactions portées au registre de la ville. Le 11 août 1855 Edward Cunningham, depuis longtemps propriétaire, vendait à Timothy Finn, qui cédait ses titres le 16 mars 1859 à James Dyke. Pour une raison quelconque les taxes ne furent pas payées, et le 11 mars 1872 les deux lots étaient attribués par vente judiciaire (\$12.50) à Ed.-C. et Geo.-M. Malloch. Horace Lapierre et E. Germain en faisaient l'acquisition le 26 novembre au prix de \$800, et les revendaient le 14 décembre aux Sœurs de la Charité (plus tard les Sœurs Grises de la Croix). Chaque lot coûta \$1,000 aux religieuses. Le 22 février 1873 la corporation épiscopale devenait propriétaire à son tour.

Voilà l'histoire des terrains affectés à l'église, au presbytère, et à la salle paroissiale de Sainte-Anne.

LA MOISSON DE PIERRE

(a) Le 4 mai 1873

Mgr Guigues, déjà malade, voulait assister avant de mourir à l'éclosion d'un civisme religieux cultivé en plein champ paroissial dans l'Est. Il rêvait d'offrir des milliers d'âmes à celle qui fut appelée « la terre incontestée des prodiges », parce qu'elle « créa un tabernacle à Dieu. » Le prélat se disait qu'après

tant de chutes les plus réfractaires amenderaient suffisamment leur conduite pour qu'un jour la paroisse gagnât une enviable réputation, avec l'aide de la Bonne Sainte Anne. Il hâta donc l'entreprise, et les travaux débutèrent en avril 1873, sous la surveillance de MM. Pierre Rocque et James O'Connor. Le premier habitait rue Dalhousie, près de la rue Saint-Patrice, et le second était domicilié rue Cumberland, no 141. Les entrepreneurs représentaient les deux maîtres groupes catholiques de la région nouvellement organisée, et leur collaboration signalait une entente que les Canadiens français et les Irlandais n'avaient pas toujours connue ailleurs. Ils poussèrent les travaux d'excavation à une allure telle que l'on pouvait poser la pierre d'angle le 4 mai, fête du Patronage de saint Joseph.

Nous n'avons pu jusqu'à présent trouver de récit complet de cette cérémonie, à laquelle toute la ville catholique voulut assister. Dans le temps, une bénédiction de pierre angulaire constituait un événement. Des témoins oculaires — ils ne sont pas absolument rares même aujourd'hui — nous assurent qu'une foule très considérable encombrait la rue Ottawa et les terrains voisins de l'emplacement excavé. Empruntons au *Courrier d'Ontario* le compte rendu qu'il donne à sa manière de la fête populaire. La livraison du 5 mai 1873 dit :

« La cérémonie de la pose de la pierre angulaire
 « de la nouvelle église catholique que l'on doit ériger
 « à l'extrémité de la rue Saint-Patrice, a eu lieu hier

« après-midi. Le concours des fidèles, toujours
« anxieux d'assister à ces fêtes religieuses, fut con-
« sidérable.

« Sa Grandeur Mgr Guigues présida la cérémo-
« nie, assisté de M. le Grand Vicaire Dandurand. On
« remarquait aussi la présence de plusieurs autres
« membres du clergé, entre autres les Révérends
« Pères Molloy, Foley, etc. Après les cérémonies
« d'usage, il y eut sermons de circonstances.

« Selon une louable coutume l'on a mis dans la
« pierre angulaire une bouteille contenant les noms
« de notre vénérable évêque, de notre digne Grand
« Vicaire, et aussi ceux des entrepreneurs.

« L'église aura 104 pieds de long sur 54 de largeur,
« et comptera 240 bancs.

« Les entrepreneurs . . . pensent compléter les
« travaux au commencement du mois de décembre
« prochain.

« N'oublions pas de dire que la collecte a été
« assez abondante. La nouvelle paroisse portera le
« nom de paroisse de Sainte-Anne. »

Les *sermons de circonstances* signifient qu'à cette époque les services religieux étaient bilingues dans toutes les églises catholiques de la ville. La *collecte assez abondante* avait rapporté de quoi payer les huit premiers mois d'intérêt sur le prix d'achat des terrains, soit \$171 et quelques sous, ce qui montre à la fois, pour ces temps lointains, une réelle générosité — les gens étant plutôt pauvres — et l'affluence des assistants. Le *Times* ajoute aux membres du clergé

qui étaient présents, le nom du Père Tortel, O.M.I., alors professeur du collège universitaire Saint-Joseph.

Au cours des travaux de construction, les fidèles de la région continuèrent à fréquenter la Cathédrale. Jusqu'ici le P. Dandurand avait lui-même pourvu aux besoins spirituels de ces gens. La population mixte exigeait un prêtre qui parlât l'anglais et le français, et l'usage des deux langues persista jusqu'en 1889, alors que sur demande d'un nombreux groupe irlandais de Notre-Dame et de Sainte-Anne, Mgr Duhamel, second évêque d'Ottawa, créa la paroisse Sainte-Brigitte.

(b) *La première messe*

Une paroisse existe le jour seulement où la messe consacre la fondation. Il est facile de se figurer l'intérêt que les paroissiens futurs accordaient aux travaux de la rue Ottawa. Des ouvriers donnaient une partie de leur tâche gratuitement afin de presser la besogne, et aussi d'aider financièrement l'œuvre commune. La pierre, extraite des carrières de Gloucester, comme on appelait alors le Chemin de Montréal au delà du cimetière catholique, était voiturée par les engagés auxquels s'adjoignaient, pour un jour ou deux, des volontaires. Le sable, pris sur la rive ouest des Rideaux, là où commence la rampe de la rue Wurtemberg, ou même à l'embouchure de la rivière Gatineau, se trouvait à faible distance, et cela simplifiait les frais de transport. La terre à ciment de Hull servait aussi, et les marchands

de bois d'œuvre établis dans le voisinage de l'église en construction, offraient l'avantage d'un approvisionnement très rapproché. Les entrepreneurs, avec le Vicaire-Général, conduisaient virilement les équipes, et menaient l'entreprise de façon à remplir la promesse du 4 mai. Effectivement ce fut le dimanche 30 novembre que l'inauguration put être faite. L'élite de la ville ne craignit pas de se *compromettre* en assistant aux cérémonies religieuses de la bénédiction.

Privé de la robustesse physique dont il jouissait une vingtaine d'années plus tôt, Mgr Guigues, en raison des rhumatismes qui devaient bientôt l'emporter, dut rester au Palais à regretter le contretemps qui l'empêchait d'aller lui-même inaugurer un temple dont il avait au printemps béni la pierre d'angle. Mais un apôtre des œuvres évangéliques s'intéressait de loin aux progrès d'Ottawa, et tenait avec l'évêque d'ici une correspondance suivie. C'est à lui que s'adressa Mgr Guigues, et l'évêque de Gratiapolis, Mgr Edouard Fabre, vint présider les fêtes du 30.

Dès son entrée à Ottawa le 27 novembre, le coadjuteur et futur archevêque de Montréal était surpris à la gare par une foule de fidèles de tout rang. Les catholiques d'Ottawa, de Hull et d'Aylmer lui faisaient une chaleureuse ovation. Cent voitures l'attendaient au débarcadère du *Canada Central*, rue Baird. Le maire Eugène Martineau et le curé nouvellement nommé de Sainte-Anne, M. l'abbé Alleau, lui offraient les hommages de la ville et de la paroisse.

La Société Saint-Jean-Baptiste, que le docteur Saint-Jean, président, et M. J.-V. de Boucherville, secrétaire, représentaient avec une foule d'affiliés, offrit une adresse, de même que l'Institut canadien français d'Ottawa et la société irlandaise de Saint-Patrice.

Les équipages accompagnèrent en procession Mgr Fabre jusqu'à l'Évêché, pendant que les musiques des Jeunes Canadiens de Notre-Dame, du Collège, de la *Union Band*, allégrement marquaient le rythme au défilé.

De la cérémonie elle-même le *Courrier* publiait, le 1er décembre, un compte rendu auquel nous ajoutons quelques précisions entre parenthèses:

« Hier Sa Grandeur Mgr Fabre, Evêque de « Gratianopolis, a fait, au milieu d'un concours « immense de fidèles, la bénédiction de la nouvelle « église de Sainte-Anne, sur la rue Ottawa. Sa « Grandeur a elle-même prononcé en français et en « anglais un discours de circonstance qui a été fort « goûté de tout le monde. Après la cérémonie de la « bénédiction qui a été fort imposante, M. l'abbé « Alleau, curé de la nouvelle paroisse, a célébré la « messe, pendant laquelle la quête fut faite par « Madame (Gérin-) Lajoie accompagnée de M. « (J.-V.) de Boucherville; Madame (Alfred) Garneau, « accompagnée de M. (Benjamin) Sulte; Mademoi- « selle Drapeau, de M. (Didier) Dion; Mademoiselle « E. Germain, de M. E. Germain, et Mademoiselle « (Rachel) Côté, de M. (Georges) Taillon. »

Le Citizen de la même date disait de son côté, parlant de l'église :

« The building is a very fine one constructed of stone and presents a pleasant appearance both externally and internally. It is richly furnished and capable of accommodating 800 persons. »

Il y a évidemment plus de lyrisme que de vérité dans cette description brève; car l'église, au dire des Canadiens du temps qui avaient vu quelque chose, était plutôt sombre et nue, sans caractère, taillée comme une boîte. Mais c'était la première église paroissiale, et les fidèles, en ce jour de liesse, étaient portés à l'admiration pour tout...

La musique profane n'avait pas manqué. Les corps des Chasseurs, de l'Université, des Jeunes Canadiens de Notre-Dame, avaient rempli les intermèdes, et les cuivres avaient foudroyé la voûte de leurs éclats. Quant à la musique sacrée, le premier maître chantre de la paroisse, M. Octave Dionne, en fut chargé. Evidemment les prescriptions de Solismes étaient à cette époque lointainement respectées, et personne ne songeait encore à modifier le plain-chant venu d'Allemagne avec d'autre camelote. M. Dionne était chef comptable au ministère des Travaux publics (fédéral).

(c) *Quelques noms de 1873*

Reconstituer en partie la foule du 30 novembre 1873 n'est pas impossible aujourd'hui. Comptes

rendus, archives de sociétés, lettres « et autres documents afférents », tout cela permet de retrouver les gens qui vinrent aux fêtes à titre de délégués. Pour les fidèles de 1924, ces noms ont quelque importance. On relève ainsi: parmi le clergé — Le P. Dandurand, vicaire-général; le T. R. P. Tabaret, o. m. i., *principal* de l'Université, accompagné des Pères Tortel et Lepers; le Frère André, directeur de l'Ecole Notre-Dame (maintenant l'Académie de la Salle); parmi les représentants municipaux — le maire Eugène Martineau, les échevins Horace Lapierre, John Heney (plus tard chevalier de Saint-Grégoire), F. McDougal, du quartier By; Arthur Rocque et William Kehoe, du quartier Ottawa; parmi les commissaires des écoles séparées — le président J.-V. Peachy, le secrétaire Louis Tassé, instituteur; le trésorier Patrick O'Meara, les commissaires J. Larose, A.-E. Lapierre, Wm. Finlay, G. Chouinard, R.-A. Sims; le surintendant des écoles T.-G. Coursolles; la Société Saint-Jean-Baptiste: Eugène Têtu, Hilaire Pinard, Charles Panet et H. Pelletier; l'Institut canadien français d'Ottawa: Stanislas Drapeau, E.-P. Dorion, J.-N. Têtu; la Saint-Vincent de Paul: F.-X. Deloge, J. Carleton, E. Millotte, R. Lapierre, J.-V. Ryan, Louis Casault (parrain du curé de Sainte-Anne, M. le chanoine Myrand), Pierre Rivet; l'Union Saint-Joseph du Canada: V.-E. Godbout, J.-B. Lamontagne (secrétaire), R. Julien, Isidore Deslauriers, P. Denault, G. Julien, C. Goulet, A. Groulx. Au nombre des particuliers, les anciens nous indiquent:

le docteur J.-T. Beaubien, qui exerçait les fonctions de coroner; l'assesseur Isidore Traversy, le sous-surintendant du service d'incendie Paul Favreau, le magistrat de police O'Gara, le maître de poste du Sénat, M.-J.-B. Myrand (père du curé actuel), le maître de poste des Communes, le futur sénateur Pascal Poirier, le lieutenant Joseph Taché, de la 7^e batterie; le gérant de la Banque Nationale S. Benoît, le gérant de la Banque de Québec H.-V. Noël, le chef des traducteurs du Sénat, A. Boucher, Olivier Durocher, futur maire d'Ottawa.

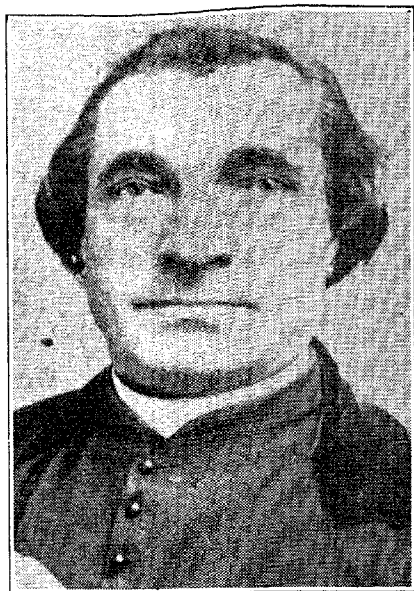
Une forte délégation de Hull assistait aux cérémonies: les échevins Adelbert Quesnel, Henri Richer, Olivier Latour et D. Simon; les commissaires d'écoles A. Larose, B. Allard, O. Caron; le chef de la musique des Chasseurs Honoré Dumontier, MM. N. Tétreault, P. Poulin, A. Lane, E. d'Orsonnens, Hector Lapointe, représentant la Société Saint-Jean-Baptiste; F.-X. Gauthier, J. Prudhomme, Anselme Bédard, Marc Trudel, David Nault, E. Madore et le docteur Joseph Baudin, représentant l'Union Saint-Joseph; l'Union Saint-Pierre avait comme délégués Moïse Dumontier, E.-A. Boulet, Antoine Parent, T.-O. Laferrière.

Quant aux paroissiens proprement dits de Sainte-Anne, les noms suivants peuvent être cités: Ferréol Dionne, J. Prudhomme, Ed. Goulet, de la rue Chapel; Moïse Desjardins, rue Cobourg; J. Boily, Elie Quéry, Jean et Louis Gauvreau, rue Augusta; Joseph Landry, C. Cardinal, Alexandre Gauvreau,

Joseph Maillé, de la rue McGee; Alexandre Gauthier, Pierre Bureau, A. Jolaud, Edouard Carter, de la rue Ottawa; X. Gauvreau, N. Boily, Alexandre et Emery Spénard, Michel Boyle, J. Delorme, Thomas Paquet, Odilon Robillard, Charles St-Jacques, de la rue Park (Saint-André); Joseph et J.-B. Archambault, Moïse Carrière, de la rue Parry; Edouard Dagenais, Sévère Desjardins (Clarence, entre les rues King et Chapel); Damien et François Sauriol, Baptiste Désormeaux et Auguste Deschênes, Place Anglesea; Napoléon Therrien et William Dagenais, rue Franklin (Clarence, entre la rue Augusta et la rivière); J.-B. Groulx, Xavier Cavalier, J.-B. Goulet, F. Bouvrette et Alphonse Joubarne, rue Gloucester (Friel).

Le peuple n'était jamais en peine de manifester sa joie aux jours de fête. Le 30 novembre, comme aux grandes journées de liesse profane ou religieuse, il avait allumé dans ses fenêtres des chandelles de suif, des bougies de cire, des lampes à pétrole, selon la fortune dont la maisonnée pouvait disposer. Ces pâles étoiles trouant la nuit avaient inspiré à Benjamin Sulte un petit poème sur les solennités du soir; mais le poème, comme les étoiles artificielles, s'est perdu, ou du moins Benjamin Sulte ne l'a jamais publié — il s'est contenté de nous en parler.

L'historien aimait beaucoup à raconter cette inauguration d'église, et ne se lassait pas de dire, quelque temps avant sa mort, que les Canadiens de 1873 comprenaient mieux la solidarité que nos jeunes gens d'aujourd'hui, américanisés sans le savoir.



M. Jean-Baptiste-Théodore ALLEAU,
Premier curé de Sainte-Anne d'Ottawa (1873-1876).

LE PREMIER CURÉ: M. ALLEAU

(a) Son arrivée à Ottawa

Sans doute le peuple aimait en 1873 comme toujours les solennités religieuses, auxquelles il apportait plus qu'une passagère curiosité. Derrière le rituel et la liturgie qui lui étaient comme des lettres mortes, il devinait le symbole et comprenait toujours bien la prière, car il était dévotieux. On pouvait reconnaître dans cette population mêlée, de nombreux fidèles au vrai sens du mot, dont la piété simple et profonde

consolait l'héroïque pasteur du diocèse et les non moins admirables prêtres de la Cathédrale, et pour qui la définition de saint Bernard était un programme: « L'argument de la foi, ce sont les bonnes œuvres ». Cependant le clergé semait dans la tribulation plus souvent qu'il n'aurait voulu, et la moisson ne lui donnait pas toujours l'allégresse du psalmiste.

Si les foules comptaient des croyants très humbles de cœur, elles possédaient aussi des catholiques plus exigeants qui se targuaient d'aimer, avec saint Augustin et peut-être autrement que lui, « les formes belles et variées, les couleurs brillantes et fraîches. » Que ces gens fussent accourus même de loin, on pouvait humainement l'expliquer par l'attrait d'un orateur alors puissant, Mgr Fabre, et aussi par la sympathique admiration qui entourait le nouveau curé.

Au printemps de 1873 un prêtre *français*, que son rabat faisait reconnaître, se présentait à l'Évêché vers l'heure du souper. Monseigneur, depuis quelque temps malade, travaillait en ce moment dans sa bibliothèque avec un ecclésiastique, M. Georges Bouillon, et pria celui-ci de recevoir l'hôte inconnu. Mais l'étranger insistait pour parler à l'évêque lui-même. Mgr Guigues le fit donc entrer dans son cabinet de travail et s'entretint en particulier avec lui. Peu après il rappelait M. Bouillon et lui présentait M. Jean-Baptiste-Théodore Alleau, missionnaire apostolique, ci-devant du diocèse de Tours,

et venant de Paris. Désormais le missionnaire allait appartenir au personnel de la Cathédrale, en attendant d'exercer le ministère dans une paroisse du diocèse.

Parti de France le 24 avril 1873, arrivé au Canada vers le milieu de mai, M. Alleau s'était déjà fait de solides amitiés dans le clergé et chez les laïcs.

(b) *Un caractère complexe*

Cette figure d'église est fort intéressante. On y perçoit un vivant mélange de contrastes aigus. Le récit complet d'une vie aussi remplie lasserait la patience d'un professeur boche, tant les jours et les années se dispersent aux quatre coins du monde, tant les avatars ecclésiastiques sont fréquents, tant les vertus robustes coudoient les faiblesses dans une lutte constante entre la gloriole oratoire et les plus solides gloires du sacerdoce. En effet, missionnaire apostolique, prédicateur éminent, écrivain agréable, musicien, voyageur incorrigible, aumônier militaire de 1870, cœur généreux, héroïque même, M. Alleau, dans l'opinion de personnes dignes de foi qui le connaissent bien, avait un caractère volcanique.

Au physique, le nouveau curé était un vigoureux athlète dont l'âge accusait une trentaine d'années au plus, bien qu'il eut quarante-sept ans sonnés en 1873. Corpulence robuste, musculature souple et forte, démarche de soldat, tout cela raffermissait le regard perçant et la figure autoritaire. Dans toute son

apparence on stylisait vite une fierté assez voisine de l'orgueil. Et cependant les pauvres et les humbles n'eurent pas de meilleur conseiller, de plus paternel soutien, d'ami plus aventureusement dévoué. Somme toute, il était bâti de qualités morales qui se jetaient constamment en champ clos contre une promptitude méridionale, que le plus souvent elles terrassaient.

Pourtant, M. Alleau venait de l'Indre, où l'on semble plus calme. Né le 26 décembre 1826 au bourg d'Azay-le-Rideau, pays d'enchantement et de belles architectures, il avait fait ses classes dans la petite école proche de son domicile, puis au collège restauré de Chinon, et enfin au séminaire de Tours. C'est ici qu'il était ordonné prêtre le 29 juin 1851. Ses premières fonctions sacerdotales le conduisirent à Richelieu sur la Mable, où il fut vicaire pendant une année. La petite ville conservait plusieurs souvenirs du Cardinal, et les vieux châteaux qui trouaient ça et là les reconstructions ordonnées par le grand ministre de Louis XIII incitaient le jeune prêtre à rêver croisades et combats vers les Lieux-Saints. On le retrouvera plus tard en Palestine. L'Ordinaire vint troubler ces mirages, et M. Alleau partit le 1er juillet 1852 pour un vicariat exposé aux inondations annuelles, La-Chapelle-sur-Loire, qui fut presque complètement détruite en 1856 par la soudaine crue des eaux. Le 16 octobre 1852 il allait à Saint-Saturnin (du Cher). Ici, pendant deux ans, il put exercer un fructueux zèle apostolique, et partit le 30 septembre 1854 pour la cure de Chisseaux, emportant avec lui le

regrets de ses ouailles. Ses désirs de voyage l'attiraient cependant vers la Terre-Sainte, où depuis 1847 la restauration du Patriarcat de Jérusalem entraînait les bonnes volontés en foule. M. Alleau quitta le diocèse de Tours le 13 octobre 1855, en route vers Paris, où il comptait s'inscrire aux missions étrangères.

De son séjour dans la capitale française on sait actuellement fort peu, si ce n'est qu'il prêcha à la Madeleine et à Saint-Philippe-du-Roule. En 1859 il faisait son premier pèlerinage à Jérusalem, donnait des sermons chez les Dames de Sion, dans la maison provisoire que la communauté naissante occupait rue de Damas, et parcourait la Palestine. Il se trouvait à Jérusalem lorsque le plafond rocheux de la grotte de Saint-Jérôme s'effondra.

De retour en France vers 1861, après un séjour en Grèce, où il alla souvent dans la suite, il demeura en relation avec les Dames de Sion et fut présenté au Commissariat de Terre-Sainte, qu'il voulait aider de sa parole et de son action apostolique.

Il semble que pendant la guerre franco-prussienne M. Alleau soit devenu aumônier d'un régiment de ligne. Nous n'avons pu jusqu'ici vérifier son affectation militaire. Une fois la guerre finie, on l'entend prêcher dans diverses églises de Paris, notamment à Saint-Philippe du-Roule et à la Madeleine. Le 24 avril 1873, à la suite de relations avec les missions étrangères, il quitte la France pour le Canada, descend à Montréal chez les Sulpiciens, qui lui indiquent aussitôt le désir de Mgr Guigues d'avoir

auprès de lui des prêtres français, mais connaissant l'anglais. M. Alleau a déjà commencé l'étude de cette langue, pendant sa longue traversée. Lors de son entrée à l'évêché d'Ottawa, et surtout lors de l'inauguration de sa paroisse de Sainte-Anne, il peut tenir une conversation et même prêcher en anglais.

(c) *L'apprentissage du Pays*

Dès son installation à Notre-Dame d'Ottawa M. Alleau gagna la confiance de Mgr Guigues. Prédicateur qui soutenait bien sa réputation, il était facile de commerce, et ne tarda pas à remporter d'assaut et les auditoires auxquels il expliqua l'Évangile, et les particuliers qu'il eut l'occasion de rencontrer. Monseigneur l'amenait souvent avec lui dans ses visites pastorales. Au cours de son premier voyage avec l'évêque M. Alleau improvisa chaque jour, pendant deux mois, un sermon sur les sujets divers qui lui furent proposés en route. Nécessairement, cela surprit un pays jeune encore en friche, où l'admiration se faisait généreusement spontanée, mais le brave missionnaire se glorifiait un peu trop de ses succès oratoires, et commençait à croire de bonne foi qu'il était *le seul* à planer dans l'altitude. Le temps a refroidi bien des querelles de mots et de manière sans doute, et cependant il reste encore chez les très vieux des réminiscences de ces conflits d'éloquence et de science théologique.

Cela n'empêcha pas Mgr Guigues, qui se connaissait en hommes, de faire pleine confiance à son

missionnaire. Il lui offrit la cure de Saint-André-Avellin. Le départ de M. l'abbé Guillaume laissait vacante cette paroisse déjà ancienne. A quelle date exactement fut effectué le remplacement reste à l'état de conjecture. M. Guillaume signa sa dernière *entrée* au registre paroissial à la date du 14 juillet 1873. M. Alleau inscrivait son premier acte le 27 du même mois. Il signait alors *Alleau, ptre*. Son nom paraît pour la dernière fois le 12 août. Il donne lui-même le 15 août comme date de son départ. Dans ce bref intervalle d'un mois à peine, M. Alleau a administré sept baptêmes et fait deux sépultures. Quant aux raisons qui motivèrent la retraite du nouveau curé, on ne sait absolument rien de précis. Le Père Alexis dit à ce sujet dans son *Histoire de la Province ecclésiastique d'Ottawa*:

« Ce monsieur (Alleau) ne resta que quelques jours dans cette paroisse, dont l'indiscipline lui « déplut. »

Par contre, le successeur immédiat de notre missionnaire, M. l'abbé S. Rivet, consigne ce qui suit au registre:

« Ce premier septembre 1873, nous prêtre curé
 « approuvons et trouvons très opportuns tous les
 « ouvrages ordonnés et exécutés par le Très Rév.
 « Messire Alleau, missionnaire apostolique, et con-
 « firmons tous ses actes et ses démarches, faites ici
 « pour les besoins et l'avantage des paroissiens. Je
 « lui en rends mille remerciements. Son nom est ici
 « très vénéré. »

« (Signé) S. Rivet, ptre, curé. »

M. Rivet quitta lui-même Saint-André en 1874. M. J.-P. Bélanger lui succéda, devint chanoine, et prit sa retraite il y a quelques années. On célébrait en 1924 le cinquantenaire du chanoine Bélanger dans la paroisse. Le curé actuel est M. l'abbé Aurèle Bélanger, remplaçant et neveu du précédent, à qui nous devons les extraits du registre paroissial.

Il est certain que M. Alleau, étranger aux coutumes du pays, inhabitué aux sautes d'humeur assez fréquentes chez nos campagnards de l'époque, doué lui-même d'une patience à fleur de peau qui menaçait d'exploser à la moindre contrariété, ne devait pas deviner *ex abrupto* les moyens qu'il fallait mettre en œuvre pour s'assurer la direction utile des terriens et des *voyageurs*, en majorité dans la paroisse de Saint-André il y a cinquante ans et plus. Il avait gardé trop vierges ses souvenirs de villes européennes, où la vraie situation en marche du Canada n'était même pas imaginée. On racontait à l'Archevêché d'Ottawa que le jour de son départ de Saint-André M. Alleau avait arboré dans l'église paroissiale toutes les tentures de deuil utilisables, et s'en était allé sans dire un mot d'adieu à ses paroissiens de vingt jours. Le détail peut s'être grossi en vieillissant. Toujours est-il que Mgr Guigues reprit le missionnaire au Palais, et que M. Alleau continua ses prédications.

Lors de la solennisation de la Sainte-Cécile à la Cathédrale, le 23 novembre, M. Alleau donna sur la musique sacrée un sermon qui n'eut pas l'heur de plaire à tout le monde. M. Taché, sous le pseudonyme

de Jean Piquefort, crut opportun de bourdonner pendant deux ou trois colonnes du *Courrier d'Ottawa* contre la thèse liturgique de l'orateur, sous prétexte, disait-il, de faire la guêpe; mais il s'enlisa dans les théories qui eussent fait bondir Huysmans non moins que les Bénédictins. Ces théories de gargouillements opératiques sont encore de mode aujourd'hui même, presque partout. M. Alleau répondit fort courtoisement le 16 décembre dans le même journal, mit la question en équilibre, et laissa frelonner les Jean Piquefort.

C'est à l'automne de 1873 que M. Alleau devint curé de Sainte-Anne, quelques mois avant l'inauguration de l'église nouvelle. Il connaissait déjà plusieurs des notables qui allaient relever de sa juridiction, comme une foule de gens qui appartenaient à d'autres paroisses. Mêlé à la vie intellectuelle de la Capitale, et fort de l'expérience acquise depuis son passage à Saint-André, il était prêt à concilier son tempérament inflammable avec la mentalité plus positive de ses administrés. C'est pourquoi son ministère a laissé de beaux traits de lumière à Sainte-Anne. Les vieux paroissiens parlent encore avec émotion de sa grande charité. Lui-même affirme dans sa correspondance qu'il passa les trois plus belles années de sa vie dans cette paroisse du Canada. Les maisons, à son départ, furent tendues de noir. On ne simulait pas les sentiments à cette époque, et l'on allait jusqu'au bout.

(d) *Le retour en Europe*

C'est en décembre 1876 que le curé de Sainte-Anne quitta le Canada, par voie des Etats-Unis. Rentré à Paris au commencement de janvier 1877, il arrivait à Beauvais en février et, le 9, était nommé curé de Lagny-le-Sec et se voyait en outre chargé de la paroisse de Plessis-Belleville. Deux ans après il reprenait son rêve de Terre-Sainte. Il partit pour la Grèce, où l'archevêque d'Athènes se prit d'amitié pour lui. Sa Grandeur songeait à faire de M. Alleau son vicaire-général et même son coadjuteur, comme on l'apprit plus tard. Mgr Duhamel, deuxième évêque d'Ottawa, rencontra le prélat d'Athènes lors d'un voyage en Europe. Celui-ci s'informa de M. Alleau, dont il connaissait la résidence au Canada, et demanda s'il était prudent de l'élever au vicariat général et à l'épiscopat. Mgr Duhamel répondit avec la franchise méticuleuse qu'on lui connaissait dans son entourage, et tout en admettant que M. Alleau avait de grandes qualités et de beaux talents, il ne manqua pas de dissuader Mgr d'Athènes, parce que l'ancien curé de Sainte-Anne « était très original et accusait un caractère impossible. »

Plus tard il reparaisait à Paris, cette fois sur la paroisse Saint-Sulpice, où cependant il n'avait pas de fonctions fixes. C'est à ce moment qu'il fut nommé chanoine de Jérusalem, en récompense de ses travaux en faveur des Lieux-Saints. Vers la fin de 1879 il obtenait audience de Sa Sainteté Léon XIII, qui

donnait une bénédiction spéciale aux livres et aux prédications du missionnaire. Du jour au lendemain M. Alleau s'en allait à Jérusalem chargé d'une mission.

Le deuxième Bulletin de la Mission de Notre-Dame de Sion contient un article du Père Marie Ratisbonne (1880) où les éloges ne manquent pas à l'adresse de M. Alleau. Reçu avec honneur au Patriarcat, notre missionnaire prononçait le 13 février, premier vendredi du Carême, un sermon remarquable devant la foule qui se pressait à l'*Ecce Homo*. Ce sermon, d'après le Bulletin, valait par la forme et par le fond, et reposait sur les leçons de saint Bernard. Le consul de France, entouré des officiers du consulat, occupait la place d'honneur au pied des marches de la table sainte. « Dans ce sanctuaire expiatoire, qui forme la première station de « la voie Douloureuse, des pèlerins innombrables « se groupent partout où ils peuvent trouver de « l'espace. » S. E. le Patriarche Bracco officiait au trône et à l'autel. Le sermon fut répété à cinq heures de l'après-midi devant une foule non moins considérable.

Le Père Ratisbonne dira dans son Bulletin: « A droite et à gauche de la chapelle de la Sainte « Vierge qui donne sur le chœur, et jusque dans la « sacristie ouverte, se pressent des ecclésiastiques en « grand nombre, des religieux franciscains, des « Pères de Sainte-Anne, des prêtres arméniens, des « prêtres du Patriarcat et de Bethléem, élèves du

« séminaire patriarcal, les Frères des Ecoles Chrétien-
 « tiennes, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, etc., etc.
 « Malgré le jour sombre et plein de nuages, il y a
 « foule pour entendre M. Alleau. »

L'ancien curé de Sainte-Anne revient en novembre 1880, et le 2 décembre donne lecture d'une conférence à l'*Ecce Homo*. Il est à cette époque vicaire général et chanoine de Jérusalem.

On peut voir un des livres de M. Alleau à la Bibliothèque du Parlement, à Ottawa. Ce livre contient le texte même du sermon du 13 février 1880, et a été publié chez T. Levé, rue Cassette, en 1881, sous le titre *Le Roi, Couronnement de Jésus-Christ*. L'auteur a écrit sur la couverture la dédicace suivante:

« A l'excellent M. Gérin-Lajoie, souvenir affectueux, Th. Alleau, v. g., ancien curé de Sainte-Anne d'Ottawa. »

Lors de la publication de ce livre M. Alleau s'intitule chanoine de Lorette, et demeure 48, rue de Vaugirard, Paris. D'autres œuvres portent son nom, entre autres une étude sur le Patriarcat de Jérusalem (1880) publiée au Journal de Monaco, 13, rue de Lourdes; deux études sur les diocèses de l'archipel, Chypre et Rhodes, publiées sans date, et les *Lectures sur le Baptême*, chez Périsse, Paris.

Les Annales de la Mission de Notre-Dame de Sion en Terre-Sainte (Bulletin no 14, septembre 1880), disent au sujet d'un des livres de notre intéressant voyageur:

« M. l'abbé Alleau, chanoine du Saint Sépulcre,
« de Notre-Dame de Lorette, etc., vient de publier un
« opuscule intitulé: *Patriarcat de Jérusalem*.

« C'est un sujet vaste, auquel se rattachent les
« questions les plus intéressantes et les événements
« majeurs de tous les siècles chrétiens; mais à mesure
« que le récit s'éloigne des temps passés pour se
« rapprocher des temps modernes, le travail de M. le
« chanoine Alleau devient plus difficile et plus délicat.

« En effet, arrivé à cette dernière période, l'au-
« teur se trouvait devant une tâche impossible.

« Pour esquiver la difficulté, il a dû, bon gré,
« mal gré, donner des entorses à la réalité de certaines
« situations et se livrer aux écarts d'une imagination
« brillante, il est vrai, mais parfois emportée au delà
« du vrai.

« Je ne lui en fais pas précisément un reproche; je
« constate seulement l'écueil contre lequel il allait se
« heurter, et qu'en écrivain habile il a su éviter.
« C'était la seule manière de ne pas se briser contre
« l'obstacle.

« M. le chanoine Alleau écrit d'une manière très
« attachante, son livre renferme des documents du
« plus grand intérêt, il cherche, à sa manière, à
« rendre service à tous les établissements de Terre
« Sainte, et enfin il donne fort envie de lire les deux
« volumes annoncés dans les termes suivants:

« Jérusalem et la Palestine.

« L'opuscule: *Patriarcat de Jérusalem* n'est
« qu'une introduction à cet ouvrage — plus con-

« sidérable et plus complet — qui sera partagé en quatre divisions :

- « 1. Revue rétrospective.
- « 2. Revue scientifique.
- « 3. Revue contemporaine.
- « 4. Correspondances. »

En 1883 il quittait l'abbaye de Saint-Germain et réintégrait définitivement le diocèse de Tours le 1er octobre. Sa mort, survenue dans la bonne ville tourangelles le 22 juin 1893, le surprit à l'âge de soixante-sept ans.

Généreux à l'excès peut-être, ou follement imprudent comme le dirent ses amis, il compromit souvent *aux yeux du monde* son impulsive nature d'apôtre quand même. Il eut de ce chef des algarades avec ses paroissiens du Canada comme avec ceux d'Europe, mais il n'y tint pas toujours le plus mauvais rôle.

On pourrait dire de lui qu'il fut un *enragé* du zèle apostolique. Les stupides obstacles de la vie courante étaient pour lui trop incompréhensibles pour qu'il pût s'empêcher de les vouloir passer en trombe, au risque de blesser quelque passant inoffensif. Les qualités qui formaient le fond de son caractère doivent en toute justice faire oublier ces mignons travers d'un saint emportement. S'il est vrai qu'il faut *s'irriter sans pécher*, qui lui jettera la première pierre ? D'ailleurs, nous allons le voir à l'œuvre dans sa paroisse de dilection, Sainte-Anne d'Ottawa.

II

LA PAROISSE À L'ŒUVRE

UN ESPRIT CLAIRVOYANT

Dès le 1er décembre 1873, au lendemain même du jour où fut inaugurée l'église nouvelle, M. Alleau faisait le bilan des œuvres existantes et des œuvres à fonder.

Les Sœurs de la Charité du Refuge, venues de Buffalo le 3 avril 1866 avec Mère Marie de Saint-Jérôme Tourneux, du monastère de Rennes en Bretagne, priaient dans leur cloître de la rue Park (Saint-André). Elles avaient d'abord occupé « la vieille maison des oblats », comme elles l'appelaient; les premières madeleines étaient venues le 22 juillet 1868; l'érection de leur monastère actuel, com-

menécée le 23 juillet 1869 — avec quelles ressources miraculeuses! — leur donnait maintenant plus d'espace et plus de solitude.

Les Sœurs Grises de la Croix qui, jusqu'en 1882, s'appelèrent Sœurs de la Charité, dirigeaient dans les limites de la paroisse nouvelle une école de fillettes depuis 1868.(?) Elles donnaient l'enseignement dans une petite habitation de la rue Ottawa, devant l'emplacement de la Salle Sainte-Anne, et retournaient après les classes à la maison-mère de la rue Sussex.

Tout à côté, dans un bâtiment moins exigü qui formait l'encoignure des rues Ottawa et Notre-Dame, M. Louis Tassé, secrétaire de la Commission des écoles catholiques, surveillait l'instruction des jeunes garçons. C'est ici que les Frères des Ecoles Chrétiennes viendront dans quelques mois ouvrir leurs cours d'instruction. Plus tard, lorsque l'école Brébeuf sera construite, ou plutôt installée Place Anglesea, et que les religieuses auront eu leur école Sainte-Anne de la rue Chapel, la maison sera vendue à M. Henri Côté, qui l'habite de nos jours.

Si monseigneur avait construit l'église aux frais de la corporation épiscopale, il avait laissé à la charge des paroissiens la construction du presbytère et de la sacristie. Les travaux nécessaires durent être retardés jusqu'au printemps suivant à cause du froid. Dans l'intervalle M. Alleau logeait à l'évêché, et sur semaine prêchait à Notre-Dame ou acceptait pour l'extérieur l'invitation des prêtres qui voulaient faire

des missions de retraite dans leur paroisse. Le triduum préparatoire à la solennité de l'Immaculée-Conception, au cours duquel M. Alleau fit les instructions, eut un retentissement tel que Mgr Guigues, pour satisfaire aux instances des fidèles, confia la retraite de l'Avent à son nouveau curé. Cette résidence hors de la paroisse eut des inconvénients assez graves, comme on put le constater au lendemain du 27 décembre. Des voleurs avaient enfoncé l'église de Sainte-Anne et volé une chape et le ciboire.

Le presbytère, habitable à l'automne de 1874, fut inauguré sans retard. C'était un assez joli bâtiment en bois, donnant sur la Place Anglesea, qui mériterait à lui seul une monographie, tant les questions d'intérêt général pour les Canadiens français y ont été discutées et pesées, avant d'être communiquées au public, à la Salle Sainte-Anne ou sur une scène plus vaste. Le presbytère monumental actuel continue tranquillement cette tradition sur l'emplacement de l'ancien, qu'il déborde nécessairement.

Une observation rapide suffit à M. Alleau pour lui faire comprendre la nécessité de garder ses paroissiens dans leur milieu propre, afin de développer l'esprit de paroisse sans créer l'esprit de clocher. La Salle Sainte-Anne vient de là. Le but réel de cette construction s'explique nettement par le nom qu'elle porta jusqu'en 1890: salle des Francs-Canadiens. Il y avait dans cette appellation une réponse temporaire à la propagande du mois de mai 1873, qui voulait

déjà instaurer à Ottawa un *Monument national*. Les revendications françaises de la ville évoluèrent autour de cette salle des Francs-Canadiens de 1874 à 1890, alors que l'Institut canadien français, un moment détourné de son orientation première, put reconquérir ses droits d'aînesse, quitte à les perdre de nouveau de temps à autre.

Entre-temps M. Alleau se préoccupait de l'enseignement. Si les filles obtenaient à l'école Sainte-Anne une direction chrétienne solide, il n'en allait pas de même à l'école des garçons, malgré le zèle certain mais insuffisant de M. Tassé. Le curé tourna les yeux du côté des Frères, et dès 1874 obtint trois instituteurs religieux. Des renseignements plus amples viendront tout à l'heure sur l'établissement des Frères à Ottawa et à Sainte-Anne.

L'œuvre maîtresse de M. Alleau, à laquelle il donna plus généreusement son temps — et son argent, — fut la Saint-Vincent-de-Paul, dont la fondation à Sainte-Anne remonte au 22 novembre 1874. Un chapitre lui sera réservé.

En corollaire se voit l'Œuvre de la Saint-Martin, première bourse du travail et premier bureau de placement qui allait prochainement fonctionner pour le plus grand bien des ouvriers sans travail. Le chômage devenait dangereux lorsque les premières activités de l'Œuvre s'affirmèrent le 12 septembre 1875.

Après avoir étudié le terrain des œuvres, M. Alleau songea aux paroissiens eux-mêmes qui allaient faire fonctionner ces œuvres ou en bénéficier.

LA VISITE DU CURÉ

Les anciens nous racontent au sujet de la paroisse Sainte-Anne des scènes que nous avons vues dans la campagne québécoise. La venue du curé n'était pas une simple formalité, à cette époque lointaine et pourtant plus logique que la nôtre. Dès l'entrée dans une habitation, le pasteur bénissait la famille agenoillée, écoutait les doléances, réconfortait, conseillait, relevait les courages affaiblis; parfois aussi il entendait des réflexions trop profondes pour les livres — et d'ailleurs les paroissiens ne les connaissaient pas—et sortait réconforté lui-même et consolé.

Lorsque M. Alleau commença la visite pastorale — c'était le 12 janvier 1874 — il découvrit des situations qu'il n'avait certes pas imaginées. Le chômage grandissait dans cette population active. La misère s'incrustait dans la peau des journaliers et des gens de métier. L'hiver, poussé en tempête, se montrait dur aux pauvres gens, dont les nuits restaient sans feu. Le 2 décembre on avait pu traverser en voiture double sur la glace, qui formait un pont solide entre New-Edinburgh et la Gatineau. Le 4 une bourrasque terrifiante avait chassé la poudrière en tourbillons et les toits n'avaient pas tous résisté. L'église Saint-Patrice, à la Haute-Ville, avait subi des dommages sérieux. Le froid durait depuis quarante jours presque sans interruption. Les salaires baissaient. Le travail s'évanouissait. Et malgré la gêne à peu près généralisée, les commis

s'agitaient pour qu'on fermât les boutiques à sept heures au lieu de huit heures, trouvant les heures trop longues et la paye trop brève. Ici, une famille se plaignait que le commerce clandestin des alcools, devenu commun dans toute la cité, trompait la surveillance rigoureuse de la police et laissait des traînées de vice sur les tables. Ailleurs des maux plus graves étaient signalés. Les salles de danse publiques, auxquelles les antres du tango et des déhanchements modernes n'auraient pu rien enseigner de neuf en fait de crapule endimanchée, entraînaient la jeunesse inoccupée, que la crise naissante des industries et du commerce jetait hors d'emploi. Des ménages irréguliers s'étonnaient d'apprendre qu'ils étaient hors la loi et hors l'église.

A côté des ombres, des fulgurances de foi, de confiance, de charité, éclairaient un moment des âmes chrétiennes dont la vie ne songeait qu'au bien sans paroles, et ne se souciait aucunement du lendemain ou de l'opinion, trouvant tous leurs besoins dans l'Évangile. Et ceux-là étaient en majorité.

Un relevé de la première visite, terminée avec le mois de janvier, nous apprend que dans 373 maisons abritant 2,088 personnes réparties en 386 ménages, le *support* et les offrandes avaient rapporté au curé une somme dérisoire: \$139.15. La deuxième visite, faite en novembre, fut plus fructueuse, mais le curé donnait d'une main ce qu'il recevait de l'autre. Sur 240 bancs, 93 seulement étaient loués lors du Carême. Et cependant la cotisation municipale du quartier

Ottawa seul était estimée à \$821,630 en 1874. Mais c'était une valeur morte lorsque le travail faisait défaut. S'il n'avait eu des ressources personnelles, M. Alleau se fut trouvé dans une gêne pénible, car pour lui la richesse consistait surtout dans la puissance d'aider aux faibles et de changer cette puissance en acte.

Les paroissiens d'aujourd'hui aimeraient peut-être à trouver dans la liste de support en question — les sommes payées sont prudemment censurées — le nom et le domicile de leurs ascendants, ou même leurs propres noms. N'oublions pas que les habitations n'étaient pas numérotées dans les quartiers excentriques. De plus, M. Alleau indique rarement le nom de la femme dans un ménage dont le mari est de langue anglaise. Il n'indique pas non plus le côté de la rue, ce qui rend impossible l'interprétation de ses notes. Quant à la *rue du Presbytère*, il faut comprendre qu'elle embrasse les deux côtés nord et sud de la Place Anglesea, et les rues Chapel et Augusta.

Nous avons voulu vérifier le registre du curé au moyen des indicateurs des rues pour 1873 et 1874. Or cela se change en casse-tête. Jugez-en. Stanislas devient Ténisclass; Dosithée s'appelle Doscile; Baptiste Aubin s'appelle Ouben; Jonsin Masoneuf, un maçon, voisine avec l'épicier Aglaine Lechar. Pement, Menanson, Monoson, Menaur, Legacis, Lamkay, Lamoreau, Lapsuite, Jénanseau, Gaulthe, Gokey, Arsain Gramazon, Wimette, Harlibese et Hertaboise heurtent des Zeliceur et des Gardupuis. Ce sont pourtant sous leurs déguisements des noms

bien français: Maisonneuve, Leclair, Paiement, Mélançon, Ménard, Lagacé, Lamitié, Lamoureux, Lapointe, Gauthier, de Grandmaison, Ouimet, Hurlubise et Gariépy. Le bon prêtre n'y voyait que du feu, et massacrait à son tour les noms anglais.

Il serait facile pour les anciens paroissiens de voir que plusieurs noms manquent dans la liste, de même que certaines rues, comme la rue Saint-Joseph, la rue Parry et la rue du Parlement, qui existaient alors.

C'est à l'automne seulement que M. Alleau reprendra sa visite, et la poursuivra de l'autre côté de la rivière jusqu'au cimetière.

Il y a évidemment de graves erreurs de noms parmi l'énumération en question, mais il est assez peu aisé de les corriger à l'heure actuelle; car les anciens qui ont conservé bonne mémoire de tous leurs co-paroissiens sont plutôt rares.

Un résumé du Livre d'âmes nous donne entre autres statistiques les suivantes: Sur trois cents travailleurs pris au hasard, il y a 66 journaliers, 30 menuisiers, 25 voyageurs, 20 charretiers, 17 imprimeurs, 14 plâtriers, 12 cordonniers, 9 boulangers, 8 bouchers, épiciers et tailleurs de pierre, 7 maçons et forgerons, 6 peintres, 5 fonctionnaires et relieurs, 4 porteurs d'eau, voituriers, charpentiers, ferblantiers; 3 marchands, entrepreneurs, tanneurs, briquetiers, hommes de chantiers; 2 tonneliers, messagers, meubliers, selliers, tailleurs, commis; un souffleur d'orgue, professeur de musique, mécanicien, policier, doreur, couvreur, corroyeur, instituteur, scieur de bois, tâcheron des Travaux publics.

POPULATION DE LA PAROISSE SAINTE-ANNE

12 janvier 1874

d'après le tableau que le premier curé a préparé lors de sa visite pastorale.

RUE	CANADIENS FRANÇAIS					AUTRES NATIONALITÉS			Total
	Adultes	Ménages	Maisons	Enfants	Propriétaires	Adultes	Enfants	Propriétaires	
Ottawa.....	148	74	71	214	13	21	39	4	422
Cobourg.....	16	6	6	16	1	17	32	4	81
Franklin.....	10	4	4	14	3	13	19	3	56
Papineau.....	22	11	10	31	5	6	9	..	68
Presbytère (comprend Anglesea, Augusta et Chapel Gloucester.....	231	107	96	319	14	32	82	..	664
Nelson.....	84	39	38	137	2	8	16	..	245
Notre-Dame.....	11	6	4	14	..	..	..	..	25
McGee.....	73	33	31	99	6	4	19	..	195
Park.....	68	33	30	108	..	..	..	..	176
Totaux.....	76	34	34	80	..	..	..	..	156
	739	347	324	1,032	44	101	216	11	2,088

Les rues manquantes sont: Parry, St-Joseph, Parlement, Charlotte, qui n'ont apparemment pas été visitées.

La population de 1873-74 devait être, au grand total, de 3,500 catholiques, pour 600 familles.

ACTES OFFICIELS, NOTES PRIVÉES

Nous venons de voir que M. Alleau avait constaté, en faisant sa première visite pastorale, l'existence d'anomalies morales qui le surprirent, bien qu'il fût de longue date habitué à entendre et à voir, comme prêtre, ce que les profanes ont rarement l'occasion de connaître à fond. Les différents registres et les notes particulières du curé sont à ce sujet dignes d'étude. Seulement, l'information qu'ils contiennent ne se conforme pas facilement aux besoins d'une monographie paroissiale. Ce qui pourrait étonner davantage, c'est que le mal n'ait pas été plus répandu dans ce milieu neuf, et brutal par plus d'un côté. Des adultes, pourtant élevés parmi des catholiques militants, ignoraient absolument les premiers devoirs du chrétien, et se contentaient d'une existence végétative qui les rendait presque irrémissiblement inutiles à la société. D'autres furent stupéfiés d'apprendre qu'ils étaient tenus de faire leurs Pâques *au moins une fois l'an* s'ils voulaient participer à la vie de l'Eglise; d'autres encore, plutôt rares, n'étaient pas en état d'assurer à leurs enfants des droits civils, parce que les géniteurs de ces parias s'appelaient Légion; de temps en temps se révélait la présence dans un taudis d'une de ces bêtes féroces que le peuple étiquette d'un qualificatif précis en les dénommant *les possédés*. Chose étrange, ces paroissiens, sauf les derniers, étaient paisibles, bons voisins, charitables à leur manière, capables de dévouement

quant aux exigences matérielles, mais incapables à relever le moral et ne s'en souciant pas le moins du monde. Une note par ci par là, malgré sa discrétion voulue, laisse voir sous la plume de M. Alleau des drames spirituels profonds, des bagarres d'esprit dont il eut connaissance, et qui le plus souvent conduisent aux drames actifs, les seuls que le public soit en mesure de suivre.

Si nous voyons un mariage manqué de veufs — la rupture s'est faite dans l'église même — nous distinguons aussi une charité obscure et sublime qui dura plus de dix ans : une ouvrière faisait vivre à la fois, en travaillant jour et nuit, sa vieille mère et un couple de sexagénaires indigents, qu'on croyait *rentés*. C'est dans une lettre de 1877 que M. Alleau raconte ce dernier fait :

Au verso du quarante-quatrième feuillet du premier registre, un acte intéresse l'action municipale de la paroisse. Le soixante et onzième baptême de l'année 1875 porte ceci :

« L'an mil huit cent soixante-quinze le vingt-cinq de juin, nous curé soussigné avons baptisé « Joseph-Baptiste-Erick né hier du légitime mariage « de Elie Quéry et de Henriette Boilly.

« Le parrain a été Joseph Boilly et la marraine « Cordélia Primault, grand-père et grand'mère de « l'enfant.

« (Signé) Th. Alleau. »

M. Eric Quéry est aujourd'hui échevin du quartier By, un zélé représentant de la paroisse,

un fervent de l'athlétisme pratique, et un actif surveillant des intérêts majeurs de son quartier.

Le 24 août suivant, c'est le baptême de Joseph-Udger Archambault, actuellement chanoine du chapitre diocésain, une belle âme sacerdotale.

Parmi les pièces les plus importantes du registre est l'Ordonnance épiscopale du 5 décembre 1873. Nous la donnons ici à titre documentaire, moins la partie, insérée plus haut, qui se rapporte aux limites de la paroisse:

« ORDONNANCE

« de Monseigneur l'Evêque d'Ottawa concernant
« l'Eglise et la Paroisse de Ste-Anne d'Ottawa.

« Depuis plusieurs années nous éprouvions le
« besoin de détacher de la Cathédrale un certain
« nombre de familles catholiques établies dans la
« partie Est de la paroisse, afin de pouvoir leur pro-
« curer des secours religieux plus abondants et les
« rapprocher de l'Eglise dont un très grand nombre
« étaient éloignés.

« Les circonstances nous ayant permis de faire
« un emprunt considérable pour bâtir l'église et
« acheter le terrain nécessaire à des conditions très
« convenables, nous avons bâti cette église dans le
« courant de l'année 1873, et elle a été bénite le 30
« novembre dernier, 1er dimanche de l'Avent, par
« Mgr Fabre, évêque de Gratianopolis et coadjuteur
« de Mongr l'Evêque de Montréal.

« Les dépenses de l'Eglise Ste-Anne, comme on

« le verra ci-dessous en détail, se sont élevées, pour
 « l'achat du terrain, la construction de l'église et tout
 « le travail intérieur, à la somme de 15,000. S'il
 « existe quelque différence, on en fera un compte
 « spécial à la fin des travaux . . .

(Suit la description des terrains acquis, donnée plus haut avec des détails qui ne paraissent pas dans l'Ordonnance.)

« Pour faire cette dépense d'achat et de construction on n'a pas eu recours à la population, mais
 « uniquement à un emprunt fait par la corporation
 « épiscopale.

« Pour payer cet emprunt sans trop onérer la
 « population, nous avons réglé que quinze années
 « seraient accordées, pendant lesquelles la vente des
 « bancs serait réservée pour payer le principal et
 « l'intérêt à l'avance au 6 pour cent en quinze égales
 « annuités, puis à payer l'assurance, la dîme de
 « l'Eglise mise à \$20.00 et enfin l'Ordonnance, qui a
 « son droit sur tout le terrain, excepté sur le Lot 21,
 « rue Ottawa. Il est bien compris que ces diverses
 « sommes doivent être prélevées sur la vente des
 « bancs avant tout autre paiement.

« La première vente ne se fera que depuis le
 « 1er dimanche de décembre jusqu'au commence-
 « ment du mois d'août. Il n'en sera prélevé cette fois
 « que l'intérêt des \$15,000, pendant 8 mois, c'est-à-
 « dire \$600. Les bancs seront vendus aux conditions
 « ordinaires du diocèse, c'est-à-dire moitié comptant et
 « l'autre moitié au commencement du mois suivant.

« Les quêtes et les Offrandes serviront à se
« pourvoir des objets du culte et à diminuer la dette
« de l'église si on le juge convenable et avantageux.

« Comme la population de Sainte-Anne n'a pas
« contribué à la construction de l'église, nous avons
« réglé que du moins elle se chargerait de bâtir le
« presbytère et la sacristie sur les Lots ci-dessus
« désignés et d'après nos plans, chacun y contribuant
« par souscription ou par offrande ou autres moyens
« indépendants du revenu de l'Eglise . . .

(Suit la définition des limites de la paroisse,
déjà insérée ci-dessus.)

« Dans cette paroisse comme dans toutes les
« autres de la ville, on se conformera strictement au
« Rituel Romain, aux prescriptions de l'Appendice de
« Québec, aux Ordonnances et au Tarif du diocèse
« d'Ottawa.

« Nous donnons des pouvoirs très étendus à
« MM. les curés pour accorder les dispenses de pu-
« blication, mais Nous n'accordons à aucun des
« prêtres la permission de les donner gratuitement;
« c'est à l'Evêque seul et à son Grand Vicaire que ce
« pouvoir est réservé. La Quête pour le Séminaire
« doit être toujours faite exactement le jour de la
« Pentecôte. Les revenus de l'église seront unique-
« ment employés pour l'église, à moins qu'une per-
« mission, par écrit de Monseigneur, n'autorise une
« destination différente. Les dîmes des Eglises et des
« Prêtres Infirmes, et le montant des dispenses

« données dans le courant de l'année, seront payées
 « conformément à la Circulaire que Nous envoyons
 « chaque année au mois de Décembre.

« Nous désirons bien vivement que le travail du
 « presbytère avance rapidement et que l'on s'occupe
 « ensuite de celui de la sacristie, que nous considé-
 « rons comme indispensable pour compléter l'œuvre
 « de l'église.

« DÉPENSES

« Contrat pour la bâtisse	\$10,000.00
« Intérêt de cette somme pendant une moyenne de 4 mois pour divers paie- ments	202.00
« Prix des Lots (l'intérêt pour 8 mois a été payé par la quête faite au jour de la bénédiction de la première pierre) . . .	4,278.00
« Dépenses diverses (assurances, ornements d'église, Ordonnance, etc., etc., com- me par compte non encore fini, soit . .	220.00
« Total	\$15,000.00

« L'église paiera d'abord \$600 pour les intérêts
 « d'ici au mois d'août 1874. Alors elle paiera pour la
 « première fois une annuité de \$1,544.44 et la même
 « somme chaque année pendant quinze ans.

« Régulé à Ottawa le 5 décembre 1873. »

(Le compte suivant est inscrit au registre no 1
 comme appendice):

« Compte détaillé de l'église de Ste-Anne
 « par M. Rocque, entrepreneur. D'après
 « le contrat passé avec M. Rocque y
 « compris quelques additions, Mgr
 « devait donner..... \$10,100.00

« M. Rocque a de plus réclamé quelques
 « additions faites à l'extrémité des
 « deux ailes sur les bancs et l'addition
 « de la galerie jusqu'au mur..... 650.00

« Somme totale réclamée par M. Rocque. \$10,750.00

« Cette somme a été payée à M. Rocque par
 « Mgr à part \$200 que Mgr garde jusqu'au printemps
 « pour servir de garantie aux catholiques de Ste-
 « Anne et prévenir toute réclamation.

« 2e Pour donner le temps à M. Rocque de
 « terminer les travaux qui ne seront faits qu'au
 « printemps.

« 3e Pour qu'il fasse la clôture de division entre
 « les six locataires de la maison en briques de la rue
 « Saint-Patrice d'après les arrangements.

« DÉPENSE TOTALE POUR L'ÉGLISE
 SAINTÉ-ANNE

« M. Rocque (\$200 retenus)..... \$10,750.00
 « Par le R. P. Dandurand (lots achetés).. 4,022.67
 « Restant dû à M. Corbett par Mgr..... 228.00
 « Taxes anciennes..... 38.00
 « Assurance trois ans..... 50.00

« Dime de l'église.....	20.00
« Ventes à M. Alleau pour des objets de « la propagation de la foi.....	97.95
« Prêtres infirmes.....	6.00
	\$15,212.82

« N. B. Cette somme de \$211.95 doit être payée
« par M. le Curé et par l'Eglise conformément aux
« usages du diocèse.

(Note au bas)

« 6 nov., 74 Alleau paye à Duhamel	1,544.44
« 5 nov., 75 Alleau paye à Duhamel	1,000.00

« les 544.44 pourront être employés à acquitter
« une partie de l'emprunt du presbytère, paiement et
« achèvement. »

On le constate à première vue, ce mémoire est incomplet. Une note postérieure affirme que M. Alleau avait avancé \$2,500 à la paroisse pour le presbytère et la sacristie, somme qui lui fut remise à son départ.

LES PREMIERS SACREMENTS

(a) *Les baptêmes*

Plusieurs villes se disputent l'honneur d'avoir donné naissance à des hommes illustres. Par esprit d'imitation sans doute plusieurs familles de Sainte-Anne se querellent doucement sur leurs prétentions à

avoir donné à l'église nouvelle le premier baptême, le premier mariage ou la première sépulture. Comme le registre ne saurait officiellement mentir, du moins aux yeux de la Loi, voici les extraits qui mettront tout le monde d'accord pour quelque temps.

« Premier Baptême) L'an mil huit cent soixante-
« John George) treize, le trente novembre, a
« Jordan.) été baptisé par nous curé
soussigné, John George, né le
« quinze de ce mois du légitime mariage de John
« Jordan, demeurant rue Chapelle et de Marie
« Leurens. Le parrain a été Laurent Leurens, oncle
« de l'enfant, et la marraine Hélène Scoben.

« Th. Alleau

« † m. ap. »

« 2e Baptême) Le même jour, trente novem-
« Joseph) bre: mil huit cent soixante-
« Paquette) treize, nous avons baptisé
Joseph, fils de Zéphirin Pa-
« quette et de Vitaline Lauzon, demeurant rue
« Chapelle.

« Le parrain a été Gédéon Paquette et la mar-
« raine Caroline Lauzon.

« Th. Alleau

« † m. ap. »

Il y a eu dix baptêmes du 30 novembre au 31 décembre 1873. Ce sont, par ordre:

John George Jordan, rue Chapel;
 Joseph Paquette, rue Chapel;
 Joseph-Valéry Desjardins, rue Notre-Dame;
 Marie-Louise Charbonneau, rue Ottawa;
 Henriette-Victoria Desroches, rue Saint-Joseph;
 Edouard Blot, rue Parry;
 Vitalie Baune, rue Nelson;
 Guillaume Monet, rue Ottawa;
 Marie-Louise Cousineau;
 Mary-Anna Pender.

Le domicile n'est pas indiqué dans le cas de ces deux dernières baptisées.

(b) *Les sépultures*

Jusqu'en 1872 les corps étaient inhumés dans le cimetière de la rue Charlotte, où se trouve aujourd'hui le parc Borden. Lorsque les travaux ordonnés par M. Bouillon furent terminés au nouveau cimetière du chemin de Montréal, la translation du vieux cimetière à Notre-Dame se fit lentement, et les nouvelles sépultures furent toutes dirigées sur les terrains acquis dans le township de Gloucester.

Voici l'acte du premier décès inscrit au registre:

« 1ère Sépulture	)	L'an mil huit cent soixante-
« Magloire	)	treize le vingt décembre, nous
« Laplante.	)	curé soussigné, avons procédé
		à l'inhumation de Magloire
« Laplante, âgé de sept ans six mois, fils de Joseph		
« Laplante et de Marguerite Gamache, mort hier		
« rue Chapel, en cette paroisse.		

« Th. Alleau. »

Deux autres décès furent inscrits en 1873: Céline Désormeaux, de la Place Anglesea, et Moïse Lorty (Lortie).

Les frais funéraires de l'époque ne se comparent pas du tout à ceux de nos jours. La Saint-Vincent-de-Paul garde dans ses archives une facture de 75c. pour un cercueil. La même boîte coûterait aujourd'hui \$6. et peut-être plus.

(c) *Le premier mariage*

Il faut attendre à janvier 1874 pour rencontrer les premières noces. L'église avait été inaugurée le premier dimanche de l'Avent en 1873, et les mariages étaient interdits pendant toute la période pénitentielle. Voici l'extrait:

« L'an mil-huit-cent-soixante-quatorze le vingt-sept de janvier, nous curé soussigné avons donné la bénédiction nuptiale à Ferdinand Paquette fils mineur (20 ans) de feu André Paquette et de feu Françoise Charbonneau d'une part, et à Marguerite Laroque fille mineure (17 ans) de François-Xavier Laroque et de Aurélie Bériau, d'autre part.

« Après trois publications — sans qu'il nous ait été présenté d'empêchement.

« Th. Alleau,

« curé. »

Les noces d'alors, dans le monde ouvrier, était plus naïvement joyeuses qu'aujourd'hui. Une salle de

danse existait dans la paroisse, où l'on pouvait se réunir pour ces occasions d'amusement, et les violonneux ne manquaient pas, non plus que les cordons bleus. Les bombances rappelaient les coutumes prises dans la province d'origine, Québec, et le menu concordait bien avec ce que racontera en 1875 Philippe Aubert de Gaspé lorsqu'il écrira *Les Anciens Canadiens*.

La salle était parfois envahie par des voyageurs en ribote, et alors des coups étaient échangés. La plupart du temps, cependant, les agresseurs étaient éconduits de bonne façon, quitte à raconter le lendemain leurs fantastiques prouesses et leurs innombrables conquêtes. M. Alleau réussit à pacifier ces rodomonts et tant qu'il demeura dans la paroisse les mariés purent célébrer en paix les noces.

Maintes lacunes se voient dans les entrées du registre, cependant, quant aux mariages, baptêmes et sépultures. Parfois les noms manquent et sont remplacés par des blancs. Quelques-uns seulement ont été remplis, soit par M. Jouvant, le deuxième curé, ou par ses successeurs.

(d) *La première confirmation*

A la page vingt-huit du registre de l'état civil, se lit le document que voici.

«L'An mil huit cent soixante-quatorze, le neuf de novembre — Monseigneur Joseph Thomas Duhamel évêque d'Ottawa a administré le sacrement de Con-

firmation dans l'Eglise de Sainte-Anne aux personnes suivantes:

Hommes

- 1—Michel Couvrette, Père.
- 2—Michel Couvrette, Fils.
- 3—Charles Desjardins.
- 4—Xavier Laroque.
- 5—Ferdinand Paquet.
- 6—Joseph Roy.
- 7—Félix Loyer.
- 8—Joseph Blais.
- 9—Bernard Gloria.
- 10—Célestin Charette.
- 11—Pierre Labelle.
- 12—Xavier Goulet.
- 13—Joseph Goulet.
- 14—Charles Marineau.
- 15—Albert Turgeon.
- 16—Cléophas Valiquet.
- 17—Jules Leblanc.
- 18—Léon Finck.
- 19—Charles St-Jacques.
- 20—Albéric Laliberté.
- 21—Napoléon Quevillon.
- 22—Napoléon Rabby.
- 23—Delphis Réaume.
- 24—Alexandre Huppé.
- 25—Elisée Lemieux.
- 26—Edouard Barret.
- 27—Adhémar Vésina.

- 28—Guillaume Charbonneau.
- 29—Victor Desjardins.
- 30—Jean-Baptiste Gauvreau.
- 31—Ernest Laplante.
- 32—Pierre Laplante
- 33—Arthur Boulanger
- 34—Elzéar Deloge
- 35—Napoléon Renaud
- 36—Alfred Valiquet

Femmes.

- 1—Marie Verdon.
- 2—Emma Laroque.
- 3—Joséphine Boyer
- 4—Arthémise Réaume
- 5—Arthémise St-Amour.
- 6—Hélène Boivin.
- 7—Rose-Anne Blais.
- 8—Mathilde Coombs
- 9—Elisa Boyle.
- 10—Georgina Goulet.
- 11—Adéline Dubois.
- 12—Délia Champagne.
- 13—Victoria Gravel
- 14—Rose Laliberté
- 15—Rose Montreuil
- 16—Adéline Deloge
- 17—Agnès Diquerre.
- 18—Marguerite Diquerre.

- 19—Aurélie Gauvreau.
- 20—Emélie Mathé
- 21—Henriette Beaumont
- 22—Geneviève Roy
- 23—Joséphine Carrière
- 24—Aurélie Bernard
- 25—Angélique Loyer
- 26—Joséphine Renault.

« Ont assisté Monseigneur le Rev. Messire
« Bouillon, Reboul, et Beaudry, s.j.

« Nous curé soussigné avons assisté les con-
« firmés comme parrain.

« (Signé) Th. Alleau
« missionnaire apostolique et curé de
« Sainte-Anne.

(e) Les premières ordinations

Entre autres actes importants que contiennent les registres, citons le compte rendu de la première ordination :

« Le 24 mai 1896 à la fête de la Pentecôte dans
« l'église paroissiale de Sainte-Anne, pendant la
« grande messe solennelle et avec toute la pompe des
« cérémonies du culte, S. G. Mgr J.-T. Duhamel,
« archevêque d'Ottawa, a conféré l'ordre sacré de la
« prêtrise à M. J.-Arthur Carrière, fils de Moïse
« Carrière et d'Adeline Laliberté, de cette paroisse,



M. l'abbé Arthur CARRIÈRE, curé de S.-Rédempteur, Hull,
premier prêtre ordonné à Sainte-Anne, le 21 mai 1896.

« et celui du diaconat à onze religieux de la Compa-
 « gnies de Marie, de la maison d'études de la Com-
 « pagnie à Notre-Dame de Lourdes de Cyrville.
 « comté de Russell. Ces religieux étaient Fr. Joseph
 « Lamby, Fr. Pierre Clæssen, Fr. André Penners, Fr.
 « Jean Genders, Fr. Jean-Marie Castex, Fr. Théo-
 « phile Ronsin, Fr. René LeCair, Fr. Paul Lebihain,
 « Fr. Auguste Prézeau, Fr. Pierre Vaqué, Fr. Camille
 « Grenot

« Un sermon approprié à la circonstance fut
 « donné par le rév. P. Henri Lacoste, O.M.I., D.D.,
 « professeur de théologie dogmatique à l'université
 « d'Ottawa. Une foule immense des paroissiens et
 « d'autres fidèles étrangers à la paroisse assistaient à
 « cette grandiose, imposante et pieuse cérémonie.
 « Les prêtres présents étaient les RR. PP. Boisraméc,
 « o.m.i. Gohier, o.m.i., Coutlée, o.m.i., Lacoste,
 « o.m.i., Jeannotte, o.m.i., Hénault, o.m.i., Bridon-
 « neu, c.m., supérieur de Cyrville, LeClercq, c.m.,
 « Valence, o.m.i., Joseph Alfred Myrand, curé de
 « Billings Bridge, le rév. Eugène Groulx, vicaire à la
 « Cathédrale, le soussigné curé de cette paroisse, et
 « quelques autres.

« Le nouveau prêtre a célébré le lendemain sa
 « première messe dans l'église paroissiale.

« F. PH. B. »

Les statistiques de l'état civil, pour les années
 au cours desquelles M. Alleau a rempli les fonctions

de curé, c'est-à-dire du 30 novembre 1873 au 16 novembre 1876, sont les suivantes:

	1873	1874	1875	1876	Total
Mariages.....	0	18	22	10	50
Baptêmes.....	10	151	147	105	413
Sépultures.....	3	96	79	75	253

Plusieurs adultes figuraient dans la confirmation de 1874. M. Alleau n'indique ni les âges ni les parrains particuliers. On ne songeait pas encore à la précision documentaire que l'évêque exigera plus tard de toutes les paroisses. Les anciens nous racontent que plusieurs vieillards se trouvaient au nombre des confirmés, et que cette première cérémonie pontificale à Sainte-Anne fut comme une répétition des scènes qu'on lisait dans la vie des Saints, et reporta l'imagination aux premiers siècles de l'Eglise.

MGR THOMAS DUHAMEL

L'évêque d'Ottawa était alors Mgr Thomas Duhamel, qui avait remplacé en 1874 Mgr Bruno Guigues, décédé dans la nuit du 13 février. Mgr Duhamel avait fait l'une de ses premières confirmations à Sainte-Anne même, dont il connaissait bien le curé, M. Alleau, et il avait été aussi le premier à imposer le sacrement de l'Ordre à un enfant de la paroisse, comme on vient de le voir, alors que depuis dix ans il était archevêque (8 juin 1886), et depuis le

10 mai 1887 chef de la grande province ecclésiastique d'Ottawa, qui compte aujourd'hui pour suffragants les diocèses de Pembroke, du Mont-Laurier, de Haileybury, et la préfecture apostolique de l'Ontario-Nord.

La différence est grande entre le caractère du curé de St-Eugène, du second évêque, et du premier archevêque d'Ottawa; elle se voit surtout dans le mûrissement de l'âme apostolique. Nos relations d'il y a vingt-cinq ans avec Monseigneur nous permettent peut-être d'analyser brièvement par le souvenir cette remarquable figure du clergé canadien français. Mgr Duhamel était profondément charitable et bon; et cependant la dignité de son maintien eût pu faire croire à une raideur assez dure d'esprit. Il avait très ancré le souci du rang sans l'arrogance de la caste; seulement il savait sourire, et même rire; mais il n'aimait pas les quiproquos et cherchait les solutions nettes. Homme de Dieu, habitué de la piété sérieuse, il aimait à diriger les jeunes laïcs qu'il honorait de sa confiance vers des lectures élevées, et ne dédaignait pas de faire servir sa bibliothèque à l'expansion des idées solides. Une barre de son caractère était curieuse à observer: un mouvement d'humeur mal dissimulée en face d'une indiscretion, quelle qu'elle fût, et même s'il y trouvait son profit. Meilleur causeur que prédicateur — car alors il devenait interminablement prolix, — Mgr Duhamel possédait une science théologique à laquelle ses pairs ont souvent rendu hommage, et une con-

naissance intime du cœur humain. Autant Mgr Guigues était simple et paternel, autant Mgr Duhamel était précieux et fier — mais fier de la mître plutôt que de sa personne; car il n'intimidait pas et se montrait aimable toujours.

Rappelons en passant que les funérailles de la reine Victoria et l'accession d'Edouard VII lui donnèrent beaucoup d'ennui. On chanta un *Te Deum* à la basilique lorsque le nouveau roi fut choisi. Les journaux proclamèrent que Monseigneur avait célébré *une messe de requiem pour la feuë reine*. Il y avait de quoi se fâcher, car une semblable inexactitude, explicable chez les protestants, ne pouvait pas s'excuser dans la rédaction des feuilles catholiques. Mgr Duhamel demeura calme, et eut pour les journalistes en défaut la patience d'un maître bon envers des élèves arriérés. Sans être absolument adoré, Mgr Duhamel était très aimé pour sa piété, pour son irréprochable exemple, et pour sa claire sagesse doctrinale.

LA CHARITÉ EN ACTION

(a) *La Saint-Vincent-de-Paul*

La paroisse eut été incomplète si l'œuvre préférée de M. Alleau fût restée à l'état de projet. L'aide aux miséreux était la prédilection particulière du curé, qui avait lors de son premier voyage à Paris en 1855 — deux ans après la mort d'Ozanam — connu quelques-uns des fondateurs de la grande société de

charité active, la Saint-Vincent-de-Paul. M. Alleau n'attendit pas même l'établissement d'une conférence à Sainte-Anne, mais donna de sa bourse et tendit la main, avant que l'église fût ouverte, pour tous ceux-là qui n'osaient rien demander, pour ceux qui vivaient chrétiennement et pour les autres; car il disait avec raison que les malheureux, quels qu'ils soient, sont nos frères, et qu'à Dieu seul il appartient de juger.

Tout mouvement créé en faveur d'une œuvre de charité vraie, par cela même qu'elle contrecarre l'égoïsme naturel des hommes, fait naître un antagonisme immédiat chez ceux qui ont besoin de leurs ressources pour la satisfaction sans entraves de leurs plaisirs.

Loin d'échapper à cette règle, la propagande du curé de Sainte-Anne exagéra les récriminations, et de clairvoyants avarés, devinant que la fondation prochaine de la paroisse et de ses auxiliaires allait ressusciter les zèles importuns, utilisèrent tous les moyens imaginables pour compromettre le pasteur et ses lieutenants. Un de ces moyens est curieux.

Le soir du 27 novembre, trois jours avant l'inauguration de l'église, une colonne de feu, lumineuse comme un rubis, monta lentement de l'horizon au zénith et trancha l'azur sombre pendant dix minutes. Les Homais ne manquèrent pas d'abattre sur la tête du curé le contre-coup des superstitions populaires. Les journaux expliquaient bien le phénomène par la réfraction, mais qui lisait ces journaux? Qu'on ne s'étonne pas. L'éclipse du 24 janvier 1925 a suscité

des superstitions qui frisaient l'anachronisme autant qu'en 1873 une traînée de lumière rouge taraudant le ciel.

Cependant les aides ne manquèrent pas au curé. Une fois le terrain étudié et les premiers besoins de la paroisse satisfaits, M. Alleau décida, en novembre 1874, l'instauration d'une conférence de la Saint-Vincent-de-Paul. L'assemblée première fut tenue à l'école des garçons. Laissons aux archives de la société le soin de raconter cette séance de fondation:

« Le dimanche 22 novembre 1874 les messieurs
 « suivant Charles Robert père L. Z. Chabot Damiens
 « Sauriolle M. D. Planchet Uldéric Pelletier, Noé
 « Loyer Norbert Sévigny Joseph Lacroix Louis Gau-
 « vreau, Fulgence Lalonde Xavier Cavalier, Thomas
 « Paquette, Onésime Barrette, Félix Vouellette,
 « J. Bte Lacroix, Victor Godbout, André Eschem-
 « back, Joseph Lafontaine Pierre Vallée, Elie Re-
 « nault, Louis Thomas, Ferdinand Thomas Dionne,
 « Louis Vallade Prisque Cloutier, Desnoyers Joseph
 « Picotte Benjamin Meunier, Charles Boyer, Fing,
 « Emerie Denault, J. B. Gauvreau, O. Dionne, se
 « sont assemblée pour former une conférence de St.
 « Vincent de Paul dans la paroisse de Ste Anne, et
 « sous la présidence du Reverend Père Alleau, curé
 « de la Paroisse St-Anne nommé Président honoraire,
 « et O. Dionne Secrétaire après la prière d'usage le
 « Reverend Père Alleau a lue les reglements de la dite
 « Société et a invité les mesieurs présent à élire leurs
 « président et officiers. M. Charles Robert a été élu

« président L. Z. Chabot 1er vice présidents, Damien
 « Sauriolle 2e vice présidents Daniel Planchet secré-
 « taire Norbert Sévigny assistant secrétaire Uldéric
 « Pelletier, trésorier, Noé Loyer assistant trésorier,
 « Joseph Lacroix Louis Gauvreau Fulgence Lalonde
 « Xavier Cavalier comme collecteur; et la dite société
 « a décidé se réunir le dimanche suivant à 1 heure.
 « Le trésorier fait rapport qu'il a collecté 6.44c. La
 « conférence se sépare après la prière d'usage.

«(Signé) D. P. Planchet. »

M. Charles Robert devait tenir longtemps la présidence. Au dire de tous, c'était un chef idéal. Lors de la *Grand'misère*, qui débuta en 1875, il imagina des plans d'action décisifs. Il avait une façon à lui d'envisager le devoir. A certain moment les délibérations s'acheminèrent violemment dans la direction du sectarisme dans le bien, mais le président n'entendait pas ainsi la Charité. Il démissionna, et revint prendre sa charge à la condition, seulement, qu'on se bornerait à faire du bien sans charcher à deviner les cœurs ni à sonder les reins, sans « perdre le temps des séances à des discussions d'avocats ».

Du premier secrétaire il y aurait beaucoup à dire — il fut zélé, ponctuel, débrouillard, et vraiment charitable. Les services qu'il a rendus à la Saint-Vincent-de-Paul sont inoubliables.

(b) *Quelques faits, quelques chiffres*

Les débuts de la société furent nécessairement humbles. La première collecte de la conférence, on

l'a remarqué, avait rapporté \$6.44. En raison des aumônes données ailleurs, les membres furent dans la suite plus faiblement en mesure de grossir les fonds de la société même; seulement les pauvres ne souffraient aucunement de cette diversion puisqu'ils étaient les premiers à recevoir des deux sources. Les six réunions de 1874 donnèrent:

	Quêtes
22 novembre.....	\$ 6.44
29 "	3.05
6 décembre... ..	3.53
13 "	1.93
20 "	6.07
27 "	2.09
Total.....	\$23.11

Quête de viande chez les bouchers de la Basse-Ville.....	6.00
Quête du 8 décembre à domicile.....	16.81

Recettes pour l'année (38 jours) \$45.92

À la deuxième réunion, le 29 novembre, la conférence Notre-Dame remit à la conférence Sainte-Anne le soin des familles de la paroisse nouvelle, qui jusqu'ici avaient été secourues par la paroisse-mère.

Plusieurs sociétaires étaient admis à la séance du 6 décembre: Antoine Malenfant, Léon Gascon, Calixte Kavanagh, Alfred Sauriol, Hormidas Desjardins, Michel Brisebois, Edouard Dagenais, Fran-

çois Labonté, Adolphe Goneau, Jean-Baptiste Paquette et Gilbert Boulet.

La quête du 8 décembre avait été faite à domicile par MM. Robert, Lafontaine, Planchet, Sévigny et Eschembach. Le compte rendu en fut inséré dans les minutes du 13.

Les enquêtes discrètes indiquèrent des besoins croissants. C'est alors qu'on demanda à Notre-Dame une souscription de \$25.00. Des quêtes de bois aidèrent temporairement. Parmi les familles visitées et secourues, une entre autres allait être chassée de son logement. Il y avait un mois d'arrérages à payer sur le loyer, soit \$2.50. La Saint-Vincent paya. Le propriétaire, voyant que ses clients étaient secourus, augmenta le loyer. Des cercueils pour les pauvres coûtaient 75c et \$1.00.

M. Alleau trouva des ressources dans ses talents. Il donna plusieurs conférences en divers endroits de la ville, et put ainsi recueillir un petit fonds destiné à ses pauvres. La conférence du 8 février 1875 rapporta \$12.75; une autre procura \$30.00. M. François Labonté inaugura l'idée de placer un tronc de la Saint-Vincent à la porte de l'église.

Un des faits touchants des enquêtes fut la découverte d'un vieillard, âgé de quatre-vingt-cinq ans, qui vivait seul dans une cabane sans feu, et le plus souvent sans pain.

Il est toujours facile, quand on est assis dans un bon fauteuil au coin de l'âtre, de recommander l'économie aux pauvres, et de leur reprocher leur paresse.

La misère a souvent d'autres raisons. Examinons la situation à Ottawa aux débuts de la paroisse.

Le coût de la vie en 1873 explique les plaintes des chefs de famille. Tout est relatif, dans la cherté des vivres. Les salaires étaient maigres, et la hausse des cotes, accentuée de semaine en semaine sur le Marché By, diminuait visiblement la puissance d'achat que la convention donnait à l'unité monétaire, la piastre. Ainsi, les cours du marché au 1er mai 1873, d'après les chiffres du *Courrier d'Outaouais* et du *Citizen*, nous montrent un état de choses peu rassurant pour les salariés, dont pourtant les besoins réels ou factices étaient loin d'être ce qu'ils sont aujourd'hui. Un simple coup d'œil autour de nous suffit à le prouver. Si les loyers allaient de \$2.50 à \$15.00 par mois au plus dans la plupart des habitations d'alors, les denrées coûtaient autant qu'aujourd'hui en proportion des salaires, et l'ensemble des déboursés, les amusements extérieurs en moins, se comparait assez bien avec les obligations de 1923. Qu'on en juge plutôt par la cote du Marché By au 1er mai 1873:

Bœuf.....	\$6.00 ou \$6.50 le 100 livres.
Mouton.....	8 à 10c la livre.
Volailles.....	60 à 80c le couple.
Dindes.....	\$1.00 à \$1.50 par tête.
Oies.....	45 à 50c par tête.
Canards.....	35 à 45c le couple.
Plume.....	55 à 60c la livre.
Œufs.....	18 à 20c la douzaine.

Beurre.....	16 à 18c la livre.
Beurre frais.....	20 à 25c la livre.
Saindoux.....	8 à 9c la livre.
Suif.....	8 à 10c la livre.
Miel.....	15 à 20c la livre.
Pommes de terre.....	40 à 45c le <i>minot</i> .
Navets (de Suède).....	40 à 45c le <i>minot</i> .
Carottes.....	40 à 45c le <i>minot</i> .
Panais.....	40 à 45c le <i>minot</i> .
Oignons.....	\$1.75 à \$2.00 (le sac?)
Céleri.....	35c la douzaine.
Choux.....	15 à 20c par pied.
Betteraves.....	20 à 25c le <i>minot</i> .
Pommes.....	\$3.75 à \$4.00 le quart.
Laine filée, du pays.....	\$1.00 la livre.
Chaussons de laine, du pays.....	45c la paire.
Laine.....	60 à 70c la livre.
Foin.....	\$20 à \$21.00 la tonne.
Paille de seigle.....	\$6.00 à \$7.00 la tonne.
Paille d'avoine.....	\$9.00 la tonne.
Porc, accom.....	\$7.00 à \$7.50 le 100 livres.
Lard mess.....	\$16.00 le 100 livres.
Lard des fermiers.....	\$13.00 à \$15.00 le 100 livres.
Lard de choix.....	\$13.00 le 100 livres.
Jambon fumé.....	\$15.00 à \$16.00 le 100 livres.
Jambon vert.....	\$10.00 le 100 livres.
Lard vert.....	\$9.00 à \$12.00 le 100 livres.
Lard salé sèche.....	\$8 à \$9.00 le 100 livres.
Fleur de farine — détail:	
Extra double.....	\$6.50 à \$7.00 le quart.

Extra double.....	\$7.00 à \$7.50 le quart.
No 1.....	\$6.75 à \$7.00.
Farine d'avoine.....	\$5.25.
Farine de maïs.....	\$3.25 à \$3.65.
Blé cassé.....	\$7.00 à \$7.50.
Farine de blé.....	\$7.00 à \$7.50.
Pâture (fourrage).....	\$1.50 le 100 livres.
Son.....	\$1.70 à \$2.00.
Grain:	
Sarrasin.....	55 à 60c le <i>minot</i> .
Avoine.....	45 à 48c le <i>minot</i> .
Pois.....	65 à 70c le <i>minot</i> .
Fèves.....	\$1.75 à \$2.00 le <i>minot</i> .
Orge.....	60 à 70c le <i>minot</i> .
Blé d'automne.....	\$1.30 à \$1.40 le <i>minot</i> .
Blé du printemps.....	\$1.20 à \$1.30 le <i>minot</i> .
Poisson frais, Merluce.....	7c la livre.
Morue sèche.....	\$5.50 le 112 livres.
Hareng.....	\$5.00 à \$5.25 le baril.
Peaux et cuirs:	
Cuir à semelle No 1.....	27 à 29c la livre.
Cuir à semelle No 2.....	23 à 25c la livre.
Cuir à harnais.....	30 à 33c la livre.
Cuir à «hose».....	40 à 45c la livre.
Taure anglaise.....	60c.
Taure commune.....	50c.
Taure française.....	\$1.00.
Veau canadien.....	65c.
Veau français.....	\$1.10.
Veau fendu.....	35c.

Peaux No 1.....	91½c la livre.
Huile de morue.....	58 à 60c le gallon
Peaux de veau.....	12c la livre.
Veau mort.....	75c par tête.

Bois:

Franc.....	\$4.00 à \$4.50 la corde.
Mélé.....	\$3.00 à \$3.50 la corde.
Mou.....	\$2.50 à \$3.00 la corde.

Ceux qui sont dans les affaires n'ont qu'à comparer ces cotes à celles d'aujourd'hui, à la lumière des différences dans les salaires, et la conclusion fait comprendre pourquoi, en moins de deux ans, avec la diminution d'une production industrielle déjà languissante, le gouvernement fut obligé d'ouvrir des soupes économiques dans plusieurs quartiers de la ville. C'est à des considérations de ce genre que la Saint-Vincent-de-Paul doit sa fondation dans la paroisse Sainte-Anne.

(c) *Documents éloquents*

La population mixte des paroisses donnait lieu parfois à des soupçons d'injustice dans la répartition des aumônes. Le 1er août 1875, M. Aldéric Pelletier (alors secrétaire) fut autorisé à écrire aux conférences de Saint-Jean-Baptiste et de Notre-Dame pour suggérer le fusionnement des conférences de langue française dans un seul conseil particulier. Ce projet dut attendre encore quelques années.

Certains faits ne venaient que très tard à la connaissance de la Saint-Vincent. M. Boulet avait pendant longtemps fourni le lait à une famille, et ce geste obscur était sorti de l'ombre lors des funérailles de l'enfant secouru, que la société avait dû inhumer à ses trais. De même plusieurs marchands avaient prêté leurs voitures pour le charroyage du bois qu'on pouvait se procurer gratuitement sur les terrains du Parlement, ou encore dans le bois de Rockcliffe, où M. Mackay avait offert tout le chablis de ses parcs.

L'âme de la société allait disparaître, cependant. M. Alleau devait en effet quitter Sainte-Anne en novembre 1876, pour rentrer en France. Ses collègues de la Saint-Vincent firent en secret rédiger une adresse par un maître d'école intermittent, M. Champoux, et la présentèrent au curé le 16, après la grand'messe. En voici le texte intéressant :

« Très révérend Père, —

« Déjà les paroissiens de Sainte-Anne vous ont
 « témoigné leur amour et leur reconnaissance dans
 « l'adresse qu'ils vous ont présentée dimanche der-
 « nier. Mais il est quelqu'un que votre départ afflige
 « aussi profondément, quelqu'un qui devait recevoir
 « encore après dimanche des marques de votre bonté
 « paternelle et un dernier gage de votre ardente chari-
 « té. C'était le pauvre, le pauvre qui sanglotait ce
 « soir au moment de votre départ, qui balbutiait
 « quelques mots inintelligibles en levant vers vous
 « ses yeux remplis de larmes, le pauvre qui nous a

« chargés, nous membres de la conférence Saint-
« Vincent-de-Paul, de vous dire tout son chagrin
« depuis que la nouvelle de votre départ est tombée
« sur la paroisse comme un linceul sur le visage d'un
« agonisant.

« Pour bien comprendre, regretté pasteur, la
« douleur des pauvres en ce moment, il suffit de jeter
« un coup d'œil sur ce que la conférence de Ste-Anne,
« fondée par vous, a pu faire dans le court intervalle
« de deux ans: 70 membres agrégés, plus de 1,100
« piastres répandues en aumônes à 100 familles,
« douze personnes qui ont eu une sépulture ecclé-
« siastique grâce à votre libéralité, sont autant de
« faits qui prouvent que cette entreprise était bénie
« de la divine Providence.

« Maintenant donc, cher Pasteur, en vous éloi-
« gnant de nous, le souvenir du bien que vous avez
« fait sera pour vous un sujet de consolation et pour
« nous un sujet de reconnaissance perpétuelle. En
« quelque lieu que vous alliez, sur une terre étrangère
« ou dans des missions lointaines, vous direz à vos
« néophytes combien vos paroissiens de Sainte-Anne
« vous aimaient. Vous conserverez ce souvenir vous-
« même, nous l'espérons, et comme un sublime et
« dernier gage de votre tendresse et de notre piété,
« nous vous prions de nous bénir encore une fois
« avant cette pénible et douloureuse séparation.

« Ch. Robert, Prés.

« D. Planchet, secrétaire.

« Aux minutes de la séance du 19 novembre 1876. »

Ce morceau d'éloquence naïve et scolaire exige un supplément, qu'on trouve dans une lettre que M. Alleau écrivait à la hâte le 27 novembre, lors de son passage à Malone, dans l'Etat de New-York, aux Etats-Unis. La lettre se passerait de commentaires :

« Malone, 27 novembre 1876.

« Monsieur le Président de la Conférence

« Saint-Vincent-de-Paul de Ste-Anne d'Ottawa.

« Pendant trois ans, vous le savez, j'ai fait
« tout ce qu'il m'a été possible de faire pour les
« pauvres de la paroisse Ste-Anne.

« Ce qui me fait le plus de peine aujourd'hui, c'est
« de ne pouvoir plus rien faire pour eux. Cependant
« mon cœur n'a pas changé; et si je pouvais encore
« trouver des occasions de collecter quelques au-
« mônes, c'est avec bonheur que je vous les enverrais.

« Etant resté à Malone dimanche dernier, et
« ayant prêché deux fois, j'ai demandé à M. le Curé
« la permission de faire une quête pour ses pauvres et
« pour les miens. Les Canadiens de Malone, comme
« ceux d'Ottawa, ne sont pas riches cette année.

« Cependant, ils m'ont donné 15.00 dollars, que
« j'ai partagés.

« M. O. Dionne remettra à la conférence \$7.00
« qui forment la moitié de la quête. J'ai promis aux
« Canadiens de Malone de faire prier pour eux les
« Canadiens de Sainte-Anne. Vous n'oublierez pas de

« vous acquitter de ce devoir. Vous penserez aussi
« au pauvre voyageur qui vous porte dans son cœur.

«Th. Alleau
« missionnaire apostolique. »

Une correspondance suivie entre les membres de la Saint-Vincent-de-Paul et l'ancien curé, semblerait laisser croire que tout n'était pas merveilleusement tranquille parmi les paroissiens. Nous aurons l'occasion bientôt de le voir. La dernière lettre de M. Alleau, écrite le 8 décembre 1876 de St-Albans (Vermont), avant son départ pour Paris, montre un côté faible du brave prêtre, qui aimait parler de lui, mais qui savait ajouter au geste théâtral une profonde charité chrétienne.

Avant de quitter la Saint-Vincent-de-Paul, consultons le rapport d'une commission extraordinaire formée de MM. Octave Dionne, David Morin, le nouveau secrétaire, et J.-A. Morin, qui avait été chargée de mettre en équilibre la comptabilité de la société. Ce rapport contient deux tableaux importants dans lesquels se voit le mouvement général des secours, entre le 22 novembre 1874 et le 9 juin 1878, alors qu'il devint nécessaire de vérifier tous les comptes et de centraliser les archives. La période comprise dans ce relevé se divise en trois exercices à la trésorerie, tenus par MM. Pelletier, du 22 novembre 1874 au 22 octobre 1876; Barrette, du 29 octobre 1876 au 25 février 1877; Labonté, du 25 février 1877 au 26 mai 1878. Les tableaux peuvent être résumés sans

danger pour l'exactitude. Le premier, qui seul nous occupe, s'intitule: « Etat montrant le montant collectif de la recette du 22 avril 1874 au 19 mai 1878. »

Contribution des membres.....	\$ 238.67
Quêtes de la paroisse.....	75.10
Quêtes dans l'église.....	116.59
Soirées.....	402.63
Loteries.....	26.10
Dons particuliers.....	165.61
	\$1,024.70
Viandes, bois, etc.....	371.80
Total.....	\$1,396.50

Il y a dans la vérification une erreur de \$2.00 quant aux dons particuliers.

L'Œuvre de la Saint-Martin, corollaire de la Saint-Vincent-de-Paul, fut fondée par M. Alleau le 12 septembre 1875.

Le chômage, nous l'avons dit, s'accentuait dans la ville et même dans toute la région de l'Outaouais. Le commerce était *dans le marasme*, comme disaient déjà les politiciens du temps, et l'on ne prévoyait pas la reprise des affaires avant la défaite du gouvernement au pouvoir, quel qu'il fût. Les rares chantiers d'industrie forestière qui fonctionnaient encore ou allaient reprendre les travaux d'abattage, ne pouvaient pas employer tout le monde, et l'industrie citadine battait de l'aile.

Ayant pour objet de trouver du travail aux chômeurs, l'Œuvre de la Saint-Martin pouvait rendre de grands services. M. Alleau révéla un puissant esprit d'entreprise, car son organisme, dont les gens riaient de bon cœur, réussit en peu de temps à régulariser le travail en unifiant l'information.

Lors de la séance d'ouverture, le bureau suivant fut constitué: président, M. Jean-Baptiste Gauvreau; vice-président, M. Louis Goneau, père; secrétaire, M. Damien Sauriol; trésorier, M. Damase Champoux; conseillers, MM. Guillaume Dumoulin et Louis Gauvreau.

Pour s'inscrire au registre des demandes, les postulants et les patrons payaient une taxe de cinq sous.

Ce fut là la première bourse du travail, le premier bureau de placement de la ville. Il dura autant que la *grande misère*, c'est-à-dire de 1875 à 1880, et les services qu'il rendit aux industriels comme aux ouvriers sont reconnus dans la correspondance qui paraît aux archives de la Société.

III

AUTOUR DU CLOCHER

LE CLERGÉ PAROISSIAL

Elles ont porté de beaux fruits, ces trois années du séjour de M. Alleau à Sainte-Anne. En 1876 l'organisme paroissial est bien étayé, les auxiliaires indispensables fonctionnent à merveille. On ne croirait pas que la paroisse commence à peine sa vie active. Des avances importantes que le curé a faites aux entreprises communes, une partie seulement lui sera remise lorsque la corporation épiscopale remboursera \$1,200 pour les travaux de la Salle Sainte-Anne, et \$1,300 pour la construction du presbytère. M. Alleau ne voudra pas accepter davantage.

Le jour où l'inaugurateur de l'église annonça du haut de la chaire qu'il allait rentrer dans son pays. la consternation des paroissiens fut grande. Seuls quelques amusants énergumènes se réjouirent de la disparition d'un surveillant trop austère à leur gré, et jetèrent une note discordante et criarde dans l'harmonie du deuil commun. L'existence d'un clan opposé aux œuvres du curé se perçoit à travers les lignes d'une lettre que M. Alleau adressera à la Saint-Vincent-de-Paul, lors de son passage à St-Albans, Vermont, avant de s'embarquer pour la France. Une anecdote pourrait bien jeter la lumière sur cette opposition.

Un jour M. Alleau eut une discussion avec un paroissien qui accusait son curé de jeter l'argent des honnêtes gens en pâture aux familles tarées comme aux autres. Les tentatives du prêtre pour mettre la question au clair lui attirèrent un coup de poing à la figure. M. Alleau, avec le caractère abrupt qu'on lui donnait, et surtout avec la vigueur athlétique dont il pouvait faire usage, aurait pu simplement jeter son agresseur par la fenêtre sans trop d'effort. Il se dompta, et se contenta de dire :

— Mon pauvre enfant, vous ne voulez rien entendre.

Un témoin ne put rester indifférent à cette scène, et se chargea de sortir l'insulteur.

C'est peut-être d'un groupe d'hommes comme celui-là que veut parler M. Alleau dans la lettre que voici : Elle est du 8 décembre 1876 :

« La promesse que vous m'avez faite de prier
 « pour moi, au moment de mon départ surtout, me
 « touche profondément. Dans cette saison l'océan
 « est plein de tempêtes et de dangers; c'est le temps
 « des naufrages... Ceux qui sont sur la terre et
 « dorment tranquillement dans leur lit doivent pen-
 « ser, avec crainte, aux pauvres voyageurs suspendus
 « sur les abîmes de la mer. L'infortunée mère dont le
 « fils s'est embarqué, ses frères, ses amis, pensent à
 « lui avec amertume de demandent au ciel de veiller
 « sur lui, de le conduire au port malgré tous les périls
 « de la traversée.

« Aussi, bien chers amis, je compte surtout sur
 « vos prières; afin que Dieu me ramène dans cette
 « vieille France *d'où je suis parti il y aura quatre*
 « *ans le 24 avril 1877.* En priant pour celui qui a été
 « votre pasteur pendant trois ans, vous lui donnerez
 « le plus précieux témoignage de reconnaissance et
 « d'affection que vous puissiez donner.

« Vous savez que la patronne des navigateurs
 « est sainte Anne. C'est elle qui m'accompagne dans
 « ce long voyage. C'est elle qui me protégera et
 « peut-être un jour me ramènera vers vous. Priez
 « donc bien cette bonne et puissante protectrice;
 « priez-là d'exaucer nos vœux, de rendre moins
 « amère cette dure séparation, et de nous conduire
 « tous au port où nous devons nous retrouver un jour.

« Il y en a peut-être qui trouveront mauvais
 « que je vous écrive encore et que je vous donne ce
 « témoignage de ma plus chère affection.

« Vous leur direz qu'en agissant ainsi je remplis
« un devoir de charité, je donne un bon exemple,
« je suis l'exemple des saints, de saint Vincent de
« Paul en particulier, qui écrivaient de si belles lettres
« aux fidèles qu'ils avaient évangélisés. Pendant trois
« ans j'ai été votre pasteur, votre guide. Je vous ai
« fait entendre les accents de la Parole de Dieu — je
« vous ai bénis, réconciliés avec le Ciel, j'ai prié pour
« vous, pour vos familles; je vous ai soutenus, con-
« solés dans vos peines, encouragés dans vos travaux;
« j'ai versé dans vos âmes des espérances immortelles.

« Vous ne m'oublierez jamais . . . Et moi j'em-
« porterai partout ce souvenir qui sera pour moi une
« consolation et une espérance.

« Ceux qui n'ont pas semé avec nous ne peuvent
« moissonner avec nous: cela est évident. De ceux
« qui pendant la nuit ont jeté l'ivraie de leurs mau-
« vaises actions . . . nous avons pitié.

« Mais continuons à nous aimer les uns les
« autres, à prier pour les absents, à faire le bien
« même à ceux qui nous font du mal.

« C'est la seule réponse vraiment chrétienne que
« nous puissions faire à nos ennemis, et la seule
« vengeance que nous puissions tirer d'eux.

« Je serai trop heureux, mes chers amis, si cette
« lettre vous est agréable.

« Je voudrais qu'elle fût pour vous un encourage-
« ment à faire le bien. Il vous faudra cet hiver beau-
« coup de charité, de courage, de patience, de persé-
« vérançe, pour venir au secours de tous ces pauvres

« qui sont les membres souffrants de Jésus-Christ.
« C'est la grâce que je lui demanderai pour vous tous
« les jours au saint sacrifice.

« Croyez mes chers amis à la vive et sincère
« affection avec laquelle je serai toujours

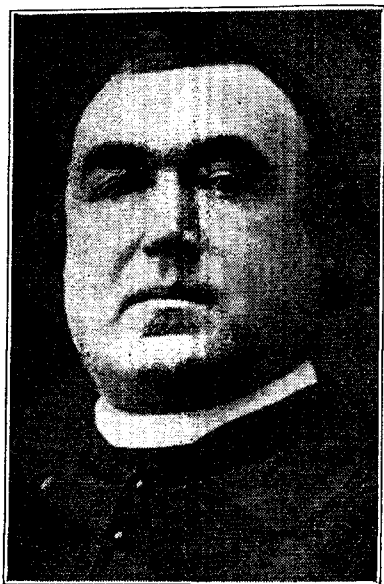
«Votre fidèle et dévoué,

« (Signé) Th. Alleau, mis. ap.,
« premier curé de Ste-Anne d'Ottawa. »

Si elles existaient, les discordances, assez naturelles dans une agglomération humaine, n'empêchèrent pas la paroisse de faire une inoubliable démonstration au curé Alleau lors de ses adieux. Les adresses avaient plu en averse, comme les réponses obligatoires; mais personne n'avait trouvé surfaites ces répétitions de bons sentiments réciproques. Le curé, à son départ, eut un cortège de foules attristées qui avaient tendu de noir leurs demeures, et voulurent aller jusqu'à la gare de la rue Baird saluer une dernière fois leur aimé pasteur.

M. L'ABBÉ LAURENT JOUVENT

Trois jours après les adieux de M. Alleau, les paroissiens souhaitaient la bienvenue à leur nouveau curé, M. Laurent Jouvant, prêtre français domicilié au Canada depuis vingt ans. C'était le 19 novembre 1876. L'adresse d'intronisation, présentée par la Société Saint-Vincent-de-Paul, disait entre autres



M. Laurent JOUVANT,
Deuxième curé de Sainte-Anne d'Ottawa (1876-1880).

choses une vérité que Léon Bloy répètera plus tard : « Ceux qui donnent sont peu nombreux et sans richesse. » Et plus loin l'interprète ajoutait : « Avec peu il faut faire beaucoup. » Comme consolation cependant, l'adresse offrait ce compliment : on avait trouvé « pour remplacer un grand homme un autre non moins grand. »

A ceux qui pourraient se formaliser de ce langage grandiloquent, il est peut-être opportun de dire que les paroissiens de Sainte-Anne connaissaient la grandeur sacerdotale, totalement différente des gran-

deurs du siècle. Tour à tour Mgr Guigues, Mgr Fabre, le Père Dandurand, le Père Tabaret, avaient montré par leur conduite, mieux que par des paroles, ce qu'est la véritable grandeur, celle de l'âme. M. Alleau n'avait pas désabusé ses ouailles, et M. Jouvent avait suffisamment donné ses preuves dans la vigne ecclésiastique pour qu'un cachet de réelle grandeur s'attachât à sa personne.

Né le 17 mars 1829 à Valserre, dans les Hautes-Alpes françaises, Laurent Jouvent était fils de Joseph Jouvent et de Louise Aubert, qu'on dit être de loin apparentée à ce Philippe Aubert qui vint au Canada vers le milieu du xviii^e siècle, et fonda la célèbre famille Aubert de Gaspé. M. Jouvent fut ordonné à Gap, pays de Mgr Guigues, le 19 juin 1851. Curé d'Aspromont, dans le diocèse de Gap, dès son admission à la prêtrise, il apprit vite le secret des âmes paroissiales, et lorsque l'évêque d'Ottawa écrivit à Mgr de Gap pour lui demander des missionnaires, M. Jouvent offrit ses services. Le 11 décembre 1857 il arrivait à Montréal. Presque aussitôt la cure de Grenville lui était accordée. Par la suite il exerça le ministère aux endroits suivants: 1860, Chatham; 1861, Lochaber; 1862, Buckingham; 1863, Pembroke, où son passage laissa d'impérissables souvenirs. En 1874, appelé au vicariat-général d'Ottawa, il prenait la cure de Sainte-Anne deux ans plus tard. Sa rentrée en France date de 1881. C'est là qu'il mourut peu après.

Très pieux, très charitable, très apte à conduire des masses chrétiennes, M. Jouvent fut un zélé con-

tinuateur de M. Alleau. Possédant bien l'anglais, il eut l'occasion de se mêler à la population protestante, et non sans fruit, comme on le constate au verso du feuillet 85 du premier registre paroissial :

« On the twenty-sixth of November one thou-
 « sand eight hundred and seventy-six, we the under-
 « signed Vicar General received the abjuration and
 « profession of faith of Caroline Wood; and her
 « abjuration took place in the church of Ste Anne.
 « Said Caroline Wood being of the age of nineteen,
 « daughter of Mathilda and late Robert Wood, in his
 « lifetime of Ottawa.

« (Signé) Carolin Wood.

« Témoin: H.-A. Pinard.

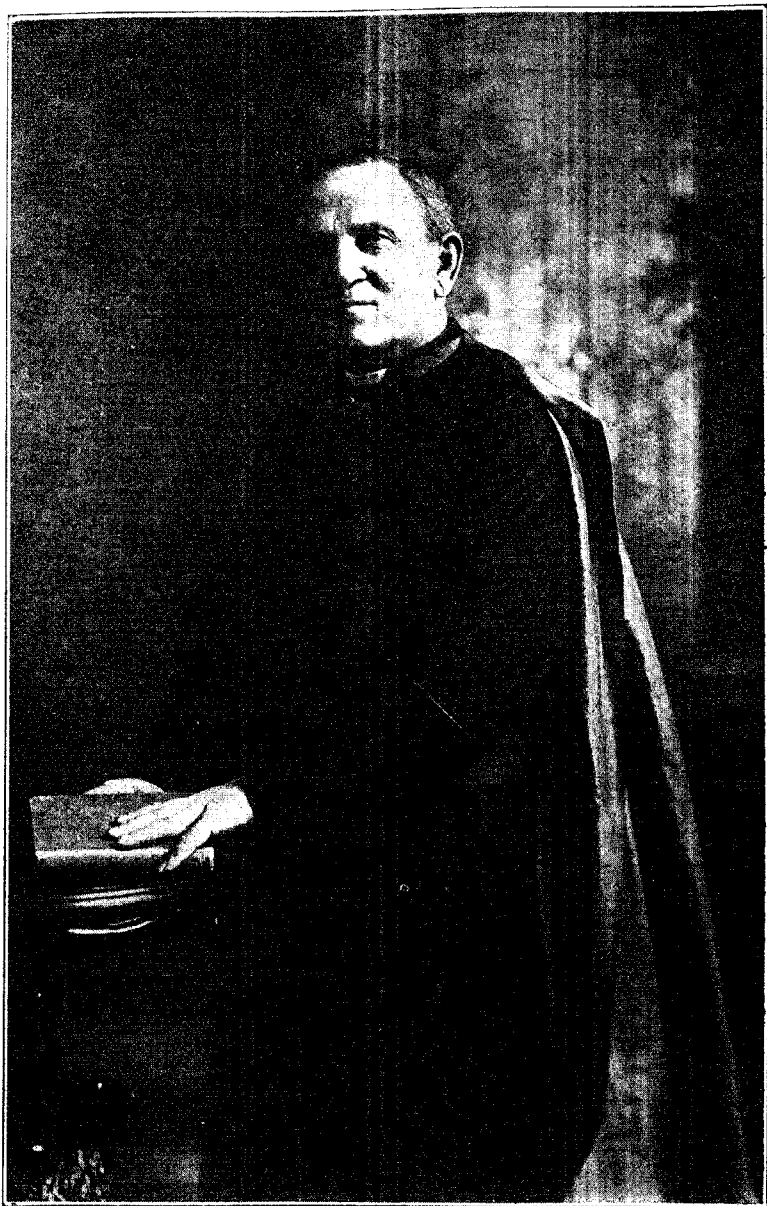
« L. Jouvent. »

Le mariage d'Hilaire-Adolphe Pinard avec la convertie fut célébré le lendemain 27 novembre.

MM. Campeau et Bouillon, de la Cathédrale, aidèrent M. Jouvent dans son ministère paroissial, comme le démontre le registre, surtout en 1877 (septembre).

M. L'ABBÉ J.-O. ROUTHIER

Autour de ce nom vénéré dans tout l'Ontario, il y a de l'histoire qui touche de près à la légende, tant la vertu parfois héroïque d'une inlassable bienfaisance a répandu partout l'éclat de son rayonnement. Mgr Routhier célébrait l'an dernier ses soixante ans



Le T. R. Mgr J.-O. ROUTHIER,
Il fut curé de Sainte-Anne en 1880-1881 et 1881-1882.

de prêtrise. Presque nonagénaire, il a dans la province une réputation d'homme de Dieu, et ce n'est pas trop dire si l'on ajoute que sa récente maladie a vivement affecté la population catholique entière. Sa biographie est connue. Les journaux ont eu souvent l'occasion de la publier depuis trente ou quarante ans. Ordonné prêtre le 21 juin 1864, il était curé de l'Original lorsque Mgr Duhamel l'appela à la cure de Sainte-Anne le 15 août 1880, au départ de M. Jouvant.

C'est à la jeunesse surtout que M. Routhier se dévoua dès son arrivée dans la paroisse. Il inventa pour elle des miracles de sacrifice, et ne compta jamais ni les obstacles, ni la mauvaise volonté de ses obligés. A plusieurs il ouvrit les chemins du succès matériel; au plus grand nombre il indiqua la voie de la sérénité chrétienne. Mgr Duhamel tenait les yeux sur ce prêtre et n'hésita pas à lui confier le vicariat général du diocèse lorsque M. O'Connor quitta ses fonctions, en 1881.

Le registre de la paroisse contient les deux actes suivants, qui s'expliquent d'eux-mêmes:

« Joseph Thomas Duhamel, par la miséricorde
« de Dieu et la grâce du Saint Siège Apostolique,
« évêque d'Ottawa.

« Vu la requête à nous présentée ce cinquième
« jour de novembre dix-huit cent quatre-vingts par le
« révérend J.-O. Routhier, curé de l'église Sainte-
« Anne d'Ottawa, Nous avons érigé en vertu d'un
« indult du Pape Léon XIII en date du 29 décembre

« mil huit cent soixante-dix-huit, et Nous érigeons à
« perpétuité par le présent décret, à moins qu'il ne
« soit révoqué par Nous ou par Nos successeurs
« évêques en l'église de Sainte-Anne d'Ottawa le
« pieux exercice du chemin ou voie de la Croix avec
« l'application de toutes les indulgences y attachées,
« après que le révérend J.-O. Routhier aura approuvé
« et béni les images et les croix des stations qui
« seront placées à ces effets dans ladite église.

« Donné à Ottawa sous notre seing et le sceau
« du diocèse et le contre-seing de notre sous-secré-
« taire, ce vingt-deuxième jour de novembre mil huit
« cent quatre-vingts.

« (Signé) J.-Thomas, Ev. d'Ottawa.

« Par mandement,

« J. Duhamel, prêtre,

« sous-secrétaire. »

M. Routhier inscrivait au registre, vingt-trois
jours plus tard, le compte rendu bref des solennités:

« Le vingt-huitième jour de novembre l'an de
« Notre Seigneur mil huit cent quatre vingts, nous
« soussigné, prêtre desservant de cette paroisse,
« étant dûment autorisé par Monseigneur J.-T.
« Duhamel, évêque d'Ottawa, avons béni avec les
« solennités prescrites les stations ou images du
« chemin de la croix, après avoir obtenu de Mon-
« seigneur le decret par lequel, en vertu d'un indult
« du Pape Léon XIII, en date du 29 décembre mil
« huit cent soixante dix-huit, Sa Grandeur érige à

« perpétuité dans l'église de Sainte-Anne (à moins de
 « révocation par elle ou ses successeurs évêques) le
 « pieux exercice du chemin ou voie de la croix, avec
 « l'application de toutes les indulgences y attachées.
 « Ont été présents un grand nombre de fidèles.

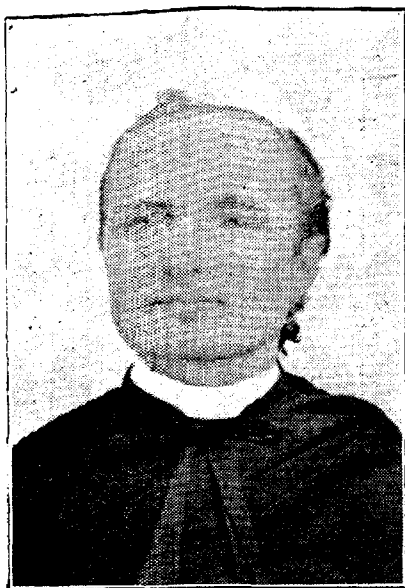
« (Signé) J.-O. Routhier, ptre curé. »

Le 7 octobre 1881 M. Routhier allait à la Cathédrale prendre ses fonctions de vicaire-général. Son absence ne devait pas être longue. En effet son remplaçant à la cure de Sainte-Anne, M. Philippe Châtillon, du diocèse de Montréal, ne demeurait qu'un mois et demi et se faisait transférer le 20 novembre 1881, au lac Sainte-Marie. M. Routhier, tout en conservant sa charge de vicaire-général, revint à Sainte-Anne passer les dix mois qui précédèrent l'arrivée de M. Rémi Prudhomme, vers le milieu d'août 1882. M. Routhier n'eut pas de vicaire.

M. L'ABBÉ RÉMI PRUDHOMME

Le sixième curé de Sainte-Anne est l'une des figures les plus vraiment populaires qui soient passées, religieuses ou civiles, dans la paroisse depuis sa fondation.

Avec M. Prudhomme s'affirmèrent un rigorisme de toilette, une effervescence de cérémonies cultuelles, une tendance admirablement mystique, mais aussi un relâchement cachotier dans la sévérité des costumes lorsqu'il s'agissait d'attirer les voyageurs aux



M. Rémi PRUDHOMME
 sixième curé de Sainte-Anne d'Ottawa (1882-1892).

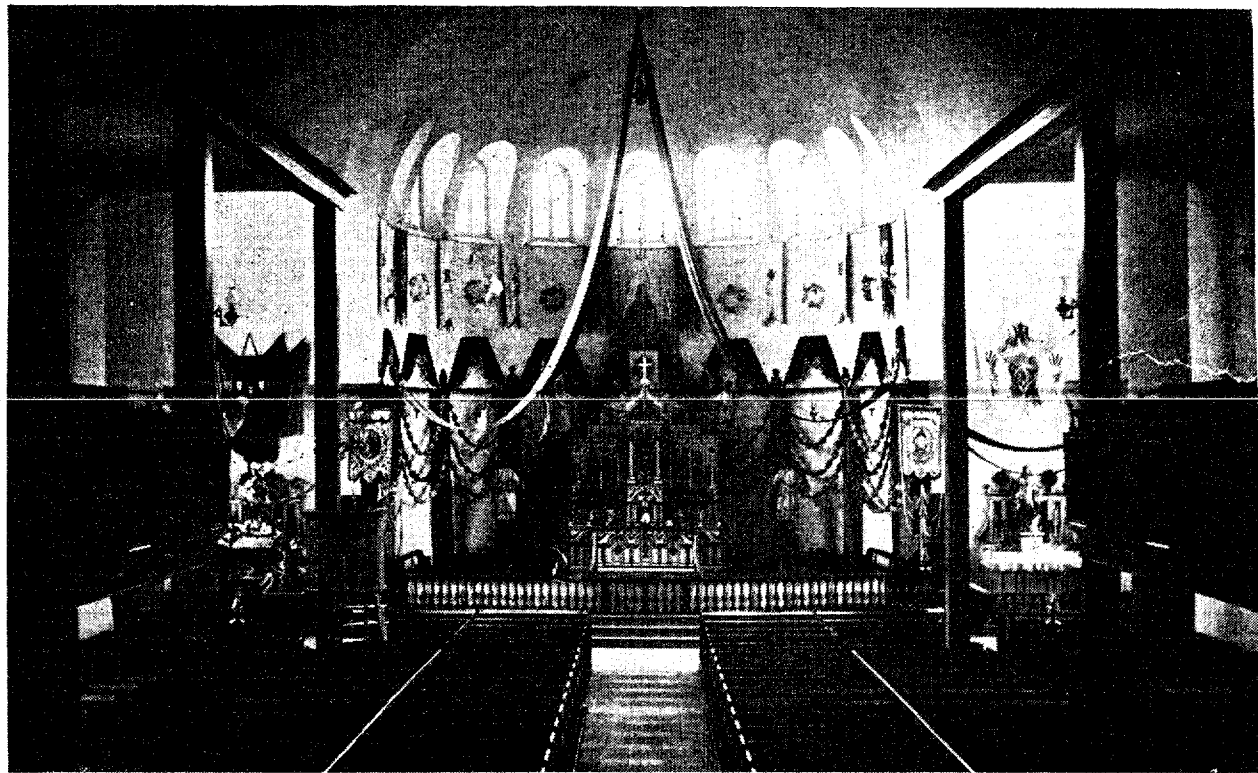
soirées diverses organisées au profit des œuvres paroissiales. Pour plaire à l'âme exaltée du curé, les femmes et les jeunes filles devaient se *lisser* les cheveux, comme on disait, porter collet monté jusqu'au maxillaire, et jupe traînante, flottante, dont l'ampleur déguisait la ligne trop accentuée du galbe. Et les couleurs étaient aussi véhémentement prohibées. Il fallait du noir ou du sombre. Ce n'était pas une simple fantaisie. Connaissant de vieille date l'éternel singe qui se cache sous les traits ordinairement aguichants du Malin, M. Prudhomme unissait les actes aux conseils, et ne tolérait pas qu'une fois le

soir venu, une jeune fille se trouvât seule dans la rue avec un homme. Il lui arriva plusieurs fois de reconduire chez elles des jeunesses qui avaient bravé ses recommandations, et cette police d'un genre inaccoutumé, pour ridicule qu'elle sembla de prime abord, produisit en peu de temps des résultats incroyables. Il faut toujours que le rire se mêle aux rigueurs, même dans les choses élevées, et ce rire éclata dans la paroisse le jour où M. Prudhomme voulut reconduire chez elle une femme qui, mariée du matin, se rendait avec son mari chez ses parents. Ce dernier, M. Alfred Desjardins, ex-échevin, se fait assez souvent répéter la réplique qu'il donna en cette circonstance :

—Trop tard, monsieur le curé, vous nous avez mariés à ce matin.

Moins heureux une autre fois, le curé revint au presbytère avec une soutane déchirée et la figure en sang. Rien n'abattit son zèle, et il continua de plus belle son œuvre d'assainissement.

Celles qui s'amusèrent le plus de la ferveur du curé, furent les écolières. Les bonnes Sœurs Grises proscrivaient les accroche-cœurs, les rouflaquettes, les frisures de gros et de petit calibre. Alors, selon une logique enfantine vieille comme le monde, les scolaires se réunissaient par groupes chez l'une d'elles, se faisaient friser au fer, et revenaient en classe avec des têtes de circassiennes. D'aucunes sont aujourd'hui grand-mères et se racontent ces jours de gaîté. Mais elles regrettent parfois le mysticisme des



Intérieur de l'église Ste-Anne, au temps de M. Prudhomme (1888).

cérémonies innombrables et toujours touchantes d'où est venue la grande foi de la paroisse.

M. Prudhomme recula le mur de fond de l'église pour arrondir le chœur et permettre plus de déploiement au cérémonial (1888). Il installait le 24 octobre 1890 un chemin de croix à l'hôpital des pestiférés (hôpital Sainte-Anne), rue Heney, et le 30 décembre il faisait inaugurer la voie douloureuse dans la salle Bethléem, refuge des enfants trouvés que les Sœurs Grises avaient établi sur l'emplacement de l'école Sainte-Anne d'aujourd'hui. Comme résultat de son active surveillance du champ paroissial, M. Prudhomme fit confirmer trente-cinq adultes le 17 avril 1892.

Plusieurs vicaires se sont succédé auprès de M. Prudhomme. Par ordre chronologique, ce sont :

1887 — M. Léandre Francœur.

1888 — M. W. Richer, ordonné le 19 août; vicaire du 22 août 1888 au 29 août 1889.

1889 — M. J.-B. Tremblay, ordonné le 15 juin; vicaire jusqu'à sa mort en octobre.

M. Aurèle Corbeil, vicaire d'octobre 1889 à janvier 1890.

1890 — M. Claude Poulin, ordonné le 2 juin 1889; vicaire du 18 juin au 24 septembre 1890; mort curé de Clarence Creek l'an dernier.

M. A.-L.-A. DuSablou, ordonné le 2 juillet 1890; vicaire immédiatement; parti le 15 mars 1892.

1892 — M. Paul Garon, ordonné le 27 octobre 1889; vicaire du 6 mars au 1er août.

M. Joseph-Alfred Myrand, arrivé comme vicaire à Sainte-Anne le 26 septembre 1892.

Le lendemain, 27 septembre, M. Prudhomme était transféré à South Casselman, et remplacé à Sainte-Anne par M. Philippe Beauchamp, alors curé d'Aylmer.

M. L'ABBÉ PHILIPPE BEAUCHAMP

Aujourd'hui chanoine du chapitre diocésain et curé de la Gatineau, M. Beauchamp, pendant les quatre années qu'il passa à Sainte-Anne, renouvela l'église de fond en comble. Il a pris soin d'écrire lui-même une description des travaux, dans le compte rendu qu'il donne des cérémonies de réinauguration. Il s'y voit d'abord un résumé d'histoire, puis :

« Des réparations à l'intérieur étaient devenues
« urgentes. A l'automne de 1893, nous crûmes que
« l'état des finances, et surtout les sacrifices
« qu'avaient faits les paroissiens nous justifiaient de
« commencer ces réparations. Les galeries latérales
« furent enlevées, les colonnes lambrissées, le sanc-
« tuaire agrandi et remis dans les proportions archi-
« tecturales que lui donnaient les plans primitifs, et
« tout l'intérieur remis à neuf et décoré. L'on y
« installa de plus un système électrique d'éclairage,
« d'illumination et de décoration. Ainsi restaurée et
« transformée l'église Sainte-Anne fut de nouveau
« inaugurée le 25 février 1894, en la solennité de
« l'Annonciation de la Très Sainte-Vierge. On fit à



M. Philippe BEAUCHAMP,

aujourd'hui chanoine, septième curé de Sainte-Anne d'Ottawa (1892-1896).

« cette occasion des fêtes grandioses et solennelles
« qui furent présidées par LL. GG. NN. SS. Joseph
« Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, Charles-
« Edouard Fabre, archevêque de Montréal, Joseph-
« M. Emard, évêque de Valleyfield. Au delà de
« trente prêtres assistèrent à ces cérémonies, les
« paroissiens apportèrent un grand empressement à y
« prendre part, témoignant par là de leur vive satis-
« faction et de leur grande joie. Une messe ponti-
« ficale fut célébrée avec toute la pompe liturgique,
« par Mgr l'archevêque de Montréal. Sa Grandeur

« l'Archevêque d'Ottawa assistait au trône. Un
 « sermon de circonstance digne en tout point de la
 « circonstance fut prononcé par l'éloquent et sym-
 « pathique évêque de Valleyfield, Mgr J.-M. Emard.
 « A la tribune le chœur de la paroisse, soutenu par
 « plusieurs chantres étrangers et un orchestre puis-
 « sant, chanta avec grand effet la messe harmonisée
 « dite du second ton.

« Le soir du même jour, à sept heures, il y a eu
 « une magnifique démonstration dite de charité,
 « Les diverses conférences de la Saint-Vincent-de-
 « Paul et les sociétés de bienfaisance de la ville
 « d'Ottawa, de Hull, d'Aylmer, de Pointe Gatineau,
 « avaient été spécialement invitées pour la circons-
 « tance. Toutes se rendirent en très grand nombre à
 « l'invitation, et l'église fut littéralement comblée.
 « NN. SS. les archevêques d'Ottawa et de Montréal,
 « et l'évêque de Valleyfield, entourés de trente prêtres,
 « prirent place au sanctuaire. Le révérend Avila
 « Bélanger (aujourd'hui Mgr Bélanger, P. D., vicaire
 « forain de Montréal) de Montréal, prêcha sur la
 « charité. Sa parole chaude et vibrante captiva
 « pendant trois quarts d'heure le nombreux et
 « distingué auditoire. Une collecte abondante pour le
 « bénéfice des pauvres en fut le fruit immédiat. Cette
 « touchante cérémonie se termina par le salut solennel
 « et la bénédiction du Très Saint Sacrement.

« Le lendemain, lundi soir, il y eut dans l'église
 « même un grand concert sacré d'une exécution par-
 « faite. Assistèrent au chœur NN. SS. les archevêques

« d'Ottawa et de Montréal, et l'évêque de Valleyfield,
« avec un clergé aussi nombreux qu'aux cérémonies de
« la veille. Une adresse de bienvenue et de remercie-
« ment fut présentée à LL. GG. par M. J.-M.
« Lecourt, au nom de tous les paroissiens. NN. SS.
« y répondirent successivement par des paroles toutes
« bienveillantes de louange et d'encouragement au
« curé et à ses paroissiens pour le travail accompli et
« ce qui reste à faire. Telles furent les fêtes qui
« marquèrent la restauration de notre église de Sainte-
« Anne. Je souhaite que ces belles et inoubliables
« cérémonies augmentent dans le cœur de mes
« paroissiens l'amour de la religion et de leur église.

« Sainte-Anne d'Ottawa, 28 février 1894.

« F. Ph. Beauchamp, ptre curé. »

La paroisse entrait dans une ère d'expansion qui allait bientôt appeler les laïques à s'occuper de l'administration. Le 6 novembre 1892 MM. Octave Dionne, Joseph-Arthur Morin et Arthur Charbonneau avaient été choisis par l'assemblée régulière des paroissiens que présidait Monseigneur d'Ottawa, pour vérifier les comptes. Le 9 septembre 1894 les vérificateurs présentaient leur rapport à l'assemblée, présidée cette fois par M. le chanoine Campeau. C'était introduire plus ou moins la coutume de Québec en Ontario, bien qu'il ne fût pas encore question ni de marguilliers ni de syndics. Ces derniers viendront plus tard seulement, lorsque Mgr



M. l'abbé Stanislas MOREAU,
Huitième curé de Ste-Anne (1896-1897).

Emard aura établi un régime administratif plus conforme au droit canon, et le curé actuel, M. Myrand, sera l'un des premiers à se prévaloir de la réforme.

M. Beauchamp fut appelé le 29 septembre 1896 à la procure de la Cathédrale. Ses vicaires ont été à tour de rôle :

1892 — M. J.-A. Myrand, arrivé le 26 septembre, vieille du départ de M. Prudhomme, et nommé curé à Billings Bridge le 6 octobre 1894.

1894 — Le Père Fillaudeau, de la Compagnie de Marie

M. L'ABBÉ STANISLAS MOREAU

Le huitième curé, M. Stanislas-Albert Moreau, fit un séjour d'un an dans la paroisse, et fut transféré à Saint-Henri (Montréal ?) le 26 septembre 1897. Il était né le 6 mars 1854 à Saint-Luc, comté de Saint-Jean, province de Québec, fils de Jérémie Moreau et d'Eléonore Molleur. Ordonné à Montréal le 23 décembre 1882, il avait été vicaire à Saint-Jacques de Montréal en 1884, à Berthier-en-Haut en 1887, et curé de Sainte-Agathe-des-Monts en 1889.

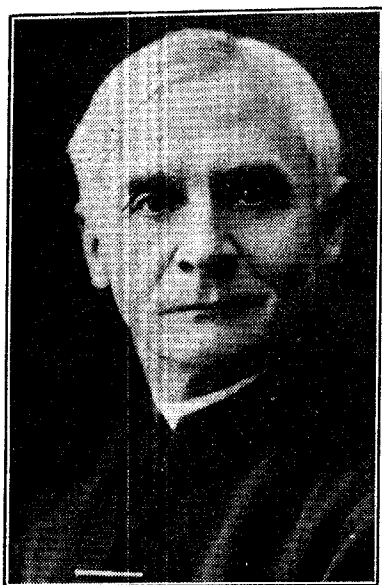
M. L'ABBÉ ALEXANDRE BEAUSOLEIL

M. Moreau fut remplacée à Sainte-Anne le 5 octobre 1897 par M. Alexandre Beausoleil, maintenant curé de Vankleek Hill. Ce neuvième curé s'intéressa surtout à l'enseignement, et réussit, avec le commissaire d'écoles Bettez, à faire construire l'école Sainte-Anne des filles, rue Chapel; car l'étroite maison de la rue Saint-Patrice était devenue dangereusement insuffisante sous tous rapports matériels. Il renouvela la chaire le 20 novembre 1898, et fit prêcher des missions par les Rédemptoristes et les Dominicains. Concerts sacrés et profanes, où le quatuor Gounod de la paroisse fut très applaudi, conférences littéraires, sociales, économiques, séances dramatiques, attirèrent à la Salle Sainte-Anne des artistes et des orateurs de grande renommée.

Lors des fêtes solennelles que l'Union Saint-Joseph du Canada vint célébrer à Sainte-Anne le 23 mars 1899, certains événements se produisirent, qui

sont restés gravés dans la mémoire des jeunes. On était en pleine guerre sud-africaine, et l'élément francophobe d'Ottawa — il est partout le même — ne ménageait aucune occasion de persécuter hypocritement les Canadiens partout où les circonstances le permettaient. C'est lors de cette démonstration nationale que fut lancée la Ligue patriotique, basée sur la Ligue nationaliste de Montréal, mais différant de son aînée par des tendances moins tapageuses. Plusieurs assemblées furent tenues à la Salle Sainte-Anne dans le cours de l'année. M. Beausoleil en était l'âme dirigeante, et aussi le modérateur intelligent. Quelques Canadiens français, qui vendaient avec enthousiasme leurs compatriotes dans les services du gouvernement, venaient aux séances et se montraient d'une intransigeance que n'aurait pas désavoué le vieux protestataire quand même des Oberlés. Aux violences de ces rienfauteurs M. Beausoleil opposa sa claire dialectique, et jeta une semence qui allait fructifier longtemps après, mais d'une façon fort utile.

Le 24 juin 1900 la Saint-Jean-Baptiste fut généreusement chômée à Sainte-Anne par toutes les sections de la ville. La section paroissiale à elle seule accusait un effectif aussi nombreux que celui des autres sections réunies. Il devait appartenir à l'Union Saint-Joseph d'Ottawa de recueillir les sages conseils de M. Beausoleil et de son dévoué vicaire M. Bazinet. Cette société organisa pour le 20 avril 1902 une grande réunion des Canadiens français



M. l'abbé BEAUSOLEIL,
Ancien curé de Ste-Anne (1897-1903) aujourd'hui curé à Vankleek Hill.

d'Ottawa, sous les auspices de la Ligue patriotique, et ce fut là le noyau d'où sortirent plus tard les congrès nationaux qui réunirent si souvent depuis lors les Canadiens français de l'Ontario. Déjà se préparaient les activités surnoises qui allaient éclater en 1909, et des éducateurs voyaient clair dans l'orientation des sous-ordres qui travaillaient le ministère de l'instruction publique à Toronto.

Une campagne qui fut un temps fructueuse fut dirigée par M. Beausoleil contre l'invasion des Juifs Polonais — types qui semblent être débarqués d'hier des masures que nous décrivent Jérôme et Jean

Tharaud. Malheureusement nos Canadiens sont restés normands, et croient plus à leurs intérêts immédiats qu'aux menaces de l'avenir. Le curé voyait le danger des barbes incultes et des *taliss* poivrées, et ne se gênait pas, du haut de la chaire, pour dénoncer la vente des propriétés françaises et catholiques aux rebuts de la Juiverie infiltrante.

Le 15 décembre 1903, M. Beausoleil fut transféré à Fournierville, comté de Prescott, et fut remplacé par le curé actuel, M. Myrand, dont nous étudierons plus loin l'administration.

M. Beausoleil eut pour vicaires à différentes dates :

1898 — M. Jean-Baptiste Bazinet, vicaire du 15 juin 1898 au 1er avril 1901. Il est aujourd'hui curé de Sainte-Agathe des Monts.

1901 — M. O.-S. Lavergne, du 15 juin 1901 au 10 septembre 1904; maintenant curé du Lac-des-Ecorces.

Pour compléter le tableau des vicaires qui se sont succédé jusqu'à nos jours, ajoutons :

1904 - 1908 — Le Père Fillaudeau, C. M.

1908 - M. V. Bouchard, de mai à septembre.

1909 - 1910 — M. A.-E. Richard.

1910 - 1911 — M. Joseph Lombard.

1911 - 1912 — M. E. Bonny.

1912 - 1916 — M. P. Major.

1916 - 1920 — M. E. Olivier.

1920 - 1923 — M. G.-A. Séguin.

1923 — M. W. Scantland, vicaire actuel.

M. Ernest Béchard.

1924 — M. V. Croteau, vicaire actuel.



R. P. RUTCHÉ, C.S.Sp.,
dont les prédications à Ste-Anne sont
devenues célèbres.



R. P. FILLAUDEAU, de la Cie de Marie,
un puissant auxiliaire du
curé Myrand.



M. l'abbé Victorien CRÔTEAU,
vicaire actuel.



M. l'abbé W. SCANTLAND,
vicaire actuel.



M. l'abbé Arthur BARETTE,
chapelain de l'hôpital du Sacré-Cœur, Hull.
M. Barette, enfant de la paroisse Ste-Anne,
est un ancien élève du frère Cantien.



Le T. R. Chanoine ARCHAMBAULT,
procureur diocésain, enfant de la
paroisse Ste-Anne



Rév. M. Albert LABELLE,
au Grand Séminaire de Montréal; enfant
de la paroisse Ste-Anne.



M. l'abbé René MORIN,
curé de Perkins' Mills; enfant de la
paroisse Ste-Anne.

Précieux auxiliaires du curé de Sainte-Anne, deux religieux surtout, le Père Fillaudeau, de la Compagnie de Marie, et le Père Rutché, de la Congrégation du Saint-Esprit, ont puissamment secondé l'œuvre de M. Myrand en exerçant dans sa paroisse les fonctions de vicaires. Pendant douze ans le Père Fillaudeau a prodigué son talent de prédicateur et son admirable zèle apostolique parmi les congrégations, les cercles, les sociétés et les différents organismes paroissiaux, tout en conservant ses attaches avec le monastère de Cyrville. Ce vaillant prêtre est maintenant en Belgique, supérieur d'une maison de son ordre.

Quant au Père Rutché, le souvenir de ses homélies et de ses allocutions est encore très vivant dans la paroisse. Les sermons du dimanche à Sainte-Anne, pendant le séjour du spiritin à Ottawa, étaient courus de toute la ville. La facile parole, la démonstration concise et claire, l'érudition et l'impeccable forme d'une phrase élégante, tout cela formait autour du Père Rutché une auréole de célébrité locale qui était loin d'être imméritée. Une maladie grave arrêta ces prédications. Aujourd'hui le Père Rutché est en Belgique, où il travaille à des travaux littéraires sur le Canada français, qu'il semble avoir assez bien connu.

PRÊTRES ET RELIGIEUX

La paroisse Sainte-Anne a donné plusieurs sujets au sacerdoce et aux différents ordres religieux. La

liste complète est assez difficile à dresser après des années. On relève cependant les noms suivants parmi les paroissiens qui sont entrés en religion.

MM. le chanoine Udger Archambault, procureur diocésain;

les abbés Arthur Carrière, Hull;

Arthur Barette, Hull;

Esdras-Guillaume Barrette, au Dakota;

René Morin, curé de Perkins Mills;

René de Varennes;

Albert Labelle, au séminaire de Montréal.

Frère Louis, capucin, à Rome, né Rodolphe Labelle;

Frère Pascal, capucin, à Montréal, né Roméo-Charles Labelle, tous deux fils de Pierre Sigefroid Labelle.

D'autres religieux nés hors la paroisse, mais qui l'ont habitée longtemps:

M. le chanoine Gascon, de Hawkesbury.

R. P. L. Paquette, o. m. i.

R. P. Azarie Ménard, o. m. i.

R. P. Hervé Ménard, o. m. i.

R. P. Edouard Bériault, du St-Esprit.

R. P. J. Blondin, capucin.

A l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes, les Frères Charbonneau, Marie-Pierre (Alfred Gervais), et Léon (Mastai Langlois).

L'élément féminin a donné un apport considérable aux communautés de la ville et du dehors. En voici le tableau incomplet:

NOM DE FAMILLE.	EN RELIGION	ENTRÉE	COMMUNAUTÉ
Azilda Dupuis	Sœur S.-Bruno	1885	Sœurs Grises de la Croix.
Alphonsine Ménard	S. S.-Radégonde	1891	" " " "
Alexina Langlois	S. S.-Théodore	1893	" " " "
Joséphine Jennery	S. S.-Ladislav	1893	" " " "
Emélie Taillefer	S. S.-Adrienne	1896	" " " "
Dianora Boyle	S. S.-Berthilie	1908	" " " "
Eliza Boyle	S. S.-Azella	1908	" " " "
Marie-Lse Boyer	S. S.-Cordulie	1912	" " " "
Marie-Anne Bove	S. S.-Marie-Anne de Jésus	1913	" " " "
Hectorine Ménard	S. Alice de Marie	1920	" " " "
Julie Proulx	S. Hyacinthe de Jésus		Filles de la Sagesse.
Béatrice Paquette	S. Marie-Scholastique		" " " "
Gabrielle Paquette	S. Joseph de l'Eucharistie		" " " "
Maria Roy	S. Alfred de la Trinité		" " " "
Léda Valiquette	S. S.-François		" " " "
Marie-Jeanne Caouette	S. Gertrude du S.-Cœur		" " " "
Lucia Robillard	S. Marie-Paul de Saint-Jean		" " " "
Valéda Dupuis	S. Alexandrina de la Croix		" " " "
Eva Ouellette	S. Anne de l'Eucharistie		" " " "
M.-A. Ouellette	S. Paul de la Sagesse		" " " "
Rose Gervais	S. St-Joseph		" " " "
Une novice actuellement au monastère des			
Eveline Dubuc	S. S.-Philomène		SS. Charité du Refuge.
Bertha Labelle	S. Joseph-Wilfrid		SS. de la Providence.
Yvonne Langlois	S. Rose du Sacré-Cœur		SS. du Sacré-Cœur.
Eugénie Roy	S. St-Stanislas de Kostka		Sœurs hospitalières, Québec
Une novice au monastère des Dames de la			Congrégation Notre-Dame.
Victoria Archambault	S. Véronique de Jésus		SS. du Précieux Sang.
Parmélia Archambault	S. Catherine de Sienne		SS. du Précieux Sang.
Hermine Archambault	S. Agathe de Jésus		SS. du Précieux Sang.
Adélia Archambault	S. Thérèse de Jésus		SS. du Précieux Sang.

On nous affirme que plusieurs autres jeunes filles de la paroisse sont parmi les religieuses missionnaires dans les pays infidèles, et que d'autres sont entrées il y a très longtemps chez les SS. de la Charité du Refuge. Il a été impossible de vérifier à temps ces informations.

LES MURS SE RACONTENT

Dans la relation des faits qui se rattachent à l'histoire de la paroisse, suivre l'ordre chronologique nous entraînerait à des redites trop fréquentes. Nous allons tenter d'éviter autant que possible ces répétitions, sans oublier cependant que les événements, gros ou petits, s'expliquent le plus souvent par leurs corollaires postérieurs. Il nous faudra donc revenir sur nos pas de temps à autre, afin d'éclairer ce qui, autrement, pourrait demeurer obscur, et légèrement anticiper sur les années, afin d'emprunter aux jours plus récents l'indication qui manquerait à l'intelligence du récit.

C'est ainsi que nous revenons à l'église paroissiale, après l'avoir quittée le jour de la première messe, après avoir butiné ça et là sur les œuvres de première urgence, comme la Saint-Vincent-de-Paul, et sur les faits paroissiaux qui marquent une date, comme les premiers extraits des registres.

Au lendemain de l'inauguration les travaux intérieurs se poursuivaient à l'église. En peu de temps l'affluence devenait si nombreuse aux offices



Frère PASCAL (Roméo-Charles Labelle),
capucin, Montréal,
enfant de la paroisse.



Frère LOUIS (Rodolphe Labelle), capucin,
au couvent de Rome,
enfant de la paroisse.



M. l'abbé René DeVARENNES,
un enfant de la paroisse.



R. P. BÉRIAULT, congrégation du Saint-
Esprit, enfant de la paroisse.



R. P. Azarie MÉNARD, O.M.I.,
ancien de l'école Brébeuf.



R. P. Hervé MÉNARD, O.M.I., du Cap de la
Madeleine, ancien élève de l'école Brébeuf.



M. Octave DIONNE,
maitre-chante à Sainte-Anne,
(1873-1897)



R. P. ADALBERT (J. Blondin),
Capucin, Montréal,
enfant de la paroisse.

du dimanche, que le curé trouvait difficilement de la place pour tout le monde. Monseigneur Bouillon a eu l'amabilité de faire pour nous une esquisse de l'église intérieure où se voit la disposition de l'autel et de ses ornements latéraux. Un jubé courait sur les côtés et sur le mur d'entrée, mais s'interrompait avant de rejoindre le mur de chœur. M. Rocque, l'un des entrepreneurs, continua le jubé et ajouta des bancs.

Comme on le voit sur l'esquisse de Mgr Bouillon, l'autel était flanqué de statues de tout genre disposées côte à côte sur leurs tasses, en deux ou trois rangs superposés. C'est ce que des paroissiens, plus gaudisseurs qu'irrévérencieux, appelaient le *magasin* de M. Alleau, car en effet ces alignements d'effigies évoquaient l'idée d'une boutique d'objets pieux.

Le *magasin* finit par disparaître, mais longtemps après, lorsque le sixième curé, M. Prudhomme, abattit en 1888 une partie du jubé, dégagés les fenêtres qui éclairaient l'autel, recula le mur de fond pour arrondir le chœur. On ignore ce que sont devenues les statues.

En 1894 M. Beauchamp, alors curé de Sainte-Anne, enleva les jubés, perça les transepts, et décora les murs nus de l'église.

M. le chanoine Myrand, curé actuel, renouvela de fond en comble l'église, remplaça l'ancienne flèche par un clocher ajouré, et ajouta des clochetons aux angles de façade.

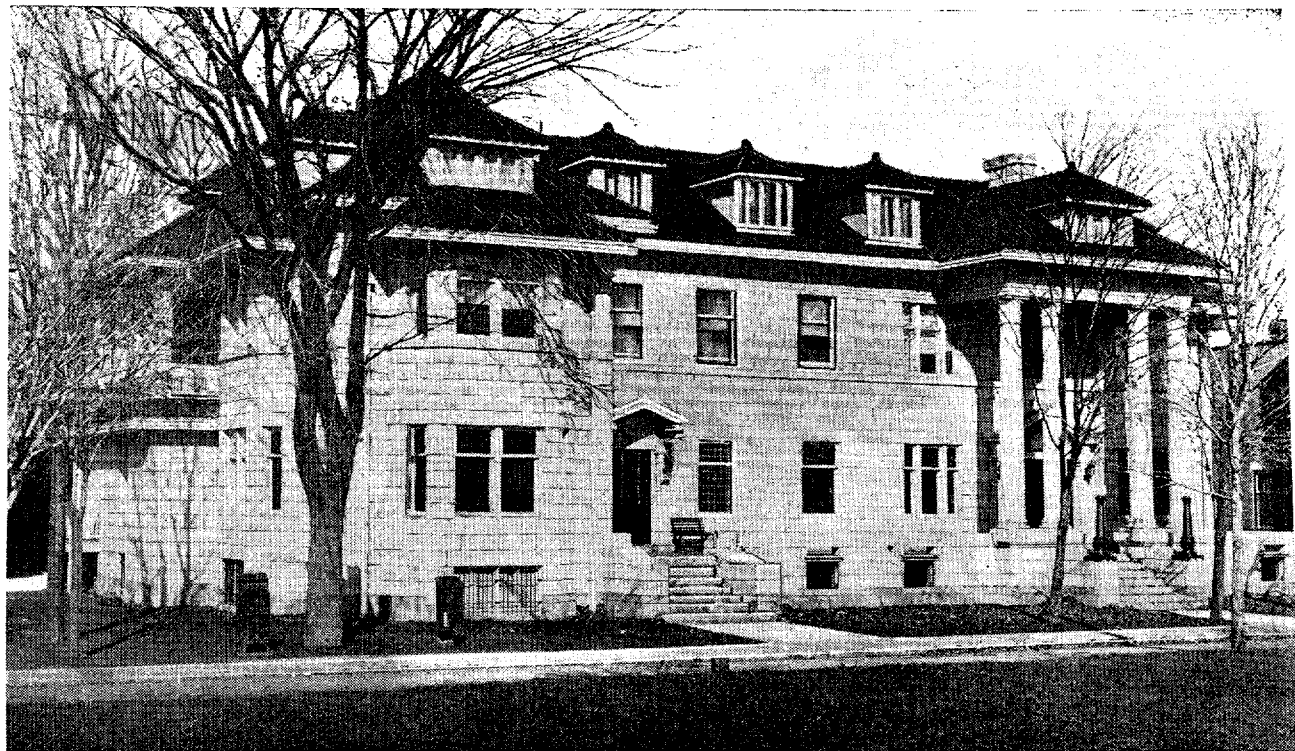
Pour les débuts de la paroisse un petit harmo-

nium à son grèle, posé sur des poutres, suffisait à soutenir le premier maître chantré, M. Octave Dionne. Ce primitif instrument fut remplacé vers 1890 par un orgue de la maison Petit, qui faisait déjà une concurrence avantageuse aux établissements de Guelph. L'orgue actuel, sorti des célèbres ateliers canadiens de Saint-Hyacinthe, fut inauguré par M. Amédée Tremblay, organiste de la Basilique d'Ottawa, en 1914. D'importantes améliorations furent faites en 1917.

Inexistante lors de l'inauguration de l'église en 1873, la sacristie fut construite au printemps de 1874, en même temps que le presbytère. Les travaux que M. Beauchamp fit exécuter vingt ans plus tard refoulèrent cette sacristie jusqu'à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui.

Le presbytère actuel, beau monument de style Renaissance, occupe l'emplacement du premier presbytère construit par M. Alleau. Cette vieille maison curiale avait le caractère de son temps et de son milieu, avec son pignon central en accent circonflexe bordé de boiseries ajourées, et sa longue *galerie* couverte.

Démolie avant d'avoir atteint le cinquantenaire, cette maison était remplie de souvenirs qu'il eut été intéressant de recueillir. En dehors des fêtes religieuses fréquentes qui attirèrent ici de nombreux visiteurs du clergé, le presbytère, au temps de M. Alleau et de son successeur M. Jouvent, fut un rendez-vous littéraire important. Gérin-Lajoie, dont on a célébré



Presbytère actuel de Sainte-Anne, construit sur l'emplacement de l'ancien.

l'an dernier le centenaire, était un hôte assidu, comme Benjamin Sulte, l'historien des Canadiens français. Alfred Garneau venait souvent discuter les poètes, avant d'écrire lui-même un volume qui compte parmi les meilleurs de notre pays. Ces réunions de lettrés se renouèrent lorsque M. Alexandre Beausoleil devint curé en 1897, mais déjà les figures étaient changées; un élément plus jeune préparait au fumoir les travaux qui allaient bientôt donner une impulsion vigoureuse au groupe de l'Ecole littéraire de Montréal.

A côté de ces rencontres d'écrivains et d'artistes, il y avait sous le toit du presbytère de Sainte-Anne un attrait dont les conséquences se voient aujourd'hui au chapitre diocésain, dans les cures du dehors, et dans les cloîtres; car une quarantaine d'enfants de la paroisse ont pris l'habit religieux.

Le presbytère d'aujourd'hui n'a pas été construit pour un jour. Dès son inauguration les visiteurs ont pu deviner, à travers l'élégante ligne architecturale et les proportions vastes, l'esprit de durée qu'une autorité supérieure à celle d'un simple curé avait ajouté aux plans primitifs en les approuvant. Et Mgr Charles-Hugues Gauthier, troisième évêque et deuxième archevêque d'Ottawa, ne s'était pas contenté d'une approbation écrite; il avait aussi voulu surveiller les travaux au hasard de ses promenades à pied dans la ville, et souvent il venait causer avec les ouvriers, les taquinant sur leur lenteur. Malheu-

reusement une maladie sourde interrompit les sorties du vénérable archevêque, qui ne vit jamais l'édifice achevé.

UN MOT DE MGR GAUTHIER

Du bon vieillard qui vint du siège de Kingston à celui d'Ottawa en 1910, on peut dire sans crainte de contradiction qu'il fut un saint prélat. Mansuet, doux, incapable de prononcer sciemment une parole méchante, il vivait d'une vie intérieure intense. Ce n'était pas un homme d'action au sens moderne du mot; ce n'était pas non plus ce que la politique appelle un diplomate, mais Mgr Gauthier était surtout un homme de prière, qui eut beaucoup à souffrir des conflits de race, dont l'effervescence atteignit son apogée sous son règne — et bien malgré lui. Rien ne l'eut fait heureux comme la tranquillité des discussions et la paix des groupes. Il vit clair trop tard. La Providence l'avait jeté sans moyens visibles de défense dans un milieu qu'il ne comprit jamais à fond, et de cela des esprits superficiels conclurent à son indifférence. Et cependant Monseigneur priait et pleurait. Il y aurait des pages fort aigres à écrire sur certaines phases de la lutte scolaire, qui fut un prétexte plutôt qu'un effet ou une cause, et les biographes qui viendront en 1975 auront sans doute moins de ménagements à prendre avec les hommes et les institutions qu'un contemporain n'est tenu d'en prendre. Toujours est-il que la question des langues hâta la fin d'une existence qui laisse comme souvenir

l'admiration des humbles, l'estime des esprits dévotieux, et l'affection sincère de nombreux amis.

LA MUSIQUE D'ÉGLISE

La musique religieuse à Sainte-Anne a été ce qu'elle est d'ordinaire dans les villes. Aux débuts le plainchant de Ratisbonne était en honneur, et c'est avec M. Beauchamp seulement qu'il y eut des tentatives de chorale. Les maîtres chantres chargés du *casuel* furent :

1873 - 1897 — M. Octave Dionne, ancien comptable aux Travaux Publics.

1897 - 1902 — M. Napoléon Taylor, facteur, demeurant aujourd'hui à Québec.

1902 - 1920 — M. William-George Carter, prote à l'Imprimerie d'Etat.

1920 - — M. Charles Pinard, fonctionnaire,

Les organistes ont été, autant qu'on sache :

1873 - 1880 — M. Richard Devlin, mort en 1924.

1880 - 1889 — M. J. Paquet, fonctionnaire.

1890 - 1893 — M. Louis Dauray, fonctionnaire.

1893 - 1897 — Mlle Marie Clairoux.

1897 - 1903 — Mlle Blanche Bélanger.

1903 - 1909 — Mme J.-M. Lecourt.

1909 - 1914 — M. Fortunat Champagne, ornementaliste.

1914 — M. Vermette, organiste.

Les maîtres de chapelle suivants ont dirigé les chorales de Sainte Anne: de 1878 à 1895, les Frères; 1897, 1er novembre, M. Albert Tassé, violoniste; 1900, 1er novembre, M. Henri Lefebvre, ingénieur civil; 1901, 29 septembre, M. Lionel Dansereau, fonctionnaire; 1903, 27 septembre, M. Albert Carter, contrebassiste. Dans la suite MM. Champagne et Vermette ont rempli ces fonctions tout en tenant l'orgue.

L'INSTRUCTION DES ENFANTS

(a) *Les classes du début*

Après l'église, la sacristie et le presbytère, le maître souci du premier curé fut de mettre l'enseignement catholique sur un pied d'égalité avec les meilleures institutions primaires de la ville. Nous vous avons raconté tout à l'heure que les Sœurs de la Charité du Refuge s'étaient établies à Ottawa en 1866. Elles étaient déjà installées à Buffalo en 1854, et Mgr Guigues les avait visitées en 1860 dans l'intention de les attirer ici pour confier à leur mission régulière une autre fonction qu'elle pouvait accomplir: l'enseignement. Les pourparlers durèrent. En 1865 le P. Tabaret renouvelait les instances au nom de monseigneur, et le Père Molloy renchérisait, déployant, comme dit le Codex, « *le haut mérite de ses plusieurs vertus.* » Arrivées le 3 avril rue Saint-Patrice, « dans l'eau jusqu'à mi-jambe », elles pouvaient entrer dans leur deuxième logement tempo-

raire, rue Park, le 30 septembre. Ce local leur offrait quatre chambres et une cuisine au rez-de-chaussée, et deux chambres et une cellule au premier étage. Elles durent faire sortir par l'autorité diocésaine un locataire original qui avait fait de la maison une bauge infecte. Le 3 novembre l'évêque donnait un terrain du côté nord de la rue Park en prévision d'un monastère dont l'érection devait bientôt commencer. Le 25, la première buanderie fonctionnait. Mais déjà, dans le petit immeuble de la rue Saint-Patrice, la première messe avait été dite le 15 avril, et des classes avaient été modestement ouvertes avant que la messe de fondation fut dite le 19 août. Le 8 janvier 1867, la première cérémonie communautaire attirait quelques personnes du voisinage. La première chapelle s'ouvrait le 24 mai; le chemin de croix était par le P. Reboul installé, et la première grand'messe était célébrée par le P. Tabaret, le 8 février 1868. On se rappellera que les madeleines entrèrent le 22 juillet. Ces travaux d'aménagement, la recherche des ressources pécuniaires qui manquaient presque toujours, et la conduite des petites classes, n'empêchèrent pas la communauté de tenir son premier grand office le 20 octobre 1868. La route se trouvait aplanie, et le 23 juillet 1869, on commençait la construction d'un bâtiment en pierre couvrant une superficie de 70 pieds sur 25. Les classes des fillettes, et même des filles plus âgées, furent maintenues jusqu'à une époque assez tardive, et se transformèrent bientôt en un pensionnat exclusif. Personne ne songeait alors

à donner aux classes de ces religieuses le caractère spécial qu'elles devaient nécessairement prendre plus tard, lorsque le Bon-Pasteur fut reconnu comme maison de détention. Mais aujourd'hui comme aux débuts, il faut faire la différence entre la prison et le monastère cloîtré qui sont séparés, comme est séparée l'école des postulantes et des quelques pensionnaires. Les Sœurs de la Charité du Refuge ont commencé l'œuvre de l'enseignement à Sainte-Anne, même avant que la paroisse fut fondée. On semble croire aussi que les Sœurs Grises dirigeaient une classe rue Saint-Patrice dès 1868, mais les archives n'ont pu jusqu'ici vérifier cette opinion.

M. Louis Tassé instruisait la turbulente marmaille masculine depuis l'automne de 1873, lorsque les Frères furent appelés à Sainte-Anne en 1876. Cet instituteur, aidé parfois de M. Champoux, tenait ses classes dans la maison que M. Henri Côté occupe aujourd'hui, à l'angle des rues Saint-Patrice et Notre-Dame. La porte ouvrait sur cette dernière rue, et quatre fenêtres donnaient rue Ottawa. L'habitation a peu changé depuis cinquante ans, si ce n'est que deux des fenêtres ci-dessus furent agrandies dans la suite pour le percement des deux portes qui s'y voient aujourd'hui. La propriété appartenait aux Sœurs Grises.

Plusieurs divisions morcelaient la classe unique de M. Tassé. Il fallait doser les leçons d'après l'âge et l'avancement des élèves. Mais comme dans la plupart des écoles ontariennes laïques de l'époque,

l'instruction chrétienne n'était pas inculquée aux enfants avec l'énergique régularité qui aurait convenu au milieu. Le catéchisme courait bonne chance de se métamorphoser en inutile fantaisie, parce que les instituteurs se mettaient d'autres préoccupations en tête, et aussi parce que la pédagogie officielle provinciale faisait doucereusement tout son possible pour assécher la source de la fortitude catholique.

La clairvoyance de M. Alleau comprit le danger. Déjà les Frères des Écoles Chrétiennes menaient avec succès leur école de la rue Sussex. C'est là que se porta l'attention du curé. Ses démarches furent bientôt agréées. C'est à lui, à ses insistances, que la paroisse dut d'avoir ces précieux éducateurs dont le nom est vivant dans la région.

(b) *Les Frères des Écoles Chrétiennes*

Presque toutes les œuvres de début à Ottawa sont entourées d'imprécision. On n'a pas eu le temps de rédiger des notes, ou si on en a pu recueillir quelques-unes, elles se sont égarées dans les déménagements ou par suite des travaux multiples qu'il fallait mener de front. Une tendance aux tâches anonymes se constate chez les frères. Ils ne connaissent que leur discipline, s'y soumettent joyeusement, et remplissent de longues journées, qui commencent à quatre heures et demie du matin, avec les occupations souvent ingrates de l'enseignement. Classes, correction des

devoirs, préparation des études à venir, exercices de communauté, cours de pédagogie, instructions du supérieur, tout cela coupé de récréations brèves, très brèves, voilà l'ensemble qui conduit la vie commune à l'heure du repos, laquelle se fait tardive quand les besoins de l'école exigent des veilles prolongées. Les Frères ne s'émeuvent pas du bruit qu'on peut faire autour de leur nom, et ne tiennent pas outre mesure à documenter les *indiscrétions* de l'Histoire. C'est pourquoi il est assez ardu d'obtenir des précisions sur l'ouverture des classes dans Sainte-Anne.

Une partie des archives afférant à l'école paroissiale des Frères se garde à l'Académie quant à la période qui va de la fondation, en 1876 ou 1877, à la rentrée de 1886, alors qu'une communauté distincte est créée pour l'école Brébeuf. L'autre partie est dans les cartonnières de la maison-mère canadienne, à Laval-des-Rapides, près Montréal. L'école paroissiale administre ses propres affaires depuis 1886. La retraite des Frères, qui dura sept ans, 1895-1902, creuse un hiatus.

On peut reconstituer en partie les travaux des premières années au moyen des archives de l'Académie, et d'un article publié en avril 1912 dans le *Bulletin des Écoles Chrétiennes*, imprimé à Lembeque-Hal, Belgique. Le *Bulletin* dit, à la page 97 :

« Le curé de la paroisse Sainte-Anne . . . voulut
 « procurer à ses jeunes paroissiens, à l'ombre même
 « du clocher, le bienfait de l'instruction chrétienne . . .
 « Ses vœux furent bientôt réalisés. A la rentrée de

« 1876, trois Frères prenaient la direction de l'établissement . . . »

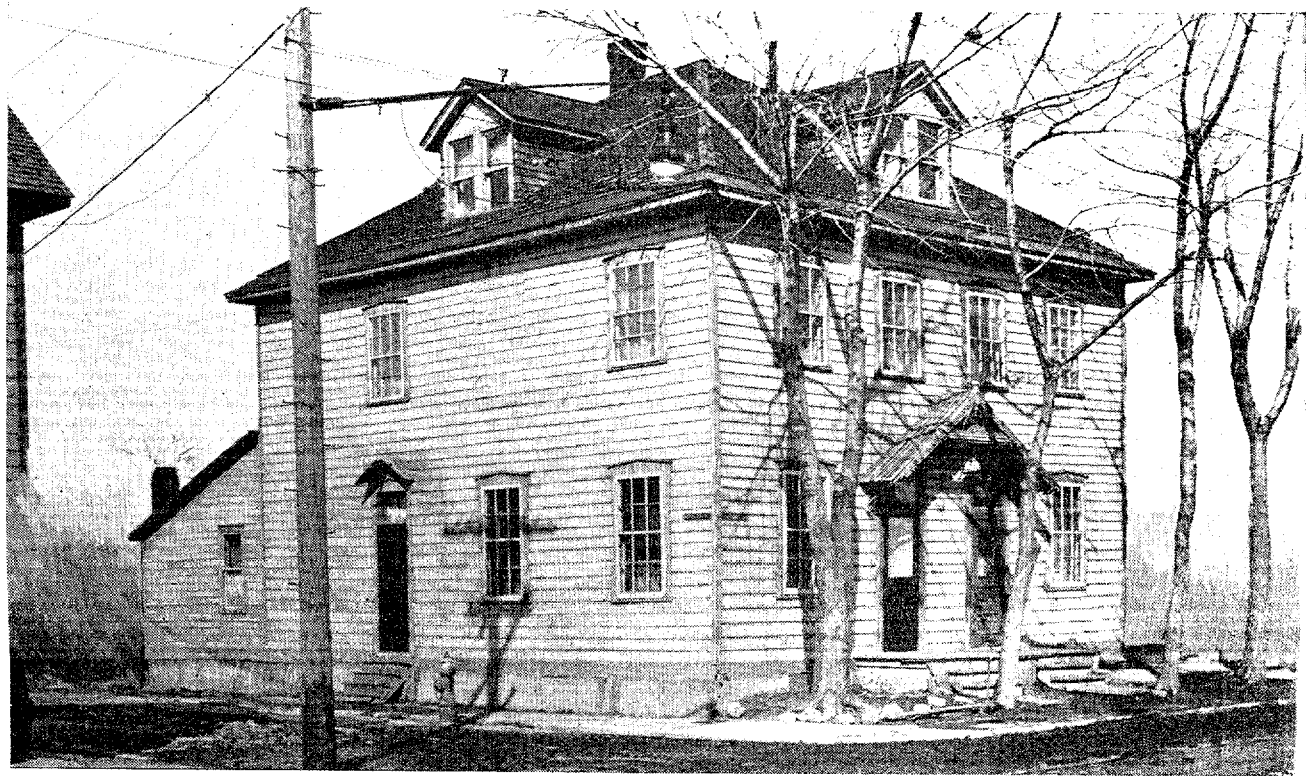
Cet établissement, c'est la maison de M. Henri Côté, que les Sœurs Grises possédaient alors et louaient à la commission scolaire. Il y a divergence de date entre le *Bulletin* et les archives de l'Académie, qui nous disent, d'après un résumé qu'un religieux a eu l'obligeance de nous communiquer :

« . . . Le 1er septembre 1877 fut ouvert le quartier Sainte-Anne, comptant quatre classes confiées à la sage inspection du Frère Deicolus, le premier maître. Ce quartier répond à l'attente générale; maîtres et élèves se voient à juste titre entourés de la franche sympathie de M. le Vicaire général Laurent Jouvent, curé de la paroisse . . . »

Et cependant les premières démarches avaient été faites par M. Alleau lui-même. Il semble qu'une classe ait été ouverte en septembre 1876, puis deux autres le mois suivant. Sur ce point les données exactes ne sont pas encore connues et pourraient sans doute être découvertes à Laval-des-Rapides. Le temps nous a manqué pour les y chercher. Une lettre de M. Alleau parlait de son école des Frères à Sainte-Anne.

Un Frère de 1878 écrit :

« Le chef du quartier Sainte-Anne a une belle mission à remplir, et il est juste de constater que le Frère Deicolus se montre à la hauteur de sa mission. A lui revient évidemment le mérite du bel ordre et



La première école ouverte dans la paroisse Sainte-Anne, à l'encoignure des rues St.-Patrice et Notre-Dame (1876-1877).

« de l'esprit d'union qui caractérisent ce faubourg . . .
« La première classe est confiée au Frère Raphaël-
« Denis . . . »

On voit en 1879:

« Les classes de la ville ont été gravement
« éprouvées par la petite vérole. Cette épidémie fut
« cause que l'année scolaire se termina plus tôt que
« d'habitude. De concert avec le Bureau il fut réglé
« qu'on suspendrait les classes à la fin de juin . . »

La clôture se faisait alors en juillet.

« Le Bureau ayant résolu de ne pas donner de
« prix aux élèves. . . il fut en conséquence décidé de
« ne faire aucune séance de clôture. L'école Sainte-
« Anne, cependant, fut exceptée. Une soirée très
« amusante et bien réussie fut montée dans ce
« quartier, *au profit d'une bibliothèque que l'on avait*
« *alors l'intention de fonder*, mais dont les ressources
« réalisées, \$40, furent ensuite, et par entente spé-
« ciale avec le curé, appliquées à d'autres fins —
« mais toujours au profit de l'école . . . »

Pour cette même année 1879 on lit:

« Les frères Abnis à St-Patrick, Brynolf et Amé-
« dée à Notre-Dame, et *Pavinus à Sainte-Anne*, sont
« certainement dignes de louange pour le zèle qu'ils
« déploient au profit du bon ordre, de l'avancement
« des classes, et de l'union entre les élèves de ces
« écoles... Le 18 décembre eut lieu à l'Académie une
« exposition d'écriture et de dessin des élèves de toute
« la ville. Cette exposition fut tout à fait intime, les

« maîtres seulement étant admis à l'admirer. La
 « seconde classe de Sainte-Anne mérite une *note de*
 « *distinction* pour la manière habile dont l'écriture
 « est formée . . . »

C'est en 1880 seulement que nous trouvons le personnel complet de l'école Sainte-Anne. En prévision de la rentrée des élèves, les maîtres suivants sont choisis au mois d'août:

1880 - 1881

Frère Sébastien	Première classe.
Frère Osias - Jérôme	Deuxième classe.
Frère Maximian	Troisième classe.
Frère Olympius - Anthony	<i>Classe anglaise.</i>

Les archives nous procurent aussi un petit tableau naïf de la vie communautaire. C'est à Frère Matthias-Gordon, directeur de l'Académie Notre-Dame, que nous le devons:

« 5 décembre 1880. Le fr. Sébastien, qui était à
 « l'infirmerie depuis un long mois, a pu prendre sa
 « classe ce matin . . . »

Mais il y a rechute le 2 février 1881, et nouveau séjour à l'infirmerie. Puis, le 19 mars, fête de saint Joseph, arrive et nous offre la note suivante:

« Le cher Frère Sébastien, qui depuis plus d'un
 « mois garde la chambre, me demande de le conduire
 « au chœur de chant de Sainte-Anne. Pour ne pas lui
 « faire de peine j'envoyai chercher une voiture qui le
 « conduisit à l'église. Une heure après j'allais le
 « rejoindre. Il était déjà *au chœur*, préparant tout

« afin d'avoir une belle messe en musique. Il avait
 « l'air d'un mort, presque. Après la messe, qu'il
 « dirigea d'un bout à l'autre, il se rendit au dîner,
 « prit deux ou trois bouchées et s'endormit sur sa
 « chaise, lui qui ne dormait pas même dans son lit.
 « Le soir, il revint à la maison; tout joyeux il nous
 « annonça qu'il était guéri, et que le lendemain il
 « irait en classe. Sa guérison n'était pas complète,
 « mais il eut assez de force pour tenir sa classe depuis
 « ce jour. Espérons que le grand saint Joseph, notre
 « bien-aimé patron, voudra bien compléter son
 « œuvre, et rendre une parfaite santé à ce bon et
 « dévoué confrère . . . »

« 8 juillet 1881. — Nos classes de Notre-Dame et
 « de Sainte-Anne ferment ce matin. Mgr Duhamel
 « présidait à Notre-Dame, et Mgr Routhier, V. G., à
 « Sainte-Anne. »

Le personnel de deux autres années nous est
 fourni.

1881 - 1882.

Frère Cantien	Première classe.
Frère Osias-Jérôme	Deuxième classe.
Frère Maximian	Troisième classe.
Frère Raphaël - Lewis	Quatrième classe.

1882 - 1883

Frère Cantien	Première classe.
Frère Nethelm-Edouard	Deuxième classe.
Frère Maximian	Troisième classe.
Frère Raphaël - Lewis	<i>Classe anglaise.</i>

Une transformation est opportune. *Le Bulletin* déjà cité écrit à ce sujet :

« En peu de temps les *trois classes* du début
 « furent remplies. D'année en année le nombre des
 « élèves augmentait. Comme dans l'autre école, le
 « local devint bientôt insuffisant, et l'on se trouva
 « ainsi dans l'alternative ou de refuser de nouvelles
 « admissions, ou de se transporter ailleurs. L'hési-
 « tation n'était pas permise. Un immeuble qui avait
 « servi d'école protestante se trouvait vacant dans les
 « environs. Les membres de la Commission scolaire
 « s'en rendirent acquéreurs, et les Frères y ouvrirent
 « quatre classes en 1885 . . . »

Il faut ici corriger par les notes du bon Frère Matthias. On a vu d'ailleurs que les quatre classes existaient déjà depuis 1880 :

« 24 octobre 1882. Mgr Duhamel achète l'école
 « Dufferin afin de la louer aux commissaires pour
 « l'école Sainte-Anne.

« 6 décembre 1882. Les Frères de Sainte-Anne
 « quittent leur vieille école et prennent possession de
 « l'école Dufferin, autrefois école protestante, au-
 « jourd'hui achetée par Mgr Duhamel et mise à la
 « disposition des Frères de Sainte-Anne. »

L'école Dufferin occupait l'emplacement de l'école Brébeuf actuelle. Une fois transformée pour les besoins des Frères, elle put recevoir les classes, maintenant plus nombreuses.

« 28 décembre 1882. Nos classes de Sainte-Anne
 « donnent . . . une séance et reçoivent des récom-

« penses. M. le Vicaire général et M. le curé (Prud-
 « homme) y assistaient. Tout a bien réussi. Les en-
 « fants se sont fait remarquer par leur bonne con-
 « duite, grâce aux Frères Cantien, Edouard et
 « Maximian. »

Pendant le travail scolaire, la restauration de l'école récemment acquise n'a pas été interrompue; car on découvre la note suivante:

« 7 février 1883 . . . Mgr Duhamel se rend au-
 « jourd'hui à notre nouvelle école Sainte-Anne pour la
 « bénir. La cérémonie commence à trois heures de
 « l'après-midi par le chant du *Benedictus*. Sa Gran-
 « deur bénit les classes en récitant l'*Asperges me* et le
 « psaume *Miserere*. Après la bénédiction Mgr vient
 « s'asseoir à l'estrade qui lui était préparée. Un
 « chœur puissant, dirigé par le Frère Cantien, chante
 « avec succès le cantique de circonstance *O jour*
 « *d'allégresse!* puis Joseph Bédard lit une adresse à
 « monseigneur. Dans sa réponse l'évêque félicite les
 « frères et les élèves, et les encourage à poursuivre
 « avec ardeur, la noble tâche qu'ils ont si bien com-
 « mencée. La cérémonie se termine par le chant du
 « joyeux *Vivat*, suivi . . . d'un grand congé . . . »

Frère Matthias continue ses annales:

« 20 juin 1883. Examens de nos classes Sainte-
 « Anne. Au dire de M. Bouillon, les enfants de
 « Sainte-Anne ont la palme sur les quatre écoles de la
 « ville, tant pour l'instruction que pour l'éducation.
 « Je suis du même avis, surtout pour l'éducation. Ce
 « n'est pas étonnant — ces chers enfants aiment tant

« le Sacré-Cœur, font si bien leur *visite*, vont à la messe presque tous les jours, et un grand nombre « communient toutes les semaines.

« 18 juillet 1883. Ce soir à sept heures, distribution des récompenses à nos élèves de Sainte-Anne. « Depuis quatre ans nous n'avions point de prix; « aussi ceux de cette année furent-ils salués avec « enthousiasme . . . »

Le personnel de 1882-1883 sera gardé pour l'année scolaire suivante. En 1884-1883, les Frères Cantien, Maximian, Paulinus et Robertus se partageront les quatre classes. Pour 1885-1886, on aura :

Frère Cantien	Première classe, sous-directeur d'Académie.
Frère Maximian	Deuxième classe.
Frère Paulinus	Troisième classe.
Frère Maximinus	Quatrième classe.

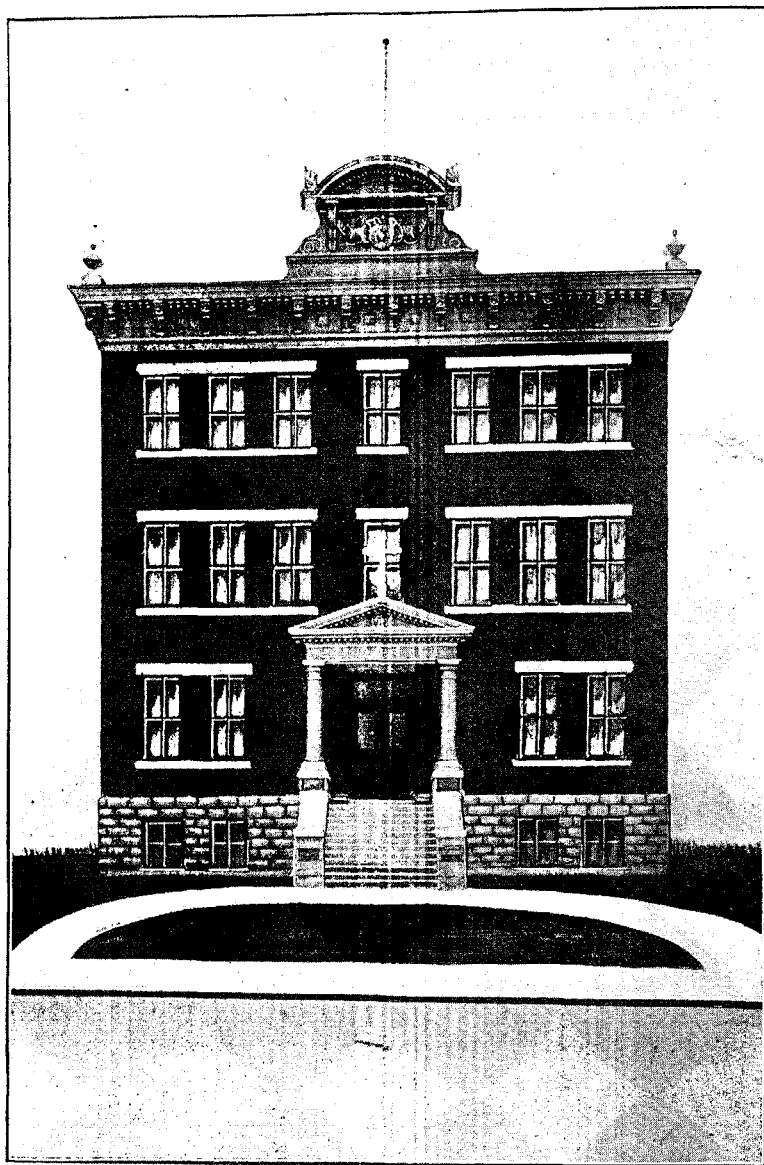
Avec 1887, le personnel de l'Académie ne mentionne plus les Frères du quartier Sainte-Anne. C'est que la communauté distincte vient de s'ouvrir. A ce sujet revenons au *Bulletin des Écoles Chrétiennes*:

« Jusque-là Sainte-Anne est un simple quartier « dépendant de la première école (Notre-Dame). « Depuis neuf ans, les maîtres connaissaient les « nombreux inconvénients des allées et venues journalières: distractions, fatigue, perte de temps. Dans « leur intérêt, dans l'intérêt des classes, le Frère « Directeur veut y mettre fin. Aidé d'un intelligent

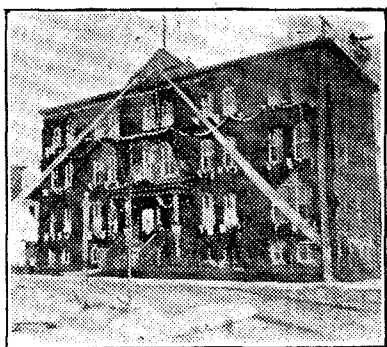
« et dévoué collaborateur (le Frère Cantien), il
 « prépare l'ouverture de la communauté. Une petite
 « maison voisine de l'école est achetée par la Com-
 « mission scolaire et, avec l'assentiment des supé-
 « rieurs, les Frères s'y installent en 1886. C'était bien
 « le domaine de la pauvreté; elle régnait en sou-
 « veraine. Mais, au milieu des privations, on ne
 « songeait qu'au salut des âmes et les cœurs s'épa-
 « nouissaient, dilatés par le zèle, illuminés par la foi. »

Evidemment les classes marchaient trop bien au gré de certaines gens. Une querelle s'éleva. Un mouvement de laïcisation de toutes les écoles s'affirmait, et, les mesures vexatoires aidant, les Frères ne jugèrent pas à propos de continuer leur œuvre dans une ambiance qui leur était visiblement hostile. Avec la fin de l'année académique en 1895, le Frère Cantien ferma l'institution.

Le désarroi fut complet peu après la réouverture, laïque, des cours. Les contribuables reconnurent qu'ils avaient été profondément trompés par de mauvais bergers, et voulurent immédiatement s'assurer le retour des Frères. Ceux-ci furent prudents, et négligèrent une invitation qui pouvait n'être pas unanime, tant les passions en jeu semblaient avoir été dès les débuts tisonnées par l'intérêt. Cinq ans après l'Académie de La Salle inaugurait ses cours, à côté de la Cathédrale, et pour la rentrée de 1902 seulement, Sainte-Anne réussit à ramener les religieux. Le Frère Térencien prit la direction de l'école paroissiale des garçons.



L'école Brébeuf de Ste-Anne, que dirigent les Frères des Écoles Chrétiennes et à laquelle s'attache tout particulièrement la mémoire des Frères Cantien et Térencien. Le directeur actuel est le Frère Basile.



L'habitation des Frères des Écoles Chrétiennes, à Ste-Anne.
Cet édifice a été construit par M. le Curé Myrand,
aidé de quelques paroissiens.

Bientôt cependant l'encombrement des classes devint tel qu'il fallut songer à la construction d'un établissement mieux approprié aux besoins croissants. Le 20 juillet 1906 (M. Myrand était alors curé) la Commission adjugeait l'entreprise à M. McGillivray, et l'année suivante les écoliers pouvaient être répartis en douze classes dans un édifice modernement aménagé.

La question de l'enseignement par des religieux revint encore sur le tapis, alors que les écoles donnaient dans toute la ville des résultats qui auraient dû faire taire toutes les récriminations. Le gouvernement provincial, renseigné de façon à rallumer ses vieux préjugés d'organisme protestant ou neutre, crut bon de déléguer un inspecteur sur place afin de soutenir son programme de laïcisation, dont après tout il n'était pas seul responsable. Cet inspecteur dut complètement modifier sa façon de voir, car il



Le Rév. Frère CANTIER,
premier directeur de l'école
Brébeuf, de 1876 à 1895.

s'aperçut que toute la population canadienne française, et non pas simplement le clergé, voulait conserver aux Frères la direction des écoles. La question de compétence fut résolue par un examen pédagogique sévère dont les Frères sortirent avec grand honneur. Cela mit fin, pour le gouvernement, aux exigences tatillonnes qui avaient trop duré.

La crise de 1916, qui enveloppa toutes les écoles françaises (ou plutôt bilingues) de la ville, et interrompit les classes du 28 février au 5 juin, a été racontée dans tous les journaux du temps. On se rappelle que la Commission fut relevée de son mandat, remplacée par une *petite commission* qu'on accusa de tous les crimes, et que les contribuables refusèrent de laisser les instituteurs et institutrices nommés par cette dernière, entrer dans les écoles. Les « gardiennes » des écoles, pendant l'intermède, eurent l'honneur d'inspirer au poète Albert Lozeau des strophes



Le Frère TÉRENCIEN
ouvrit l'école Brébeuf, au
retour des Frères en 1902.
Il réorganisa la Société du
Sacré-Cœur, qui s'était
éteinte peu après le départ
des Frères, en 1895; mort
en avril 1914.

allègres. Citons comme mémoire le nom de ces gardiennes qui eurent pour mission de protéger l'école Brébeuf, dont il s'agit ici. C'étaient mesdames: T. Blanchet, L. Charbonneau, H. Cyr, A. Chiquette, H. Côté, I. Décarie, T. Gravel, F. Guénette, O. Langlois, O. Lapointe, A. Labonté, L. Lacroix, J. Marquis, J.-B. Neveu, A. Spénard, A. Smith, A. Richer, A. Grenon, et quelques autres dont les noms ne nous sont pas parvenus.

Des classes supplémentaires furent ouvertes lorsque le calme fut revenu. M. l'abbé Myrand prêta à cette fin la salle Saint-Antoine, qu'il avait fondée.

Le directeur actuel est le Frère Basile, qui remplit ses fonctions depuis 1920. Il avait enseigné à l'école Brébeuf de 1889 à 1891, et de 1916 à 1920 avait dirigé l'école Saint-Jean-Baptiste.

Plusieurs congrégations scolaires et post-scolaires sont nées à l'Ecole Brébeuf. Nous en parlerons plus loin.

(c) *Les Sœurs Grises à Sainte-Anne*

(1) L'ÉCOLE DES FILLES

En même temps que M. Alleau s'occupait de l'enseignement des garçons, il ne perdait pas de vue que les fillettes, les futures mères de famille, avaient besoin elles aussi d'une solide instruction où la morale et la religion devaient jouer le plus grand rôle. La présence des Sœurs Grises à Ottawa, depuis 1845, offrait une solution immédiate à ce projet.

Nous devons à une ancienne directrice de l'Ecole Sainte-Anne, aujourd'hui Mère Saint-Guillaume, et directrice générale des écoles féminines de la ville, les intéressantes notes qui suivent sur l'école des filles.

Les Annales de l'Institut des Sœurs Grises de la Croix contiennent, en l'année 1872, le renseignement suivant:

« La Providence nous destine encore une école
« paroissiale et une académie dans la nouvelle pa-
« roisse qu'on veut établir au bout de la rue Ottawa
« (prolongement de la rue St-Patrice). Deux Frères
« des Écoles Chrétiennes doivent commencer aussi
« sous peu les classes dans cette nouvelle paroisse. »

L'écriture est de la Mère Bruyère, qui fut la première supérieure de la communauté à Ottawa.

L'école en question fut ouverte au printemps de 1873, dans la maison de M. Henri Côté, qui appartenait alors à la Communauté des religieuses.

Un même immeuble réunissait donc les écoles des filles et des garçons, mais il n'y avait aucune communication entre les classes. Les garçons entraient par une porte donnant sur la rue Notre-Dame, et les filles entraient par la cour. Parmi les élèves de la fondation, Mme Henri Côté, née LeCavalier, habite une maison dans laquelle elle a fait ses premières études.

Il est certain que la population scolaire augmentait aussi rapidement chez les filles que chez les garçons. Les religieuses voyaient déjà venir le

moment où les deux classes que dirigeaient la Sœur Marie du Crucifix, supérieure, et la Sœur Roy, seraient insuffisantes. Il y avait déjà quatre-vingts élèves entassées les unes sur les autres, et le nombre croissait toujours. En 1873 la communauté achetait le lot no 7 du côté nord de la rue Ottawa, au prix de \$2,400. Elle y construisait en 1875 une maison à deux étages à côté de celle qui servait déjà d'école. Cette construction coûta \$1,200.

Avec l'année 1874, on constate une forte augmentation dans le nombre des élèves. Les Sœurs Benoît, Saint-Anne, et Lynch, se divisent les 190 écolières en trois classes, dont une est anglaise. En 1875, ce sont les Sœurs Saint-Jean-l'Évangéliste, Sainte-Marie de la Victoire et Marie-Bernard, qui continuent l'enseignement.

En 1899 M. Oscar Beaudry entreprenait pour la Commission scolaire la construction d'une école en brique, à l'intersection de la Place Anglesea et de la rue Chapel. Elle abritait cinq classes, un bon système de chauffage, un mobilier neuf, des stores, des tableaux noirs en ardoise; et M. Alexandre Beau-soleil, curé, et M. le commissaire d'écoles Bettez, avaient la joie d'assister à l'inauguration de leur œuvre en 1900.

L'annaliste de l'école écrit à cette date des souvenirs piquants dont quelques anciennes élèves nous avaient déjà parlé:

« Sans regrets nous disions adieu (1900) aux
« poêles à bois, à la chaudière à l'eau, aux tables sur

« lesquelles il fallait trouver quatre ou cinq places
 « selon le nombre des écolières présentes — au perron
 « mobile que nous trouvions d'ordinaire jeté dans
 « un coin de la cour . . . Nous aurions là, donnant sur
 « la Place Anglesea, une école moderne avec venti-
 « lateur, vasistas, larges fenêtres généreusement
 « éclairées . . . »

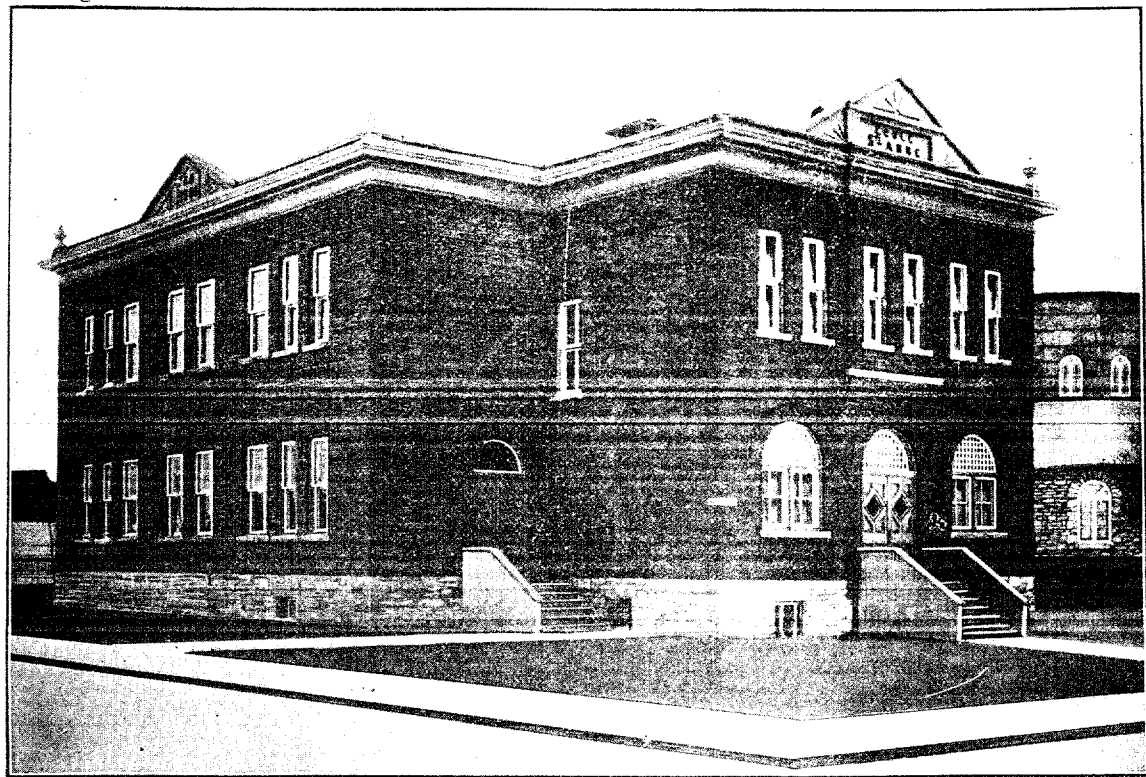
Toutes les utilités se trouvaient à l'intérieur même de l'école, et l'établissement avait « un bon et vrai gardien », M. Dubuc fils, qui depuis vingt-cinq ans s'intéresse à l'entretien de l'institution, s'y trouve chez lui, ne lésine jamais sur le dévouement parfois onéreux, et prodigue à tous sa bienveillante courtoisie.

Huit ans après, l'école est déjà trop exigüe. Il faut de toute nécessité agrandir, au détriment de la cour, et ajouter quatre classes. C'est donc en 1908 que les écolières qui suivaient des cours dans le sous-sol de la salle Sainte-Anne, peuvent se joindre aux autres élèves. La population scolaire augmente toujours. La directrice se voit obligée de nouveau à demander l'hospitalité de la Salle Sainte-Anne, mais obtient cette fois des pièces remplies de soleil. En 1924, il y a treize classes, dont neuf à l'école même et quatre à la Salle. Il y aurait lieu de construire un établissement plus vaste, afin de loger toutes les élèves sous un même toit, et de leur accorder une grande cour pour leurs récréations, ainsi qu'une salle académique.

A ses débuts l'école recevait régulièrement la

visite de la religieuse qui exerçait les fonctions de directrice générale: elle voyait à l'organisation des classes, des programmes d'études, des promotions, elle s'occupait aussi des « cas extraordinaires de discipline ». Successivement les RR. SS. Marie de l'Assomption, Olier du Saint-Sacrement, Rocque, Saint-Guillaume, et Saint-Maximilien, remplissent cette charge. Assistante de cette directrice, l'une des religieuses de l'école a charge, en sus de ses classes, de recevoir les parents, d'assigner une place aux nouvelles élèves, et de conduire la discipline générale de l'institution. Le régime scolaire ontarien donne actuellement à ces assistantes le nom de principales. Depuis la fondation de l'école Sainte-Anne, les religieuses suivantes se sont dépensées à ces devoirs: les RR. SS. de La Jemmerais, Saint-Léonard de Port-Maurice, Sainte-Philomène, Sainte-Odile, Saint-Guillaume, Saint-Ludger, Saint-Vincent-Ferrier, et Marie-Alfred. Une maîtresse laïque, Mlle Desroches, enseigne avec les religieuses depuis quatre ans. L'office de chapelain a toujours été confié au curé de la paroisse.

Il est bon de noter que jusqu'en 1922 l'école Saint-Anne a gardé, avec l'Académie de la maison-mère (Académie Youville), des relations telles que le programme d'étude, l'horaire, les examens trimestriels des deux institutions sont identiques. A la fin de l'année scolaire, les élèves capables passent à l'Académie, où elles reçoivent le diplôme modèle ou académique de la province de Québec. Récemment,



L'école Ste-Anne construite en 1899 sur l'emplacement de l'ancien asile Bethléem, rue Chapel.

le ministère de l'Instruction publique d'Ontario a accordé à ces élèves du cours supérieur le certificat appelé *District or Public School Leaving*. Depuis l'affiliation à l'université d'Ottawa en 1908, ces mêmes élèves peuvent se préparer aux examens de la Province et à ceux de l'université, qui leur accorde son brevet d'*immatriculation*.

L'école de Sainte-Anne a donné plusieurs sujets à l'enseignement, aux services du gouvernement, au personnel des hôpitaux, aux communautés religieuses.

Avec l'arrivée du mois de septembre 1922 les classes de la Maison-Mère se trouvèrent remplies au point d'obliger la direction à trouver ailleurs le logement des élèves entrantes qui n'étaient pas de la paroisse Notre-Dame. La Commission scolaire accorda alors au curé de Sainte-Anne l'établissement d'un cinquième cours pour compléter le programme des études à l'école de la rue Chapel. Ainsi les écolières de cette institution purent se préparer, tout comme à l'Académie Youville, aux brevets de Québec, d'Ontario et de l'Université. L'installation fut généreusement facilitée par les Enfants de Marie et par les Dames de la Fédération canadienne française, qui possédaient en ce temps une section à Sainte-Anne. Le cours complémentaire venait à son heure. En 1923 huit élèves subissaient avec succès l'examen d'admission à l'école pédagogique: Mlles Laurette Beauséjour, Lucienne Brault, Germaine Desroches, Annette Côté, Marie-Jeanne Rhéaume, Reina Blanchette, Alberte Carrière et Anéda Gervais. En 1924

dix élèves étaient admises: Mlles Lucette St-Germain, Alice Blanchette, Albertine Schryburt, Simonne Dagenais, Irène Latrémouille, Juliette Morissette, Geneviève Laviolette, Simonne Brisson, Lucienne Beaulieu et Béatrice Primeau. Quelques-unes des écolières suivirent les cours de pédagogie donnés à la Maison-Mère; la plupart continuèrent le cours d'*immatriculation*.

Au dire de l'inspection provinciale, les écoles de Sainte-Anne n'ont rien à envier aux autres institutions de la ville. Certaines compositions rédigées en 1921 et 1922 par des écoliers des deux sexes, au cours de la Semaine des auteurs canadiens, dénotaient un enseignement sérieux et une attention soutenue.

(II) RÉMINISCENCES — FÊTES ET DEUILS

Les anciennes élèves n'ont pas oublié sans doute que le congé hebdomadaire était autrefois donné le jeudi. Sur demande de M. l'abbé Jouvent, la Sœur Sainte-Anne avait fondé en 1876 la société de couture à l'école même. Le jeudi était donc consacré à cette œuvre de la Société Sainte-Elisabeth. Dames et jeunes filles prêtaient généreusement leur concours.

M. l'abbé Prudhomme avait des moyens d'attirer à lui les enfants: bonbons, fruits, images, chapelets et surtout, disent les annales des religieuses, une grande dévotion à la Vierge Immaculée. Pour honorer l'anniversaire de son ordination, ce brave curé choisissait chaque année neuf fillettes qu'il

préparait à la première communion — couronne en l'honneur des chœurs angéliques.

Lorsque M. Beauchamp fut élevé au chapitre de la cathédrale, le 28 octobre 1896, les élèves des deux premières classes des sœurs assistèrent à la cérémonie.

Le 21 juin 1887 le jubilé de la reine Victoria fut célébré à l'école; une leçon d'histoire et un congé marquèrent le cinquantenaire.

Dix ans plus tard la Commission scolaire distribuait des médailles du jubilé. Les enfants paradèrent dans les rues, se réunirent au Parlement sur la terrasse, et présentèrent leurs hommages aux autorités civiles.

Le 5 octobre 1897 M. Beausoleil devenait curé. Sa première visite fut pour les enfants, dont il surveillait les études et le bien général à l'école. Il se dépensa pour donner aux Sœurs un local plus spacieux. Sa fête, le 3 mai, était religieusement observée dans les classes.

Les 25 et 26 octobre 1899 on chôma le 25^e anniversaire épiscopal de Mgr Duhamel. Quatre mille écoliers assistèrent aux cérémonies à la Basilique. Après le *Laudate*, cinq élèves représentant les cinq paroisses de la ville offrirent les hommages de leurs écoles respectives. Sainte-Anne avait comme représentante Mlle Béatrice LeCavalier.

En juin 1901, le duc et la duchesse d'York, nos souverains d'aujourd'hui, arrivaient à Ottawa. Les écoliers les saluèrent au Parlement.

Le 8 décembre 1904 deux fêtes coïncident: le cinquantième de proclamation de l'Immaculée Conception comme dogme, et les noces d'argent de la congrégation des Enfants de Marie. Les écolières de Sainte-Anne s'unissent aux aînées pour l'acte de consécration.

L'église a été complètement transformée. M. le curé Myrand donne à l'école Sainte-Anne la statue qui ornait l'autel de la Sainte-Vierge.

Mai 1906. La classe en plein air au lac McKay parmi la riche flore sauvage de Rockcliffe. Les écolières étudient dans ces excursions champêtres les perce-neige qui persistent, l'érythrone trop répandue, la petite fleur-de-mai, sans doute l'épigée rampante, qui abonde partout, et les trilles avec les violettes variées.

5 juin 1909. Mort de Mgr Duhamel. Les écoliers vont prier près du corps exposé en chapelle ardente.

24 novembre 1909. Noces d'or de la bonne Sœur Rocque, longtemps directrice des classes. Elle avait vu passer Mère Bruyère et les autres religieuses le 20 février 1845; elle entrait dans la communauté à l'âge de seize ans. Cette femme exceptionnelle n'avait jamais voulu qu'on la fêtât mais les écolières eurent raison de sa criante modestie. La démonstration se fit au Monument National.

Septembre 1910. S. E. le cardinal Vanutelli, légat du Saint-Siège au Congrès Eucharistique de Montréal, est acclamé à Ottawa par les écolières.

Mai 1911. Les *Daughters of the Empire* visitent les écoles dans l'intérêt du parc national des batailles, pour commémorer Montcalm... et Wolfe. M. Benjamin Sulte fait un récit vivant de la bataille de Plaines, et parle aussi de Sainte Foy.

21 mai 1914. Noces d'or de Mgr Routhier. Parade des écoliers par les rues Sussex et Cathcart. M. Genest, président de la Commission scolaire, porte la parole. Les hommages des fillettes de la ville sont offerts au jubilaire; Laurette Bélanger, de l'école Sainte-Anne, se fait l'interprète de toutes.

19 mai 1914. Le directeur de l'archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur (Québec) atteste que les trois cents écolières de Sainte-Anne, avec leurs maîtresses, ont été associées à l'œuvre.

15 juin 1915. Lorsque la dépouille de Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface décédé à Montréal, passe à Ottawa, les écoliers déposent des fleurs sur le cercueil.

Décembre 1915. Le Père Lortie, o. m. i., alors directeur du *Droit*, organise une série de concours qui oblige les écolières à étudier leur histoire du Canada.

La grève des écoles suspend les concours.

Février 1915. Les écoles sont fermées. Les gardiennes, dont les noms figurent dans le chapitre réservé à l'école Brébeuf, travaillent pour les pauvres et pour les soldats de la Grande Guerre.

19 mars. Les gardiennes remplacent les écolières pour fêter le curé, M. Myrand.



GARDIENNES DES ÉCOLES

1ère rangée en bas: Mmes I. Richer, A. Spénard; rangée du milieu: Mmes L. Charbonneau, G. Blanchette, J. Décarie, A. Labonté, J. Marquis;
rangée du haut: Mmes J. Lacroix, J. B. Neveu, J. Chiquette, G. Gravelle, J. Langlois, F. Guénette, A. Lafleur, H. Cyr.

24 juin 1916. La Saint-Jean-Baptiste de Montréal accorde un diplôme d'honneur aux écoliers canadiens français d'Ottawa, pour le courage et la discipline dont ils ont fait preuve pendant la lutte scolaire qu'on a appelée *la grève des écoliers*. M. Omer Héroux, du *Devoir*, est le porte-parole des donateurs.

Septembre. Ouverture des écoles.

3 juillet 1917. Les écolières participent aux jubilé sacerdotal du curé, et donnent deux séances à la salle Sainte-Anne.

20 février 1918. Actions de grâces des Sœurs Grises de la Croix. Toutes les écoles assistent à la messe dans la chapelle de la Maison-Mère. Mère Duhamel et les autres jubilaires sont fêtées.

1919, février. Mort de sir Wilfrid Laurier. Il y a eu rarement deuil plus profond chez les enfants. L'école Sainte-Anne va déposer un bouquet spirituel sur la tombe de l'homme d'état.

S. E. le cardinal Mercier, primat de Belgique, visite Ottawa. Les élèves des Sœurs Grises lui font hommage de la *Brabançonne*, chantée à pleine voix.

20 décembre 1919. Les élèves adressent un télégramme de sympathie à Mme Landry. Le sénateur Landry, autrefois président du Sénat, appelé le Père des écoles françaises d'Ontario, vient de mourir. Mme Landry était parmi les gardiennes de l'école Sainte-Anne en 1916.

La clinique scolaire fonctionne bien depuis septembre. Des infirmières visitent l'école. Mlle

R.-A. Thérien, infirmière diplômée qui a charge de l'école Ste-Anne, est une ancienne élève de la maison.

Mai 1921. Noces d'argent de M. et Mme Samuel Genest. Messe solennelle au Sacré-Cœur, où les écolières sont présentes.

Décembre. Visite inoubliable du maréchal Foch. Les écoliers saluent le héros d'un siècle, à son passage vers la Basilique.

Distribution des prix aux lauréats de la Semaine du livre. Conférence sur *Nos Lettres*. L'école Sainte-Anne est représentée par Mlles Alberte Carrière et Germaine Dupuis. Les prix sont distribuées aux élèves Laurette Beauséjour, Germaine Desroches, Simonne Brisson, Irène Latrémouille, Jeanne Carter, Yvonne Hurtubise, Béatrice Paquette, Marthe Lécuyer, Marie-Thérèse Côté. Cette fête est répétée en 1922.

Décembre 1922. Mort de Mgr Latulippe, un patriote éclairé. Les écoliers assistent aux funérailles à la Basilique.

30 janvier 1923. Une élève du Ve cours, Marielle Bélanger, est couronnée par l'Association forestière canadienne, qui tenait un concours ouvert à tous les écoliers. Il y avait 6,000 manuscrits, dont 1,300 jugés dignes d'attention. Alice Blanchette, une autre élève, reçoit un prix de dessin lors du concours de l'Association contre l'incendie forestier.

Avant de quitter l'école et ses souvenirs, évoquons les services particuliers rendus par la Sœur

Nathalie, aujourd'hui supérieure du couvent de Hintonburg (Saint-François d'Assise); elle multiplia partout ses œuvres. Sœur Ste-Arthémise passa seize années dans la paroisse, et laissa un impérissable souvenir. Et il nous est bien permis d'ajouter que la Mère Saint-Guillaume, dont le nom est dans tous les cœurs, ne mourra jamais dans la mémoire de ses anciennes élèves et de leurs parents.

(III) DEUX ŒUVRES MÉRITOIRES

Il eut été peut-être plus conforme aux exigences de la logique de placer au chapitre de M. l'abbé Juvant l'institution de deux œuvres méritoires entre toutes, l'hôpital Sainte-Anne et l'Asile Bethléem. Mais ces œuvres appartiennent si intimement aux Sœurs Grises de la Croix, et leur action sociale dans la paroisse relève si complètement de l'Institut religieux qui les dirigent, que nous avons préféré les inscrire ici-même.

L'Hôpital Sainte-Anne

Les Annales de la maison-mère des Sœurs Grises contiennent une note brève au sujet de la maladrerie ancienne:

« Cet hôpital est une maison en brique mesurant
 « 30 x 40 pieds, à deux étages. Il est bâti dans une
 « localité isolée et est destiné à recevoir les patients
 « atteints de la petite vérole ou d'autres maladies
 « contagieuses. Deux sœurs ou plus, au besoin, se

« consacrent, surtout en temps d'épidémie, à cette œuvre de charité. »

A partir de 1845 les Sœurs Grises ont soigné les variolés, au cours de chaque épidémie, à domicile même. Il fallait parfois réunir plusieurs patients dans une même maison. Après 1866, ces malades furent secrètement soignés dans le premier hôpital général en bois, entre l'hôpital actuel et la Maison-Mère; et ce premier hôpital s'appelait dès lors l'hôpital Sainte-Anne depuis qu'il était enlevé au service public. En 1870 et 1871, les variolés furent soignés à l'hospice Saint-Charles, qui n'était pas encore affecté au logement des vieillards. Naturellement, il y eut des plaintes et des murmures; on ne voulait pas de lazaret dans le voisinage. Comme l'hôpital protestant de la rue Rideau allait ouvrir une annexe destinée aux variolés, on allait peut-être se trouver forcés d'envoyer les catholiques à cet endroit peu conforme à leurs besoins spirituels. Mais laissons la parole à l'annaliste:

« Notre communauté résolut d'ouvrir un hôpital. « Monseigneur permit de l'ériger sur le terrain de « l'ancien cimetière rue Charlotte (près de la rue « Heney). Il y eut une opposition frénétique. « Comme on avait construit en bois, des incendiaires « le détruisirent. On rebâtit en brique, trente pieds « sur quarante. Commencée le 9 décembre 1879, « cette maison fut terminée le 17 février 1880. Pen- « dant tout ce temps deux hommes armés avaient « monté la garde chaque nuit. La maison fut ouverte

« à tous les malades atteints d'affections contagieuses, « de 1880 à 1895; on en reçut 936. On avait déjà « soigné 364 variolés de 1866 à 1880.

« Dans la seule année 1894, 200 malades ont « passé dans l'institution. Six héroïques filles de « Mère Bruyère s'y dévouaient; les soins spirituels « étaient donnés par le curé de Sainte-Anne. »

La fondatrice réelle de cette œuvre fut la Sœur Sainte-Martine. Les directrices furent à tour de rôle les Sœurs Sainte-Rosalie (pendant 14 ans), Raizenne, Sainte-Zéphirine, Sainte-Suzanne et Saint-Camille. Les gardes-malades étaient les Sœurs Sainte-Fébronie, Sainte-Constance, Marie-Auxiliatrice, qui devint supérieure de l'Hôpital-général; Saint-Aimé, Saint-Nicolas et Saint-Dominique. Quelques noms, peut-être, nous échappent.

L'Asile Bethléem

Cet asile fut fondé par les Sœurs Sainte-Martine et Marie-Louise en juin 1879. Jamais institution ne fut plus dispendieuse que celle-là. La communauté donna les services de ses religieuses. La Providence dut se charger de l'entretien. Des dames organisées en société de secours souscrivaient *un écu* par année et quêtaient avec les Sœurs dans la ville et dans les paroisses environnantes.

Sur un terrain qui mesurait 66 pieds sur 112, était construite une maison de 23 x 28 pieds, « à

deux étages », ce qui signifie ici un rez-de-chaussée et un étage. Ce rez-de-chaussée avait neuf pieds de hauteur et le premier étage en avait dix. On y recueillit dès 1879 les enfants trouvés. Jusqu'ici les Sœurs Grises et quelquefois les Sœurs du Bon Pasteur (depuis 1866) s'occupaient d'héberger et de placer les petits êtres infortunés. Au mois de juin 1879, les Sœurs Grises se chargeaient seules de cette mission miséricordieuse. Une rallonge de 22 x 29 pieds était ajoutée en 1882, et, en 1895, l'œuvre était transportée au Mont Saint-Antoine, Rideau Terrace. Plus de neuf cents enfants ont trouvé asile dans l'institution.

Les directrices ont à tour de rôle été les Sœurs Sainte-Martine, Saint-Camille, Olivier, Thérèse du Saint-Sacrement. Sœur Jeanne fut attachée au service de la maison de 1879 à 1895 à Saint-Anne même, et de 1895 à 1914 au Mont-Saint-Antoine, que dirige actuellement Sœur Marie de Lourdes.

Le premier asile occupait rue Chapel l'emplacement de l'école Sainte-Anne actuelle.

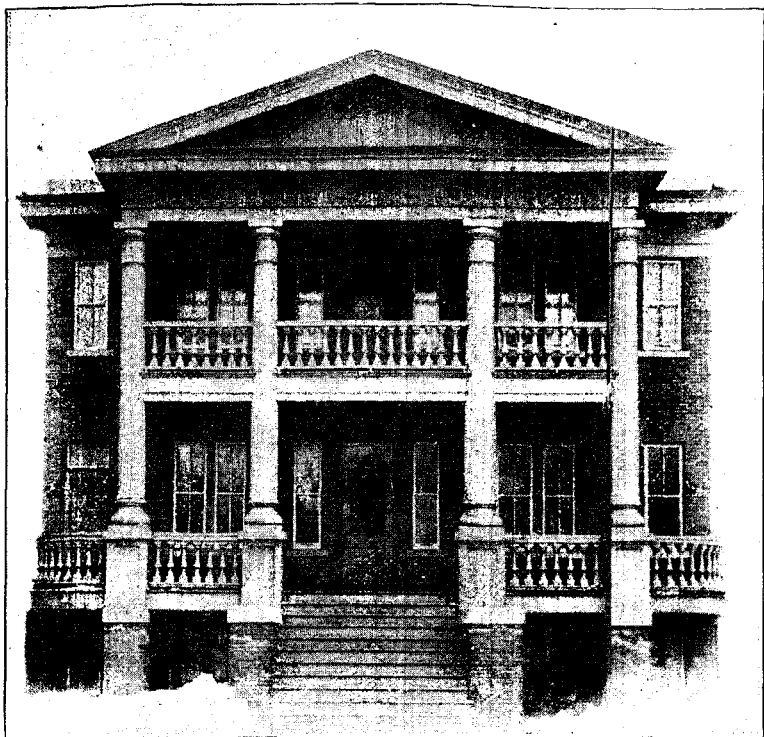
Les enfants trouvés venaient de toutes les parties de la ville. Sans doute la police cherchait parfois à s'emparer des sujets, mais on se souvient que la Sœur Thibaudeau, alors à l'hôpital général, savait au besoin éconduire sans bruit les pandores municipaux (Voir *l'Hôpital public d'Ottawa*, par Jules Tremblay, Ottawa, 1921.)

LA SALLE SAINTE-ANNE — CENTRE D'ACTION

(a) *Ses trois étapes*

Une œuvre qui depuis 1874 a été le plus intimement mêlée à la vie paroissiale, la Salle Sainte-Anne, a souvent dépassé par son utilité publique l'intention de son fondateur, M. Alleau. C'est au printemps de 1874 que M. Pierre Rocque mit ses ouvriers au travail; l'ouverture se faisait à l'automne. Appelée d'abord Salle des Francs-Canadiens, la salle devint rapidement le centre de l'action française à Ottawa, sans porter préjudice aux tendances particulières de l'Institut, de la Société Saint-Jean-Baptiste, et des autres groupements qui se donnaient pour objet de protéger les intérêts collectifs des Canadiens français. La Saint-Vincent-de-Paul en fut l'inauguratrice dès sa fondation. La politique municipale voulut l'accaparer, mais la destination première fut maintenue, et les séances donnés en janvier, février et mars 1875 pour les pauvres, comme certaines assemblées qui mirent en question les besoins de notre groupe français, firent comprendre sans inutile précision que les clans et les chapelles auraient peu d'encouragement à recevoir de M. Alleau et de ses auxiliaires.

La *Grande Misère* de 1875 à 1880 modifia l'orientation primitive de la salle. L'aide aux miséreux y trouva un précieux dépôt de vivres et de secours divers; les zélateurs purent y délibérer en toute quiétude, à l'abri des indiscretions, et les



La salle paroissiale Ste-Anne, vue du côté de la place Anglesea. La salle Ste-Anne est le centre de la vie paroissiale.

besoigneux connurent un centre où ils pouvaient aller présenter leurs demandes.

Des luttes politiques fédérales et provinciales, la Salle Sainte-Anne, comme la Salle des Francs-Canadiens, connut les plus bruyants éclats. Les élections du temps jadis se faisaient à coups de poing et de trique; le sang coulait parfois sur les

planchers rugueux de bois mou; la vertu civique se manifestait par la cogue et la hargne. Des temps meilleurs parurent enfin, et dix ans ne s'étaient pas écoulés que déjà l'espace manquait. Les deuxième et troisième curés, MM. Jouvent et Routhier, firent beaucoup pour civiliser les mœurs électorales, mauvaises dans tout le pays, et les sociétés qui se fondaient d'année en année apprenaient dans la tranquillité de leurs délibérations le poids de la sagesse et du sang-froid.

En 1892, alors que M. Myrand était vicaire, il fut question d'agrandir la salle afin de donner une scène plus profonde et d'aménager un sous-sol assez étendu pour offrir asile aux associations qui voudraient y tenir leurs assemblées.

MM. L.-A. Dorval, Victor Lepage et Napoléon Taylor, qui venaient de fonder le Cercle dramatique de la Salle, avec l'aide du vicaire M. Myrand et du frère Cantien, directeur de l'école Brébeuf, se chargèrent volontiers des travaux, et besognèrent tous les soirs avec quelques paroissiens dévoués. Le 25 août 1893, un mélodrame était donné, *Les pirates de la Savane*. Le Cercle prenait la responsabilité de l'administration de la salle renouvelée, dont le but, parfaitement défini à cette époque, était de procurer des fonds aux multiples œuvres paroissiales sous la surveillance du clergé d'office. Un différend survenu en 1896 amena les gérants à se désister, mais l'arrivée de M. Moreau à la cure rétablit l'ancien usage.

D'autres améliorations furent faites en 1904.

L'école Sainte-Anne était alors encombrée. Les modifications apportées aux pièces de l'immeuble permirent d'ouvrir deux classes dans la salle même. En conséquence, les Forestiers catholiques, qui avaient été les premiers à se prévaloir d'un local en 1892 dans la Salle Sainte-Anne, durent chercher place ailleurs, du moins pendant les agrandissements en marche à l'école. Avec le retour des Forestiers, la chorale de la paroisse put utiliser l'une des classes laissées libres au sous-sol, pour faire ses répétitions.

En 1907, encore, la question d'espace revint sur le tapis. Le 10 juillet une réunion du Cercle demandait la création d'un puits aux décors. La construction d'un plancher neuf à l'église transféra les offices religieux à la Salle, et retarda les agrandissements désirés. La demande fut renouvelée le 8 mars 1909; cette fois il s'agissait bel et bien d'un édifice à construire sur les ruines de l'ancien. Le 30 novembre 1910, les grandes fêtes qui marquèrent le cinquantième du Frère Cantien permirent au Cercle de refaire utilement ses démarches; car le banquet jubilaire força les organisateurs à encaquer les convives les uns sur les autres, tant il y avait foule dans le réfectoire improvisé. Enfin, le 27 avril 1911, une assemblée de paroisse décidait la suppression du vieux bâtiment et la construction d'une deuxième salle. L'agonie de la première avait sonné le glas du Cercle dont les membres se dispersèrent au commencement de 1912.

Parmi ces derniers, dont les noms nous revien-

nent à la mémoire, citons: MM. Napoléon Taylor, Eugène Labelle, Arthur Dufour, C. Cavalier, Albert Chevrier (maintenant traducteur aux Communes), Oscar Lemieux, Mendoza Lemieux, Eugène Corbeil, Raoul Bélanger (décédé), Napoléon Boily, Joseph Enright, Edouard Pagé, Paul Blondin, Joseph Arial, Lorenzo Carter, A. Crochetière, Jean-Baptiste Potvin, Joseph et Alexandre Archambault.

LA DEUXIÈME SALLE

La formation d'un comité de construction suivit la démolition de la salle. En faisaient partie, MM. G. Dorval, à titre d'architecte; J.-A. Séguin et Edouard Gaulin comme surveillants des travaux. Commencée à l'automne de 1911, la nouvelle salle était inaugurée le jour de l'An 1912. L'entretien en fut confié à l'ancienne gérance et à la Société Saint-Jean-Baptiste. Le 1er mai 1913, comme les euchres avaient fait rage depuis un an et avaient rapporté de bonnes recettes, un comité de régie fut constitué, muni des pouvoirs suivants:

Percevoir tous les revenus quelconques provenant du loyer des salles;

Déterminer les loyers temporaires ou permanents de la salle ou de ses parties;

Améliorer au besoin l'immeuble;

Faire tous les frais nécessaires d'entretien;

Payer les intérêts échus et amortir le capital;

Emprunter les fonds utiles au bon fonctionnement de la régie;

S'adjoindre quiconque pouvait rendre service.

Ces conditions acceptées de part et d'autre, le Bureau prit ses fonctions en main. Ce Bureau comprenait: MM. J.-A. Séguin, président; G.-S. Dorval, vice-président; Hector Ménard, secrétaire; Wilfrid-C. Labelle, trésorier; Eugène-J. Labelle, gérant; les directeurs étaient: MM. J.-A. Hudon, Edouard Gaulin, Jean-Baptiste Potvin, J.-A.-N. Mercier, Joseph Laurin, E.-G. Lachance et Napoléon Taylor. M. le curé était d'office membre du Bureau. Il est à peine nécessaire d'ajouter que la régie s'acquitta fort bien d'une tâche difficile et compliquée, dont la solution eut honoré plus d'une grande maison de finance.

Sans doute la gérance faisait merveille, mais elle n'avait pas toutes les ressources voulues. Cette constatation amena quelques zéloteurs à suggérer la fondation d'une société forte et permanente qui assurât pour l'avenir la prospérité de l'œuvre.

Une proposition était régulièrement soumise à l'assemblée générale du 6 octobre 1914: « Que le nom du comité de régie de la Salle Ste-Anne soit changé en celui de Cercle Social Paroissial, et que tous les paroissiens soient appelés à faire partie du cercle. » Les parrains de la résolution, MM. Wilfrid Labelle et A. Monette, n'eurent aucune difficulté à faire comprendre leur entreprise. Le nom suggéré venait du curé lui-même. La résolution fut donc agréée. MM. Labelle et A. Archambault proposèrent ensuite:

« Que tous les présidents et secrétaires de chaque association de la paroisse soient invités à une assemblée qui aura lieu à la Salle Sainte-Anne, pour discuter la formation du nouveau Cercle . . . »

L'histoire des faits subséquents qui intéressent le Cercle sera donnée en son lieu, car nous ne devons pas nous éloigner trop de notre récit.

Naturellement les travaux de 1912 avaient suscité des protestations. C'était trop grand, trop haut, trop large, trop cher, trop beau, trop tout. Elle était enfin, la bonne salle, tout ce qu'elle n'aurait jamais dû être. Et cependant, en 1917, on se plaignait déjà du manque d'espace. Pourtant, l'amphithéâtre excellemment aménagé, la décoration intérieure, la rampe des bancs, la disposition de la galerie, les bonnes proportions de la scène, tout cela dénotait une belle initiative et du goût. Il était clair cependant que l'installation ne suffisait plus aux besoins. Il y eut donc, le 15 mars 1917, une séance du Bureau général, qui avait invité une trentaine des principaux paroissiens, et l'on discuta les projets d'agrandissement. Une rallonge du côté de la Place Anglesea emporta tous les suffrages, et l'on fut consulter le curé et l'archevêque. Le 26 mars permission de construire était accordée. Le comité de construction, immédiatement nommé, comprenait: MM. J.-A. Séguin, Philéas Carrière, Eugène et Wilfrid Labelle. Le 2 juillet suivant l'inauguration se faisait par un banquet de 400 couverts qui couronnait les fêtes jubilaires du curé, M. Myrand, dont on chômaît les

vingt-cinq ans de prêtrise. Au cours du même mois de juillet 1917, un bienfaiteur, qu'on dit bien connu mais qui persiste encore à demeurer anonyme, donna deux allées de quilles. L'inauguration du jeu coïncide avec un *grand euchre* du Cercle Social le 13 août 1917. En quelques mois les recettes de la Salle agrandie furent de \$1,200. En 1918, les recettes atteignaient \$14,354.40, et l'on versait \$2,000 à l'amortissement de la dette.

L'INCENDIE DE 1920

Tout allait pour le mieux dans la meilleure des salles, comme eut dit Pangloss, lorsque le lundi 15 novembre 1920, à trois heures du matin, le feu éclatait dans les caves, déferlait de tous côtés comme une trombe et rasait presque l'intéressant édifice. Le service d'incendie était resté impuissant, malgré son courage habituel. Les paroissiens, réveillés par un désastre qui les frappait tous, vinrent jeter un regard triste sur les ruines, en se rendant au travail, et plus d'une larme fut essuyée furtivement devant la stupidité apparente de l'accident.

Les courages se relevèrent promptement, au reçu des sympathiques témoignages qui arrivaient de partout en Amérique septentrionale. La salle était connue comme centre d'action, d'action française et paroissiale. La lutte scolaire de 1911-12, de 1916-17, avait porté bien loin la renommée du toit hospitalier, qui offrait un abri à toutes les causes méritoires, où les plus généreux d'entre les Canadiens

français apportaient l'offrande de leur dévouement au triomphe d'une idée belle entre toutes: la survivance d'une race. Des hommes de la politique, des prélats, d'innombrables sociétés voulurent prendre part au malheur de la paroisse.

La paroisse Saint-Anne a toujours possédé au suprême degré une qualité bien française. On évoque malgré soi, en parcourant son histoire, une fière devise qui embellit les armes de Paris, la ville de sainte Geneviève, de saint Louis et de saint Vincent: *elle flotte, et ne sombre jamais*. Le déblayage des ruines, commencé avec l'autorisation de l'Ordinaire, se poursuivit en janvier 1921. Les assises n'avaient pas été trop profondément atteintes. Les murs de façade tenaient bon. La reconstruction fut poussée, et le 16 avril les paroissiens pouvaient rentrer dans leur salle — malheureusement modifiée quant à son bel amphithéâtre — et venaient applaudir une des gloires de la chaire catholique moderne, l'abbé Thellier de Poncheville. Depuis lors la salle Sainte-Anne n'a pas cessé de tenir son rôle prépondérant dans l'encouragement des utiles entreprises.

On avait songé d'abord à installer une succursale de la bibliothèque publique (Carnegie), mais M. le curé crut mieux faire en donnant asile aux livres dans la salle Saint-Antoine, côté est de l'église.

(b) *Les fêtes de la Salle Sainte-Anne.*

Remonter aux premiers jours de la paroisse devient nécessaire si l'on veut évoquer les solennités

de toute nature qui déployèrent selon les époques leur faste et leurs réjouissances. La Saint-Vincent-de-Paul semble avoir été la première à utiliser la salle. En décembre 1874, M. Alleau inaugurerait une série de conférences au profit des pauvres. Des concerts, des séances profanes, réunissaient les paroissiens et leurs nombreux amis. Une fête entre autres est intéressante.

M. Jouvent était curé en 1878. La Saint-Vincent avait sur les bras une foule d'entreprises de charité aussi louables que difficiles à conduire. L'argent manquait. Les pauvres criaient la faim. Le travail était rare. L'hiver se faisait de plus en plus rigoureux, bien qu'on fût au 24 février. M. Robert imagina un moyen de secourir tous les pauvres, et ce moyen montre bien jusqu'à quel point la charité d'alors ignorait les distances sociales.

Un ménage de tâcheron vivait dans la paroisse. Sa misère, née du chômage inévitable, n'avait pas réussi à tuer sa joie patiente, sa foi tenace, et son absolue confiance en Dieu. Le cinquantième anniversaire de mariage allait bientôt se lever sur ce dénuement souriant, et le pain manquerait peut-être au repas des noces. Olivier Lirette, le tâcheron dont il s'agit, était né en 1802 à la Rivière-du-Chêne, près de Saint-Eustache, fils de Pierre Lirette et de Catherine Périllard dit Bourguignon. Il s'était marié à la Pointe-Claire en 1828, avec Ursule, née en 1797 à New-Cadie, fille de Paschal Pilon et de Marie Villeneuve. Il y aurait donc cinquante ans le 4 mars que le couple poursuivait la vie à deux.

Or, au jour anniversaire, les noces furent délicatement célébrées par la Saint-Vincent-de-Paul, qui prépara les fêtes religieuses et mondaines de la circonstance. A sept heures et demie du matin les pères d'honneur, MM. Charles Robert et Auguste Gagnon, se rendirent auprès des jubilaires, et les conduisirent en voiture, prêtée pour la circonstance, à l'église paroissiale, où M. Jouvent célébra la messe. Les garçons et les dames d'honneur étaient M. Octave Dionne et Mme Sévigny, M. J. Langlois et Mme T. Lalonde, M. Thomas Paquette et Mme T. Labonté; ils firent dans l'église une quête très riche pour l'époque.

Après l'office, il y eut déjeuner chez M. Robert, et le soir il y eut banquet à la Salle des Francs-Canadiens, où l'on s'amusa à *la mode du bon vieux temps*. L'admission coûtait vingt-cinq sous, et donnait droit à la table, dont le menu avait été fourni gratuitement par les bouchers et épiciers de la paroisse et même de la Basse-Ville entière, chez lesquels MM. Robert, L.-Z. Chabot, Elie Renaud, N. Sévigny, T. Duhamel, O. Dionne, A. Gagnon, J. Charbonneau, J.-B. O'Farrell, J. Langlois et T. Lalonde, avaient généreusement tendu la main pour la démonstration.

Une escorte accompagnait les mariés; on y voyait MM. Edouard Milotte, président de la conférence Notre-Dame; Daniel Planchet, secrétaire de la conférence de Sainte-Anne; J. Charbonneau, Elie Renaud et les dignitaires qui avaient figuré le matin à la cérémonie religieuse.

Au cours du souper l'historien Benjamin Sulte

et le poète Eudore Evanturel portèrent la parole, et ne craignirent même pas *d'envoyer* leur petite chanson. Les jubilaires répondirent et chantèrent, et tous voulurent donner à la fête un franc cachet de solidaire bonhomie. Il y a bien quelques petits détails typiques comme celui des tours, qui nous sont venus de nos ancêtres normands. On s'y attendait si bien qu'un comité *de bon ordre et de bienséance* surveillait. Dans ce comité se trouvait MM. J.-B. Champoux, fondateur de l'Union St-Joseph du Canada, J.-B. O'Farrell, J. Malouin, et L. Goneau père. Le comité de réception comprenait MM. M. Baudoin et D. Rochon; celui de la bouche, comme on eut dit à la cour, réunissait MM. C. Dugal, T. Duhamel, M. Therrien, E. Renaud, Arthur Morin, L.-Z. Chabot; les tables *du haut*, celle des galeries, étaient confiées à MM. T. Lalonde et N. Sévigny, M. Labonté vendait les cartes à la porte.

La recette donna une centaine de piastres aux pauvres de la paroisse, ce qui était relativement beaucoup.

Les faits qui marquent le plus dans les annales que nous avons eu le temps de consulter, nous conduisent à 1881, alors que Mgr Routhier, simple prêtre, dirigeait la cure. Un bazar donna \$1,000 pour diminuer la dette de l'église. En 1888, M. Prudhomme obtint \$4,000 de recettes lors de son premier bazar. En 1901, la tombola organisée par M. le curé Beausoleil et M. Napoléon Taylor rapporta \$1,500. Une autre suivit en 1903 sous la même direction.

Lors des grandes fêtes de la Saint-Jean-Baptiste en 1901, le char allégorique du cinquantenaire fut construit en grand secret dans la salle; c'est pourquoi tout le monde savait ce qui se passait derrière les portes closes.

M. Myrand, dès son retour à Sainte-Anne, ou cette fois il avait les pleins pouvoirs du curé, rassembla les anciens membres du Cercle dramatique. Il fit représenter la comédie historique *Félix Poutré*, qui contient autant de faussetés documentaires qu'elle est amusante pour le peuple.

Le bazar de 1905 dura du 6 juillet au 29 août, et donna \$3,684.45. La même année, le 24 octobre, M. Myrand établissait la Garde Léon XIII, destinée aux cérémonies solennelles.

En 1909, un bazar versa une recette de \$5,489.06 à la caisse de l'église.

Le cinquantième anniversaire de vie religieuse du Frère Cantien, le 30 novembre 1910, donna lieu à de belles manifestations. Le banquet de six heures fut peut-être plus intéressant par les discours qui y furent prononcés que par l'excellent menu dont les journaux nous ont conservé l'ordonnance.

C'est le 27 avril 1911 que la paroisse fit ses adieux à la première salle. Au nombre des orateurs, citons M. le curé Myrand, Victor Dubreuil, Raoul Bélanger, Edouard Corbeil, Jean-Baptiste Potvin, et Napoléon Taylor. Le Cercle Brébeuf de l'Association catholique de la jeunesse salua la fermeture de la salle par un *euchre*. Le 2 mai 1911, la démolition était en

marche. Depuis 1892, M. Napoléon Taylor en avait été le dévoué gardien, l'âme du Cercle dramatique, et l'organisateur inlassable des œuvres paroissiales. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce beau type d'homme d'action. La dissolution du cercle date de 1912, après vingt-cinq ans d'existence.

(c) *Les créations de la Salle*

(I) LE CERCLE SOCIAL.

Le lecteur se rappelle que le comité de régie de la Salle Sainte-Anne avait engendré en peu de temps le Cercle Paroissial, ou Cercle Social Paroissial. Une réunion du premier comité d'étude allait régler le projet. Le 13 octobre 1914, les régisseurs et les présidents et secrétaires des sociétés paroissiales eurent une conférence. M. Séguin et M. le Curé exposèrent brièvement les avantages du fusionnement en un seul corps administratif très fort numériquement. Plusieurs appuyèrent la proposition, entre autres, M. Fortunat Champagne, organiste et maître de chapelle; E. Paquette, président du conseil local de l'Union Saint-Joseph; Napoléon Taylor, directeur du Cercle dramatique; Wilfrid Labelle, gérant de la Caisse populaire; Charles Bettez, des Forestiers catholiques; René Dumoulin, du cercle Brébeuf de l'A. C. J. C.; G. Dorval, architecte de la Salle nouvelle; J.-B. St-Laurent, J. Séguin, I. Dionne, A. Archambault, J. Mailhot. M. Bettez proposa la résolution suivante, appuyé par M. G.-E. Lachance:

« qu'il soit nommé un comité composé de MM. Dorval, Wilfrid Labelle, J.-A. Séguin, J.-B. St-Laurent, A.-E. Paquette et J.-F. Champagne, pour rédiger la constitution et les règlements de la nouvelle société. » Une assemblée des paroissiens se tenait le 19 octobre 1914. La proposition suivante de MM. Wilfrid Labelle et G. Lachance n'eut pas d'opposition :

« Que ce dix-neuvième jour d'octobre 1914 soit « constituée une association ayant nom *Cercle social de la paroisse Sainte-Anne*, et que ceux qui « ont signé le rôle en soient membres fondateurs. »

Les élections sont rapportées dans la livraison de septembre 1919 du *Bulletin paroissial*. Nous y relevons les noms suivants :

Président: J.-A. Séguin. Vice-président: O. Létourneau. Secrétaire: R. Bélanger. Trésorier: Wilfrid Labelle. Auditeurs: Edouard Gaulin et Philias Carrière.

Liste des comités et leurs membres.

Comité de finance. Président: J.-I. Dionne. Secrétaire: J.-A. Leblanc.

Membres: W.-C. Labelle, J.-B. St-Laurent, L. Bissonnette, P.-L. Brisson, Joseph Laurin.

Comité des amusements. Président: A. Archambault. Secrétaire: Moïse Lavoie. Membres: Nap. Taylor, Eug. Labelle, Arthur Morin, L.-P. Moreau, Joseph Labrosse, Oswald Renaud, Azarius Lachance, E. Dorion, Jos. Whelan, F. Champagne, Dr J.-D. Dupuis, Pierre Labelle.



DIRECTEURS DU CERCLE SOCIAL, 1923, LORS DES FÊTES JUBILAIRES

Première rangée, bas, de gauche à droite: MM. O. Goulet, trés.; F. Lafortune, v.-p.; J.-I. Dionne, prés.; Rév. M. Scantland, chapelain;
 R.-H. Brisson, secrétaire; H. Ménard; rangée du milieu: MM. J.-E. Déry, L. Bissonnette, W.-C. Labelle, J.-B. Potvin, A. Groulx,
 A. Poirier, J. Hunault; 3e rangée: MM. J. Rattez, Albert Renaud, Eugène Marion, Elzéar Cyr, Eug. Charbonneau,
 O.-A. Dion, H. Legault, J. Caron, Ed. Gaulin.

Comité de décoration. Président: R. Thérien. Secrétaire: Jos. Mailhot. Membres: J.-A. Gauthier, P. Thérien, Lorenzo Carter, Damien Sauriol, Alfred Dubuc, René Perrier, Arthur Savard, Lucien Morin, René Lemieux, Aug. Lalonde, L. Brasseur.

Comité de surveillance. Président: E.-G. Lachance. Secrétaire: A. Monette. Membres: Éliodore Ouellette, Arthur Renaud, Jos. Rivet, D. Godbout, Arthur Périard, A. Chiquette, E. Gareau, J. Bédard, Jos. Forget, Jos. Philippe, Élie Renaud, Henri Lefebvre.

Comité de publicité. Président: Charles Leclerc. Secrétaires: Hector Ménard, Raoul Bélanger.

Comité de propagande. Président: D. Desrosiers, du Cercle Dramatique. Secrétaire: J.-H. Legault, du Cercle Brébeuf. Membres: F.-X. Déry, des Forestiers Catholiques, C. Bettez, de la St-Vincent-de-Paul, Armand Bériault, du Cercle social, F. Champagne, maître de chapelle à l'église.

La lutte scolaire trouva naturellement un foyer patriotique bien préparé à la Salle Sainte-Anne et dans le Cercle Social. D'importantes décisions y furent prises, mais ce n'est pas le temps d'en parler.

Interrogeons encore le Bulletin paroissial (même livraison, page 13):

« En différentes occasions, il fut aussi donné aux paroissiens, grâce à l'initiative du Cercle Social, d'entendre, à la Salle Sainte-Anne, nos meilleurs conférenciers, tels que: le 4 février 1917, M. l'abbé

Corbeil, nous entretenant sur « Samuel de Champlain », fondateur de Québec; le 4 mars 1917, M. l'abbé Lionel Groulx, causant sur l'histoire du Canada; le 21 avril 1917, l'abbé Thellier de Poncheville, aumônier militaire, nous parlant de l'héroïsme français lors des attaques allemandes sur Verdun; l'avocat Henri St-Jacques, Benjamin Sulte, le chanoine Lebel, Jules Tremblay, Albert Carle; et le 18 avril 1919, M. Henri Bourassa, venu à l'invitation du Cercle Brébeuf de l'A. C. J. C.

Ce fut à la salle Sainte-Anne qu'eut lieu aussi, les 25 et 26 février 1919, le grand Congrès des pères de famille canadiens français d'Ontario, organisé par l'Association Canadienne française d'Éducation d'Ontario, pour discuter le système scolaire, et trouver les moyens à prendre dans certains cas exposés par les congressistes. Ce congrès, présidé par le sénateur Landry, était honoré de la présence de NN. SS. Béliveau, archevêque de St-Boniface, et Latulippe, évêque d'Haileybury.

« Là: la Caisse Populaire, la Société St-Jean-Baptiste, le Conseil Local de l'Union St-Joseph, les Forestiers Catholiques, le Cercle Brébeuf de l'A. C. J. C., la St-Vincent-de-Paul, les Chorales de la paroisse et autres, ont leurs locaux, désignés et permanents, pour y tenir leurs réunions. »

Le Cercle Social donnait le 24 octobre 1920 une fête paroissiale de famille. On se serait cru aux temps qui suivirent la Cession, malgré le décor trop moderne de l'éclairage électrique et du chauffage à

l'huile. La partie récréative fut charmante. On dansa, mais les danses d'autrefois, qui avaient le don d'être gracieuses; les chansons n'avaient aucune tare de jazz; les contes et les historiettes amusantes ignoraient l'argot qui nous a envahi depuis les tranchées de la Grande Guerre.

Les *enterrements de vie de garçon*, qui eurent leur célébrité dans l'ancienne salle Sainte-Anne, ont été rarement ressuscités au Cercle paroissial. Les temps changent, les lois s'en mêlent, et les amusements se font secs.

Les officiers actuels du Cercle, élus à la séance du 26 janvier 1925, sont:

Président, M. Joseph-I. Dionne;

Vice-président, M. F. Lafortune;

Secrétaire, M. Roch-H. Brisson;

Trésorier, M. Thomas Brisson;

Comité des finances: MM. Eugène Marion, président; J.-A. Hudon, secrétaire; Eugène Charbonneau.

Comité des amusements: MM. Wilfrid Labelle, président; Joseph-Ernest Déry, secrétaire; A. Renaud, J. Caron, J. Huneault, J. Rattey, A. Poirier, E. Cyr, E. Savage, L. Vinet.

Comité de surveillance: MM. l'abbé W. Scantland; F. Lafortune, président; Albert Groulx, secrétaire; L. Bissonnette.

Vérificateurs: MM. H. Legault et Hector Ménard.

Neuf cent quatre-vingts membres actifs étaient inscrits au rôle du Cercle en 1921, à la suite du recrutement qu' dirigeait M. René Sauriol.

L'an dernier le mouvement des fonds accusait une somme de \$11,068.95.

Il y a donc en cet organisme fécond un sujet de fierté paroissiale.

(II) LA CAISSE POPULAIRE.

Elle est née le 31 mars 1912, nous dit le *Bulletin paroissial*, et son année financière a commencé dès le lendemain 1er avril. C'est à la suite du congrès des Canadiens français d'Ontario qu'elle s'est lancée dans le monde des affaires. L'Association d'éducation avait convoqué tous les nôtres au Monument national d'Ottawa, et M. le Commandeur Desjardins, de l'Ordre pontifical de saint Grégoire-le-Grand, fondateur des caisses populaires dans la province de Québec, et à vrai dire dans tout le Canada, s'était fait un agréable devoir d'expliquer aux congressistes le fonctionnement des caisses. M. Wilfrid Labelle, président de la section Sainte-Anne de la Société Saint-Jean-Baptiste, représentait la paroisse. Il fit un rapport concret de la conférence Desjardins à ses co-directeurs, et le Bureau obtint du curé, M. Myrand, que tous les paroissiens fussent invités à une assemblée, au cours de laquelle le projet de M. Labelle subit le feu de la discussion. L'épreuve se fit convainquante et l'assemblée résolut dans l'affirmative la proposition mise aux voix d'établir une caisse

paroissiale. La correspondance avec M. Alphonse Desjardins assura la question des détails. Mais comme, en définitive, c'est toujours l'assemblée des paroissiens qui décide à Sainte-Anne, on crut prudent de renvoyer à plus tard le lancement définitif de l'entreprise, et d'inviter le Commandeur à compléter de vive voix l'information qu'il avait déjà soumise par lettre. La réunion du 31 mars procura au fondateur des caisses un des plus consolants triomphes de sa vie, et les premières résolutions furent toutes maintenues.

Depuis lors M. Wilfrid Labelle a géré la caisse. Il en est donc à sa douzième année de service ininterrompu. Un journal d'Ottawa disait de lui en 1920:

« Il faut de l'héroïsme pour consacrer plusieurs
 « heures chaque soir, à cœur d'année, à la direction
 « d'une banque d'épargnes populaire. Plus le succès
 « de l'œuvre qui lui est chère alourdit son fardeau, le
 « rive à son bureau, l'enlève à son repos et à sa
 « famille, plus M. Labelle semble radieux; car il sait
 « que sa tâche n'est pas égoïste et que ses compa-
 « triotes en tireront quelque jour un profit sérieux.
 « Si le Commandeur Desjardins avait partout pour le
 « seconder des lieutenants aussi utiles, une armature
 « financière solide, formée de caisses fermement
 « assises, assurerait l'invulnérabilité de la race...
 « M. Labelle synthétise bien les vieilles vertus cana-
 « diennes: chrétien fervent, père de famille exemplaire,
 « citoyen dévoué, patriote convaincu. La haute estime
 « dont on l'entoure rend la juste note de son mérite. »
 (*Le Droit*)

Les fêtes du 1er mai 1920 donnent une preuve intéressante de la bonne popularité qui accompagne une tâche bien faite. On chômaît ce jour-là les noces d'argent de M. et Mme Wilfrid Labelle, et la paroisse voulut témoigner aux jubilaires la reconnaissance de tous, au moyen d'une démonstration publique.

Le mouvement financier de la caisse est très encourageant. En 1920 le boni sur les actions était de cinq pour cent et l'intérêt de trois et demi pour cent sur l'épargne. En 1924, ces chiffres étaient augmentés à six pour cent dans le premier cas et à quatre dans l'autre.

A l'école des Frères la caisse fait d'excellent travail. Les Frères Conrad, Martial, Alban, Quintilien, avec les élèves du cinquième cours, activent d'année en année les résultats. En 1923 les dépôts ont été de \$1,800.

A l'école Sainte-Anne Sœur Marie-Alfred, et à la classe Saint-Antoine Mlle Lalonde — classe des tout-petits — inculquent à leurs élèves le sens de l'économie.

Le dernier état financier, accusant le mouvement général au 1er décembre 1924, huitième mois de la douzième année, nous a été bienveillamment fourni. M. le gérant, auquel nous sommes redevable de cette information précieuse, a oublié de dire la part de son propre travail, qui nécessairement est énorme.

A titre documentaire nous donnons ci-dessous l'état de ce mouvement général:

MOUVEMENT GÉNÉRAL DEPUIS LA FONDATION AU 1er DÉCEMBRE 1924

Cet état donne le total des opérations depuis la fondation jusqu'à la date inscrite ci-dessus.

EN RENTRÉES:			EN EMPLOIS:	
Capital Social.....		\$50,599.85	Retraits sur Capital social.....	\$14,983.94
Épargne.....		1,545,003.20	Retraits sur Épargne.....	1,387,364.21
Remises au Portefeuille.....		252,121.10	Portefeuille (ou prêts).....	440,601.47
Emprunt.....			Remises sur Emprunt.....	
Taxe d'entrée.....	\$2,169.20		Intérêt sur Épargne.....	30,177.89
Bénéfices.....	72,408.44		Boni.....	9,000.88
		\$74,577.64	Dépenses.....	17,326.19
La taxe d'entrée et les bénéfices étant représentés par				
Intérêt sur Épargne.....	\$30,943.58		TOTAL.....	\$1,889,454.58
Boni.....	9,445.82		Caisse au.....	22,847.21
Dépenses.....	17,326.19			
Fonds de Réserve.....	8,800.00			
Fonds de Prévoyance.....	3,090.00			
Surplus.....	572.64			
Balance dans l'Encaisse actuel	4,399.41			
	\$74,577.64			
GRAND TOTAL.....		\$1,922,301.79	GRAND TOTAL.....	\$1,922,301.79

Nombre des sociétaires..... 1,465
 Nombre des déposants..... 1,133
 Nombre des emprunteurs.... 578

Certifiés conformes aux livres de la comptabilité.
 Ce 15ième jour de décembre 1924.

Wilfrid-C. LABELLE, *Gérant.*

Les Conseillers de Surveillance.
 Hector MÉNARD, J.-Henri LEGAULT.

Le Bureau de la Caisse, pour l'exercice 1924-25, comprend :

Chapelain, M. le chanoine J.-A. Myrand, curé;
Président, M. J.-I. Dionne;
Vice-Président, M. J.-Baptiste Potvin;
Gérant, M. Wilfrid-C. Labelle;

Directeurs: MM. E.-G. Lachance, V.-D. Godbout, Joseph Whelan, Joseph Laporte, J.-H. Proulx, E.-C. Désormeaux, Roch Brisson, Jean Huneault.

Commission de crédit: Président, M. L. Bissonnette; MM. J.-A. Hudon, Alb. Renaud, J.-I. Dionne, président de la Caisse, et le gérant Wilfrid Labelle.

Commission de surveillance: MM. Hector Ménard, J.-Henri Legault, L.-J. Châtelain et Louis Leclerc.

Cette vue d'ensemble, sur la Salle Sainte-Anne, ses joies, ses vicissitudes et ses œuvres, fait mieux comprendre comment l'idéal du premier curé, M. Alleau, l'ami du grand économiste Gérin-Lajoie, commence à prendre corps avec l'actif curé actuel et ses précieux lieutenants de l'exercice paroissial. Les œuvres durables sont longuement préparées, développées; elles rencontrent des oppositions fortes. Avec le temps vient la réflexion, et ce qui semblait tout d'abord être un simple lieu de délassement, paraît être en vérité la source même du civisme bien compris. Et c'est là l'histoire de la Salle Sainte-Anne.

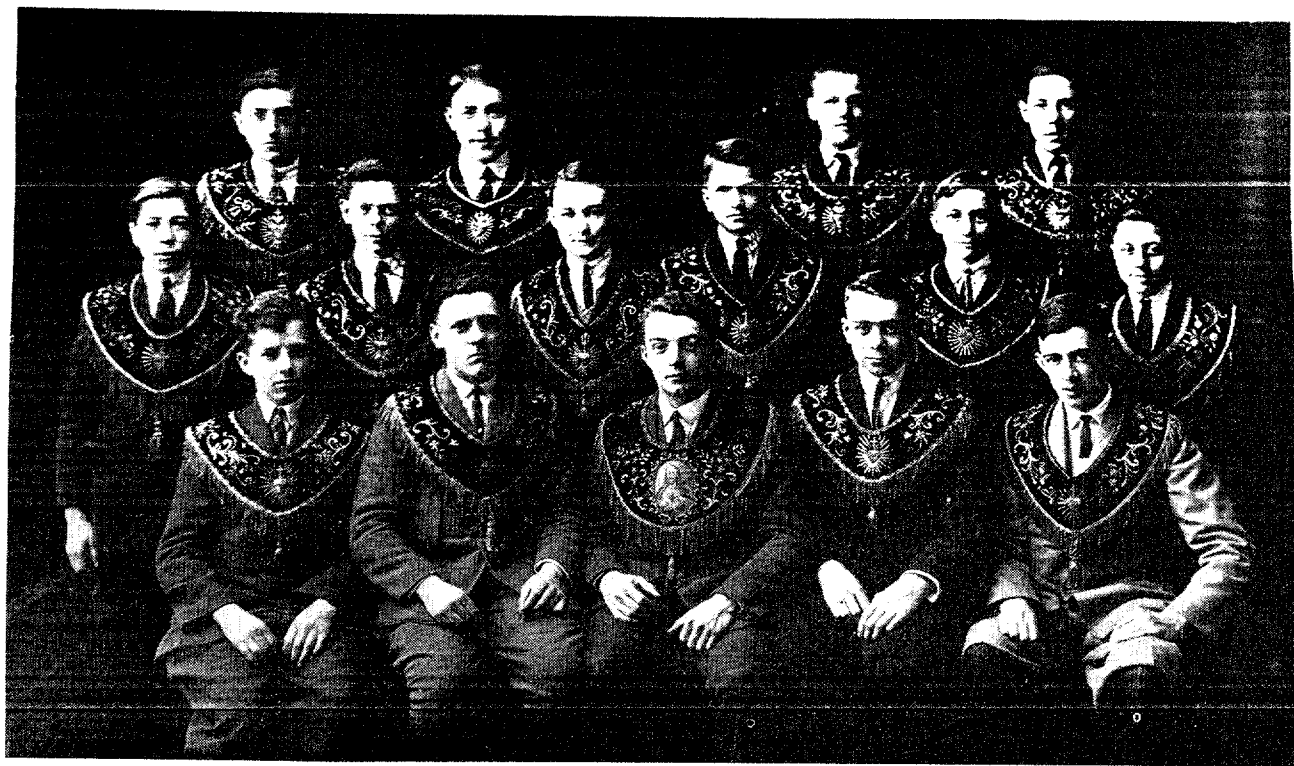
SOCIÉTÉS RELIGIEUSES ET MUTUALITÉ

C'est à l'école que les congrégations et sociétés paroissiales ont reçu la vie. Une fois arrivés à la période active de l'existence, les zélateurs ont voulu conserver leurs relations avec leurs anciens maîtres, ils ont continué de participer aux travaux des congréganistes, et se sont ramifiés dans des organismes d'adultes conformes à l'action sociale catholique. Les principes sont demeurés les mêmes, c'est-à-dire que la vie sociale s'est épanouie dans la paroisse avant d'étendre son action au dehors: elle a gardé comme base l'idée religieuse des années scolaires, appliquant à la vie publique les directives supérieures de la vie privée. Comme toutes les institutions humaines, les congrégations ont connu les misères de la lutte. Certaines sociétés ont péri. D'autres, ressuscitées, oublient aujourd'hui leur longue inaction. Autant qu'il a été possible de reconstituer les archives premières des sociétés, dont la plupart sont restées dans les ruines de la Salle Sainte-Anne, nous les avons consultées avec soin.

(a) *Sociétés masculines: Les amis du Sacré-Cœur.*

Lorsque les Frères purent s'installer dans leur petit logement de la Place Anglesca, à côté de l'ancienne école Dufferin où se tenaient les classes, ils orientèrent leur action vers la diffusion des bons principes par l'exemple des élèves eux-mêmes. Un

LES AMIS DU SACRÉ-CŒUR, 1923



Rangée du haut: L. Lalonde, J. Raymond, S. Milotte, A. Aubin.—2e rangée: A. Potvin, J. Bellemare, A. Larose, E. Lemieux, E. Jetté, L. Labelle.—rangée du bas: R. Lajoie, A. Provost, E. Labelle, (Président), H. Séguin, G. Hinchey.

certain nombre, parmi ces derniers, montraient une piété franche, dit le *Bulletin des écoles*, cité plus haut. « La pensée vint, pour les affermir dans leurs bonnes « dispositions, de les réunir en une société que l'on « placerait sous le vocable du Sacré-Cœur. Des « adhésions nombreuses répondirent aux premières « ouvertures, et les résultats désirés ne se firent pas « attendre. Aujourd'hui, bien des pères de famille, « les sociétaires d'alors, se souviennent avec recon- « naissance, de la généreuse impulsion donnée à leur « adolescence par la main apostolique qui dirigeait la « congrégation du Sacré-Cœur (M. Prudhomme?).

« Cependant l'œuvre restait incomplète tant « qu'elle se bornait aux élèves des classes. Le Frère « Directeur (Cantien) le comprenait tout le premier. « Il rêvait pour les anciens « d'une association qui « continuât le bien commencé à l'école. *Rien de « semblable n'existait encore au Canada*, mais on avait « l'exemple de la Société Saint-Labre, à Paris, et de « groupements analogues en de nombreuses maisons « de France. La plupart, florissantes, avaient eu des « débuts assez humbles. »

Douze jeunes gens, anciens congréganistes de l'école Brébeuf, formèrent le noyau de la section nouvelle qui fut adjointe à la Congrégation du Sacré-Cœur. Ce furent des agissants de la foi. Le chapelain, rappelé hors de la paroisse, y revint huit mois plus tard et put continuer son œuvre.

On n'a pas retrouvé au complet la liste du Bureau. Le jeune Joseph Bédard aurait été le

premier président de cette société, qui est en quelque sorte la cellule-mère d'où est sortie, en 1903, la société des Amis du Sacré-Cœur. Les Frères, on le sait, avaient quitté Ottawa en 1895, étaient revenus à Notre-Dame en 1900, et à Sainte-Anne en 1902 seulement.

Dès son accession à la cure en 1903, M. Myrand se souvint qu'il avait été chapelain en 1892 d'une congrégation dont l'action sociale périclita et finit par disparaître. Il la reconstitua avec M. Yvan Bériault à la présidence, M. Roch Brisson au secrétariat et plus tard à la vice-présidence. Le président actuel est M. Édouard Lemieux, et le vice-président est M. Aurèle Larose. Les élèves de l'école Brébeuf forment l'effectif. Au nombre des avantages de la confrérie, le Bulletin de 1908 indiquait: communion fréquente, réalisation visible des promesses du Sacré-Cœur, part spéciale aux biens spirituels de la société — prières, messes, communions, oraisons au décès, et les autres privilèges des congréganistes. Le conseil de 1908 comprenait: président, M. E. Lévesque; vice-président, M. Hector Ménard; secrétaire, M. Henri Legault; trésorier, M. R. Hurtubise; cérémoniaire, M. S. Hébert; chantre, M. Eugène Gaulin; bibliothécaire, M. L. Gauvreau; zélateur général, M. E. Desmarais. L'effectif était alors de quatre-vingts membres, tous élèves de l'école Brébeuf.

Citer ces noms d'il y a dix-sept ans n'est pas inutile. On retrouve parmi ces conseillers la plupart des jeunes qui aujourd'hui activent les œuvres paroissiales.

La société pour les hommes, la Ligue du Sacré-Cœur, compte un fort effectif et vient d'élire comme président M. Israël Desroches.

Puison dans les annales mêmes de la Société, et nous y trouverons, à la date du 15 juin 1917, ce qui suit :

« Depuis longtemps notre bon curé, M. l'abbé
 « Myrand, caressait l'idée de réorganiser dans la
 « paroisse Sainte-Anne la Ligue du Sacré-Cœur de
 « Jésus, qui avait été établie par le curé Prudhomme
 « le 25 décembre 1889 . . . M. Myrand fit venir un
 « missionnaire jésuite, le R. P. Prince, excellent
 « prédicateur, qui pendant cinq jours nous expliqua
 « ce qu'était la Ligue du Sacré-Cœur, ses obligations,
 « et les bienfaits que nous pouvions en tirer.

« Au delà de deux cents personnes donnèrent
 « leur nom le vendredi matin 15 juin 1917, fête du
 « Sacré-Cœur. Il y eut communion générale, et le
 « soir réception des membres. Le prédicateur désigna
 « d'abord ceux qu'il avait choisis pour former le
 « comité exécutif, et les invita à prendre place dans le
 « sanctuaire, où ils arborèrent le drapeau du Sacré-
 « Cœur. Puis les chefs de groupes et tous les Li-
 « gueurs furent appelés à la balustrade. Après la
 « présentation des insignes eut lieu la bénédiction du
 « Très Saint Sacrement, pendant laquelle le Président
 « lut à haute voix l'Acte de consécration au Sacré-
 « Cœur, au nom de tous les Ligueurs et de toutes
 « les familles de la paroisse. »

Le Bureau constitué lors de la cérémonie religieuse comprenait :

Directeur, M. le curé Myrand; président, M. Napoléon Taylor; 1er vice-président, M. L. Bissonnette; 2e vice-président, M. E. Quéry; secrétaire, M. J.-A. Leblanc; commissaire-ordonnateur, M. G. Blanchette; trésorier, M. E. Lévesque; conseillers-chefs de groupes, MM. T. Ouellette, A. Bériault, V. Savard, F. Boyle, Albert Philion, Joseph Forget, J.-E. Bédard, Joseph Déry, Napoléon Laporte, V. Lajoie, Wilfrid Labelle, O. Goulet, Olivier Dion, H. Legault, Roméo Roy, J.-E. Maillot, M.-A. Ménard, A. Cardinal, E. Dagenais, J.-A. Séguin.

L'Exécutif de l'année 1925 est formé comme suit :

Directeur, M. l'abbé W. Scantland, vicaire;

Président, M. Israël Desroches;

1er vice-président, M. J.-A. Hudon;

2e vice-président, M. J.-B. Saint-Laurent;

Secrétaire, M. Odvald Renaud;

Trésorier, M. L. Bissonnette;

Commissaire-ordonnateur, M. M. Philippe;

Conseillers: MM. W.-C. Labelle, Thomas Renaud, J.-E. Lachance, Joseph Forget, Télesphore Blanchette, A. Dubuc, J. Dufresne, F.-X. LeCavalier, A.-A. Pelletier, Azarie Ménard, Évariste Chartrand, Roméo Roy, H. Cyr, Théophile Laplante, Joseph Gaudreau, J.-B. Neveu, Napoléon Cardinal, J. Demers, R.-J. Bastien et Émery Dagenais.

La Saint-Jean-Baptiste — Section Sainte-Anne

Cette section était fondée en 1900 par M. l'abbé Alexandre Beausoleil, curé. Son premier bureau comportait :

Président, M. Charles Bettez;

Vice-président, M. Napoléon Taylor;

Secrétaire, M. Wilfrid Labelle;

Auditeur, M. V. Lemay;

Commissaire-ordonnateur, M. J. Bourdage;

Zélateurs, MM. G. Meilleur, F.-X. Déry, Oscar Lemieux, Joseph Dagenais.

En plus d'une orientation nationale qui étendait nécessairement son action à toute la ville et à tous les groupes français, la Saint-Jean-Baptiste, par ses succursales, secondait généreusement les œuvres paroissiales, et faisait preuve d'initiatives intéressantes. Ainsi la Section Sainte-Anne suggéra la reconstruction de la Salle paroissiale, la fondation de la Caisse Populaire. Depuis 1904, c'est elle qui fournit les prix annuels aux écoliers de la paroisse. L'importance de la section se définit assez bien par le trait que voici : Le 24 juin 1901, six cents paroissiens étaient dans les rangs de la procession, accompagnant deux chars allégoriques et se faisant précéder d'un corps de musique.

Les présidents de la section se sont succédé dans l'ordre suivant depuis la fondation :

1900 — 1901, M. Charles Bettez;
1901 — 1906, M. Napoléon Taylor;
1907 — 1917, M. Wilfrid Labelle;
1918 — 1919, Docteur J.-M. Laframboise;
1920 — 1925, M. Hector Ménard.

Le Bureau nommé en février pour l'année 1925, comprend les noms suivants:

Président, Hector Ménard; 1er vice-président, M. E. Quéry (échevin); 2e vice-président, M. Albert Groulx; secrétaire, M. Elzéar Cyr; trésorier, M. J. Forget; commissaire-ordonnateur, M. J. Rivet; vérificateur, M. J.-I. Dionne; représentants auprès de l'Exécutif central, MM. J. Burroughs et J.-A. Hudon; directeurs, MM. Thomas Brisson, Od. Renaud, Eugène Charbonneau, F. Lafortune (échevin), A. Renaud, et Eugène Labelle (ex-échevin).

Association Catholique de la Jeunesse

L'incendie de la Salle Sainte-Anne a détruit les précieuses archives de cette association, qui depuis 1910 faisait un beau travail de propagande dans la paroisse, par l'étude, la piété, l'action, la conférence et la chronique hebdomadaire fournie aux journaux catholiques. Autant qu'on a pu reconstituer l'histoire du Cercle Brébeuf, sa fondation remonte au mois de septembre 1910. Les premières séances se tenaient dans une des salles de l'ancienne résidence

des Frères, près de l'École Brébeuf. Les premiers directeurs du Cercle étaient:

Aumônier, M. l'abbé Myrand, curé;

Président, M. Joseph-E. Déry;

Vice-président, M. E. Foisy;

Secrétaire, M. Elphège Lalande;

Trésorier, M. Emile Lévesque;

Conseillers, MM. R. Dumoulin et Philippe Desjardins.

Dans le bureau de 1911-12, quelques changement se voient: ainsi un secrétaire-correspondant est élu, M. Hector Ménard, et M. Lalande devient secrétaire-archiviste. M. H. Bériault remplace M. Dumoulin au poste de conseiller.

Lors de la fondation, les membres suivants du Cercle s'étaient inscrits: MM. Arthur Morin, O. Aubry, E. Amyot, H. DesMarais, J. Lévesque, A. Thérien, R. Dumoulin, R. Brisson, J. LeCavalier, L. Neveu, J. Ouellette, E. DesMarais, Lucien Morin. Plus tard d'autres noms furent ajoutés, entre autres (ceux qu'on a pu retrouver en l'absence d'archives précises), MM. H. Legault, D. Paquet, D. Turgeon, H. Giroux, Arthur Ouellette, René Lemieux, Raoul Mercier, Thomas Brisson, L. Motard, A. de Niverville, R. Leclerc.

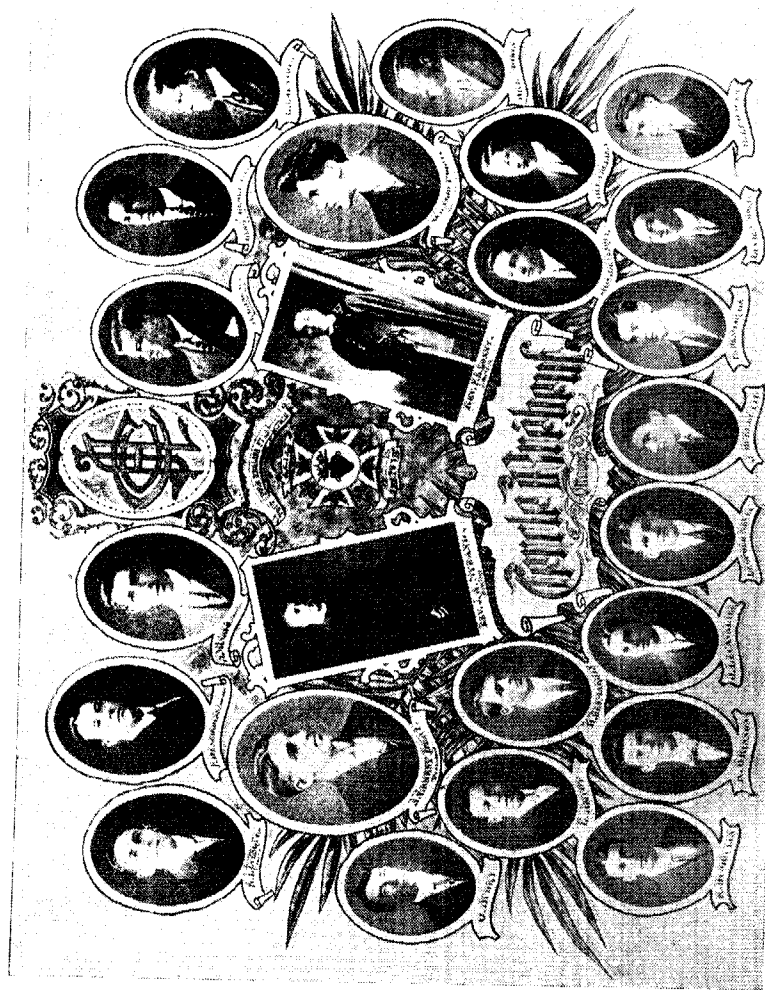
Les aumôniers successifs ont été MM. les abbés Myrand, Lombard, Bonny, Major, Olivier, Scantland et Croteau, vicaires.

Ont occupé la présidence depuis la fondation,
MM.

J.-E. Déry.....	1910-11
J.-E. Déry.....	1911-12
H. Ménard.....	1912-13
H. Ménard.....	1913-14
E. Lévesque.....	1914-15
E. Lévesque.....	1915-16
H. Legault.....	1916-17
H. Legault.....	1917-18
H. Ménard.....	1918-19
L. Motard.....	1919-20
E. Leclerc.....	1920-21
M. Clément.....	1921-22
M. Bureau.....	1922-23

Lorsque la deuxième salle Sainte-Anne fut construite, le Cercle quitta l'ancienne résidence des Frères et se donna un local permanent à la Salle Sainte-Anne même.

Le cercle d'études s'est alors intéressé activement aux débats académiques et aux travaux littéraires, auxquels tous les membres ont participé. Le 11 avril 1915 le Cercle Brébeuf inaugurait ses séances publiques. Le sujet discuté, « L'Iroquois en face de nos pères », avait été donné par M. l'abbé Sylvio Corbeil, aumônier de l'Union régionale. L'année suivante, le 7 mai, un débat entre MM. P. Turgeon et A. de Niverville, représentant l'affirmative, et MM. Raoul Mercier et D. Paquette, tenants de la



Cercle Brébeuf, A. C. J. C.; bureau de 1912.

négative, avait comme sujet épineux: « Le british fair play existe-t-il? »

Depuis lors, des conférences ont été données aux séances régulières du Cercle par les orateurs suivants: MM. les abbés Lionel Groulx, Beaudé (Henri d'Arles), Sylvio Corbeil, J. Beaudin, aumônier du Mont-Saint-Louis de Montréal; les RR. PP. Bonhomme, Rodrigue Villeneuve, Oblats de Marie-Immaculée; Dupuis, de la Compagnie de Marie et curé de Cyrville; MM. Eugène Rouillard, de la Société royale du Canada, l'honorable Sénateur Landry, président de l'Association canadienne française d'éducation d'Ontario, et Charles Leclerc, secrétaire-général de l'Union Saint-Joseph. D'autres conférences avaient été données au Cercle dans l'ancien local.

Le 3 septembre 1924, le Cercle reprenait ses séances interrompues par les vacances d'été, et décidait à l'unanimité, le 17 décembre, de changer le nom du Cercle Brébeuf en celui du Cercle Myrand, en l'honneur du curé. Le bureau fut constitué comme suit pour l'exercice 1924-25:

Président, M. Elzéar Labelle; vice-président, M. Georges Hinchey; secrétaire, M. Lauréat Lalonde; trésorier M. Hervé Séguin; 1er conseiller, M. Jean-Marie Bellemare; 2e, 3e et 4e conseillers, MM. Henriot Mayer, S.-E. Morissette, Arthur Whelan. Aumônier directeur, M. l'abbé J.-V. Croteau, vicaire. Les membres du cercle à l'heure actuelle sont MM. Dieudonné Robillard, Paul Roy, Wilfrid Thé-

rien, Louis Dagenais, Aurélien Mercier, Fernand LeCavalier, A. Aubin, A. Spénard, Emile Larose, Léo Berthelotte, Joseph Demers et Henri Mercier.

Un des membres du Cercle Brébeuf, M. Hector Ménard, a été élu à la présidence du comité régional en 1919.

Cette rapide revue des organismes masculins indique des noms à peu près toujours les mêmes dans la direction des œuvres paroissiales. Cela n'enlève rien au mérite des autres ouvriers de la bonne besogne, et cela prouve que les gens de Sainte-Anne sont guéris, du moins en apparence, d'une maladie paroissiale endémique — l'envie que tout le monde a de la présidence.

Les Forestiers catholiques à Sainte-Anne

La mutualité a toujours eu pour les Canadiens français un attrait particulier, depuis qu'elle s'est implantée largement dans les provinces. Presque toutes les sociétés de secours mutuels ont des adhérents à Sainte-Anne, comme les Artisans, la C. M. B. A. et quelques autres, mais elles n'ont pas toutes des *cours* paroissiales, ou succursales, comme l'Union Saint-Joseph du Canada et l'Ordre des Forestiers catholiques. La seule forme d'association qui répugne aux nôtres est la société secrète à tendance neutre ou areligieuse. On a beau dire, nos gens ne sont pas hermétiques, et songent plutôt à rendre publics leurs actes collectifs qu'à les tenir

cachés derrière les murs épais des loges, dans lesquelles il *pleut* assez souvent, comme on l'a vu à Montréal.

C'est M. Georges Racine, *organisateur général* des Forestiers, qui fonda la Cour Sainte-Anne No 348, en 1893. Les premiers affiliés dont les noms soient parvenus jusqu'ici étaient: M. le curé Beauchamp, M. Alfred Desjardins et M. Arthur Dugal père, qui facilitèrent énormément la propagande. Un zélé travailleur de toutes les œuvres paroissiales, M. Wilfrid Labelle a eu l'obligeance de nous communiquer les notes qui suivent sur le premier bureau de la Cour, comme cela s'appelle en mutualité américaine. Nous conservons nécessairement la terminologie officielle des charges, qui s'est acclimatée ici on ne sait trop comment ni pourquoi, et qui, en 1893, avait force de loi. Voyons ce bureau: Chapelain, M. Beauchamp, curé; *chef-ranger*, M. Alfred Desjardins, fonctionnaire; vice-chef ranger, M. Arthur Dugal; secrétaire-archiviste, M. Wilfrid Labelle; secrétaire-financier, M. Napoléon Taylor, facteur; trésorier, M. Adolphe Constantineau (décédé); médecin, le docteur Rodolphe Chevrier, chirurgien; conseillers, MM. Napoléon Meunier, Thomas Gagnon, Pierre Labelle, Francis Robert, Alphonse Desjardins (décédé), et François-Xavier Déry (décédé).

Les présidents du conseil, ou *chefs rangers de cour*, qui ont succédé à M. Desjardins, ont été MM. Arthur Dugal, Napoléon Boily, Louis Dauray (dé-

cédé), Napoléon Taylor, Amable-E. Spénard (décédé), Charles-J. Bettez, Louis Quirouette (décédé), Odilon Létourneau, Léonidas Bissonnette, Jean-Baptiste Potvin et A.-E. Paquette.

M. J.-A. Morin a rempli pendant vingt-cinq ans les fonctions de secrétaire-financier, et M. F.-X. Déry a tenu le trésor pendant la même période. M. Wilfrid Labelle est toujours secrétaire-archiviste. Lors du vingt-cinquième anniversaire de fondation de la cour en 1918, MM. Morin, Déry et Labelle ont reçu la médaille de la *Légion d'Honneur*, que l'Ordre distribue à ses meilleurs et plus assidus protagonistes.

La Cour Sainte-Anne est parmi les plus actives de la province, et compte actuellement deux cent vingt membres. Son bureau actuel comprend: Chapelain, M. le chanoine J.-A. Myrand, curé; chef ranger, M. A.-E. Paquette, épicier; vice-chef ranger, M. Jean Huneault; *ex-chef ranger*, M. J.-B. Potvin; orateur, M. G.-L. Payette; secrétaire-archiviste, M. Wilfrid Labelle; secrétaire-financier, M. J.-Eugène Marion; trésorier, M. Odilon Létourneau; syndics, MM. Hermas Lapointe, Auguste Poirier et Félix Larose; vérificateurs, MM. L. Bissonnette et J.-A. Hudon; conducteurs, MM. Eugène Major et Roméo Therrien; sentinelles, MM. Émery Ouellette et F. Fardais.

M. Wilfrid Labelle est aussi l'un des administrateurs provinciaux d'Ontario.

Chaque année les Forestiers catholiques orga-

nissent des concours urbains de quilles et de cartes (sans cagnotte). L'an dernier la Cour Sainte-Anne remportait d'emblée les deux coupes offertes pour les championnats. L'œuvre même de la société repose sur la charité, la fraternité, le secours mutuel.

La Musique à Sainte-Anne

Le corps de musique qu'on a toujours appelé la *Bande* de Sainte-Anne, par une audacieuse gallicisation du mot anglais *Band*, remonte à la première année de la paroisse, en 1873. Elle figure en public pour la première fois le 12 février 1874, aux funérailles de Mgr Guigues. La musique de Notre-Dame, déjà ancienne, s'était dispersée pour certaines raisons en 1873, et les instruments, vendus à l'enchère, avaient été immédiatement acquis pour la nouvelle paroisse de l'Est. Le corps débuta très modestement, on le conçoit, et son effectif demeura pendant quelque temps plutôt faible numériquement. Voici les quelques noms que nous avons pu recueillir quant aux musiciens fondateurs: tambour-major, M. Joseph Gareau; MM. Arthur Morin, Thomas et Arthur Dugal, Damien et Alfred Sauriol, Alfred Desjardins, Thomas Gagnon et J.-B. Boucher, directeur.

Des événements adverses forçaient pendant quelques années la musique à se taire, et les répétitions tenues dans l'ancien petit marché de la Place Anglesea, se voyaient suspendues au beau moment où l'équilibre se faisait dans les parties. La réorganisa-

tion date du premier stage de M. Routhier à la cure de Sainte-Anne, en 1880. L'ancien tambour-major de la reconstitution, M. Venance Dumoulin, a bien voulu nous communiquer ses souvenirs. Le bureau de cette année 1880 était le suivant: chapelain, M. J.-O. Routhier, curé; directeur, M. Thomas Vincent; président, M. Alfred Desjardins; secrétaire, M. Arthur Morin; trésorier, M. Alfred Sauriol; tambour-major, M. Venance Dumoulin; les instruments étaient répartis entre MM. Wilfrid Boyle et Joseph Durocher, pistons; Arthur Morin et J. Durocher, clarinettes; Charles Dufresne, Auguste Paquette, Duhaume Dumoulin, et Alfred Desjardins, altos; A. Blondin, baryton; contrebasses, MM. Arthur Dugal, Henri Ouimette, Eugène Dugal, Urgèle Grignon, E. Corbeil; grosse caisse, M. Alfred Sauriol; tambour, Thomas Davis; cymbales, M. Joseph Groulx; piccolo, M. J.-E. Asselin.

Vers le temps où la Garde Champlain fut établie à Ottawa, les musiques paroissiales se fusionnèrent et formèrent le corps de la Garde. La *bande* de Sainte-Anne disparut donc avec les autres, sans laisser plus de traces que l'ancien marché qui lui avait servi de local.

Une autre fondation des anciens jours qui n'a pas vécu longtemps s'appelait la Garde Léon XIII, fondée par M. le curé Myrand, et qui devait rehausser les cérémonies du culte à la cathédrale et partout où Monseigneur assistait aux offices solennels.

(b) *Congrégations féminines*

Les congrégations en honneur à l'école Sainte-Anne sont les plus anciennes. Elles comprennent la congrégation de l'Enfant-Jésus et la congrégation de Marie Immaculée.

La première enrôle toutes les aspirantes à la première communion. Le nom seul de la société nous dit que les congréganistes doivent surtout chercher à imiter l'Enfant-Jésus par leur obéissance à la maison et à l'école; qu'elles doivent se corriger de leurs défauts et bien dire leurs prières. La médaille distinctive des congréganistes est celle de l'Enfant-Jésus et de l'Ange gardien.

Une bonne sœur, en nous transmettant ces renseignements, ajoute non sans quelque malice bien féminine: « Il faut voir la dignité des cérémonies « lorsque, le ruban rose au cou, nos petites congréganistes chantent de tout leur cœur, et un peu sur « tous les tons, les cantiques d'usage. »

La Congrégation de la Très Sainte Vierge est une association religieuse dont le but est d'entretenir dans ses membres une ardente dévotion, un grand respect et un amour filial envers la bienheureuse Vierge Marie, dit l'annaliste. Grâce à cette dévotion et au patronage d'une si bonne mère, les jeunes filles réunies sous l'égide de l'Immaculée deviennent d'excellentes chrétiennes et cherchent sincèrement à se sanctifier.

A l'école Sainte-Anne, la congrégation de Marie

prépare les enfants à entrer plus tard dans la grande congrégation de la paroisse; plusieurs même en font partie avant leur sortie des classes, prennent part aux assemblées, aux exercices de la chorale, et aux œuvres communes. « Pour juger des bons résultats de cette association, il nous faudrait connaître les secrets de Marie... Le seul qui nous soit révélé jusqu'ici, c'est celui de la vocation religieuse parmi nos élèves." On a vu dans une autre page ces anciennes qui ont embrassé la vie du cloître et du couvent.

La congrégation des Enfants de Marie, section des adultes, a été fondée au temps de M. le curé Prudhomme. La première présidente fut Mlle Marie Dagenais, et la présidente actuelle est Mlle Germaine Lachance.

L'Apostolat de la Prière, organisé à l'école Sainte-Anne en 1890, doit sa fondation au R. P. Nolin, s. j., et à la Sœur Rocque, qui était alors directrice générale des écoles.

Pour gagner les indulgences attachées aux œuvres de l'Apostolat, l'essentiel est d'être inscrit aux registres et d'offrir sa journée au Sacré-Cœur. Les archives sont gardées à la maison-mère des Sœurs Grises. L'offrande se fait en classe chaque matin, selon la formule indiquée au bulletin mensuel; la communion réparatrice coïncide avec le premier vendredi du mois.

Les cérémonies des débuts sont restées profondément gravées dans la mémoire des anciennes. M.

Prudhomme avait un secret talent de donner aux fêtes congréganistes un cachet de grandeur et de piété qui se retrouve rarement. Cependant, la fête du 8 décembre 1920 paraît avoir égalé ces déploiements du siècle dernier. Dans l'après-midi, douze jeunes filles se sont consacrées à la Sainte-Vierge. Leur adhésion a porté à 187 le nombre des sociétaires.

Les Dames de Sainte-Anne forment une congrégation que M. Prudhomme fonda dès son arrivée à la cure de Sainte-Anne. La première présidente fut Mme Sévère Desjardins. La présidente actuelle est Mme Thomas Renaud. L'effectif est très nombreux, et les membres sont reconnues pour leur dévouement complet à toutes les œuvres méritoires.

La Société Sainte-Elisabeth, fondée aussi par M. Prudhomme, eut pour présidente Mme Elie Renaud. La présidente actuelle est Mme Napoléon Mercier. Son objet est de compléter par l'œuvre féminine les travaux de la Saint-Vincent-de-Paul. Les membres font de la couture pour les pauvres, et s'intéressent d'une façon particulière aux malades nécessiteuses. La société a d'admirables états de service.

Pendant quelques années la paroisse Sainte-Anne eut une succursale de la Fédération des Dames canadiennes françaises d'Ottawa. Dans la plupart des entreprises de charité, œuvres de guerre, œuvre des layettes pour les régions dévastées de France et de Belgique, aides aux écoles françaises d'Ontario, la section Sainte-Anne tint le premier rang pour la générosité simple et l'action empressée. Des raisons



DAMES DE LA SOCIÉTÉ SAINTE-ÉLISABETH

De gauche à droite, première rangée (bas): Mmes E. Aucouturier, G. Boivin, N. Mercier, B. St-Laurent, J. Lacroix, J. Boisvenu; rangée du milieu, Mmes R. Major, N. Bernier, E. Savage, J. Boyle, Albert Phillion, William Carter, C. Huard, M. Gaumond; rangée du haut, Mmes A. Roy, J. Laframboise, R. Blanchette, I. Ouellette, E. Laviolette, L. Charbonneau, J. Forget, Arthur Tassé.

majeures entraînèrent la dissolution de la section il y a trois ou quatre ans, après la guerre, et les œuvres que faisait autrefois le groupement sont aujourd'hui conduites par les membres de la Sainte-Elisabeth et par les Dames de Sainte-Anne, avec l'aide des Enfants de Marie.

Le Tiers-Ordre, fondé par M. le curé Prudhomme en 1891, n'existait déjà presque plus en 1894. Les tertiaires suivaient les exercices à l'église des Capucins d'Hintonburg. M. le curé Myrand rétablit la société en novembre 1921, et Mme Arthur Tassé fut élue présidente de l'Ordre reconstitué. La présidente d'aujourd'hui est Mme J.-B. Richard. La première présidente de la fondation en 1891 fut Mme Joseph Archambault. Mme Octave Dionne lui succéda.

L'Œuvre des tabernacles, une des premières qui fut constituée au Canada, doit sa fondation à M. le curé Myrand. Jeanne Leber est la fondatrice de l'association, et les premiers travaux remontent à 1695. Jeanne Leber s'appliquait à Ville-Marie (Montréal) au service des églises, et donnait tous ses instants à la réparation et à la confection de la lingerie d'autel. Avec des années difficiles qui vinrent troubler l'évolution de la colonie française, l'Œuvre des tabernacles s'effaça, et il nous faut sauter à 1886 pour en voir la restauration, pendant l'administration de Mgr Ignace Bourget.

En plus de la lingerie d'autel, l'Œuvre donne aux églises et aux missions pauvres tous les objets



L'ŒUVRE DES TABERNACLES, GROUPE DE 1923

1ère rangée en bas: Meslles **L. Roy**, **R. A. Boyer**, **A. Gravelle**, **G. Labelle**, **L. Charbonneau**, **G. Bettez**, **E. Noël**; 2ième rangée: **E. Tussé**, **O. Charbonneau**, **G. LeCavalier**, **G. Desjardins**, **R. Larose**, **A. Noël**, **A. Delorme**; 3ième rangée: **A. Bettez**, **C. Labelle**, **C. Séguin**, **B. Bettez**, **E. St-Laurent**, **A. Matton**, **D. Denault**.

nécessaires au culte. Ses services, jusqu'ici, ont été considérables.

Lorsque M. le curé Myrand lança du haut de la chaire son appel aux jeunes filles de la paroisse, quarante inscriptions furent immédiatement consignées au registre. Voici les noms de ces fondatrices:

Présidente, Mlle Dorilda Boyer; Directrice, Mlle Eugénie Tassé; Secrétaire, Mlle Maria Mathieu; Trésorière, Mlle Gratia Labelle; membres: Mlles Philomène St-Laurent, Béatrice LeCavalier, Ida Guénette, Alida Gravel, Gratia Guénette, Émélie Desroches, Clérina Ouellette, Oliva Charbonneau, Eva Noël, Léona Charbonneau, Claudia Demers, Séphora Tassé, Cécile Ménard, Eugénie Séguin, Marie-Blanche Morin, Élisabeth Mathieu, Florence Berthelette, Alice Tremblay, Albina St-Denis, Yvonne Vermette, Bertha Labelle, Annette Côté, Rose-Alma Boyer, Blanche Lévesque, Lucia Clément, Rhéa Larose, Annette Vermette, Antoinette Clément, Rita Roy, Florisca Charbonneau, Béatrice Labelle, Élisabeth Rochon, Aurore Noël, Eva Noël, Bertha Bettez, Marie-Lse Bellemare, Marie-Lse Bergevin, Lorenza Lafleur.

Les réunions se font les lundis soirs à la Salle Saint-Antoine, que M. Myrand a mise à la disposition des zélatrices.

Une autre œuvre féminine de la paroisse est la bibliothèque tenue à la salle Sainte-Antoine. Les livres viennent de la bibliothèque publique d'Ottawa (Carnegie) et sont changés périodiquement.

Ces œuvres diverses, à quelque sexe qu'elles appartiennent, ont créé l'esprit de paroisse le plus solidement étayé qu'on ait de longtemps observé en Ontario. Et cet esprit s'est fait l'ennemi juré de l'esprit de clocher, toujours étroit, qui nuirait aux organismes les plus robustes. Chaque groupe travaille dans sa sphère propre, mais au moindre appel peut centraliser sa direction sous l'autorité du curé et faire œuvre collective à laquelle rien ne résiste, ni malheur, ni contretemps, ni souvent mauvaise volonté, personnages qui figurent aujourd'hui dans la vie active autant que dans les anciens mystères.

Une œuvre paroissiale importante, le Conseil de l'Union Saint-Joseph, mérite en 1925 un chapitre à part, qu'on lira à la fin du présent volume.

TROISIÈME PARTIE

Vers l'avenir

I

M. LE CURÉ MYRAND

I

M. LE CURÉ MYRAND

Quelques mots de biographie

1866 - 1923

UNE maison de bois, blanche aux parements verts, qu'on retrouve aujourd'hui déguisée, et portant les numéros 165 et 167 de la rue Saint-Patrice, dressait en 1841 sa frêle silhouette auprès de l'église Notre-Dame.* Basse, et à cause de cela paraissant allongée, elle occupait une étroite lisière de verdure qui touchait à la rue, et s'appuyait à l'arrière sur les jardins de la Paroisse. Un ouvrier l'avait construite pour l'habiter avec sa famille, assez nombreuse. Il était charitable, et le temps qu'il ne

* Cette maison doit être démolie pour faire place au nouveau palais épiscopal.

donnait pas à son gagne-pain de menuisier, il en dépensait les heures aux œuvres de bienfaisance.

C'est ici, dans cette maison blanche, que les premiers Oblats trouvèrent un gîte, lorsqu'ils vinrent en 1844 s'établir à Bytown. Ils acquirent bientôt l'habitation voisine, du côté ouest, et quand les Sœurs Grises fondèrent en 1845 l'hôpital général (février), le P. Telmon négocia avec M. Lavoie l'achat de la maison blanche aux parements verts, et cette dernière fut, au mois de mai suivant, aménagée pour le traitement des malades et la tenue d'une école. Pendant vingt années environ les religieuses y demeurèrent. Elles quittèrent ce premier local le jour où elles purent entrer dans le nouvel hôpital (rue Water), dont l'inauguration *officielle* prend date en 1866.

De 1887 à 1900 la maison abrita les Sœurs du Précieux Sang, et changea ses parements verts en parements rouges. Depuis l'installation du cloître à Ottawa Sud, l'ancien hôpital est rentré dans la vie silencieuse des ordinaires habitations, et son histoire s'est tue. Aujourd'hui exhaussée, transformée, et rendue méconnaissable à force de maquillage, la débutante de 1841 est une vieille radoteuse dont la figure informe ne dit plus rien au passant. Mais si nous la rendons à sa grâce primitive, si nous enlevons la peinture jaunâtre et pesante qui la recouvre, et si nous reculons de cinquante-neuf le calcul des années, nous trouvons dans ses murs une brave famille québécoise que la venue d'un fils comble de joie.

C'est en effet ici que le 23 avril 1866 est né Joseph-Alfred, fils de Jean-Baptiste Myrand et de Caroline Williams.

M. J.-B. Myrand exerça longtemps les fonctions de maître de poste au Sénat. Il était cousin germain de M. Ernest Myrand, de la Société Royale du Canada,—lequel a largement enrichi nos collections folkloriennes,—et beau-père de M. Eugène Rouillard, aussi de la Société Royale. Mme Myrand était d'origine écossaise.

En baptisant le nouveau-né le 24 avril de cette année 1866, le P. Dandurand, alors vicaire-général, ne manqua pas de prédire un avenir sacerdotal à l'enfant qui naissait dans un logement où deux fois déjà s'étaient fait entendre les offices de la vie religieuse. L'éducation du jeune Myrand fut tout naturellement orientée vers la réalisation des vœux exprimés autour de son baptême. La famille, pendant les intersessions du Parlement, habitait Québec. Joseph-Alfred entra à l'Académie Saint-Jean-Baptiste, que dirigeaient les Frères des Écoles Chrétiennes, et fit sa première communion sur la paroisse Saint-Jean-Baptiste, avec les élèves, le 11 mai 1876. Cinq ans après il était admis au Petit Séminaire de Québec, et venait en 1888 faire sa théologie au Grand Séminaire d'Ottawa. Le 3 juillet 1892, en la solennité du Précieux-Sang, il recevait les ordres sacrés.

Par une coïncidence que voulut Mgr Duhamel, M. Myrand fut ordonné, en même temps que M. Isidore Garon, de Saint-Denis-de-Kamouraska, dans

la chapelle du Précieux-Sang, c'est-à-dire dans la maison même où il était né. Les anciens nous affirment que la cérémonie eut un cachet archaïque très édifiant. Tout ce que le sanctuaire pouvait contenir de parents, d'alliés et d'amis étaient présents.

VICAIRE À SAINTE-ANNE

Aussitôt après son accession à la prêtrise, M. Myrand allait au presbytère de Sainte-Anne à titre de vicaire, et Mgr l'archevêque, qui cachait un fond de bonne gaïeté sous un extérieur plutôt rigide, dit en badinant au nouveau titulaire: « Etudiez bien la paroisse, vous en serez curé un jour ». En attendant le vicaire ne tarda pas à connaître intimement la population de Sainte-Anne, et il s'attacha corps et âme aux œuvres du curé M. Beauchamp, qu'il seconda avec intelligence. Son initiative a laissé un impérissable souvenir chez les paroissiens, surtout chez les écoliers d'alors, dont il fut le guide prévoyant. Il imprima au Cercle dramatique de la Salle — il en était directeur, — un vigoureux essor, et protégea un jeune violoniste de talent, M. Albert Tassé, auquel il ménagea un triomphe à Rideau Hall. M. Tassé est aujourd'hui l'un des plus renommés professeurs de violon du Canada. Le hasard permit bientôt au jeune instrumentiste de rencontrer au Mont-Saint-Louis de Montréal deux autres violonistes dont la carrière est devenue brillante, Chambord Giguère, de Woonsocket, R. I., primé au Conserva-

toire de Paris, et Henri Arnoldi, qui eut une période de belle renommée à Montréal.

M. Myrand voulait que les écoliers de Sainte-Anne fussent dirigés vers les carrières qui leur convenaient le mieux selon leurs talents propres, et il surveilla de près l'orientation des études conformément à ce principe. Combien de praticiens de toutes les sphères lui sont aujourd'hui reconnaissants de sa perspicacité!

A BILLINGS' BRIDGE

Le 10 octobre 1894, M. Myrand était promu à la cure de Saint-Thomas-d'Aquin, Billings' Bridge, et se voyait en même temps chargé de desservir la mission Saint-Laurent d'Eastman (aujourd'hui Carlsbad Springs). Dans cette ambiance nouvelle qui laissait plus d'amplitude à son esprit d'entreprise, il eut beaucoup à faire, mais en dépit de ses travaux nombreux, les heures rapidement employées ne purent lui faire oublier ses premiers amis. Eux non plus ne l'avaient pas oublié. A peine était-il installé que les membres du Cercle dramatique de la Salle venaient le relancer chez lui, sous prétexte de le remercier des services passés. Plusieurs des délégués de Sainte-Anne sont aujourd'hui disparus. Une adresse de circonstance, présentée par M. H. Chatelain, avocat, disait les regrets du Cercle en même temps que ses vœux. Après la réponse traditionnelle du *héros*, M. Victor Lepage (décédé) chantait une improvisation de son cru, que des humoristes n'auraient pas craint

d'attribuer à la *Marseillaise du Sous-Préfet*. Des discours inévitables suivaient la reprise en chœur du refrain, et parmi les orateurs de la circonstance, M. Jules Philion, avocat, un des beaux talents de la région, se faisait remarquer par l'art délicat de son éloquence. Il a plus tard mis au service de la cause française, à Sturgeon Falls, les précieux dons de sa dialectique. Un autre orateur de la fête, M. Edouard Aubé, vétérane du journalisme, est mort il y a quinze ans, comme M. Thomas McNicoll.

L'église de Saint-Thomas avait été rasée par un cyclone en 1887, et plusieurs personnes étaient restées sous les ruines. Les reconstructions, inaugurées le 3 février 1889, demeuraient incomplètes à l'arrivée de M. Myrand. Celui-ci ne tarda pas à parfaire les ouvrages commencés. Des *artistes* d'Ottawa, dont quelques-uns accusaient de réelles aptitudes, n'ont pas perdu le souvenir d'une messe de minuit à Billings, en 1894. L'organisateur de la fête musicale, celui qui devait bientôt s'appeler *le vicaire laïc* de la paroisse, M. Martial Côté, recevait chez lui dans la soirée du 24 décembre quelques amis qui allaient voir à la musique de la messe.

Pour l'occasion, M. Louis Gauthier s'était transformé en maître de chapelle, oubliant le bureau de dessinateurs et de cartographes dont il était chef au ministère de l'Intérieur; il avait chanté un *Ave Maria* de sa jolie voix de baryton, à l'Offertoire. On sait que M. Gauthier est le père de la célèbre prima donna canadienne, Eva Gauthier, qui fait fureur aux

Etats-Unis, et d'une autre musicienne distinguée, Mlle Juliette Gauthier, professeur de chant et de violon à New-York. M. Kearns touchait l'orgue. Mme Siméon Lelièvre, en plus de sa participation aux morceaux d'ensemble, avait interprété le *Minuit, Chrétiens* d'Adolphe Adam, et un vieux *Noël*. M. Martial Côté, qui fut plus tard chef des libérations au ministère de la Justice, choisit un *O salutaris* de Lambillotte. Le chœur paroissial avait comme renfort, en plus des solistes nommés, Mmes Pouliot et Genest, MM. Samuel Genest, Alphonse Lusignan l'intéressant écrivain, Ernest DesRosiers et le capitaine Pouliot, gens connus de tout l'Ottawa de 1885 à 1900 environ. Les Noëls que nous légua la France figuraient à la messe de l'aurore, nécessairement.

Mgr Diomède Falconio, délégué du Saint-Siège, visitait Billings Bridge le soir de Pâques 1900. Toute la paroisse lui fit hommage. Les discours français et anglais de Son Excellence et du Curé eurent du retentissement dans la presse. La musique sacrée était pour l'occasion confiée au P. Bernèche, o. m. i., et à Mlles Myrand. L'église, restaurée et généreusement embellie, semblait trop petite pour la foule paroissiale, qui retrouverait enfin, après treize années, son temple remis à neuf.

M. Myrand, à Sainte-Anne comme vicaire et à Saint-Thomas comme curé, avait manifesté des qualités d'administrateur qui le firent appeler au secrétariat de Mgr Duhamel, le 29 septembre 1902.

Nommé à la cure de Sainte-Anne, il commençait le 10 décembre 1903 un ministère qui lui valut en novembre 1923 la dignité de chanoine honoraire au chapitre métropolitain d'Ottawa.

DES TRANSFORMATIONS

Depuis treize ans la fumée des cierges, qui ont sans interruption grillé leurs mèches devant les autels, colle une lourde fugiline aux voûtes; la nef s'imprègne de tous les encens brûlés et, se couvrant de suie, prend la teinte veloutée des vieux sanctuaires d'Europe. Mais les foules débordent les murs, trop étroits pour l'affluence, et elles veulent de l'espace et de la lumière; elles vont changer la physionomie de l'église, et jusqu'à l'extérieur porter la main sur l'ancien galbe, sous prétexte de rajeunir l'ensemble. La flèche en tôle, mordue par le soleil, la neige et la pluie, rompra ses arrêtes et se muera en clocher moderne. Deux clochetons couronneront les montants de la façade. Des verrières allumeront des feux mordorés là où le verre dépoli ou décoloré jetait son jour diffus dans le chœur et sur le pourtour. Tous ces travaux et modifications susciteront dans la paroisse de généreux mouvements de bourse, dont quelques-uns sont conservés par la chronique mensuelle du Bulletin, et comptent bien passer à la postérité locale à titre d'exemple. Ainsi l'on relève chez les souscripteurs des verrières à sujets religieux, les offrandes suivantes:

1. Marie Reine des Cœurs, don de la Congrégation des Enfants de Marie; 2. La Sainte Vierge présentant le rosaire à saint Dominique, Dames de Sainte-Anne; 3. La naissance de Jésus, M. Wilfrid Bouvrette; 4. La sainte Famille, M. Édouard Gaulin; 5. L'apparition du Sacré-Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie, M. J.-B. Myrand; 6. Jésus bénissant les petits enfants, Mgr J.-O. Routhier, v.g., ancien curé; 7. La fuite en Égypte, M. le curé Myrand; 8. Présentation de Jésus au Temple, docteur F.-X. Valade; 9. Mort de saint Joseph, M. Eugène Labelle, échevin; 10. L'agonie du Christ au jardin des Oliviers, MM. Joseph Forget et A.-Émile Paquette; 11. Le Crucifiement, M. Élie Renaud, fils; 12. L'Annonciation, Union des maçons (pierre et brique); 13. Jésus remettant les clefs à saint Pierre, membres du conseil Sainte-Anne de l'Union Saint-Joseph du Canada; 14. La Visitation, Cour Sainte-Anne des Forestiers catholiques; 15. Saint-Jean-Baptiste, membres de la Société Saint-Jean-Baptiste, section Sainte-Anne; 16. Saint-Vincent de Paul, conférence de la Saint-Vincent, paroisse de Sainte-Anne; 17. L'apparition de la sainte Vierge à Bernadette Soubirous, Mme J.-B. Myrand; 18. Rosace de la tribune de l'orgue, MM. Napoléon Taylor, Arthur Morin fils, Joseph Laurin et René Morin, aujourd'hui curé de Perkins.

Chaque verrière, au dire des annales, a coûté \$125.00. Toute l'ancienne vitrerie est remplacée.

Divers dons particuliers d'objets destinés au

culte viennent s'ajouter. Quelques-uns sont dignes d'attention comme œuvres d'art, ainsi: 1. Complet d'ornements sacerdotaux, chape, chasuble, dalmatiques, huméral, étole pastorale, don de M. le Curé Myrand. La remarquable broderie en fil d'or vient du couvent des Filles de la Sagesse, Ozone Park, Brooklyn, N. Y. où l'on a évidemment conservé les meilleures traditions. 2. Trois aubes de beau dessin et quatre paires de rideaux pour les confessionnaux, don de Mlle Eugénie Tassé; 3. Nappe d'autel, Mme Joseph Tassé; 4. Croix et candélabre pour le maître autel, M. J.-A. Hudon; 5. Deux anges adorateurs avec électroliers, dames de la paroisse; 6. Statue de sainte Anne, M. J.-B. Barnabé; 7. Statue de la sainte Vierge, enfants de Marie; 8. Statue du Sacré-Cœur, élèves de l'école Brébeuf; 9. Crèche de l'Enfant Jésus, à quatorze personnages, M. Valmore Groulx; 10. Encensoir, M. Yvan Bériault; 11. Thabor en or, M. Joseph Lévesque, fils; 12. Électroliers pour la tribune des chantres, la Chorale; 13. Électroliers pour la sacristie, M. Eugène Lecompte; 14. Banquette en chêne blanc, MM. C. LeClerc et compagnie, Montréal; 15. Porte-cierge en bois sculpté (cierge pascal), M. Joseph Dagenais (rue Nelson); 16. Trois paires de *bouquets* métalliques pour le maître autel, M. Michel Ouellette; 17. Fourniture et pose du marbre décoratif dans l'église, M. Joseph-P. Laurin; 18. Trois paires de *bouquets* métalliques pour l'autel de la Sainte-Vierge, les élèves de l'école Sainte-Anne; 19. Travaux divers de M. Joseph Tassé, valeur \$50.00.

Semblables détails paraissent fort intéressants quand ils s'appliquent aux siècles passés; pourquoi le seraient-ils moins quand les contemporains sont en vedette?

Cloches et musique

Les restaurations dont nous venons de parler remontent à 1907 et 1908. Les cloches viendront célébrer la Noël de 1910. Le 4 décembre une foule considérable de paroissiens et d'amis se présentera à l'église, ou l'administrateur du diocèse, Mgr J.-O. Routhier, ancien curé de Sainte-Anne, présidera le solennel baptême des annonciatrices paroissiales, nouvellement arrivés de la fonderie savoyarde Paccaud. Le sermon du P. Dallaire, O.P., expliquera la mission des cloches, et les symboles qu'elles déterminent. Le *Temps* du 5 décembre nous assure que les baptisées avaient été pour la circonstance décorées, ou habillées, par Mmes O. Barrette, E. Renaud, Émery Gauvreau, Édouard Gaulin et Charles Bettez.

La première cloche, pesant 1,500 livres et donnant le *Sol* grave, porte les armes du Pape et du Canada, et une inscription latine qui signifie: Voix de la joie et du salut dans le temple des justes.

La deuxième, *La*, du poids de 1,100 livres, est à l'effigie du Sacré-Cœur et de l'adoration du Très Saint Sacrement par les anges: sa devise est « Que votre règne arrive », avec l'inscription: « J.-O. Routhier, administrateur sede vacante, 1910 ».

La troisième donne le *Si*, pèse 800 livres, porte l'Immaculée Conception et le saint cœur de Marie, avec la devise: « La droite du Seigneur m'a faite vertueuse; elle m'a exaltée ».

La quatrième, *Re*, 500 livres, représente le Bon Pasteur et saint Joseph, et donne comme devise « Et mon âme, Seigneur, exaltera ta gloire », avec l'inscription « Joseph-Alfred Myrand, curé de la paroisse. »

Ces quatre cloches étaient destinées à l'église elle-même. Une cinquième allait être installée sur l'école Brébeuf. Elle donnait le *Sol* à l'octave, et pesait 200 livres. Sur ses flancs étaient les effigies de saint J.-Baptiste de la Salle et du Sacré-Cœur, avec la devise « Cet homme a tout compris ce que le Seigneur lui a dit », et l'inscription « Frère Téréntien, directeur de l'école Brébeuf, 1910 ».

Un mécanisme Gloria assure le fonctionnement électrique du carillon. L'installation complète coûte \$1,245, et la quête de la cérémonie rapporte au delà de \$1,000.

L'harmonie du clocher est maintenant plus belle que la musique de l'orgue, devenu vieux ou ne répondant plus aux travaux de la chorale. (L'orgue est à St-Charles de Clarkstown). Un instrument nouveau, sorti des ateliers de la Compagnie d'Orgues de Saint-Hyacinthe, remplace l'ancien, et son inauguration est confiée à un organiste désormais célèbre, M. Amédée Tremblay, actuellement soliste



CHOEUR PAROISSIAL, TÉNORS.

Rangée du haut: MM. L. Lachance, A. Monette, J. Burroughs, C. LeBlanc, L. Langlois.—rangée du milieu: MM. E. Carrière, S. St-Denis, Émile Richard, S. Bordeleau, Oscar Goulet, G. Lachance.—rangée du bas, MM. J. Lachance, G. Dixon, V. Vermette, Ant. Lacroix, Léopold Lachance.



CHŒUR PAROISSIAL, BASSES ET BARYTONS

Rangée du haut: MM. Georges Pelletier, Réal L'Écuyer, Rod, Richard, O. St-Laurent; rangée du milieu, MM. Henri Vermette, Alfred Taillefer, P. Boyer, Jos. Desbiens; rangée du bas, MM. Ed. Bourgault, René Blanchette, J.-Victor Vermette, directeur; Charles Pinard, René Sauriol.

des grandes orgues à ciel ouvert de San Diégo, Californie. Le 23 juillet 1914, M. Tremblay interprète la *Suite gothique* de Boëllmann; une *Pastorale* de Guilmant, l'*Intermezzo* de Callaërts, une *Fanfare* de Lemmens, l'*O Filii* de Baptiste, un *Menuet* et *Cortège nuptial* de sa propre composition, et enfin une marche triomphale de Boëllmann. Toutes les ressources du bel instrument sont mises en valeur par la maîtrise du virtuose, que Joseph Bonnet admirait si profondément, et le concert demeure parmi les plus beaux qui aient été donnés à Ottawa depuis vingt-cinq ans. Le sermon du Père Richard, maintenant supérieur de la Compagnie de Marie à Saint-Laurent-sur-Sèvre, est à la hauteur de la musique, et commente le sens de la musique religieuse. M. Henri Lefebvre, maître de chapelle au Sacré-Cœur d'Ottawa, ancien directeur de la chorale Sainte-Anne, conduit la partie vocale. Les solistes, MM. A. Poulet et Armand Lacroix, se montrent digne d'un choix qui les honore. Une première audition d'un *Ave Maria* pour voix égales, de Tremblay, est à noter. Bien qu'elle ne contienne aucune réminiscence pérosienne, elle a cependant un cachet qui l'apparente avec la meilleure musique religieuse moderne. Les autres pièces chorales comprenaient: *Tu es Petrus*, Hiltberger; *Prière à la Vierge*, Gounod; *Pater Noster*, Niedermeyer; *Tantum ergo*, Berckel, et pour finir, *O Canada!* d'Amédée Tremblay (harmonisation nouvelle du chant de Calixa Lavallée). Pour ceux qui aiment les précisions méticuleuses,



CHORALE DE SAINTE-ANNE, GROUPE DE 1923, "ÉCOLIERS" ADJOINTS AU CHŒUR

Rangée du haut: M. St-Jean, L. Labelle, A. Bissonnette, R. Lagassé, J. Rowan, H. Maillet. — 2^e rangée: R. Landry, J.-M. Corbeil, F. Bisson, G. Sauriol, V. Dagenais, M. Delorme, N. Bissonnette. — Rangée du bas: R. Morrissette, R. Émond, M. Boulais, M. Rowan, P. Groulx, L. Lépine, J. Baignée.



CHORALE DE SAINTE-ANNE, GROUPE DES ÉCOLIERS EN 1923

Rangée du haut: L. Séguin, M. Brisson, A. Larose, A. Gareau, A. Deslauriers, E. Delorme.—2e rangée: M. Lafortune, L. Beaulieu, R. St-Jean, L. Lefebvre, G. Lanouette, A. Paquette.—Rangée du bas: L. Bélanger, M. Sauriol, L. Ranzell, M. Desroches, R. Fréchette, R. Vinet, M. Schryburt.

ajoutons que d'après les journaux les orgues avaient coûté, installation comprise, \$4,750.

En 1917, encore, des réfections considérables durent être commandées à la maison Casavant de Saint-Hyacinthe. Cette fois, les jeux du clavier et du pédalier, comme la soufflerie et les tuyaux graves, durent être modifiés et améliorés. Le 19 juin 1917 M. Benoît Poirier, artiste consciencieux qui tient les orgues à Saint-Jacques de Montréal, inaugurerait l'instrument renouvelé, avec le concours de MM. Magnan et Thibaudeau, solistes à la cathédrale de Montréal, et Guillaume Dupuis, maître de chapelle au Sacré-Cœur de la Métropole. M. Poirier réunit au programme des pièces de Bach, César Francq, Lefébure-Wély, Hændel, Guilman, Vierne, et quelques œuvres très distinguées de sa propre composition.

La chorale de Sainte-Anne, dirigée par M. Vermette, donna un beau cachet d'art à la partie vocale. Son personnel d'alors comprenait: Directeur, M. Vermette; président, M. William-George Carter; vice-président, M. Charles Pinard; secrétaire, M. Dolor-J. Parent; trésorier, M. A. Monette; bibliothécaire, M. E. Ladouceur; conseillers, MM. G.-H. Allard, A. Archambault, A. Lachance. Les autres choristes étaient MM. R. Archambault, H. Boileau, R.-D. Dumoulin, Alf. Gareau, Alexandre Grenon, L. Lachance, L.-N. Lachance, R. Lalonde, A. Lallemand, L. Leclerc, B.-W. Lemothée, Roméo Marcil, Eugène Ménard, L. Ringuet, E. Richard, V. Séguin,

Alfred Taillefer. Adjoints au chœur étaient les élèves suivants de l'école Brébeuf: R. Carrière, P.-E. Charlebois, Ernest Dazé, Louis-Philippe Clément, G. Corbeil, L. Breault, G. Lachance, R. Deneault, M. Bélanger, L. Fortin, R. Labonté, A. Parent, M. Gagnon, R. Beauséjour, L. Chateauvert, R. Brisson, S. Catellier, A. Lavigne, J. Benoît, E. Lecourt, D. Morin, O. Patenaude, H. Vermette, P.-E. Vézina, L. Dagenais, S. Bordeleau, R. Moreau, B. Laframboise, B. Legault, Phil. Lapensée, Ad. Ouimet, E. Hurtubise, O. Hudon, L. Brisson.

ŒUVRES AUXILIAIRES

Jetons un rapide coup d'œil sur les travaux de la paroisse et du curé depuis les fêtes de 1917. M. Myrand fonde en 1918 la salle Saint-Antoine, qui lui coûte \$8,000. Ici se réunissent deux classes de garçonnets, toutes les œuvres féminines de la paroisse, les zélatrices de la bibliothèque paroissiale. Une partie du bâtiment tient lieu de garage. Ce qu'il y a eu d'action chrétienne anonyme, dans cette salle, seuls les soldats de la grande guerre, leurs familles et les pauvres, peuvent le dire, avec les sinistrés de Cochrane et de Haileybury. A Sainte-Anne la main droite ignore ce que fait la main gauche, et la charité ne porte pas toujours une signature voyante, si ce n'est celle, collective, de la Paroisse.

Un moyen de renseignement, d'instruction, de vie paroissiale, se trouvera dans la fondation d'un

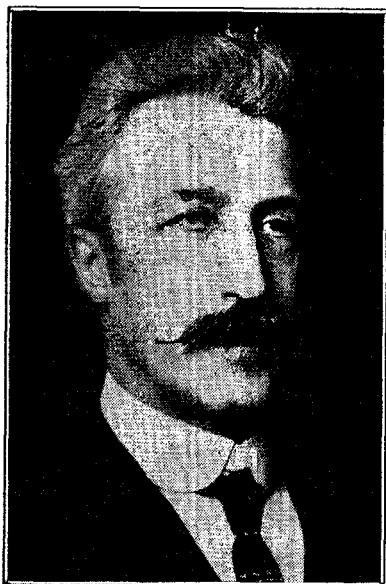
bulletin permanent. Le Bulletin de 1908 a peu duré; celui de 1912 n'offrait qu'un intérêt d'actualité passagère. Celui de 1919, qui doit se continuer jusqu'aujourd'hui, remplira les fonctions d'une presse de propagande saine, dans laquelle une collaboration sérieuse assurera de la lecture agréable. Le rédacteur pourra écrire avec raison, en 1924:

« Inutile d'insister bien longtemps pour dire
 « tout le bien qu'il a fait dans les familles, et quel
 « bien il est encore destiné à faire dans toute la
 « paroisse. Il renferme dans ses pages à peu près tous
 « les faits et gestes de la paroisse. Ce sont des docu-
 « ments précieux qui auront leur valeur dans l'avenir,
 « pour les générations futures, pour les enfants et les
 « descendants des familles actuelles, qui seront heu-
 « reux d'avoir dans leur foyer d'alors toute l'histoire
 « de leur paroisse contenue dans ces numéros du
 « Bulletin . . . »

Sauf cette partie historique, qui a toujours manqué au Bulletin en raison de la destruction d'une partie des archives (notamment celles de l'A. C. J. C.), l'information constitue en effet un souvenir précieux pour l'avenir.

COLLECTIVISME AGISSANT

Certains aspects de la vie paroissiale expliquent mieux que de longs commentaires la collaboration de toutes les énergies au succès d'une œuvre commune. A ce point de vue le bazar de 1921 est fort précis.



M. J.-I. DIONNE, président du Cercle
social paroissial Sainte-Anne.

Le secrétaire de l'entreprise, M. Albert Groulx, a laissé du travail collectif un compte rendu que nous donnerons à titre documentaire :

« Le lundi 8 mai 1921 s'ouvrait officiellement le
« bazar qui fera époque dans les annales de la pa-
« roisse Ste-Anne; l'ouverture fut faite par Son
« Excellence le Duc de Devonshire, gouverneur
« général, accompagné de Madame la Duchesse ainsi
« que de plusieurs sommités sociales au nombre
« desquelles se trouvaient Son Honneur le maire
« Plant, M. le Sénateur Belcourt, M. le contrôleur
« municipal Napoléon Champagne, les docteurs Pa-

« rent, Laframboise, Couture, M. l'avocat Henri
« St-Jacques, président-général de la Société St-Jean-
« Baptiste, MM. les échevins Albert Pinard, N.
« Bordeleau, Ed. Gaulin et Alf. Desjardins. Un
« somptueux et succulent banquet fut offert aux
« visiteurs par le comité organisateur du bazar, au
« cours duquel le gouverneur général et M. le curé
« Myrand adressèrent la parole.

« Le travail d'organisation a nécessité de nom-
« breux et difficiles préliminaires, mais le Comité en
« charge du bazar a su mener les choses rondement et
« tout était prêt à la date de l'ouverture. Ce comité
« était formé de MM. Élie Renaud, président; M.
« les échevins Alf. Desjardins, Ed. Gaulin, J.-A.
« Pinard (député) et N. Bordeleau, vice-présidents;
« Albert Groulx et René Sauriol, secrétaires; J.-A.
« Séguin et Zotique Rivet, directeurs.

« Durant le cours du bazar, nous avons eu la
« visite officielle des Zouaves de St-Jean-Baptiste et
« de Hull; des Cadets de l'Académie de la Salle; de la
« Garde Indépendante Champlain; de la Cour Cham-
« plain des Chevaliers de Colomb.

« Grâce à la complaisance de la Commission
« Scolaire, les élèves des écoles suivantes vinrent nous
« encourager dans des après-midi différents: écoles
« Brébeuf, Ste-Anne, Garneau, St-Pierre, Guigues,
« Our Lady et St. Brigid. Nous donnerons la liste
« complète faite par rayon de tous ceux qui ont pris
« part au bazar avec les objets qui furent donnés,

« ainsi que le nom des gagnants, dans le prochain
« numéro du bulletin . . .

« Inutile de vous dire combien le comité orga-
« nisateur vous remercie tous et chacun pour le
« dévouement incomparable que vous avez apporté
« à cette œuvre, dévouement qui demeurera comme
« un monument érigé à votre esprit paroissial et qui
« fait que la paroisse a pu réparer dans si peu de
« temps la catastrophe qui l'accablait le 15 novembre
« 1920.

Albert GROULX,

secrétaire. »

Ce bref aperçu accompagnait l'état financier qui
suit :

Rapport financier du bazar Ste-Anne

1. Union Saint - Joseph du
Canada:

Profits nets...	\$1,029.51	
Ajouter.. Livre d'Or...	600.00	2,026.06
Billets Auto..	373.50	
	-----	2,003.01

2. Epicerie:

Profits nets...	\$1,467.05	
Ajouter... Billets Auto..	362.00	
Ajouter... Billets piano..	107.00	
	-----	1,936.05

3. Forestiers Catholiques:		
Profits nets..	1,597.53	
Ajouter....Billets Auto..	168.05	
		1,765.58
4. Société St-Jean-Baptiste:		
Profits nets..		1,410.34
5. Ligue du Sacré-Cœur:		
Profits nets..		1,253.72
6. Dames de la Congrégation:		
Profits nets..	925.29	
Madame Labelle		
Ajouter....Billets Auto..	300.00	
7. Automobile:		
Profits nets....	\$2,291.40	
		1,225.29
Déduire:		
Épiceries	362.00	
Forestiers	168.05	
Cong. Dames..	300.00	
Cong. Dames..	21.00	
Œuv. Tabern...	24.00	
		875.05
		1,042.85
Union Saint-		
Joseph.....	373.50	
8. Filles de la Congrégation:		
Profits nets..		770.57
9. Dames de la Congrégation:		
Profits nets..	675.67	
Madame Lévesque		
Ajouter....Billets Auto..	21.00	
		696.67

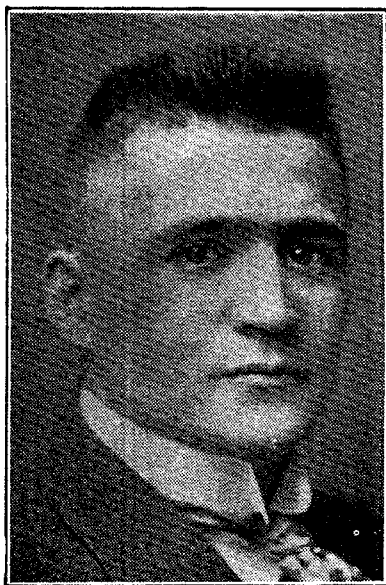
10. Cercle Brébeuf:		
	Profits nets..	606.23
11. Gardiennes des écoles:		
	Profits nets..	592.84
12. Cafétéria:		
	Profits nets..	551.99
13. Chorale Ste-Anne:		
	Profits nets..	488.07
	Déduire épiceries	107.00
		381.07
14. Dames de la Paroisse:		
	Profits nets..	369.86
15. Unions ouvrières:		
	Profits nets..	299.04
16. Livre d'Or:		
	Profits nets..	886.00
	Déduire Union St-Joseph	600.00
		286.00
17. Œuvre du Tabernacle:		
	Profits nets..	153.46
	Ajouter.... Billets Auto..	24.00
		177.46
18. Club Athlétique Laurier:		
	Profits nets..	166.84
19. Société St-Vincent de Paul:		
	Profits nets..	11.67
Total des profits nets....		\$15,547.08



M. Wilfrid-C. LABELLE, gérant de la Caisse populaire de Sainte-Anne.



M. Eugène LABELLE, ancien échevin du quartier By, homme d'œuvres de Sainte-Anne.



M. F. LAFORTUNE, chef ouvrier, échevin du quartier Ottawa, homme d'œuvres de Sainte-Anne.



M. Hector MÉNARD, président de la Société St-Jean-Baptiste, section Sainte-Anne.



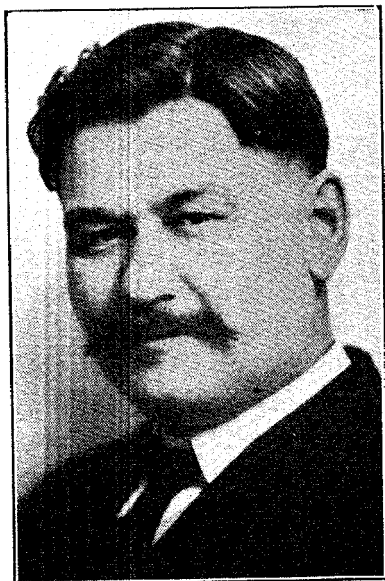
M. J.-B. BOUCHER, premier directeur du corps de musique Ste-Anne (1873).



M. J.-E. ASSELIN, réorganisateur du corps de musique Sainte-Anne (1890).



M. Charles-J. BETTEZ,
commissaire des école catholiques.
homme d'oeuvres très actif.



M. L. BISSENETTE,
président de l'Union Saint-Joseph du
Canada, section Ste-Anne

Il n'est pas inopportun d'ajouter quelques précisions. Les Unions ouvrières étaient les invitées de M. F. Lafortune, aujourd'hui échevin, et qui occupait alors des fonctions exécutives dans les syndicats travaillistes. La Fédération des Dames, qui possédait une filiale à Sainte-Anne, avait fourni un fort contingent de zélatrices, de même que les éclaireurs (Scouts), ou bataillons scolaires.

C'est à la suite de ces rentrées que des travaux commencèrent à l'église, entre autres un nouveau bas-chœur et une superbe table de communion, qui furent inaugurés en même temps que le nouveau presbytère, où M. le Curé entraît aux premiers jours de l'été avec ses vicaires, MM. Séguin, Scantland et l'abbé René DeVarennnes. Cette prise de possession eut lieu le 2 juillet 1922, et les paroissiens de Sainte-Anne profitèrent de la circonstance pour fêter le trentième anniversaire de prêtrise de M. Myrand.

LA CROIX DE MISSION

La paroisse Sainte-Anne a toujours été connue pour la beauté de ses retraites. Avec M. le curé Prudhomme, ces dernières avaient pris une ampleur extraordinaire, que voulurent conserver MM. Beauchamp et Beausoleil. M. Myrand désirait accentuer si possible le cérémonial de ces fêtes pieuses et donner plus d'actualité aux prédications. Dorénavant la vie du curé s'identifie avec celle de la paroisse, et dès le Carême de 1904, les fidèles entrent

en mission. La première livraison de la revue *Marie Reine des Cœurs* contient à ce sujet un compte rendu qui ne manque pas d'intérêt. L'esprit religieux de la population est venu de ces retraites, dit-on, et les paroissiens aimeront sans doute garder un souvenir de ces journées. Le supérieur des missionnaires de Notre-Dame de Lourdes, le P. Béduneau, et son collègue le P. Desforges, avaient alterné les sermons. De la retraite, il est dit :

« C'était la première du genre pour la variété et
 « la splendeur des cérémonies... des cérémonies
 « comme celle pour les morts et celle de l'amende
 « honorable, impressionnent pour toute une vie...

« Le dimanche 13 mars se faisait la clôture so-
 « lennelle par la bénédiction et la plantation de la
 « croix de mission, don magnifique de la fervente
 « paroisse...

« Mgr l'archevêque (Duhamel) était présent
 « entouré d'un nombreux clergé. Les fidèles s'en-
 « tassaient littéralement dans l'église, quoique dans
 « un ordre parfait. Ce concours extraordinaire durait
 « depuis l'ouverture. La cérémonie commença par la
 « récitation du chapelet, dont la dernière dizaine fut
 « chantée par des voix fraîches et ravissantes d'en-
 « fants. Le R. P. Béduneau fit un discours vibrant de
 « saint enthousiasme, montrant la belle croix de
 « mission couchée sur un lit d'honneur au milieu de
 « roses toutes fraîches, comme un précieux souvenir,
 « une force consolatrice, et un étendard de combat.

« Mgr l'archevêque bénit ensuite la croix et

« donna le salut du Très Saint-Sacrement. Après le
« salut on vit l'innombrable assistance s'avancer en
« bon ordre vers le lit de parade où reposait la croix,
« et baiser avec une piété émue les pieds du Christ.
« Pendant ce temps le chœur du Scolasticat de
« Notre-Dame de Lourdes chantait des cantiques de
« circonstance. La croix fut ensuite fixée à l'entrée du
« sanctuaire contre une colonne, tendant ses bras
« largement ouverts vers les fidèles, pour continuer
« parmi eux la prédication et l'œuvre de la grâce . . . »

La mission a pour effet de raffermir l'esprit paroissial. Maintenant, les progrès grandissent, au temporel comme au spirituel, et lorsque le visiteur de l'archevêché vient en 1906, il félicite à la fois paroissiens et pasteurs de la bonne administration, de l'expansion religieuse, et de l'action sociale pratique.

Parmi les cérémonies dont on relève l'importance à travers les faits du Bulletin, se voit la bénédiction des trois statues de sainte Anne, saint Pierre et saint Paul, qui furent placées sur la façade de l'église, dans des niches. Les statues avaient été offertes par MM. Charles Digoné, Eugène Gaulin et Eugène Marion.

LE TRIOMPHE DU SACRÉ-CŒUR

La dévotion au Sacré-Cœur a toujours été vivace à Sainte-Anne. Les cérémonies qui marquent chaque année la fête titulaire depuis cinq ans,

ont un développement admirable. Voyons ce que dit le *Bulletin* de la démonstration du 29 juin 1919:

« Toute la paroisse y était. Massée sur le par-
« cours, la foule venue des quatre coins de la ville
« admirait . . . La prière du peuple est montée vers le
« ciel comme une clameur immense. C'était le règne
« véritable du Sacré-Cœur, tant dans les rues pa-
« voisées qu'aux reposoirs superbes et dans l'église
« resplendissante.

« La présence des soldats rapatriés, en uniforme,
« et au nombre de plus de deux cents, donnait un
« cachet tout particulier à la manifestation. N'était-ce
« pas au lendemain de la signature de la Paix? . . .
« Au reposoir de l'école Brébeuf le R. P. Laflamme,
« O. M. I., curé du Sacré-Cœur, prononce l'allocution
« de circonstance . . . »

L'acte de consécration, la foule recueillie, les soldats, les zouaves, les prières à haute voix et les chants alternés, tout cela évoquait quelques grandiose réminiscence des cérémonies antiques. Le *Bulletin* offre des remerciements particuliers à M. Eric Quéry, maintenant échevin, qui fut l'âme de la démonstration. La beauté du reposoir de l'école Brébeuf, agencé par les Frères des Écoles Chrétiennes, est remarquée par toute la presse. En 1920, les reposoirs seront installés rue Saint-André, devant la rue Rose, et devant l'habitation des Frères, Place Anglesea, que tout le monde appelle le *Carré Saint-Anne* depuis vingt ans. Chose remarquable, des spectateurs de la procession, incroyants, non-cathol-



Docteur Eugène GAULIN, -ex-interne à
l'hôpital général d'Ottawa;
enfant de la paroisse Ste-Anne.



M. Éric QUÉRY, échevin du quartier By,
homme d'œuvres;
enfant de la paroisse Ste-Anne.



Docteur Georges LAFRAMBOISE, clinicien
à Nazareth, Montréal;
enfant de la paroisse Ste-Anne.



M. Raoul MERCIER, avocat,
homme d'œuvres;
enfant de la paroisse Ste-Anne.

liques, Juifs, et *libertins* survivants du XVII^e siècle, non seulement se découvrirent au passage du Saint-Sacrement, mais plusieurs s'agenouillèrent, tant était recueillie et sincère la foule des processionnistes.

D'AUTRES SOUVENIRS RELIGIEUX

Les messes de minuit de la Noël, à Sainte-Anne, revêtent chaque année un appareil touchant. En 1918 et 1919, S. E. Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique, voulut officier. Son allocution trouva le cœur des fidèles, car Son Excellence possède une bonté patriarcale qui s'irradie à son insu, et lui gagne toutes les affections. En 1921, l'officiant était un enfant de la paroisse, le Père Hervé Ménard, des Oblats de Marie-Immaculée. En 1923, c'était au tour du R. P. Bériault (Édouard), de la Congrégation du Saint-Esprit.

Quant aux retraites, dont il a été question déjà, celle du mois d'octobre 1920, qui eut pour prédicateur un missionnaire zélé au beau talent d'écrivain et d'historien, le Père Casimir de Cieutat, capucin, fut en quelque sorte le signal d'un réveil chez les Tertiaires — car le Père Casimir fut toujours un propagandiste du Tiers-Ordre. La question revenait sur le tapis lors du pèlerinage de la paroisse à Notre-Dame de Lourdes et au cimetière. La résurrection de la congrégation était faite en 1921, année jubilaire de Saint-Joseph. Un triduum des 10, 11 et 12 avril,

rehaussé par la présence de Mgr le Délégué, amenait un grand nombre d'inscriptions au registre. Le 16, la conférence de M. Thellier de Poncheville clôturait les cérémonies.

L'Immaculée Conception de 1923 donnait lieu à des fêtes dont on parlera longtemps dans les familles pieuses de la paroisse. Le *Bulletin* de janvier 1924 les raconte dans les termes suivants :

« Les Enfants de Marie ne voulurent pas laisser
 « passer leur fête principale sans la marquer d'un
 « cachet spécial. L'autel de la Sainte Vierge avait
 « été paré splendidement. Orné de fleurs naturelles,
 « illuminé de multiples lumières, il présentait un
 « aspect tout à fait gracieux. A la messe de huit
 « heures, toutes les congréganistes, au nombre de 200,
 « s'approchaient de la sainte table pour recevoir la
 « communion. Il y eut cantiques durant la messe à
 « l'adresse de Marie. Mais la cérémonie principale se
 « déroulait le soir. En effet, tout près de 40 jeunes
 « filles s'approchaient de l'autel pour être admises
 « dans la congrégation et se consacrer pour toujours
 « à la Très Sainte Vierge. Monsieur le Curé reçut les
 « promesses de chacune d'elle et les admit dans la
 « Congrégation. Il y eut ensuite procession dans
 « l'église. Toutes les congréganistes, revêtues du voile
 « blanc, marchaient en avant de la statue de la Sainte
 « Vierge, portée par quatre conseillères, aux chants
 « de pieux cantiques. Monsieur le chanoine Corbeil,
 « dans une pièce d'éloquence, fit le sermon de cir-
 « constance, rappelant aux congréganistes qu'elles

« devaient être un petit foyer de vertus, de bon
« exemple. La cérémonie se termina par le salut du
« Très Saint Sacrement. »

La première visite de S. G. Mgr J.-M. Émard, archevêque d'Ottawa, est de même signalée dans le *Bulletin* d'avril 1923, qui contient quelques lignes de compte rendu et de commentaires sur la mission épiscopale.

On relève aussi, dans les archives qui ont échappé au feu de la Salle Sainte-Anne, quelques récits de fêtes semi-religieuses, comme la célébration des noces d'argent de M. et Mme Eugène-J. Labelle, le 11 septembre 1920. Une messe solennelle avait précédé les réjouissances mondaines de la journée, au cours desquelles les jubilaires reçurent les hommages d'une foule de leurs amis, venus de toutes les parties de la ville.

Le 22 février 1923, c'était au tour de M. et Mme Joseph Desroches, qui pour leur part célébraient le cinquantième anniversaire de vie conjugale et d'habitation dans la paroisse. Du vœu même des jubilaires les cérémonies conservèrent un caractère grave, qui frappa tous les assistants.

Peu après, en août, deux familles, M. F.-X. LeCavalier et Mme LeCavalier, née Florisca Labelle, M. Henri Côté et Mme Côté, née Praxède LeCavalier, célébraient leurs noces d'argent le même jour, à l'église paroissiale, et un banquet de deux cents couverts réunissait les alliés et amis dans la soirée, à la salle Sainte-Anne. Les jubilaires s'étaient mariés le



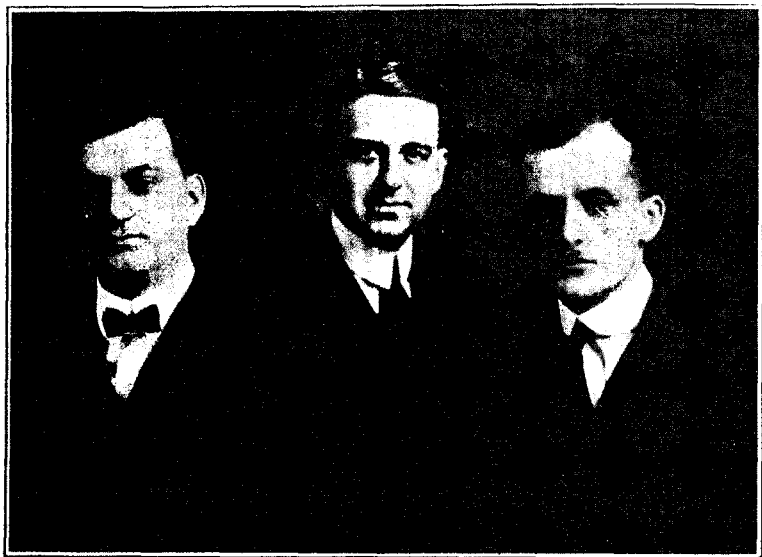
ENFANTS DU SANGTUAIRE

Ed. Jetté, A. Côté, R. Beauchamp, W. Thérien, A. Whelan, R. Poirier, L. Carrière, D. Robillard, P.-E. Hudon.—A. Lafortune, H. Laporte, A. Paré, R. Bérault, L. Pion, A. Bureau, Y. Renaud, A. Beauchamp.—A. Sauriol, J.-S. Brisson, R. Gareau, A. Gareau, M. Denault, W.-B. Blanchet, H. Dion.



SERVANTS DE MESSE, AUX FÊTES JUBILAIRES DE 1923

**S. Milotte, F. Lecavalier, E. Lemieux, L. Major.—A. Desjardins, L. Labelle, A. Potvin, Eug. Jetté, P.-E. Morin, A. Mercier, E. Labelle.
R. Labelle.—A. Dion, P. Pelletier, G. Leclerc, P. Vermette, B. Roy, A. Cyr.**



HUISSIERS VOLONTAIRES DE L'ÉGLISE,
MM. R.-H. Brisson, J.-E. Déry, A. Motard.

même jour et à la même messe, et se retrouvaient à vingt-cinq ans de distance pour renouveler en même temps leurs vœux de 1897.

De grandes fêtes anniversaires se préparaient pour cette année 1923, qui allait marquer le cinquantenaire de fondation. A cette occasion l'église fut redécorée, et plusieurs réfections donnèrent une allure de jeunesse au temple sacré. Une indiscretion de documents nous assure que les travaux, ayant coûté \$6,500, furent immédiatement payés par une souscription paroissiale, dont le montant, au jour d'achèvement, accusait \$6,845. Si les paroissiens

sont généreux indubitablement, il y a lieu de remarquer aussi que leur situation économique, dans les cinquante premières années de la paroisse, s'est fortement améliorée grâce surtout à l'établissement de la Caisse populaire et à l'expansion raisonnée de l'esprit paroissial éclairé. Cet esprit, tous les prêtres qui sont venus aux fêtes anniversaires l'ont profondément admiré.

Depuis douze ans l'office de huissiers volontaires à l'église Sainte-Anne est rempli par trois jeunes gens actifs, MM. Joseph-E. Déry, Thomas Brisson et Léo Motard, qui offrent aussi tous leurs loisirs aux travaux du cercle Myrand de l'A. C. J. C., et aux diverses œuvres paroissiales. Tous trois fonctionnaires de l'Etat, ils donnent l'exemple du peu de cas qu'on doit faire de l'opinion courante, et rehaussent leurs fonctions de charité à l'église par la dignité sobre avec laquelle ils l'exercent.

II

VINGT-CINQ ANS DE PRÊTRISE

LES FÊTES DE JUILLET 1917

Une des journées les plus heureuses de la vie paroissiale est celle qui signale le vingt-cinquième anniversaire d'ordination de M. l'abbé Myrand. De partout au Canada, en cette circonstance, des témoignages d'estime sont venus à l'adresse du curé, et les paroissiens, ayant prévu de longtemps l'affluence possible des visiteurs, ont mis en marche l'organisation de belles cérémonies religieuses avec le clergé vicarial; et des fêtes profanes devaient clore les solennités jubilaires, et permettre à la population de la ville, comme de Sainte-Anne, d'offrir un hommage

public à l'homme d'œuvre, au patriote des luttes scolaires, au créateur d'un esprit nouveau.

Les mardi et mercredi 3 et 4 juillet 1917, les fêtes s'ouvraient sous l'ordonnance du comité suivant: Chapelain, M. l'abbé J. Olivier, vicaire; président, M. J.-A. Séguin; vice-présidents, MM. Eugène Labelle et Georges Dorval; secrétaires, MM. Charles Leclerc et Hector Ménard; trésorier, M. Philias Carrière; syndics, MM. J.-A. Morin et J.-A. Hudon.

La messe du matin, le 3, réunissait tous les enfants de la paroisse, écoliers et autres, et les petits offraient naïvement leurs souhaits au jubilaire au cours de l'avant-midi. La journée fut remplie par les visites des paroissiens, des étrangers, des parents, et le soir venu un salut solennel du Saint-Sacrement fournissait à la paroisse l'occasion d'une manifestation religieuse de dévouement envers le pasteur. L'adresse, lue par M. Séguin au nom des paroissiens, précéda l'office, la chorale interpréta un louable programme de musique religieuse. Ainsi, un *Tantum Ergo* de M. Vermette, maître de chapelle, sortait des flonflons ordinaires et se recommandait par une jolie facilité d'écriture. Le jeune Roméo Carrière chantait un verset du *Tu es sacerdos* (Niedermeyer). Partout le chiffre 25 allumait ses fulgurances de cierges et d'ampoules, au milieu des fleurs. Le chœur abritait un nombreux clergé régulier et séculier.

Immédiatement après la cérémonie, un banquet invitait la foule à se rendre dans la partie nouvelle

de la salle Sainte-Anne. Quatre cents couverts étaient disposés pour les invités et les paroissiens. A la table d'honneur M. Séguin tenait le fauteuil présidentiel, ayant à ses côtés M. l'abbé Myrand, Mgr Campeau, délégué de Mgr l'Archevêque; Mgr Rouleau, principal de l'École Normale de Québec; l'honorable Philippe Landry, ancien président du Sénat et président de l'Association canadienne française d'éducation d'Ontario; l'honorable Cyrille Delâge, surintendant de l'Instruction publique de Québec; M. Samuel Genest, président de la Commission des écoles catholiques d'Ottawa; M. Guy Vanier, président de l'A. C. J. C. le Dr. Baril de Montréal; M. H. Legault, prés. de l'A. C. J. C. de Sainte-Anne; M. Eugène Rouillard, de la Société Royale du Canada, Québec, et Mme Rouillard, sœur du jubilaire; M. Omer Héroux, rédacteur au *Devoir* et délégué de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal; Mlles Myrand, sœurs du jubilaire; M. P.-E. Marchand, et Mme le Présidente de la fédération des dames canadiennes françaises d'Ottawa; le docteur R.-H. Parent, représentant l'Union Saint-Joseph du Canada, conseil exécutif fédéral, et Mme Parent; M. E.-L. Chevrier, président de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa; le docteur Ernest Lambert, les échevins Desjardins et Eugène Labelle, accompagné de Mme Labelle; MM. et Mmes S. Choquette, Olivier Durocher, J.-A.-N. Mercier, J.-R. Desrosiers, J.-B. St-Laurent, G.-S. Dorval, Charles Leclerc, Wilfrid Labelle, J. Forget, Albert Philion, J.-P. Laurin.

Quarante jeunes paroissiennes, que Mlle Ménard dirigeait, voyaient au service. Les mets devaient certainement être bien ordonnés, car un chroniqueur, au lendemain des fêtes, disait naïvement dans son journal: « Le menu fut très appétissant, et à le lire on éprouve un réel plaisir. »

LE BANQUET

Au Canada français un banquet sans discours est comme un repas sans vin en France — il n'a pas de vie. Aussi les convives eurent leur bonne part de périodes dont quelques-unes n'eussent pas déparé une scène plus vaste et moins intime. On but au Pape, au roi. Puis M. Eugène Labelle proposa la santé du jubilaire. Voici la majeure partie de son allocution: (*Le Droit*)

« A titre d'enfant de la paroisse et de père d'une famille paroissiale de dix enfants, on m'a demandé de proposer la santé du héros de ce banquet. J'ai accepté avec empressement cet honneur, dans la conviction que malgré mes modestes ressources oratoires, je pourrais m'acquitter facilement de la tâche; car, quand on a passé sa vie dans Ste-Anne, il suffit de laisser parler notre cœur et notre admiration envers celui qui a galvanisé la belle paroisse aux œuvres si nombreuses et si florissantes.

« La santé que je vous propose, mesdames, messieurs, c'est d'abord et avant tout celle du prêtre selon le cœur de Dieu, qui s'est sacrifié jour et nuit

pour le bien des âmes et qui a manifesté un dévouement, une initiative et une énergie admirables. C'est ensuite celle de l'apôtre de la question sociale, qui s'est appliqué avec une inlassable ardeur à créer des œuvres de charité militante et qui a réussi, dans sa sphère d'action, à faire tomber les inégalités et les haines de classes. C'est enfin celle du patriote qui, au moment le plus critique d'une persécution abominable, a incarné noblement la résistance digne et sublime de toute une race.

« Par les fêtes actuelles, la nationalité canadienne française, la minorité ontarienne surtout, veut payer une partie de la dette de reconnaissance contractée envers un chef spirituel qui s'est révélé aussi un inlassable champion de la cause nationale. Dans la personne de M. le curé Myrand, c'est le clergé canadien tout entier que nous honorons. Car, plus les jours s'annoncent sombres pour l'avenir, et plus la persécution serre ses anneaux pour étrangler notre race, plus aussi il nous faut serrer nos rangs autour du clergé. L'histoire se répétant toujours, il sera notre salut . . .

« Institution par excellence qui a fait obstacle aux tentatives sans cesse renaissantes d'anglicisation, la paroisse mérite d'être toujours aimée des Canadiens français. Sachons l'identifier avec notre curé à Ste-Anne, où l'esprit paroissial est si développé. Soyons fiers des succès de la paroisse. Et élevons nos enfants dans la tradition que la race n'a jamais eu de

plus fidèle ami, de plus sage conseiller, de plus dévoué défenseur que son clergé . . . »

La réponse de M. le Curé est donnée dans son entier. En voici le texte: (*Le Droit*)

Discours de M. le Curé Myrand

« Ces fêtes préparées avec tant de soin pour commémorer l'anniversaire de mon ordination sacerdotale sont certainement pour moi, pauvre et modeste curé de Ste-Anne, pleines de périlleux honneurs et d'émotions réconfortantes.

« De tant de façons diverses, paroissiens et amis, vous m'avez montré, sous prétexte de dire ce que j'ai été, ce que j'aurais dû être, et j'éprouve l'impérieux besoin de faire devant vous, un acte d'humilité sincère et un autre de bon ferme propos.

« Non, sans doute, je n'ai pas été, depuis 14 ans que la confiance de mes supérieurs m'a placé à la tête de cette paroisse, le pasteur zélé et l'homme d'œuvres que vous avez dit. Mais franchement j'aurais voulu l'être, je voudrais l'avoir été, j'essaierai de l'être dans l'avenir.

« Je reconnais cependant que j'ai fait quelque chose. J'en rends grâce à Dieu, et après Dieu à vous d'abord, mes chers paroissiens et chères paroissiennes.

« Je ne me rappelle plus quel est ce Romain célèbre qui n'avait, disait-il, qu'à frapper le sol du pied, pour en faire sortir des légions.

« Sans prétendre en rien au rôle de Césaire ou d'Auguste ici dans cette paroisse, au milieu de mes chers paroissiens et chères paroissiennes, de mes amis si dévoués du Cercle Social, de la Caisse populaire, des membres du Cercle Brébeuf, ces groupes et ces œuvres qui me sont si chers — je me sens heureux et fier de vous tous; et combien j'ai besoin de vous dire merci, car si j'ai fait quelque chose, Dieu aidant, pour vous et pour votre bien, n'est-ce pas d'abord à vous, à votre bon esprit, à votre générosité, à votre zèle, à votre appui et à votre concours que je le dois? Merci donc, merci, chers amis et fidèles paroissiens. Mille fois merci et du plus profond de mon cœur.

« Merci aux membres du Cercle Brébeuf, qui donnent si généreusement dans ma paroisse, comme tous les membres en général de l'A. C. J. C. d'ailleurs et dans le pays entier, l'exemple d'une si belle tenue catholique et d'action si digne.

« Merci aux associés de la Caisse Populaire qui font acte de si bons citoyens, en prêchant l'épargne intelligente et en la pratiquant. Grâce au zèle et au dévouement inlassable du gérant, notre bon M. Wilfrid Labelle, et des membres des différents comités, cette Caisse Populaire marche à pas de géant dans la voie du progrès et de la mutualité, puisque \$275,000 au-delà ont passé par ses mains. Honneur à eux tous.

« Merci, aux chers membres du Cercle Social, qui ont à leur tête un citoyen intègre, et d'un dévouement incomparable, M. J.-A. Séguin, et qui ont aussi

à leur acquit tant d'initiatives heureuses, et auxquels je dois l'organisation de ces belles fêtes. Depuis longtemps, je le sais maintenant, vous vous dévouez pour assurer le succès de ces démonstrations grandioses, à l'occasion de mon jubilé sacerdotal. Ce succès dépasse toutes vos espérances. Gloire et honneur vous soient rendus aujourd'hui et toujours!

« Vous avez bien voulu me dire à plusieurs reprises que vous étiez fiers de votre curé; vous oubliez les fautes de l'homme imparfait que je suis pour ne vous ressouvenir que des œuvres que Dieu et vous-mêmes avez faites par mes mains. Soit, je m'incline en disant tout bas mon « *Mea Culpa* » et en disant bien haut mon ferme propos d'être à l'avenir plus à la hauteur de l'idéal que vous m'avez fait voir. Mais permettez que j'ajoute que ce n'est pas vous, ce soir, qui avez raison d'être fiers de moi, c'est bien moi plutôt, votre pauvre curé, qui ai raison d'être fier de vous et de rendre grâce à Dieu de m'avoir donné de si bons paroissiens.

« Il me semble que je manquerais à un devoir sacré si je n'exprimais publiquement ce soir, les sentiments de gratitude de mes chers paroissiens et les miens à tous mes amis distingués du clergé, de l'État, et de la vie civile; les uns venus de si loin, et dont la présence assure à cette fête de famille paroissiale un si riche et si brillant éclat. Je ne veux nommer personne, je risquerais trop de passer « des meilleurs; » mais je ne puis m'empêcher de saluer mon vénérable et vieil ami, Mgr Rouleau, principal de l'école

Normale de Québec, qui a bien voulu accepter de donner le sermon de circonstance demain, et dont la présence à ces fêtes m'est si agréable. Et comment ne pas saluer aussi la présence de tous ces hommes publics qui nous donnent ce consolant spectacle de leur fortitude politique? Et comment ne pas distinguer entre tous ceux qui furent les compagnons de ma jeunesse, à Québec, M. le Surintendant de l'Instruction publique, l'hon. Cyrille Delâge?

« Pardonnez-moi, mesdames et messieurs, de me laisser aller à toutes les effusions de mon âme reconnaissante.

« Je reviens tout de suite à vous, chers et nobles ouvriers de la tâche du jour, présidents et officiers de nos diverses sociétés nationales, parmi lesquels je salue l'honorable M. Landry, président de l'Association d'Éducation; M. Samuel Genest, président de la Commission scolaire, et M. Chevrier, notre président de la Société St-Jean-Baptiste d'Ottawa.

« Quelle joie pour moi, mes chers paroissiens, et quel orgueil même je ressens de voir aussi à ce banquet les représentants de deux considérables groupes de la race canadienne française: M. le docteur Baril de Montréal, le distingué président de l'A. C. J. C., et M. Omer Héroux, le distingué journaliste canadien, délégué officiel du président de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal, société qui, à cette heure suprême, nous tend une main cordialement secourable.

« Profonde gratitude aux présidents et aux

membres des comités, à tous les organisateurs et organisatrices de ces superbes fêtes.

« Vous trouverez, mes chers amis, jeunes et vieux, votre plus belle récompense dans votre succès même.

« Merci également à messieurs les membres des comités de l'organisation, de la décoration et du superbe et délicieux banquet qui, sous l'habile et intelligente direction de véritables artistes, obtient un si plein succès.

« Jamais je n'oublierai tout ce que l'on a fait pour moi en cette mémorable circonstance.

« Même reconnaissance aux artistes, aux musiciens et aux chantes; vous nous avez, messieurs, bercés de l'harmonie de nos sentiments et de nos cœurs, à tous, en ce beau jour. A vous tous, sans exception et du fond du cœur, et de toute mon âme, merci.

« De mes 25 ans de sacerdoce, ô paroisse de Ste-Anne d'Ottawa, je t'ai donné plus de la moitié; que Dieu me prête vie et mon meilleur dévouement te reste acquis pour toujours. O Dieu puissant, dont j'ai été l'indigne ouvrier, mais que j'aime pourtant, et que je voudrais encore voir mieux servir, donnez-nous, à mes chers paroissiens et à moi, de travailler longtemps ensemble, pour l'honneur de votre religion sainte, pour la gloire du sang français qui coule dans nos veines, et faites que nous soyons toujours des hommes d'action, d'action catholique, et de fervents

chrétiens, toujours dignes des amis nombreux et distingués, prélats ou hommes publics, prêtres ou laïques, qui nous ont tant honorés en ce beau jubilé d'argent . . . »

M. E.-L. Chevrier propose la santé des sociétés nationales.

Au nom de la St-Jean-Baptiste de Montréal, M. Omer Héroux répond avec une belle éloquence :

« A ces heures troubles, volontiers « le cœur s'envole vers les rives de l'Ottawa. »

« Il dit l'épopée que notre groupe est en train d'écrire en terre ontarienne. Il faut désirer qu'il surgisse bientôt un poète pour chanter cet épisode que les petits enfants écrivent sous la direction de leurs courageuses mères et la protection de leur irréductible président de la commission scolaire, M. Genest. » (*Le Droit.*)

L'A. C. J. C.

M. Henri Legault propose la santé de l'A. C. J. C. :

« Une fête paroissiale, surtout si elle est à la fois une fête nationale comme celle-ci, ne saurait être complète sans la participation de la génération qui pousse, sans le concours de ceux que l'on a si bien dénommés les hommes de demain. Dans le but à la fois de féliciter la jeunesse laborieuse de ses nobles aspirations, et de l'initier lentement à remplir le

rôle qui l'attend, les organisateurs de ce beau jubilé ont voulu ménager, dans le menu oratoire de ce banquet, une place à l'Association Catholique de la Jeunesse. Ils étaient sûrs par là de rencontrer les vœux du héros de la fête, dont l'extrême tendresse envers le Cercle Brébeuf, qu'il a fondé il y a 7 ans, est bien connue. D'autre part, cette marque non équivoque de sympathique encouragement a touché le cœur du Cercle Brébeuf et sera un stimulant pour son travail dans l'avenir. Enfin, l'accueil fait à ces fêtes ontariennes au Président Général de l'A. C. J. C. constitue un tribut de reconnaissance de toute une race pour l'association qui a consacré ses énergies à la défense d'une minorité persécutée.

« La santé de l'A. C. J. C., je la propose dans un vœu de gratitude émue à l'endroit du pasteur qui a tant aimé les jeunes gens de sa paroisse et qui a entouré d'une sollicitude si chère le Cercle Brébeuf. Que votre association soit nombreuse et prospère, parce que, privilégiée du clergé, elle n'a d'autre ambition que de seconder son œuvre, contribuer à la défense de la religion et de la patrie, préparer des soldats laïques pour les luttes de demain.

« Longue vie à l'A. C. J. C. sous la protection de l'Eglise; et puisse le Cercle Brébeuf, poussant de profondes racines en terre ontarienne, sous la direction vigilante et sage de son aimé protecteur, accomplir une œuvre féconde par la prière, l'étude et l'action.

M. Guy Vanier, avocat de Montréal, prononce un discours de belle tenue littéraire. Après avoir

appuyé tout ce que vient de dire M. Héroux, il apporte au jubilaire le message de tous les cercles de l'Association réunis en congrès à Joliette.

« Il dit que cette fête était la glorification de la paroisse et de la langue. Cette langue est l'expression même du patriotisme. Parlons-la à l'école, à la maison, dans nos relations sociales, dans les réunions publiques. Elle est la gardienne de la foi. » (*Le Droit*).

S'organiser pour la défendre, c'est s'organiser pour défendre l'Église elle-même. Ici, l'orateur fait un court historique de l'origine des malentendus entre Français et Anglais en Amérique. Toutes les luttes que nous avons entreprises nous les avons perdues, moins une — la dernière — celle de l'Ontario. Nous sommes avec vous jusqu'à la fin, quelle que soit la lutte. Le peu que nous avons fait, nous l'avons fait de grand cœur. Ce soir nous en prenons l'engagement solennel, nous serons à vos côtés jusqu'à la victoire finale.

M. l'abbé Gagnon, de Québec, chanta une ode à la langue française. Patrimoine des aïeux, aimons-la aussi pour elle-même, pour toutes ses richesses, ses ressources à exprimer tous les sentiments et surtout parce qu'elle est la gardienne de la foi.

L'orateur demanda qu'on mette toujours plus de soin à étudier notre langue, à la mieux parler, et il invita l'auditoire à boire à la santé de Sa Majesté la langue française.

M. Rouillard, de la Société Royale, répond

adroitement: notre langue pouvait être de celles qu'on persécute, mais il n'était pas permis de l'ostraciser.

Il dit le bel exemple que les petits enfants de l'Ontario donnaient à Québec et à tout le reste du Canada. Longtemps encore elle vivra, et peut-être conduira-t-elle au tombeau ceux qui aujourd'hui cherchent à la détruire.

L'honorable M. Delâge, surintendant de l'Instruction publique dans Québec, propose la santé de *nos écoles*.

Après avoir dit à quel titre il se trouve à cette fête, il fait le vœu, « que l'enseignement soit donné selon les désirs des parents. »

« Je vous salue, parce que vous n'êtes pas de ceux qui tournent le dos à l'ennemi. »

M. le sénateur Landry répond spirituellement à la santé des écoles. Il dit que pour sa part, il n'était pas enchanté des résultats de la Confédération. Depuis cinquante ans que nous vivons ensemble, les Anglais ne nous connaissent pas encore. Il proteste vigoureusement contre le peu de respect que les politiciens font de ce pacte fédératif.

Le sénateur fait remarquer que nous n'avons pas été gâtés par Québec. Montréal semble avoir bien mieux compris la situation. Il fait aussi allusion à la faillite complète de l'entente cordiale telle qu'elle est prônée.

Nous voulons que les écoles vivent, et en excellente santé. C'est notre désir que toutes les sociétés nationales s'unissent pour sauver la race. Il fait l'éloge des mères et de tous ceux qui se sont intéressés à la causé des écoles et dit qu'avec du courage et de la persévérance, nous aurons la victoire finale.

M. Samuel Genest reçoit une ovation. Nos écoles, dit-il, sont en bonne santé, mais il y a danger. On pourra emprisonner les commissaires (allusion à un fait récent), mais il sera impossible de faire disparaître de l'enseignement l'usage de la langue française.

La fête se termine par le chant de Calixa Lavallée: *O Canada!*

Parmi les souhaits reçus, relevons ceux de S. E. le Délégué apostolique, Mgr Stagni; S. É. le Cardinal Bégin; S. G. Mgr Gauthier, archevêque d'Ottawa; Mgr Mathieu, archevêque de Régina, ancien professeur du Curé Myrand; NN. SS. Bruchési, archevêque de Montréal; Blais, évêque de Rimouski; Brunet, évêque du Mont-Laurier; Pelletier, recteur de l'université Laval; A. Gosselin, directeur du séminaire de Québec; T. Rouleau, principal de l'École Normale, Québec; Marois, vicaire-général de Québec; Lapointe, vicaire-général de Chicoutimi; sir Wilfrid Laurier, l'honorable sénateur Belcourt, procureur de la Commission des écoles catholiques d'Ottawa.

LA MESSE SOLENNELLE

Le lendemain 4 juillet les fêtes se continuaient à l'église. Une grand'messe solennelle célébrée par le jubilaire, assisté du P. Azarie Ménard, O. M. I., et de l'abbé René Morin, deux enfants de la paroisse, réunissait une foule nombreuse et recueillie. Parmi ceux des religieux et prêtres séculiers qui assistaient à l'office dans les stalles du chœur, il y avait MM. les chanoines Bouillon, Campeau et Plantin, de l'archevêché; le P. Rhéaume, recteur de l'université d'Ottawa; les représentants des communautés et paroisses de la ville; sir Wilfrid Laurier occupait dans la nef une place d'honneur. La partie musicale, confiée à M. Vermette et ses choristes, était digne d'attention.

Sermon de Mgr Rouleau

Mgr Rouleau, principal de l'École Normale (Québec) prononce le sermon de circonstance. Nous en empruntons au *Droit* du 5 juillet le résumé:

« La première parole qui doive s'échapper de nos lèvres en ce jour de fête, doit être une parole de reconnaissance et d'amour à Dieu qui a fait en nous ce qu'il a voulu faire et qui a bien fait ce qu'il a fait; aujourd'hui, vous célébrez le 25ème anniversaire d'ordination de votre pasteur; or, un 25ème anniversaire veut dire vingt-cinq années de bienfaits quotidiens. » Le prédicateur rappelle la Cène au Cénacle, alors que Jésus lava les pieds aux Apôtres et

les convoqua au dernier repas; il prit le pain, et, entouré d'une auréole divine, il le rompit et dit: « Faites ceci en mémoire de moi. » Dès lors fut institué le sacerdoce. Les Apôtres se dispersèrent à la conquête du monde; ils n'avaient rien; ils n'avaient que la promesse du Christ, et la puissance de la prière.

« Le prêtre, votre prêtre, continue Mgr Rouleau, qui a fait tant de sacrifices pour vous, arrivé ici en 1903, pouvait dire: Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je vous le donne; c'est mon cœur, mon intelligence, mon sacerdoce. Il eut beaucoup d'inquiétude, il craignait les insuccès; il rencontrait beaucoup d'obstacles, mais il priait toujours. Il se fiait à la Providence; tout à coup, il voit tout restauré; une église qui est comme une cathédrale, des orgues harmonieuses, un culte comme il est rare dans les églises ordinaires, un chant suave: en présence de tout cela, il peut répéter la parole de Pierre quand il était en prison: « Un ange est venu m'apporter l'appui du Seigneur »; c'est la Providence qui a tout fait; chantons le *Te Deum*; aujourd'hui le temps est à la joie, à l'amour, à la reconnaissance au bon Dieu.

« Le prédicateur vante l'esprit paroissial qui a cours à Ste-Anne; c'est une charité que Jésus-Christ a gravé dans son testament; l'unité qui vous anime, il l'a voulue à chaque instant de son sacerdoce; il l'a voulue quand il a prêché la communion fréquente.

« Le prêtre est un autre Christ, poursuit le prédicateur; la parole qu'il prêche ne peut pas changer; la politique subit des modifications, les

monarchies se transforment en républiques; mais la parole que prêche le prêtre ne change jamais; c'est pour cela que nous croyons à la parole du prêtre, surtout au moment de la mort. Nous croyons à cette parole, parce que Jésus-Christ a promis aux prêtres de rester avec eux. Quand le prêtre parle, c'est Jésus-Christ qui parle.

« Il ajoute qu'imitant l'exemple du Christ qui s'est tout donné à nous sur le Calvaire et qui se donne encore sur l'autel, le prêtre se donne tout entier aux fidèles. Il termine en exhortant le peuple à puiser la piété au sein de ces jubilations; qu'il y ait un sursaut de reconnaissance dans les cœurs.

« Demandons à Dieu, conclut-il, de conserver votre pasteur; qu'il atteigne les noces d'or, le jubilé par excellence que Dieu lui-même ne voulait pas laisser passer inaperçu. »

A la fin de la messe, M. le chanoine Campeau se fit, auprès du jubilaire, l'interprète de Monseigneur l'Archevêque pour lui présenter de chaudes félicitations et de sincères souhaits de longues années. M. le chanoine exprima les regrets de Sa Grandeur de ne pouvoir prendre part aux fêtes jubilaires en raison de sa précaire santé.

LE NOUVEAU PRESBYTÈRE

L'inauguration du nouveau presbytère de Sainte-Anne, dont il a été question déjà, s'est faite en même temps que les paroissiens chômaient le tren-

tième anniversaire de prêtrise de M. Myrand, en juillet 1922.

Le soir du 3 il y avait salut solennel du Très Saint-Sacrement à l'église paroissiale, et au moment où M. le Curé quittait le chœur, un chef des syndicats ouvriers, M. Lafortune, et M. Séguin, président du Cercle Social, s'avançaient au nom des paroissiens et présentaient au clergé paroissial les clefs du presbytère neuf, pendant que la toute petite Mlle Henriette Tassé, fille de M. Henri Tassé, offrait une élégante gerbe de roses. M. Lafortune, en remettant les clefs, donna lecture de l'adresse ci-dessous, qui s'explique sans commentaire :

« Monsieur le Curé,

« Trente années de prêtrise ! Vos paroissiens ne veulent pas laisser passer cet anniversaire sans vous présenter leurs félicitations et leurs vœux, en y joignant un tribut tangible et durable de leur affection reconnaissante.

« Nos sentiments de profonde gratitude pour votre long et fécond apostolat au milieu de nous, ils se sont exprimés en maintes circonstances, notamment lorsque votre initiative dotait la paroisse de nouvelles œuvres ou d'améliorations heureuses, lorsque votre patriotisme éclairé défendait bravement nos intérêts matériels, religieux ou scolaires, lorsque votre activité débordante opérait la transformation de ce modeste mais délicieux coin de notre coquette capitale. Vos fêtes jubilaires de 1917, qui ont revêtu un

caractère de grandeur incomparable et qui ont provoqué des échos dans tout le pays — tant il est vrai de dire que les grandes vertus ont une répercussion qui triomphe de l'apathie, de l'indolence et du je-m'en-fichisme du siècle — vous ont prouvé que même ici-bas vos mérites n'étaient pas entièrement méconnus. Mais, à l'époque de ces fêtes, la paroisse souffrait secrètement de ce que vous eussiez pensé toujours à elle et jamais à vous, avec ce résultat que vous receviez vos hôtes dans le plus modeste des presbytères du diocèse. Aussi, se promettait-elle de corriger cette anomalie. Longtemps vous avez résisté à des sollicitations isolées mais nombreuses et pressantes; mais après l'assemblée tenue à votre insu, dans l'église, au mois de septembre 1921, il a bien fallu vous rendre à une demande aussi unanime qu'impérative, et consentir à l'érection d'un monument digne des ministres du culte, offrant l'espace, le confort, l'attrait, l'élégance. Sa Grandeur Monseigneur Gauthier, de regrettée mémoire, donna son consentement avec une paternelle bonté, approuva les plans et s'intéressa aux travaux au point de les visiter plusieurs fois. Ce nous fut une bien douce satisfaction.

«Ce monument, nous prenons la liberté, au trentième anniversaire de votre ordination, de vous en présenter la clé. Nous en sommes satisfaits: puissiez-vous l'en être aussi. S'il est grand, sans pourtant passer la mesure, s'il est beau sans cependant frôler le luxe, c'est d'abord que nous l'avons voulu

digne du pasteur qui, depuis vingt ans, a dépensé sans compter son énergie, ses talents et ses forces à l'œuvre de notre avancement à la fois matériel et spirituel, ensuite que nous avons pensé à l'avenir, aux continuateurs de votre œuvre, au développement prodigieux qui attend cette paroisse; enfin, que nous avons cru qu'un bel édifice aurait cet effet salutaire de rehausser l'aspect de la paroisse, d'attirer l'attention et l'admiration anglo-protestantes sur le progrès de la basse-ville, de constituer une sorte de confirmation de notre estime pour le clergé et de notre indéfectible volonté de survivance nationale. Puissiez-vous y vivre de longues années au milieu d'une population qui a appris à vous chérir, et qui bénit le Ciel de se servir de votre intermédiaire pour la combler de ses bénédictions.

« Le nouveau presbytère symbolise notre affection et notre gratitude, en ce qu'il est d'une substance dont le temps augmente la consistance au lieu de l'affaiblir. Qu'il vous soit cher à ce titre, et que le sourire de Dieu y répande un parfum de joie vivifiante, de grâce souveraine et de bonheur constant. S'il est trop petit à votre cinquantenaire de sacerdoce, ce sera une preuve de plus que les races qui prient sont celles qui se multiplient. »

M. Myrand se tira délicatement de sa réponse, passant en revue les progrès des vingt dernières années, que la foi, la générosité et le dévouement des paroissiens avaient assurés.

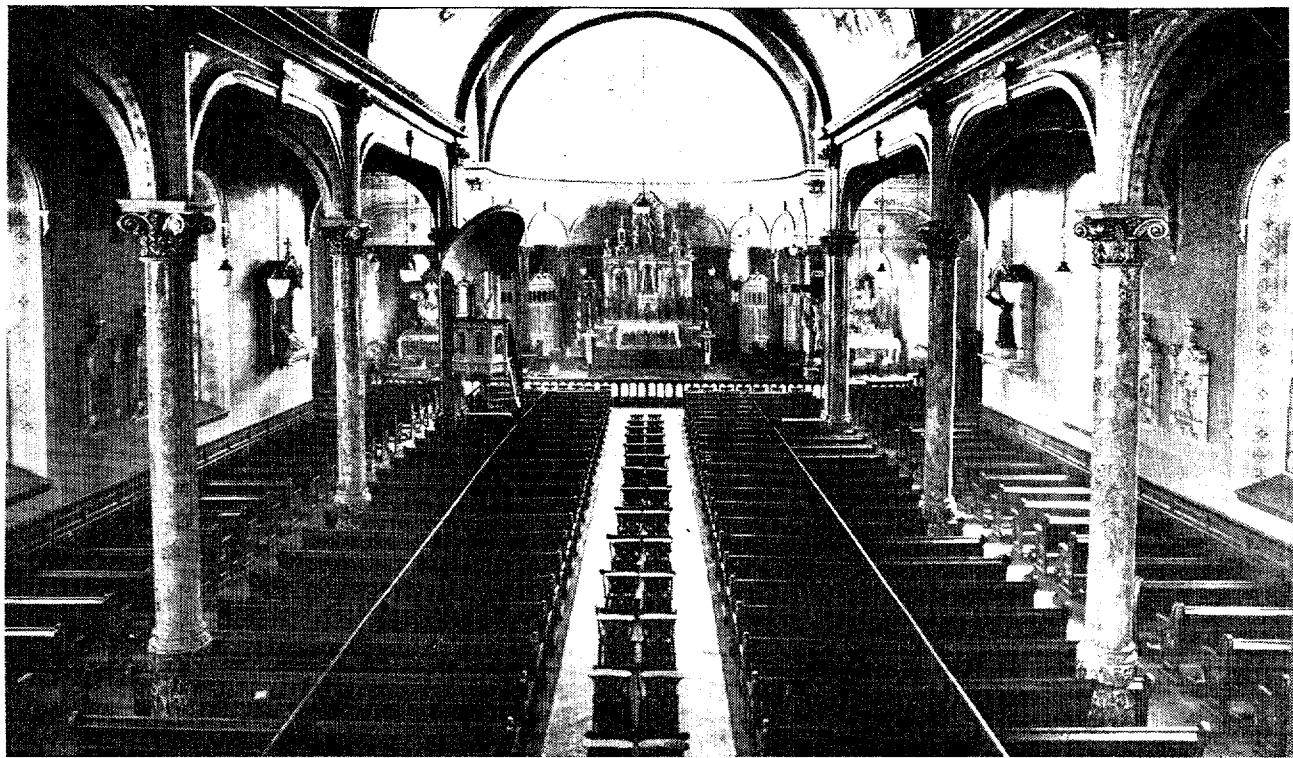
III

NOCES D'OR PAROISSIALES

NOVEMBRE 1923

Les brillantes cérémonies qui ont entouré la célébration du cinquantième anniversaire de la paroisse, le 25 novembre 1923, ne sont pas tellement anciennes qu'il soit nécessaire de revenir bien longuement sur leur ordonnance. Au lendemain des fêtes, M. Gustave Sauvant écrivait dans le *Courrier Fédéral*:

« On a pu dire que la paroisse Sainte-Anne était une pépinière où les bonnes œuvres grandissaient par enchantement; on a dit que tous les dévouements s'y rencontraient. Rien n'est plus exact . . . »



Église Sainte-Anne. Son aspect lors des fêtes du cinquantenaire, en 1923, après les réfections ordonnées par M. Myrand.

Du curé de la paroisse, le même chroniqueur disait :

« Son patriotisme éclairé a toujours su défendre les droits matériels, religieux et scolaires de ses ouailles; son activité débordante a transformé cette partie de la capitale: aussi, en maintes circonstances les sentiments émus de ses paroissiens lui ont-ils été manifestés de la manière la plus tangible. »

Quant aux renseignements détaillés afférant au cinquantenaire, le *Bulletin paroissial* de décembre 1923 contient ce qui suit :

« Nouvellement redécouverte, l'église Sainte-Anne présentait dimanche dernier, (25 novembre) un spectacle imposant. Toute la paroisse s'y était groupée pour être présente aux cérémonies religieuses qui allaient s'y dérouler.

« La messe pontificale fut célébrée à onze heures. Mgr Émard officiait. Le diacre d'honneur était Mgr L.-N. Campeau, V.G.; les prêtres assistants Mgr LeBeau, chancelier du diocèse, et M. le chanoine Lapointe, curé de la Basilique; les diacres d'office, M. l'abbé de Varennes, vicaire à Clarence-Creek, et le R. P. Édouard Bériault, de la Congrégation du Saint-Esprit. Tous deux sont des enfants de la paroisse, élèves de l'école Brébeuf. Le P. Bériault n'est ordonné prêtre que depuis quelques temps. Le maître de cérémonie était M. l'abbé René Martin, de l'archevêché d'Ottawa.

« Dans le chœur, il y avait un nombreux clergé parmi lequel on remarquait Mgr J.-O. Routhier,

doyen des prêtres du diocèse d'Ottawa, et deux fois curé de la paroisse Sainte-Anne, en 1880 et en 1881. Il y avait les curés des différentes paroisses de la ville et de Hull, de même que des représentants de toutes les communautés religieuses.

« Le chœur de Ste-Anne, sous la direction de M. Vermette, a interprété la messe en si bémol de J.-V. Lemens.

Discours de bienvenue

Après le prône, M. le Curé Myrand souhaita la bienvenue à tous dans un discours dont voici le texte:

« Monseigneur l'Archevêque,

« Mes bien chers paroissiens,

« Ste-Anne d'Ottawa, notre belle et prospère paroisse, voit aujourd'hui la célébration de son cinquantième.

« Ste-Anne fête ses noces d'or. C'est jour de joie et d'allégresse pour nous tous. « *Hæc est dies quam fecit Dominus.* » Voilà un jour que le Seigneur nous a fait. « *Exultemus et lætemur in ea.* » Exaltons-le, et réjouissons-nous en lui.

« Ce jour, c'est Dieu qui nous l'a fait. Ah! oui, mes très chers frères, car il est l'auteur de tout ce qui est bien. Cette fête et cette joie, nous les devons à sa Providence, car rien n'arrive sans sa permission. Mais il me semble, mes bien chers paroissiens, que

vous avez le mérite, les anciens, d'avoir été toujours, depuis 50 ans, les braves ouvriers de toutes nos œuvres paroissiales, et les vrais coopérateurs de Dieu.

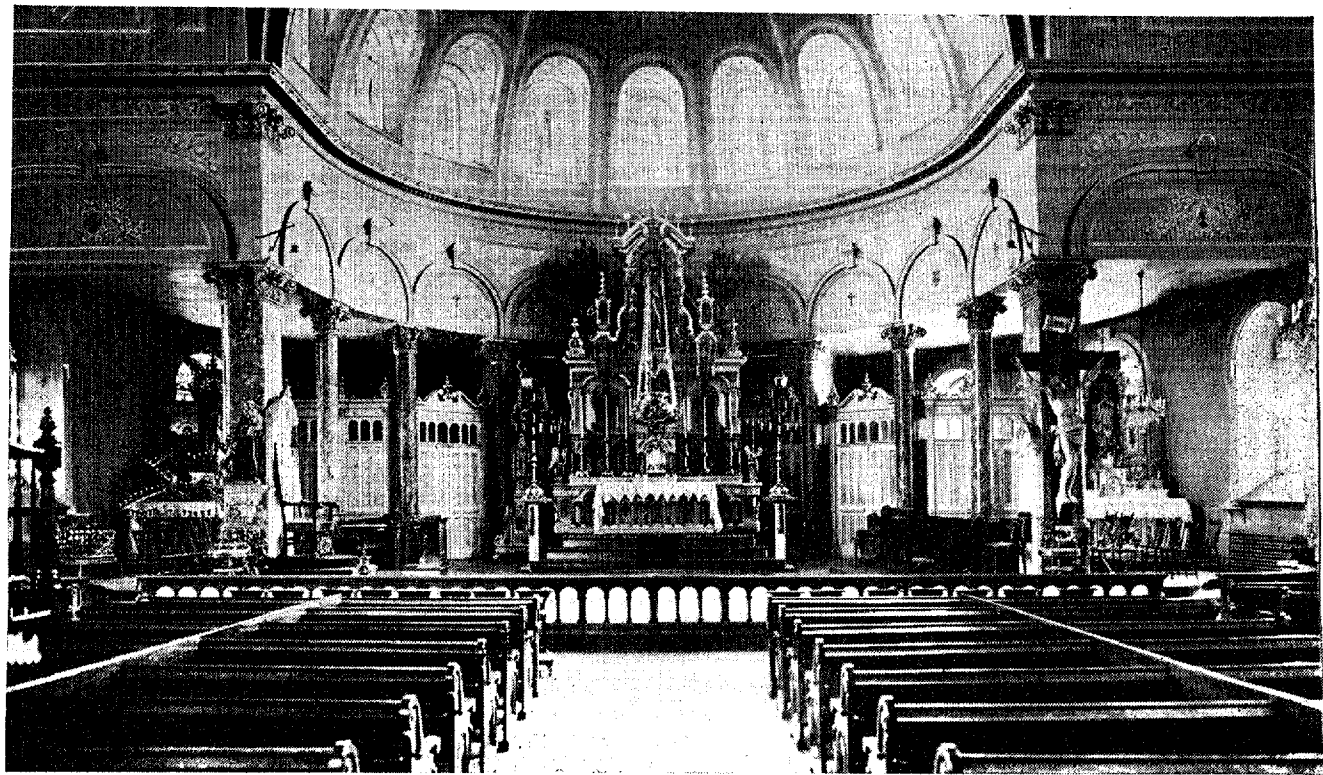
« Aux huit curés qui m'ont précédé, comme à moi-même depuis 20 ans, vous avez sans cesse accordé votre confiance et vous n'avez jamais ménagé votre aide et votre secours. Soyez-en remerciés et soyez-en bénis, mes bien chers paroissiens.

« Ce m'est un véritable bonheur autant qu'un grand honneur, d'avoir à rendre ce témoignage de gratitude à mes chers paroissiens, en présence du Vénérable Archevêque d'Ottawa, car, Monseigneur, de par la volonté de Dieu et de l'Église, vous êtes notre premier Pasteur.

« Vos hautes qualités intellectuelles, votre sagesse et votre prudence dans une administration épiscopale déjà longue vous ont désigné au choix du Saint-Père pour recueillir à Ottawa la succession des regrettés Seigneurs Guigues, Duhamel et Gauthier, de si pieuse mémoire.

L'Évêque, dans un diocèse, c'est le dispensateur de toute vie spirituelle, puisque c'est la source de toute juridiction. Le curé dans une paroisse tient sa paternité de celle de son chef hiérarchique, qui est son guide et le père de tous les diocésains.

« Soyez remercié, Monseigneur l'Archevêque, d'avoir bien voulu — aujourd'hui — aux noces d'or paroissiales, venir présider et pontifier, c'est-à-dire exercer les fonctions de votre haute paternité dans



Sainte-Anne d'Ottawa.— Détails du chœur, après les réfections terminées en 1923.

cette église qui nous est si chère. Pasteur et Père de nos âmes, vous avez droit à tout notre respect et à toute notre affection. Que Votre Grandeur daigne accepter l'hommage le plus respectueux que je lui offre au nom de tous mes paroissiens.

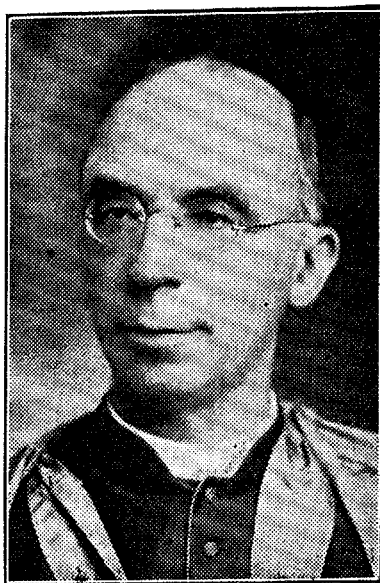
« Il me reste un mot à dire, mes bien chers frères, et c'est pour vous présenter le distingué prédicateur du jour, Mgr Laberge, curé de St-Jean-Baptiste à Québec.

« C'est dans votre paroisse, la belle paroisse de St-Jean-Baptiste sise au cœur de Québec même, que j'ai vécu enfant, Monseigneur le curé.

« C'est dans votre église que j'ai prié longtemps sous les regards affectueux de parents vénérés, et en acceptant de rompre le pain de la parole sacrée pour mes chers paroissiens de Sainte-Anne d'Ottawa, vous leur apportez aujourd'hui et vous m'apportez surtout à moi, bien des souvenirs chers et précieux. Je ne saurais vous dire jusqu'où et combien je vous en suis reconnaissant.

« Ecoutez-le, mes bien chers paroissiens, ce digne prêtre du Bon Dieu. Il vous dira, mieux que je ne saurais le faire, la grandeur de ce beau jour de nos noces d'or. Mgr Laberge fut autrefois mon professeur. Il est resté mon maître. Sa parole autorisée trouvera, j'en suis sûr, le chemin de vos cœurs. »

Mgr Laberge prononça le sermon de circonstance. Il constitue une magnifique pièce d'éloquence, une de celles qu'il ne nous est pas souvent donné



Mgr LABERGE, curé de St-Jean-Baptiste de
Québec, prédicateur à la messe pontificale
du jubilé, 1923.

d'entendre. Le distingué prédicateur a développé les trois points suivants: Le monde est le temple du Père; l'Eglise, le temple du Fils, et l'âme le temple du Saint-Esprit.

M. MYRAND NOMMÉ CHANOINE

A l'issue de la messe pontificale, S. G. Monseigneur l'Archevêque a dit combien il admire dans Ste-Anne l'œuvre de son pasteur actuel.

« Si, parmi ces généreux pasteurs, » ajoute Mgr Émard, « il y en a qui ont déjà reçu leur récom-

pense Là-Haut, et même ici-bas, il convient qu'en cette occasion du cinquantenaire de votre paroisse, votre curé actuel soit récompensé pour la sagesse de son travail, et c'est pourquoi, je nomme M. le curé Myrand chanoine honoraire du chapitre diocésain. »

Mgr Emard était évidemment mieux placé que personne pour savoir à quoi s'en tenir sur le mérite du curé. Sa déclaration, faite dans le chœur à l'issue de la messe pontificale, créa une impression profonde, mais ne causa aucune surprise. Faut-il le dire ? la nouvelle était depuis quelque temps attendue, et les promotions précédentes n'avaient pas été, au sens des paroissiens *actifs*, complètes. Les fidèles, en sortant de l'église, commentaient la paternité spirituelle qui venait d'affirmer son autorité en l'agrémentant de bonhomie communicative et conquérante — c'est que le nouvel archevêque sait vite gagner les foules, moins par une science reconnue de tous que par une sympathie familière à laquelle rien ne résiste.

Mais revenons aux cérémonies de la journée.

A sept heures du soir l'église se remplissait encore pour assister au *Te Deum* d'actions de grâces. La bénédiction du Très Saint Sacrement suivit.

« Une soirée de famille, organisée par M. Eric Quéry, eut lieu à la salle Ste-Anne, suivie de la tombola, » dit le Bulletin.

Lundi matin, il y avait service anniversaire pour les paroissiens défunts.

Plusieurs adresses ont été présentées à M. le chanoine Myrand lors des fêtes. Nous donnons le texte de quelques-unes :

Adresse des paroissiens

« Vénéré Chanoine,

« Il a plu à l'autorité archiépiscopale, de vous élever à la dignité de Chanoine honoraire du chapitre de la Cathédrale d'Ottawa. Ce fut là le digne couronnement des inoubliables fêtes du cinquantenaire de la paroisse. Et, le grand ralliement du 25 novembre au soir, par son nombre comme par son enthousiasme, a dû prouver à notre digne Archevêque toute notre gratitude et à notre aimé pasteur toute notre joie.

« La paroisse vient aujourd'hui, par l'entremise de ses sociétés les plus méritantes, la Ligue du Sacré-Cœur, les Dames de Sainte-Anne, les Enfants de Marie, le Cercle Brébeuf, les Enfants des écoles, le Cercle Social, vous offrir les insignes de votre dignité et vous présenter le témoignage réfléchi de ses félicitations pour l'honneur qui vous a été conféré. Jamais titre n'a été plus noblement acquis par près d'un tiers de siècle d'apostolat admirable. Avec une constance inlassable, une activité débordante et un succès incomparable, vous avez dépensé une immense énergie et de merveilleux talents à l'avancement spirituel et matériel de vos paroissiens. Vous

avez été généreux à la tâche; soyez légitimement fier à l'honneur!

« Dans le chanoine d'aujourd'hui nous savons que vibre le même cœur que dans le curé d'hier ou le vicaire d'antan. Aussi, malgré le temps et les titres, notre affection se permet de ne pas évoluer, c'est-à-dire de rester simple, sereine et puissante pour notre cher Curé.

« Dictées par la reconnaissance, nos prières s'adressent ferventes au Ciel, lui demandant pour notre Chanoine vénéré la santé, le bonheur, le succès. »

*Adresse des enfants de l'école Brébeuf, présentée au
Chanoine Myrand, le 23 décembre 1923.*

« Révéré Pasteur, Bien-Aimés Parents,—

« Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas, » dit-on souvent. Ainsi en est-il des ans. Vous l'avez expérimenté péniblement d'abord, monsieur le Chanoine; mais les sombres années se sont écoulées, et le brillant soleil est venu, de ses éclatants rayons, illuminer votre front radieux. Vos dévoués paroissiens, sous votre habile direction, vous ont construit une demeure digne de leur générosité et digne surtout des éminentes fonctions dont notre vénéré Archevêque devait bientôt récompenser votre zèle. Puis un glorieux anniversaire allait bientôt se présenter. Vous avez voulu que la demeure du Dieu des Taber-

nacles fût, elle aussi, le plus digne possible. Marchant la main dans la main avec vos ouailles, vous avez mené à bon terme la restauration du temple sacré. Comme elle est belle, notre église, avec ses sobres décors si bien nuancés! Le programme du cinquante-naire s'est déroulé splendide. Vous aviez voulu que tout fût magnifique. Le résultat a dépassé les espoirs les plus optimistes. Quelques-uns d'entre nous verront probablement le centenaire. Expérimenteront-ils une plus belle organisation? D'aucuns sembleraient en douter. Mais ne permettons pas à l'envie même d'effleurer nos fronts candides. Souhaitons d'avance aux heureux mortels de ce temps de ne pas voir un 1973 inférieur à 1923.

« Vous avez fait votre part large, monsieur le Curé; vos généreux paroissiens vous ont vaillamment secondé; nous avons voulu nous-mêmes y mêler nos faibles accords. Mais un article devait, après coup, être inséré au programme, article que nous ne pouvions que désirer, vu que nul dans la paroisse ne pouvait l'y adjoindre. Monseigneur l'Archevêque a bien voulu se rendre complice. N'eût été le respect dû au saint lieu, quelle belle salve d'applaudissements aurait souligné le geste magnanime de Sa Grandeur lorsqu'elle annonça que, en récompense de votre sage administration, vous étiez nommé Chanoine honoraire du Chapitre de la Cathédrale. Mais votre nouvelle dignité exige des insignes de grande valeur. Des sociétés de la paroisse ont voulu vous les procurer. Vous le savez, monsieur le Chanoine, nous, les jeunes,

ne sommes jamais restés en dehors des œuvres paroissiales, nous, les hommes de demain; et nos zélés formateurs se sont donné la mission de nous initier aux divers mouvements sociaux. Ce n'est encore chaque fois que l'obole du pauvre que nous apportons. Mais cette obole, elle a, nous l'espérons, sa valeur à vos yeux. Ainsi pensait le divin Maître lorsque la veuve déposa dans le tronc sa mince pièce de monnaie. « Elle a donné plus que les autres », s'écrie dans un élan d'enthousiasme Celui qui lit au fond des cœurs. Puissiez-vous en juger ainsi, monsieur le Chanoine, et estimer notre légère offrande, non à sa valeur intrinsèque, mais à l'égal de l'affection qui anime nos cœurs. Mais si nos sentiments sont tels à votre endroit, monsieur le Chanoine, c'est qu'ils sont animés par la reconnaissance de ce que nous devons à votre dévouement. Soyez béni pour tous les bienfaits dont nous sommes redevables à votre grande âme.

« Vos zélés collaborateurs méritent aussi notre gratitude, et en ce jour, nous sommes heureux de leur dire un cordial merci. Nous supplierons le divin Auteur de tout don parfait de leur rendre au centuple les biens de la grâce qu'ils nous ont prodigués.

« Que le doux Jésus-Enfant, que nous allons bientôt contempler dans un vif élan de notre foi, veuille exaucer nos humbles prières, et il vous fera écouler une année heureuse et féconde en œuvres de bienfaisance et de salut; il éloignera de vous et de

ceux qui vous sont chers les déboires qui viennent parfois assombrir les fronts; enfin il vous conservera longtemps à l'affection de ceux qui vous chérissent.

« Tels sont, monsieur le Chanoine, les sentiments qui, à l'aurore du nouvel an, prennent une plus grande ampleur dans les âmes de ceux qui aiment à se dire

Vos jeunes paroissiens de l'école Brébeuf.

Quelques-unes des lettres de félicitation adressées au nouveau titulaire du chapitre métropolitain, offrent un intérêt considérable à l'attention des paroissiens. Citons entre autres les suivantes:

« Palais cardinalice

« Québec, 8 décembre 1923.

« M. l'abbé Myrand, curé, chanoine,

« Sainte-Anne d'Ottawa.

« Cher et excellent curé, —

« Vous voilà *chanoine de la Cathédrale d'Ottawa*, je vous en félicite cordialement. Nul ne méritait mieux que vous cet honneur. Vos labeurs constants depuis de nombreuses années dans l'intérêt matériel et moral de vos ouailles et de notre population canadienne française vous ont conquis l'affection, la confiance, la gratitude de tous nos concitoyens.

« Votre archevêque a reconnu vos mérites en vous inscrivant au nombre de ses vénérables chanoines.

« Québec comme Ottawa se réjouit de l'honneur qui vous est conféré, car on n'oublie pas ici que vous fûtes Québecquois avant d'être Outaouais.

« Veuillez agréer, cher et excellentissime curé, l'assurance de mon dévouement en N. S.

« L.-N. Card. BÉGIN,
« *Archevêque de Québec.* »

« Archevêché de Régina,
« Régina, Sask., 29 nov. 1923.

« Bien cher chanoine,—

« S'il en est un sur terre, heureux d'apprendre l'honneur qui vous est fait, c'est bien moi. La gloire d'un fils, vous le savez, rejaillit sur son père. Or pour moi, vous êtes mon enfant d'autrefois. Je vous offre donc mes sincères félicitations, et je demande à Dieu de vous aider à faire encore beaucoup de bien.

« O.-E. MATHIEU
« *archevêque de Régina.* »

« Spencer Wood,
« Québec, 29 novembre 1923.

.... « Inutile de vous dire combien je suis heureux d'apprendre la bonne nouvelle. Vous avez, par votre dévouement et votre labeur, transformé cette paroisse de Ste-Anne, vous l'avez guidée dans la voie du succès et de la prospérité, vous vous êtes

consacré entièrement à elle, vous allez pouvoir maintenant étendre la sphère de vos activités et aider notre vénérable archevêque plus effectivement dans la réalisation d'œuvres qui lui sont chères. Noblesse oblige . . .

« L.-P. BRODEUR, »

*(lieutenant-gouverneur de la province
de Québec.)*

(Télégramme)

« Québec, 27 novembre 1923.

« Chanoine Myrand,
Ottawa.

« Témoignage flatteur et mérité pour bons et loyaux services rendus à l'Église catholique et à la nationalité canadienne française. Honneur rejaillit sur confrères, amis et compatriotes, tous réjouis et satisfaits. Sincères félicitations et meilleurs vœux.

« Cyrille DELAGE, »

*(Surintendant de l'Instruction pu-
blique de la province de Québec, et
membre de la Société Royale du
Canada.)*

Parmi les membres du clergé qui assistaient aux fêtes religieuses du cinquantenaire paroissial, les fidèles évoqueront des figures connues: Mgr J.-O. Routhier, P. A., Mgr L.-N. Campeau, P.A.; Mgr

Grivetti, c. s., secrétaire de la délégation apostolique; Mgr Laberge, curé de Saint-Jean-Baptiste de Québec; Mgr Lebeau, camérier secret, chancelier du diocèse d'Ottawa; MM. les chanoines Sylvio Corbeil, principal de l'École Normale de Hull; Raoul Lapointe, curé de la Basilique Notre-Dame d'Ottawa, les abbés Normand Lachance, curé de Newport, Vermont; Labelle, curé d'Aylmer; Chamberland, curé de Montebello; les RR. PP. Villeneuve, o. m. i., supérieur du Scolasticat des Olbats; Proulx, supérieur du couvent des Dominicains d'Ottawa; Ronsin, de la Compagnie de Marie; F.-X. Marcotte, recteur de l'université d'Ottawa; Nérée Laflamme, curé du Sacré-Cœur d'Ottawa; Marion, des Dominicains; Piacentini, supérieur du collège de Saint-Alexandre; Padeletti, supérieur des Servites de Marie; Casimir, du couvent des Capucins; Adalbert, o. m. c.; M. l'abbé Dacier, chapelain de la Miséricorde; MM. les abbés Lombard, curé de Tétreauville; Richard, curé de Ste-Rose-de-Lima; Desjardins, chapelain des Servantes de Jésus-Marie; F.-X. Barrette, curé de Saint-Charles; Arsenault, de l'université; Brosseau, de l'université; Laflamme, curé de Sarsfield; Martin, secrétaire de Mgr Émard; Béchard, vicaire à Sainte-Anne; Scantland, vicaire à Sainte-Anne d'Ottawa; M. l'abbé R. DeVarennes; les RR. Frères Barnabé, congrégation du Saint-Esprit; Basile, directeur de l'École Brébeuf; Herménégilde, directeur de l'Académie de la Salle; Francis, directeur de l'école Saint-Jean-Baptiste; Narceau, de l'Académie, etc., etc.

LES VICAIRES DE M. MYRAND

Le personnel religieux de la paroisse compte un bon nombre de prêtres qui ont généreusement secondé les travaux apostoliques du curé. D'aucuns, devenus curés à leur tour, ont prouvé qu'ils étaient des *hommes de Dieu* dans la plus sévère acception du terme. Leur zèle s'est tellement apparenté aux besoins des œuvres qu'ils perdent leur identité propre dans le succès collectif des entreprises. Depuis l'arrivée de M. le chanoine Myrand à la cure de Sainte-Anne, les vicaires suivants se sont succédé:

M. l'abbé O.-S. Lavergne était déjà vicaire en 1903; il quitta la paroisse le 10 septembre 1904 pour prendre la cure du Lac-aux-Ecorces. Les autres prêtres qui ont exercé le ministère vicarial depuis lors sont:

Le R. P. Fillaudeau, c. m., d'octobre 1904 à mai 1908.

M. l'abbé V. Bouchard, de mai à septembre 1908.

M. l'abbé A.-E. Richard, janvier 1909, mars 1910.

M. l'abbé Joseph Lombard, juin 1910, juin 1911.

M. l'abbé E. Bonny, octobre 1911, août 1912.

M. l'abbé P. Major, octobre 1912, mai 1916.

M. l'abbé E. Olivier, mai 1916, février 1920

M. l'abbé G.-A. Séguin, janvier 1920, octobre 1923.

M. l'abbé W. Scantland, vicaire actuel.

M. l'abbé Ernest Béchard, octobre 1923, octobre 1924.

M. l'abbé Victorien Croteau, février 1924.

Les deux vicaires actuels, MM. Scantland et Croteau, possèdent la confiance des paroissiens. Le premier a fait ses études au Séminaire de Sainte-Thérèse et sa théologie au Grand Séminaire d'Ottawa. Ordonné prêtre dans sa paroisse natale, Angers, le 1er février 1920 par Mgr Gauthier, il venait à Sainte-Anne immédiatement. M. Croteau est né le 4 septembre 1899, et a été ordonné le 26 mai 1923. Il fut vicaire à Casselman avant de venir à Sainte-Anne. Il a fait ses études au collège Saint-Alexandre, des Spiritins, à Ironside.

Parmi les fêtes dont les vicaires ont été l'objet à Sainte-Anne, une des plus mémorables est celle qui célébrait, le 28 janvier 1920, la nomination de M. l'abbé Olivier à la cure de Marionville. Une adresse lui fut présentée en des termes que n'aurait pas désavoués l'ancienne étiquette collégiale, mais qui n'en contenaient pas moins les sentiments vrais de la paroisse.

Le *Bulletin paroissial* de juin 1923 nous communique un écho d'une autre démonstration qui eut cette fois pour héros un enfant de la paroisse. Empruntons quelques extraits de ce compte rendu :

« La paroisse Sainte-Anne compte parmi ses enfants un nouveau prêtre dans la personne de M. l'abbé

René deVarennnes, ordonné le 26 mai par Sa Grandeur Monseigneur Émard, Archevêque d'Ottawa.

« L'abbé deVarennnes est un enfant de la paroisse puisqu'il est né ici le 1er mars 1900, fils de M. Alexis deVarennnes et de Régina Désormeaux. Vers l'âge de 5 ans, il commençait à fréquenter l'école Brébeuf, dirigée par les Frères, où il reçut les premiers éléments d'instruction et d'éducation, jusqu'à l'année 1912 qui termina son cours préparatoire. L'année suivante, 1913, il eut la douleur de perdre ses bons parents. Cette perte irréparable fit échouer pour le moment les projets du jeune enfant, qui pensait alors à devenir prêtre... Mais la Providence n'abandonna pas l'orphelin, elle lui suscita immédiatement un second père dans la personne du curé Myrand.

« En 1912, M. l'abbé deVarennnes entra au collège des Pères du Saint-Esprit à Ironside, pour y poursuivre un cours classique. Son talent, son application lui firent terminer ses études par de brillants examens. Au mois de septembre 1919, il fit son entrée au grand séminaire pour y étudier les sciences théologiques et y franchir pas à pas les degrés qui conduisent au sacerdoce. Après la réception des ordres mineurs et majeurs, notre jeune abbé vient de franchir le dernier degré et recevoir l'ordre sublime du sacerdoce. En effet, le 26 mai dernier, agenouillé aux pieds de l'Évêque consécrateur, en présence d'une foule de prêtres et de fidèles recueillis, il recevait du Pontife l'onction sacerdotale

qui le faisait prêtre pour l'éternité. *Sacerdos in æternum.*

« Le lendemain M. deVarennès disait sa première messe à onze heures. M. Myrand lui souhaita la bienvenue dans la vie sacerdotale, et dit le bonheur des paroissiens en ce jour d'exceptionnelle importance. Un autre enfant de la paroisse, le Père Hervé Ménard, o. m. i., prononça le sermon de circonstance. Dans l'après-midi les Dames de Sainte-Anne, se faisant les interprètes de toutes les paroissiennes, présentèrent au nouveau prêtre une adresse et un souvenir de son ordination. Une manifestation plus générale avait lieu le 29 à la Salle Sainte-Anne.

LES AUXILIAIRES LAÏCS

Dès son intronisation au siège archiépiscopal d'Ottawa, S. G. Mgr Émard a voulu établir dans son diocèse les coutumes paroissiales qui ont fait de la province de Québec, quoi qu'on dise, une des régions les mieux équilibrées moralement qui soient sur terre. Il a voulu que les fidèles participent à l'administration temporelle de la paroisse, et à cette fin il a recommandé l'élection des syndics. Ceux de Sainte-Anne ont été parmi les premiers du diocèse. Le *Bulletin paroissial* nous offre un fidèle compte rendu de cette réforme utile. Voyons, à ce sujet, la livraison de mai 1923, sous le titre *Chronique paroissiale*:

« *Élection des syndics*

« Lundi, le dix-neuvième jour du mois de mars mil neuf cent-vingt-trois, une grande assemblée de francs-tenanciers de la paroisse Ste-Anne fut convoquée par Monsieur le Curé J.-A. Myrand dans la salle paroissiale pour l'élection de trois syndics, et voici le rapport de cette assemblée.

« Le lundi, 19^e jour de mars 1923.

« Les soussignés, élus respectivement président et secrétaire d'une assemblée des francs-tenanciers de la paroisse Ste-Anne d'Ottawa, tenue en la salle paroissiale, aujourd'hui, déclarons: 1° Que ladite assemblée a été dûment convoquée au prône de la messe paroissiale par M. le Curé J.-A. Myrand. 2° Que l'assistance était approximativement de trois cents propriétaires. 3° Que l'assemblée a été ouverte par M. le Curé Myrand, lequel, après la prière, a invité les paroissiens à choisir un président et un secrétaire. 4° Qu'il a été proposé par M. Pierre Faucher, secondé par C.-O. Dupuis et adopté unanimement, que M. Eugène Labelle soit nommé président. 5° Qu'il a été proposé par M. J.-B. Potvin, secondé par M. J.-A.-N. Mercier et adopté unanimement, que M. Hector Ménard soit nommé secrétaire. 6° Que sur explication de M. le Curé, demandant, conformément au désir de Monseigneur l'Archevêque, la nomination de trois syndics, il a été proposé par M. Édouard Gaulin, échevin, secondé par M.

J.-B. Potvin et adopté à l'unanimité, que MM. Charles J. Bettez, J.-Isaïe Dionne et Hector Ménard soient nommés syndics. 7° Que ces paroissiens francs-tenanciers ont accepté, séance tenante, de remplir la charge à eux dévolue.

« En foi de quoi, nous certifions l'exactitude de la minute ci-dessus.

« Eug. J. LABELLE, *président*;

« H. MÉNARD, *secrétaire*.

« II

« Rapport du travail accompli par les syndics et vérification des comptes:

« Le jeudi 22 mars 1923.

« A sept heures du soir, au presbytère Ste-Anne d'Ottawa, se réunissent les syndics convoqués par M. le Curé Myrand, qui les invite à se mettre au travail immédiatement.

« M. C.-J. Bettez est élu président et M. H. Ménard, secrétaire du bureau des syndics sur proposition de M. Dionne. M. le Curé Myrand déclare devoir assister à toutes les assemblées pour fournir les renseignements qui pourront être requis. Sur suggestion de M. le Curé qui a remis tous les livres de compte et pièces justificatives aux syndics, il est résolu de reviser la comptabilité à partir du dernier acte officiel de visite épiscopale, acte qui comprend les transactions jusqu'à janvier 1906.

« Les syndics procèdent donc immédiatement à

l'examen des livres pour la période d'années de 1906 à 1922 inclusivement, et ils remettent à une séance subséquente la rédaction de leurs conclusions.

« C.-J. BETTEZ,

« J.-I. DIONNE,

« H. MÉNARD. »

« Le vendredi 23 mars 1923.

« Nouvelle réunion du bureau des syndics, tenue au presbytère Ste-Anne. Sont présents: M. le Curé Myrand, les syndics C.-J. Bettez, I. Dionne et H. Ménard. L'examen des livres étant terminé, les syndics tiennent à consigner aux minutes les constatations suivantes: 1° Le journal des recettes et dépenses annuelles a toujours été tenu avec soin et méthode, ce qui a rendu facile les quelques corrections à apporter aux chiffres de cette période de 17 ans, 2° Les pièces justificatives, bien conservées et admirablement classifiées, ont permis une vérification facile et complète. 3° Les livres représentent exactement l'état financier de la paroisse. 4° Les syndics approuvent les dépenses qui ont été faites, tant pour l'administration courante que pour les améliorations permanentes et les constructions additionnelles. 5° Les syndics tiennent à souligner le fait que, d'année en année, les recettes ordinaires ont presque invariablement dépassé les dépenses ordinaires. 6° Les syndics sont d'opinion que pour les dépenses imputables au compte du capital, la paroisse a obtenu une valeur supérieure aux déboursés effectués, tel

que le démontre l'inventaire. 7° Les syndics reconnaissent, estiment justifiée et assument au nom des francs-tenanciers la dette paroissiale, telle que détaillée dans l'annexe « C » (des comptes). 8° Les syndics sont persuadés que les revenus de la paroisse sont suffisants pour en rencontrer les charges.

« C.-J. BETTEZ,
« J.-I. DIONNE,
« H. MÉNARD. »

« Lundi soir, 26 mars 1923.

« Tenue d'une assemblée des francs-tenanciers de la paroisse Ste-Anne d'Ottawa dans la salle paroissiale sur convocation régulière par Monsieur le Curé J.-A. Myrand. M. C.-J. Bettez préside la séance. Il est accompagné de M. le Curé Myrand, de Messieurs les vicaires G.-A. Séguin et W. Scantland et des syndics J.-I. Dionne et H. Ménard.

« M. H. Ménard présente, avec détails et explications, le rapport des syndics sur la vérification des livres de la paroisse pour les années 1906 à 1923.

« La résolution suivante, proposée par M. Pierre Faucher, secondée par M. E.-J. Labelle, est alors adoptée unanimement :

« Attendu la reddition des comptes, faite ce jour par le bureau des syndics de Ste-Anne d'Ottawa. Il est résolu :

« 1° Que cette assemblée donne entière approbation au rapport élaboré des syndics sur l'administration financière de la paroisse.

« 2° Qu'elle assume les responsabilités de la dette, telle que consignée aux archives.

« 3e Qu'elle tient à réitérer à son estimé pasteur, sa confiance la plus absolue, comme à reconnaître l'à-propos des dépenses faites depuis vingt ans, pour l'amélioration paroissiale.

« 4° Qu'elle autorise Monsieur le Curé Myrand:
(a) à faire, pour la paroisse, au cours de 1923, toutes les dépenses ordinaires qu'il jugera nécessaires;
(b) à déposer, et à retirer des banques, à titre de procureur, tous les fonds ou valeurs de la paroisse.

« 5° Qu'elle donne à M. le Curé et aux syndics agissant conjointement, pourvu qu'ils s'assurent auparavant de l'approbation de l'Ordinaire, plein pouvoir de négocier les emprunts qui pourraient être nécessaires au cours de 1923.

« C.-J. BÉTTÉZ, *président*;

« J.-I. DIONNE;

« H. MÉNARD, *sec.* »

M. JOSEPH-ADÉLARD SÉGUIN

Les travailleurs de la pensée paroissiale ont été nombreux à Sainte-Anne. Personne, cependant, ne semble avoir fait autant, et en si peu de temps, que M. Joseph-Adélaré Séguin, qui fut pendant douze ans président actif du Cercle social, et conséquemment mêlé intimement à la vie même des œuvres laïques. Né le 8 décembre 1867 à Saint-André



M. J.-A. SÉGUIN, qui fut pendant des années
l'âme dirigeante du Cercle social paroissial

Avellin, d'où vint le premier curé de Saint-Anne en 1873, M. Séguin, fils de Gabélius Séguin et d'Aurélié Patry, avait cinquante-quatre ans et onze mois lors de sa mort, survenue le 8 novembre 1922 après trois jours de maladie. Il était à cette époque surintendant des travaux en maçonnerie du ministère fédéral des Travaux publics, et habitait Place Anglesea, 49. Un trait indique l'estime qu'on lui accordait non seulement dans la paroisse, mais dans toute la partie française de la ville: la Garde Champlain délégua des factionnaires dans la chambre ardente pendant les trois jours qui suivirent le décès

et précédèrent les funérailles. Trois mille personnes, parmi lesquelles les représentants des corps publics fédéraux, provinciaux et municipaux, assistèrent au Libera, qui fut chanté le dimanche après-midi à l'église paroissiale. Les offrandes de fleurs, les bouquets spirituels, innombrables et venant de partout, disaient assez clairement le deuil de tous.

Joseph Séguin fit ses études primaires sous la surveillance de sa propre mère, qui était institutrice à Saint-André. A 18 ans, il venait à Ottawa, chez une de ses tantes, Mme Élie Renaud. Un emploi lui fut trouvé chez les briquetiers des Travaux publics. En 1886, il épousait Mlle Zélia Gagnon, de qui sont nés douze enfants. Dès son mariage, M. Séguin s'occupa des œuvres paroissiales.

M. Séguin était un type caractéristique du Canadien français entreprenant, tenace, infatigable, et voyant toujours plus loin que l'action immédiate. Sa perspicacité généreuse surprenait les gens mieux habitués que lui aux affaires, et les laissait dans l'admiration, tant était précise sa logique d'homme actif pour qui l'obstacle humain n'existe pas. Une carrière tout d'abord agitée l'amena, par la réflexion et par des conseils prudents que M. Myrand sut lui faire entendre, à prendre une envergure de chef. Il était certainement un chef paroissial, et fut devenu, les circonstances aidant, un meneur comme Étienne Marcel. Autodidacte tardif, il remplaçait les connaissances livresques par un raisonnement prime-sautier qu'une solide instruction eût certainement

poussé très loin dans la vie publique. Content de sa modeste sphère d'exercice, il sut borner ses désirs au sens paroissial; mais cette maîtrise qu'il conserva n'est pas étrangère aux progrès étonnants de la paroisse. Ses trois fils, MM. Ivanhoe, Aurèle et Hervé, ont en lui un beau modèle à suivre dans cette voie.

Certes M. Séguin n'oubliait pas toujours qu'il était de politique conservatrice; seulement, il ne permit jamais à la couleur de parti de modifier les tendances du Cercle, et ne voulut se prêter à aucune manœuvre mesquine une fois appelé à la présidence. M. le Curé Myrand avait pour ce grand ouvrier au regard placide une respectueuse estime, que d'ailleurs partageaient tous ceux qui avaient quelque affaire à régler avec M. Séguin. Nous nous souvenons bien de sa droiture et de sa clairvoyance.

Le journal le *Droit* lui a rendu un bel hommage, comme le *Courrier fédéral* et le *Bulletin paroissial*, et les funérailles du dimanche, de même que la messe sur semaine qui suivit, donnèrent l'occasion à tous les éléments de la population urbaine de témoigner une sympathique admiration au souvenir de cet homme, né obscur, qui devait s'élever si haut par sa propre initiative et sa confiante intelligence.

Orateur facile, formant des phrases parfois élégantes qu'il n'aurait pu écrire selon toutes les rigueurs de l'orthographe, ayant une diction supérieure à celle de son milieu travailliste, il n'était pas incapable de beaux mouvements, et souvent gagnait

la partie par la clarté de son exposé et par la chaleur qu'il apportait à démontrer sa proposition. Les gens des *91 résolutions* ne devaient pas être autrement.

Sans nuire à l'auréole des successeurs, il est permis de dire que Joseph Séguin constituait une des forces maîtresses de la paroisse. Il était fait pour s'entendre avec le Curé, qui pour sa part est un homme d'action constante, d'action quand même et toujours.

Voyons ce que disaient quelques écrits au lendemain du décès qui enlevait M. Séguin à l'affection de toute la paroisse. Le *Bulletin* déjà cité publiait :

« Parmi les hommes d'action sociale que leurs états de service ont signalés d'une façon toute particulière à l'attention, à l'estime et à la reconnaissance de leurs concitoyens, dans toute la basse-ville, M. J.-A. Séguin occupe une place au premier rang.

« M. Séguin est tout autant connu sous le titre de Président du Cercle Social de Ste-Anne, que sous son nom de famille. C'est que, depuis la fondation de cette œuvre admirable, il s'est identifié avec elle. Principal promoteur de l'entreprise, il en a été le président sans interruption, y consacrant avec prodigalité, son zèle, son énergie, ses talents. Aussi les résultats obtenus ont-ils dépassé de beaucoup les espérances les plus optimistes. Les finances du Cercle Social sont prospères, ses affaires très étendues, son administration parfaite. Sous sa direction, la salle Ste-Anne est devenue une ruche paroissiale débor-

dante d'activité, d'entrain, de charité. C'est à la fois un sanctuaire du travail, un foyer de patriotisme, un lieu d'étude et une place d'amusements. . . .

« C'est un beau titre de gloire pour M. Séguin que d'avoir pu conduire à bonne fin une œuvre de l'envergure du Cercle Social. Il trouve quand même le moyen de s'occuper, malgré cela, de la Caisse Populaire, dont il est le président, de la St-Vincent-de-Paul, de l'Union St-Joseph du Canada et d'une foule d'autres bonnes œuvres.

« Encore dans la force de l'âge, M. Séguin a déjà une belle carrière à son acquit. Il a rempli son devoir de chrétien dans toute l'acception du mot: dans sa famille et dans la société. C'est un homme de convictions et de principes, qui joint une volonté de fer à un esprit d'initiative peu commun. Chez lui l'expérience et le sens d'observation ont avantageusement suppléé à l'instruction; le jugement est robuste et vif, la mémoire sûre et fidèle, les connaissances étendues et variées. »

Il appartenait au curé de la paroisse d'exprimer ses regrets, comme ceux de ses ouailles. M. Myrand prononça au prône du dimanche 12 novembre les paroles qui suivent, et que les circonstances écourtaient nécessairement:

« Si je m'inspirais uniquement de l'esprit d'humilité qui caractérisait le digne président du Cercle Social, dont nous pleurons aujourd'hui la mort, je me souviendrais qu'en présence de certains deuils

les larmes et les regrets silencieux conviennent seuls. La charge pastorale implique cependant des devoirs auxquels je ne saurais me dérober, en pareil jour surtout. D'ailleurs mon humble voix n'a d'autre prétention que d'être ici l'écho attristé de tous ceux que la mort de ce citoyen intègre vient de frapper en plein cœur. Et que dirai-je en vérité, sinon qu'il convient de s'incliner très bas sous la main de Dieu devant la dépouille de cet infatigable travailleur d'œuvres sociales. Ce qu'il fut — paroissien exemplaire, père de famille laborieux et consciencieux, ami au cœur fidèle — il le fut avec plénitude, avec persévérance.

« Je parlais à l'instant de regrets. Les miens sont inexprimables, puisque je perds le secours d'une haute intelligence et l'appui d'un cœur d'élite. Mais, je dois le dire, que sont ces regrets devant ceux que doivent éprouver ces excellents paroissiens qui vivaient dans l'intimité et sous la direction de leur cher président. Eux seuls peuvent mesurer l'étendue du malheur qui les frappe.

« Toutefois, si la douleur qui les oppresse est aussi profonde que légitime, l'esprit de foi, qui chez les chrétiens doit toujours dominer le sacrifice, a déjà fait comprendre à tous que la Sagesse Divine veut transformer cette douleur en bénédiction. Oui, aux épreuves qui ne manquent pas au Cercle Social et dont je sais mieux que personne l'intense et lancinante âpreté, Dieu a voulu en ajouter une nouvelle — et combien plus déchirante! — Les sociétaires se

souviendront que la mort ne rend pas les destinées infécondes, et que, dans le sein du Père céleste, les âmes de ceux qui furent ici-bas ses serviteurs dévoués, sont toutes puissantes . . . Et maintenant il convient surtout de se recueillir. Si notre douleur est profonde, que notre prière soit fervente. Demandons au cœur de Jésus d'envelopper des chauds rayonnements de sa miséricorde celui qui fut ici un si bon et si fidèle serviteur, de lui donner là-haut les magnificences d'un bonheur qui ne passe pas, la paix sereine et infinie des élus de Dieu. Qu'il repose en paix. »

M. NAPOLÉON TAYLOR

Né le 15 août 1856 à Saint-Calixte-de-Somerset (aujourd'hui Plessisville), dans le pittoresque comté de Mégantic, et arrivé à Ottawa au printemps de 1886 à l'âge de trente ans, M. Napoléon Taylor fut pour la paroisse Sainte-Anne, pendant trente ans et plus, un enthousiaste champion du progrès sans tapage. Nous avons bien connu M. Taylor et sa famille. Nous pouvons donc en parler sans recourir à l'opinion de tiers plus ou moins intéressés; et surtout, nous l'avons vu accomplir tranquillement son œuvre méritoire, indifférent à toute opinion qui n'avait pas pour but ultime l'expansion du zèle paroissial sensé. Intelligence native qui synthétisait en quelque sorte la finesse délicate de notre habitant, M. Taylor apportait de plus un cachet urbain de clairvoyance dans ses moindres actions. Ce n'était



M. Napoléon TAYLOR, un actif "œuvrier" de
Sainte-Anne, maintenant domicilié à
Québec.

pas, on le conçoit, malgré tous les éloges de la presse locale, un artiste dramatique, bien qu'il fût mêlé aux représentations nombreuses données de 1886 à 1912, alors que le Cercle dramatique La Salle, dont il était fondateur, fut dissous. Mais Napoléon Taylor avait le génie de l'organisation, et il tenait les rôles bouffes avec une maîtrise qui fit souvent sourire le grave sir Wilfrid Laurier — et d'autres non moins difficiles. C'est que Taylor était naturel en tout. Qu'il s'agit d'œuvres paroissiales ou de représentations au profit de l'église, il donnait son âme entière à l'entreprise

et se contentait de dire, avec son bon rire honnête : « On fait ce qu'on peut; faites-en autant ». Et c'était là le secret de sa réussite. Son aphorisme, qui valait bien la légende typique de Forain (« Pourvu qu'ils tiennent . . . Qui? — Les civils! »), triomphait des grincheux, et des délicats — la paroisse en comptait plus qu'on ne croit — ; souvent Taylor eut gain de cause contre les rienfauteurs endimanchés précisément parce qu'il écartait l'opposition en la négligeant, et continuait à *organiser* tout comme si l'unanimité eût été évidente. Taylor était la droiture même; il ne soupçonnait pas qu'elle pût ne pas exister partout quand il s'agissait du bien pur et simple. Tous les curés l'ont dit. Tous les paroissiens l'admettent.

Voyons d'ailleurs ce que le *Bulletin* paroissial en pense. Dans sa livraison du mois de juillet 1921, il publie, à l'occasion des fêtes du mois précédent :

« Nous ne saurions passer sous silence la belle fête du 25 juin préparée en l'honneur de M. Napoléon Taylor; le Bulletin Paroissial doit lui aussi apporter quelques accents de reconnaissance et de félicitations à l'adresse de ce paroissien qui doit quitter bientôt la paroisse pour aller finir ses jours dans le berceau québécois qui l'a vu naître et qui veut maintenant le voir mourir. M. Taylor est demeuré au delà de 35 ans dans la paroisse, c'est-à-dire 35 années passées au service des œuvres paroissiales. Inutile de dire ce qu'il a fait, car tout le monde le sait bien; ajoutons, ou plutôt répétons après tous les

autres qu'il a été un des piliers très solides sur lequel s'est appuyée la paroisse et qu'à cause de son dévouement inlassable, son énergie et son travail, la paroisse Ste-Anne lui doit un beau témoignage de gratitude pour les grands services qu'elle a reçus de lui. Le Bulletin se joint à tous pour lui présenter ses meilleurs vœux pour un long repos bien mérité là-bas dans le vieux Québec

« Donnons ici le texte de l'adresse qui fut présentée par les paroissiens à M. Napoléon Taylor, à l'occasion de son départ pour Québec :

Adresse à M. Taylor.

« Les sentiments sincères finissent toujours par s'exprimer en actes; ils épient l'occasion de se manifester. Aussi l'annonce de votre prochain départ a-t-elle produit un déclenchement au plus intime de l'âme paroissiale de Ste-Anne d'Ottawa, déclenchement des sentiments d'estime, d'amitié et de gratitude, longtemps accumulés par vos mérites et vos vertus, toujours contenus par crainte de froisser votre modestie bien connue, mais aujourd'hui ardente de se traduire en une démonstration éloquente et sincère.

« Vous partez, pour aller passer paisiblement, dans le vieux Québec si cher à tous les cœurs canadiens français, près des lieux incarnant les doux souvenirs de votre bas âge, les années qui vous restent à vivre. Nos vœux vous font cortège. Toujours

fidèle, notre pensée frôlera la trace de vos pas. Séparés par la distance, nous resterons unis par le souvenir.

« Emportez le témoignage de notre considération, de notre affection et de notre reconnaissance. C'est le cœur de toute la paroisse qui s'exprime par notre entremise. Votre figure sympathique où rayonne toujours un sourire, est bien connue et bien aimée dans la ville d'Ottawa. On vous y salue comme un chrétien d'élite, n'ayant jamais laissé échapper l'occasion de traduire sa foi en actions; on reconnaît en vous le patriote qui a servi avec constance la cause française; on proclame partout que vous étiez le modèle des fonctionnaires ponctuels, dignes et désintéressés.

« Pendant longtemps vous avez été, à Ste-Anne, une sorte de factotum précieux. Congrégations religieuses, salle paroissiale, cercles dramatiques, chœur de chant, sociétés mutuelles, œuvres nationales, vous dirigiez tout, sans rétribution aucune, avec une habileté et un zèle dépassés seulement par votre aménité et votre modestie. On doit vous appliquer les vers de Laprade:

« Quand on a le sourire aux yeux,
A la lèvre un mot gracieux,
La vertu même en est plus belle . . . »

« Vous avez été le maître mouleur auquel Ste-Anne d'aujourd'hui, si admirée par ses œuvres sociales, doit sa formation. Comme dévouement et renonce-

ment, vous ne serez jamais égalé, encore moins surpassé: c'est là votre plus beau titre de gloire.

« Recevez l'expression de notre gratitude, et croyez à notre plus vive affection. Puisse le Ciel vous bénir et nous accorder souvent la faveur de vous voir revenir passer quelques jours au milieu de nous. Car, vous pouvez cesser d'être dans la paroisse, mais non d'être de la paroisse. »

UN MOT DE CONCLUSION

Des paroisses canadiennes sont fort anciennes. Elles remontent aux premiers temps de la colonie, et comptent aujourd'hui plus de trois siècles de vie active. D'autres sont fort riches, et possèdent des temples dignes de l'ancien monde. D'autres encore sont admirées pour la foi de leurs fidèles, pour le zèle de leurs bienfaiteurs. Il en est peu cependant où se rencontrent à la fois l'esprit religieux, l'action sociale, la charité large, l'activité fébrile et l'esprit de progrès, dans les proportions qui font de Sainte-Anne d'Ottawa une paroisse type.

Trop jeune pour qu'il soit possible de tout dire, trop discrète pour qu'un étranger puisse connaître à fond ses actes, et trop fière, aussi, pour se vanter de ses bonnes actions, la paroisse Sainte-Anne tient profondément au cœur de l'épiscopat depuis qu'elle est fondée. Elle a été le berceau de maintes idées édifiantes au sens propre; elle a été le tombeau de toutes les folies modernes dont la tendance est

d'amoraliser les foules. Il y a du déchet là comme ailleurs; seulement, il y en a moins, et cela vient d'un fait de pratique courante: le curé est le chef de la famille paroissiale, personne ne lui conteste ses droits, encore moins ses devoirs, et il n'est pas homme, sous quelque nom qu'il se présente dans l'histoire des derniers cinquante ans, à laisser diriger le presbytère par les laïcs; il n'est pas homme non plus à s'immiscer hors de propos dans les affaires particulières de ses ouailles. Et ainsi l'esprit religieux n'est pas discuté à cause du curé, et, chacun demeurant dans sa sphère, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

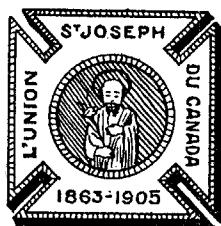
Le Cercle social, la Caisse paroissiale, les congrégations diverses, les œuvres scolaires, tout cela, depuis 1905 surtout, donne une cohésion solide au mouvement social, et confirme ce que disait Mgr Émard de la paroisse canadienne — qu'elle est la cellule-mère de la société morale, économique et politique.

Le curé actuel, M. le chanoine Myrand, a été à tel point un homme d'action qu'il a eu l'honneur des *critiques*. On ne dit jamais rien des gens qui ne font rien, et quiconque agit risque de heurter des intérêts secondaires tenaces, comme il risque d'ameuter l'envie des inactifs ou des incapables. M. Alleau eut maille à partir avec des gens que sa grande charité offusquait; M. Prudhomme dut combattre de sérieux abus qui se glissaient dans la paroisse; Mgr Routhier pourrait écrire d'intéressants mémoires sur les luttes qu'il eut à soutenir en 1880; M. le chanoine Beauchamp aurait de même de curieux chapitres à

inclure dans le présent travail; M. Beausoleil trouverait dans la situation immobilière une preuve de sa clairvoyance et une négation « du salut par les Juifs. »

Aujourd'hui la paroisse Sainte-Anne est un foyer d'action sociale, d'action française, d'action catholique. Cette triplique la prépare bien à l'action économique, dont la Caisse paroissiale est un beau témoignage, et à l'action politique, dont les résultats seront certainement visibles un jour.

M. Myrand est loin d'être étranger à tous ces progrès, dont la plupart n'ont pas vingt ans d'essor.



QUATRIÈME PARTIE

L'UNION SAINT-JOSEPH DU CANADA



Notaire J.-S. TÉTREAULT,
président général de l'Union Saint-Joseph du Canada.

L'UNION SAINT-JOSEPH DU CANADA

LE CONSEIL SAINTE-ANNE

LE 12 mars 1925 le Conseil Sainte-Anne de l'Union Saint-Joseph du Canada comptait sa vingtième année d'existence. La solennisation de l'anniversaire, remise au mois de mai pour des raisons particulières, sera synchronisée avec les grandes fêtes jubilaires générales qui attireront ici de nombreuses délégations — ce sera au tour d'Ottawa de célébrer les noces de diamant de la société, que la ville de Québec chôma l'an dernier.

Une bonne moitié des fondateurs de l'Union habitaient en 1863 la région qui devait être dix ans plus tard comprise dans la paroisse Sainte-Anne, et l'histoire de la fondation s'apparente d'assez près avec l'histoire de la paroisse pour qu'il soit opportun

d'étudier un peu plus intimement la croissance de ce superbe groupement de mutualistes patriotes.

Cinq des douze premiers sociétaires se trouveront en 1873 au nombre des paroissiens de M. Alleau, entre autres M. Jean-Baptiste Champoux, qui cumulait les fonctions d'instituteur et de cordonnier, et qui seconda très courageusement les travaux du curé de Sainte-Anne après avoir dépensé dix années d'action virile pour le bien de ses co-sociétaires de l'Union Saint-Joseph.

C'est à M. l'abbé Myrand que revient l'initiative d'une succursale de l'Union à Sainte-Anne. Le premier bureau du conseil paroissial, entré en fonction le 12 avril 1905, avait le personnel que voici :

Chapelain, M. l'abbé J.-A. Myrand, curé;
 Président, M. Napoléon Taylor;
 Premier vice-président, M. Marc-Azarie Ménard;
 Second vice-président, M. Edouard Gaulin;
 Secrétaire, M. Raoul Bélanger (décédé — il devint traducteur officiel au Conseil privé);
 Trésorier, M. Charles Dupuis;
 Receveur, M. David Morin (décédé);
 Visiteurs, MM. Oscar Lemieux et Joseph Bois;
 Commissaire-ordonnateur, M. J.-B. Déry;
 Censeurs, MM. Jean-Mathias Lemieux, Henri Côté et Emile Paquette.

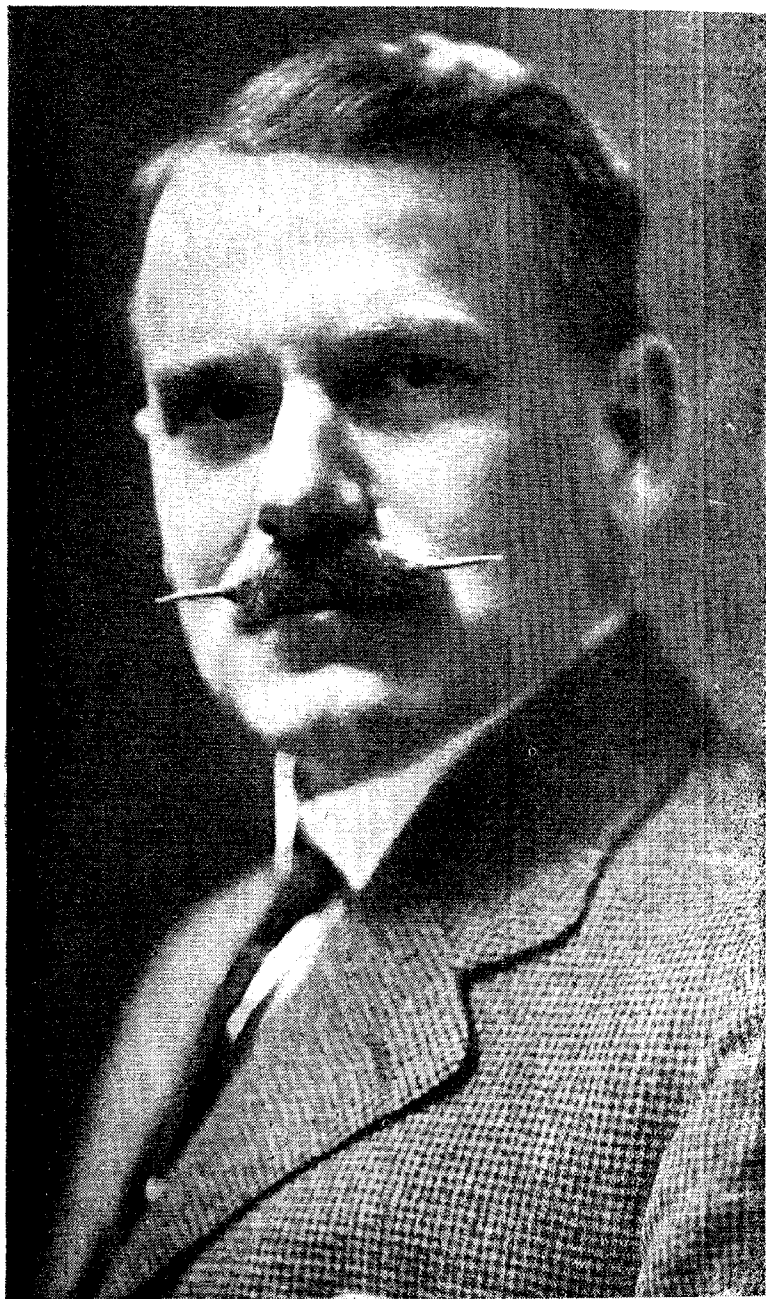
Depuis vingt ans les présidents de ce conseil ont à tour de rôle été MM. Napoléon Taylor, C.-O.

Dupuis, J.-B. Saint-Laurent, M.-A. Ménard, A.-E. Paquette, et L. Bissonnette, président actuel.

Les fonctions de receveur ont été remplies par MM. David Morin, J.-A. Hudon, M.-A. Ménard et D.-V. Godbout. Les sociétaires suivants du Conseil se sont succédé aux différents postes officiels de l'administration locale: MM. A. deVarennes, Philéas Carrière, F.-H. Déry, Joseph Dagenais, J.-B. Neveu, Henri Côté, O. Routhier, Armand Bériault, J.-A. Morin fils, T. Blanchet, Wilfrid-C. Labelle, J.-Henri Legault, P.-E. Lévesque et Lucien Morin.

A l'heure présente le bureau du Conseil (No 93) se compose des titulaires suivants: Chapelain, M. le chanoine Myrand, curé; président, M. L. Bissonnette; 1er vice-président, M. René Lemieux; 2e vice-président, M. Eugène Charbonneau; secrétaire, docteur J.-D. Dupuis; trésorier, M. A. Bériault; receveur, M. D.-V. Godbout; visiteurs, MM. Félix Larose et J.-B. Neveu; commissaire-ordonnateur, M. J.-Henri Leclerc; censeurs, MM. A.-J. Hudon, J.-E. Déry et A. Ouellette.

L'élection de ce dernier bureau date de février 1925. Lors de la séance électorale, M. Charles Leclerc, secrétaire-général de l'Union, donnait des statistiques intéressantes sur le mouvement financier de 1924. Ainsi, les recettes totales de la société accusent pour l'exercice une somme de \$571,559.85, sur laquelle on a payé \$77,450.39 en secours de maladie, et \$119,803.54 en assurances. Les invalides ont reçu \$16,490.93, et le fonds de réserve a été



Docteur R.-H. PARENT, Ottawa,
vice-président général de l'Union Saint-Joseph du Canada.

augmenté de \$209,408.77. Ce sont là des chiffres que le journal le *Droit* donnait au lendemain des élections. Citons :

« Au cours de l'année, la société a réalisé un gain supplémentaire de \$32,000 sur les intérêts, parce que son capital rapporte beaucoup plus que le taux présumé par la loi. Elle a fait un autre gain de \$28,050 grâce à la faible moyenne des mortalités. D'après les statistiques, c'est elle qui, de toutes les sociétés du continent américain, toutes proportions gardées, a les meilleurs risques. Au lieu de 190 décès qu'elle aurait dû avoir en 1924, elle n'en a eu que 157.

« D'après les états qui ont été présentés au conseil Ste-Anne, il a été perçu par cette succursale, en 1924, \$4,849.24. Les malades ont reçu, au cours de l'année, \$647.41. Le nombre des membres a augmenté de 9 dans la caisse des adultes, et de 10 dans la caisse des enfants. »

M. le chanoine Myrand, au cours des délibérations, a fait ressortir l'importance du *centin collégial*, que les sociétaires devraient encourager plus généreusement. Cette œuvre consiste dans le paiement volontaire d'un sou par mois en sus de la cotisation fixe, et le fonds créé de ce chef sert à l'éducation des enfants dont les parents étaient inscrits parmi les assurés ordinaires. Plusieurs vocations sacerdotales ont été aidées par cette souscription.

L'histoire de l'Union Saint-Joseph du Canada est féconde en traits de lumière. En dehors des archives de la société, la source la plus précise et



M. Charles LECLERC
Secrétaire-trésorier de l'Union Saint-Joseph du Canada.

concise à laquelle on peut aujourd'hui demander des renseignements se trouve dans une brochure que publiait en 1913, lors du cinquantenaire, le brillant secrétaire-trésorier actuel, M. Charles Leclerc. Nous aurons souvent l'occasion de cueillir à pleines mains dans ce résumé consciencieusement rédigé, quitte à le compléter par des renseignements que nous avons nous-même rassemblés en consultant les vieux papiers des paroissiens.

LA FONDATION EN 1863

Les fondateurs de l'Union, avons-nous dit, étaient en bon nombre domiciliés dans la partie d'Ottawa qui devint plus tard la paroisse Sainte-Anne. Ces braves gens, peu instruits c'est vrai, mais doués d'une intelligence claire, se préoccupaient de centraliser l'action sociale du groupe français et catholique, afin de créer, par la force économique et numérique comme par l'unité de tendance, un puissant organisme qui pût être utile à nos destinées.

Comme tous les mouvements d'abnégation, celui qui devait doter la ville d'Ottawa et plus tard tout le pays d'une société de bienfaisance, de secours mutuels et d'affirmation française pacifique, reçut sa première impulsion chez les humbles, renversa des oppositions formidables, triompha de l'inertie imprévoyante des professionnels, vécut de misère et de sacrifices jusqu'au jour, enfin, où la clairvoyance des dirigeants officiels fut surprise de constater une fois de



ÉDIFICE DE L'UNION SAINT-JOSEPH DU CANADA,
rue Dalhousie, Ottawa.

plus qu'on avait mieux réussi en se passant d'elle qu'en écoutant les pesants conseils de sa méticuleuse prudence. En 1863 comme aujourd'hui, d'aucuns désiraient ménager les susceptibilités des groupes francophobes et ne pas nuire aux intérêts particuliers des représentants du peuple. Les fondateurs de l'Union regardaient trop haut pour s'arrêter à ces embarrassantes scories de l'action politique, et ils eurent le rare courage de mettre en pratique un conseil que l'A. C. J. C. affirme plus près de nous dans sa devise: « Bien faire et laisser dire » — axiome que les poilus de la grande guerre ont traduit d'une façon laconique: « Faut pas s'en faire ».

M. Jean-Baptiste Champoux, dont nous citons tout à l'heure le nom, et qu'on a vu souvent figurer dans les œuvres paroissiales de la Saint-Vincent-de-Paul de Sainte-Anne après 1874, demeurait à Ottawa depuis quelques années lorsqu'il eut avec un de ses frères savetier, M. Léonard Desmarais, domicilié lui aussi dans la partie est des quartiers français, un entretien qui marque le premier jalon dans l'histoire de l'*Union Saint-Joseph d'Ottawa*, nom primitif de l'intéressante société qui nous occupe.

MM. Champoux et Desmarais étaient tous deux natifs de Joliette. Ils avaient avec admiration suivi la marche ascendante de l'*Industrielle*, société d'action sociale formée d'ouvriers, qui assura en peu de temps à la ville de Joliette une expansion dont la rapidité eut été impossible sans l'enthousiasme des *Industrieux* — comme on appelait un peu par dérision

les membres de l'organisme nouvellement lancé. Instaurer à Ottawa parmi les Canadiens français un groupement de même nature, mais différant légèrement quant aux résultats en vue, devint le rêve, la hantise, de nos deux disciples de saint Crispin. Habitué de longue date à compter sur eux-mêmes plus que sur leurs voisins, ils inaugurèrent une propagande active qui leur assura des adhésions encourageantes. En février 1863, après avoir mûrement esquissé leur projet, ils s'ouvraient à M. Ulric Pelletier, un autre futur paroissien de Sainte-Anne, et recueillaient son concours, racolaient quelques jours plus tard le consentement de M. Cuthbert Bordeleau, cordonnier comme eux. Le quatuor se croyait maintenant assez fort pour lancer l'entreprise dans le gros public.

La première assemblée eut lieu le 22 mars, dans une salle de l'école que le *Frère Demers*, ainsi appelé bien qu'il fût laïc, tenait rue Murray. M. Demers avait bien juré que c'était pour une fois seulement qu'on allait se réunir chez lui. On laissa dire. Vingt-trois personnes assistaient à cette séance préparatoire. Le doyen, M. Bordeleau, présidait, et M. F. Lauzon exerçait les fonctions de secrétaire. Le procès-verbal, cité par M. Leclerc, dit l'intention des promoteurs :

« Le but est de former une association St-Joseph, qui est d'une grande importance pour nous tous et qui fera honneur à tous ceux qui voudront bien y appartenir. »

M. Leclerc commente cet extrait à l'aide du contexte:

« Il va de soi que les mots *grande importance* et *honneur* n'ont pas été jetés dans ce compte rendu pour rien. Ils ont leur éloquence. Ils laissent deviner les sentiments dont étaient animés les fondateurs de l'Union St-Joseph. D'ailleurs, le discours du président de circonstance corrobore l'interprétation donnée ci-haut aux mots *grande importance* et *honneur*. C'est M. Cuthbert Bordeleau qui parle:

« Les Canadiens d'Ottawa jouissent de beaucoup de talents et de capacités et sont capables de le montrer autant que nos voisins de là-bas. »

« Voilà qui précise le sens de l'extrait précité. Il est clair que l'on veut s'unir pour s'affirmer dans Ontario comme dans Québec. Quand M. Bordeleau dit *nos voisins de là-bas*, il fait allusion aux Canadiens français de Montréal, déjà formés en société. »

D'autres assemblées suivirent, le 29 mars et le 6 avril. Les premières décisions prises, on voulut louer une salle plus commode afin de discuter librement et peser les moyens d'action. Déjà les difficultés surgissaient. Le manque de confiance en soi-même, le manque obtus de confiance dans les autres, l'absence d'initiative personnelle chez le plus grand nombre, qui tant de fois ont coûté cher aux Canadiens français, se manifestèrent cauteleusement dans ces réunions, où seuls les quatre promoteurs semblaient réellement vouloir quelque chose. Comme aggravation, on

chantait déjà dans le public le refrain qui à certains jours est pour nous suicidaire, et que les événements ont si souvent démenti dans notre brève histoire nationale: « Nous n'avons pas d'hommes! » Mais les hommes se créent une fois qu'ils sont à la tâche. Il n'y a pas d'université pour enseigner l'action, et l'apprentissage des grandes choses se fait dans la marche en avant.

Nos quatre *rêve-creux* ne se découragèrent pas pour si peu, et opposèrent une belle indifférence aux conseils et aux prédictions mauvaises qu'on leur prodiguait avec les rires épais. Lors de la séance du 12 avril, le patriotisme ronflant fut à l'honneur — et ce n'est pas un mal. Le procès-verbal cite d'un des discours de la séance:

« Unissons-nous donc, Canadiens, et nous serons forts contre les préjugés qui nous accusent de ne pas pouvoir nous unir entre nous. Nous espérons que notre conduite va démentir ces reproches, car il bat dans la poitrine du Canadien français un cœur noble et généreux. Mais la faute chez nous, compatriotes, la voici: nous sommes trop timides. Cependant, le temps doit être arrivé de sortir de cet assoupissement qui, jusqu'à ce jour, a entravé l'union entre nous. Montrons à nos confrères du Bas-Canada que nous, Canadiens de la future capitale du Canada, nous savons remplir le devoir qui nous incombe, en nous enrôlant sous la bannière de l'Union St-Joseph. Montrons-leur que nous aussi nous aimons notre nation et tenons à nous venir en aide les uns

les autres. N'est-ce pas là, Messieurs, un excellent moyen de resserrer ces liens de nationalité qui sont si faibles chez nous, Canadiens ? »

Après les discours, M. Bordeleau, du haut de son fauteuil présidentiel, coupait court aux hésitations et aux attermoiements: il invitait les personnes présentes à s'insérer au rôle d'appel, et l'Union Saint-Joseph d'Ottawa était fondée grâce à une éloquence persuasive, qui n'est pas rare dans le peuple quand il est temps de la faire valoir. Voici les premiers signataires de la convention :

MM. Cuthbert Bordeleau, cordonnier, alors domicilié rue Clarence (Parry) près de la rue Nelson; Toussaint Ménard, cordonnier, rue St-Patrice, entre les rues Dalhousie et Cumberland; Damase Noël, cordonnier, rue Murray, entre les rues Sussex et Dalhousie; *François Sauriol*, peintre, employé chez les carrossiers Dufour, rue Rideau, et domicilié Place Anglesca; *Jean-Baptiste Champoux*, cordonnier, rue Ottawa (St-Patrice à l'est de la rue King); *Ulric Pelletier*, du quartier Ottawa; Léonard Desmarais, cordonnier, rue Murray, entre les rues Dalhousie et Sussex; Joseph Maheux, Léon David, épicier, angle des rues King et Ottawa; Théophile Bellemare, cordonnier, coin des rues Sussex et York; *Alfred Dufour*, forgeron, domicilié dans la région de Ste-Anne; *Fulgence Lalonde*, dont le domicile n'est pas indiqué, mais qui demeurerait dans Sainte-Anne en 1873.

Les noms soulignés sont ceux des premiers pa-



**Docteur GEORGES RACINE, Québec,
directeur de l'Union Saint-Joseph du Canada.**

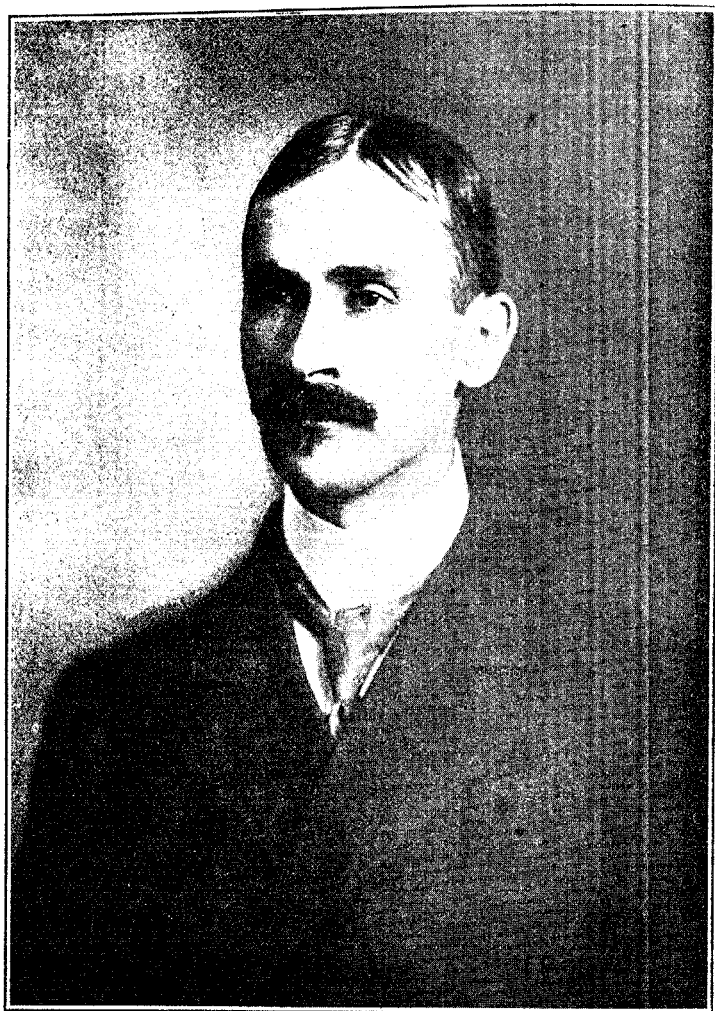
roissiens de Sainte-Anne qui figurent parmi les fondateurs de l'Union. Tous ces cordonniers étaient en même temps marchands de chaussures, mais préféraient leur titre de métier, car les machines n'avaient pas encore remplacé l'artisan, et les marchands d'alors savaient avec quoi et comment leurs produits étaient faits.

La séance du 20 avril 1863 admettait plusieurs nouveaux membres: MM. Edmond Cusson, forgeron; *M. Therrien*, mcublier; *J. Guérard*, peintre; J.-B. Ethier, boucher; Onésime Barrette, rue Clarence, forgeron à l'emploi des carrossiers Stockdale, rue Rideau.

Le Bureau, élu séance tenante, contient à cette date les éléments suivants qu'il est intéressant de noter:

Président, Cuthbert Bordeleau;
 Premier vice-président, Ulric Pelletier;
 Second vice-président, J. Guérard;
 Secrétaire, Léonard Desmarais;
 Sous-secrétaire, T. Ménard;
 Trésorier, Léon David;
 Percepteur, François Sauriol;
 Sous-percepteur, Onésime Barrette.

Lors d'une séance tenue le 27 avril, les sociétaires suivants seront admis: MM. Barnabé Desjardins, tailleur de pierre, domicilié rue Nunnery (Water); Jean-Baptiste Aubin, cordonnier, rue York; J.-B. Mathieu, maçon, domicilié rue King, entre les rues



M. ALEX. GUILBAULT, maire de Joliette,
directeur de l'Union Saint-Joseph du Canada.

Ottawa (St-Patrice) et Parry (Clarence); Pierre Automne, tailleur de pierre, rue Nunnery. Ces tailleurs de pierre étaient tous employés à la construction des édifices du Parlement.

Les procès-verbaux des assemblées nous font voir: des résolutions de reconnaissance adressées à la Commission scolaire pour l'usage de la salle de classe; une demande à la Saint-Vincent-de-Paul de la Cathédrale, pour l'usage de ses salles, rue Sussex. Cette requête fut accordée par l'intervention immédiate de Mgr Guigues, qui encourageait l'Union Saint-Joseph de toutes ses forces.

L'ÉVOLUTION

Les règlements de la société de Joliette s'imposaient alors, en l'absence d'une constitution propre à l'Union. Cette dépendance temporaire envers une institution étrangère n'empêcha pas le recrutement, car les séances de mai amenèrent dans les rangs Alexandre Foisy, ferblantier; Zéphirin Foisy, épicier, David Gravel, charpentier, et Elie d'Amour, forgeron.

Le trésorier David fut le premier à verser sa cotisation mensuelle de cinquante sous. Naturellement l'escarcelle de la société n'était pas lourde, lorsqu'elle fut déposée entre les mains du Père Dandurand le 10 mai 1864. Un capital de \$30.00 portant intérêt ouvrit la voie à la capitalisation actuelle de \$2,732,416.12, et les vingt-trois membres du début sont devenus 23,000.

Désirant avant tout affirmer le caractère religieux de l'Union, le Bureau décida que la fête patronale, le 19 mars, ne devait pas être chômée comme une solennité ordinaire de l'Église. Une procession traversa les rues de la Basse-Ville. A l'époque où l'on se trouvait, en 1864, il y eut bien quelques loustics qui crurent intelligent de rire un peu de ces travailleurs endimanchés qui se *pavanaient* en public; mais les sociétaires, pour leur part, savaient ce que pouvait signifier une procession, qui après tout n'est qu'une manifestation de force numérique au nom d'un principe. Les rieurs n'eurent pas longtemps l'avantage du nombre parmi les spectateurs, et l'année suivante, 1865, une petite bannière en drap bleu, acquise au moyen d'une souscription spontanée des sociétaires, ouvrait la marche à la deuxième procession du 19 mars, que suivaient en grand recueillement les plaisants de l'année précédente.

Au mois de juin 1864 le gouvernement, en constituant en corporation l'Union Saint-Joseph d'Ottawa, lui permettait: 1° d'assurer certains avantages aux sociétaires en cas de maladie; 2° d'aider les veuves et les orphelins des sociétaires défunts; 3° d'acquérir chaque année des immeubles pour une valeur d'au plus \$2,000. Une condition exigeait qu'un rapport annuel fût soumis aux deux chambres. D'importantes modifications furent faites en 1879 aux lettres patentes, et la secrétairerie provinciale d'Ontario rendit insaisissables les avantages et bénéfices que l'Union garantissait aux sociétaires, leurs hoirs et

ayants cause. On sait que le parlement fédéral changea en 1905 le nom d'Union Saint-Joseph d'Ottawa en celui d'Union Saint-Joseph du Canada.

Maintenant que ces faits sont établis, voyons les progrès de l'Union, d'après les données officielles que M. Charles Leclerc, l'énergique secrétaire général, publiait en 1913. Quant aux mouvements plus récents d'expansion, les différentes livraisons du *Prévoyant*, organe de la Société, nous fourniront toute l'information désirable. M. Leclerc définit d'abord trois périodes distinctes: 1863-1888, 1888-1895, 1895-1913. Les bilans successifs prouvent sans conteste que les Canadiens français, quand ils le veulent, ne sont pas obligés de servilement imiter leurs voisins anglophones pour bien administrer de grandes entreprises financières. En résumant le précieux travail du secrétaire-général, il ne sera pas inutile de garder en mémoire les résultats obtenus jusqu'à la fin de 1924, pour ne pas se laisser trop surprendre par les rapides ascensions d'une œuvre commencée avec rien du tout.

ON CHERCHE UNE VOIE

De 1863 à 1888, la première étape se délimite nettement: c'est une expérience de coopération pratique — aider la veuve et les orphelins d'un sociétaire décédé. La mutualité tâtonne et cherche sa voie. On ignore encore les tables qui permettront bientôt d'échelonner les tarifs d'après les calculs

mortuaires, d'établir la durée probable de la vie, d'imposer une prime proportionnée aux risques de maladie ou de décès. Comme l'organisme de Joliette, l'Union Saint-Joseph d'Ottawa adoptera l'assurance-vie la plus simple. D'abord, la cotisation mensuelle des sociétaires sera de cinquante sous, et formera un fonds qui permettra de payer à la famille endeuillée \$1.50 par semaine pendant une durée fixe. Mais ce régime obère sérieusement le budget, et sept ans après la fondation (1870) la société libérera les rentes dues aux veuves, pour une somme totale de \$1,120, soit \$160 pour chacune des sept rentes en cours. Des souscriptions libres et des séances publiques procurent les sommes voulues pour les frais contingents. De 1870 à 1885 on accorde \$300 à la veuve, ou aux orphelins qui n'ont pas encore atteint l'âge de seize ans. L'indemnité monte à \$400 en mars 1885 et à \$500 en 1887. Si le sociétaire ne laisse ni veuve ni orphelins, le bénéficiaire touche \$150 seulement. Comme frais funéraires la société donne \$20 en 1873 et \$25 en 1885. Jusqu'en 1887 les secours aux malades sont de \$3.00 par semaine, et sont augmentés à \$3.50 peu après. La même année un supplément de dix sous par tête est statutairement exigé en faveur du sociétaire au décès de sa femme. Quant aux cotisations, un fixe de 25c par mois, une somme de 50c au décès d'un collègue, et une autre de 25c le jour où l'on chôme la fête patronale, en constituent le fonds. Un régime d'amendes nombreuses atteint — 1° les arrérages de cotisation; 2° les absences lors des assem-

blées et des processions; 3° la négligence à donner une adresse exacte; 4° les interpellations inopportunes; 5° toutes les actions ou omissions qu'il plaît au bureau de transformer plaisamment en crimes rachetables — les Kiwanis et les Rotarians ne font pas autre chose aujourd'hui aux dîners hebdomadaires. Comme tout le monde se conforme volontiers à ce régime d'amendes, l'Union se trouve en 1884 en état d'acheter pour \$3,500 l'ancienne église presbytérienne qui faisait jusqu'en 1907 le coin sud-est des rues Dalhousie et York. L'immeuble est immédiatement transformé en salle de réunion. Avec le vingt-cinquième anniversaire de fondation, la société possède un actif de \$16,000, compte 747 membres, et elle a payé \$19,249.29 en bénéfices divers à ses adhérents.

Elle a eu des heures bien sombres, la pauvre Union Saint-Joseph des débuts! Il lui fallait « une réserve inépuisable de courage et d'énergie » pour vivre. « Supérieurs à leur savoir », les premiers directeurs et leurs administrés résistèrent au découragement que pouvait leur inspirer l'apathie des Canadiens français, comme les guerres intestines qu'on tentait de soulever pour entraver l'œuvre et pouvoir ensuite se féliciter de l'insuccès désiré. Sacrifices financiers, fatigues physiques et morales, tout cela semblait ne pas compter pour les fondateurs et leurs lieutenants.

Les Noces d'argent de 1888, au mois de mai, donnèrent lieu à des réjouissances magnifiques. Mgr Duhamel officiait à la messe pontificale d'ouverture.

une procession passa dans les rues pavoisées, des amusements variés attirèrent les foules au parc Lansdowne.

LA PEUR DU PROGRÈS .

M. Olivier Durocher tenait alors la présidence générale, et désirait porter au dehors l'action bien-faisante dont on commençait à admirer les effets à Ottawa. Des entreprises étrangères à nos légitimes aspirations nationales et religieuses étaient plus riches et pouvaient, à l'aide de tables mobiles de cotisations, donner des polices de \$1,000 alors que la Saint-Joseph n'avait pas droit de dépasser \$500 et restait riviée à son fixe de 75c par mois.

L'assemblée, se sachant souveraine, tenait jalousement à conserver ses prérogatives de souveraineté même au prix du bon sens, et la discussion s'éternisait sur des vétilles de procédure; les délibérants, pour la plupart obstinés à maintenir leurs *droits*, s'opposaient à toute réforme sous prétexte de sauvegarder les usages établis. C'était puéril et têtù, mais rien ne pouvait faire admettre à certains petits groupes qu'un changement n'est pas nécessairement dangereux. Conservatistes innés, ces braves gens voyaient d'un mauvais œil les tendances progressistes de M. Durocher.

M. Leclerc cite un exemple curieux. Dix-huit mois d'arrérages auraient dû entraîner la radiation pure et simple d'un sociétaire, mais il fallait une

résolution de la majorité, et cette majorité ne se trouvait jamais. Il fallut bientôt réintégrer des arriérés de dix, quinze et trente mois, sans préjudice à leurs droits quelconques. Les sociétaires se protégeaient entre eux au risque d'acculer la société à la faillite. Ils réduisirent même les secours aux malades à \$3.00 par semaine pendant vingt semaines; l'amende de 5c par mois sur les arrérages fut supprimée, et l'on arriva même à biffer les contributions et amendes de toute nature, pour leur substituer une cotisation uniforme de 75c par mois. En 1895 il y avait 824 membres seulement, et l'actif net était de \$13,807.96. A moins d'une orientation nouvelle, un écroulement était imminent.

DICTATURE UTILE

C'est à ce moment presque désespéré que M. Durocher établit une dictature déguisée. Secondé par un bureau perspicace, il donna le coup de barre au bon moment et l'écueil fut évité. Désormais l'Union entra dans une ère facile, et poussait de l'avant vers des progrès inimaginés. Les anciens sociétaires dont la contribution jusque là avait été bien faible, devaient être protégés, sans doute, mais la vie de la société elle-même ne devait pas être compromise. Des règlements furent adoptés le 5 février après une lutte acharnée. Dorénavant la contribution fut de 50c par mois, avec obligation de payer \$1.25 par \$1,000 d'assurance au décès d'un collègue. Les secours aux

malades furent portés à \$5.00 par semaine, les frais funéraires à \$75.00 au décès d'une épouse. et les assurances s'arrêtèrent à \$100, \$500 et \$1,000. Ces modifications permirent à la société d'instituer des succursales à Hull, Rockland, St-Joseph d'Orléans, Clarence-Creek, Mattawa, Arnprior et l'Original. En trois ans six cents nouveaux assurés s'inscrivaient.

Une autre conséquence des réformes premières se remarque dans l'adoption des contributions mobiles basées sur l'âge d'admission. La première session fédérale de l'Union, tenue à Ottawa le 30 avril 1898, ratifie la constitution que M. Charles Desjardins, un savant actuaire, a préparée longuement. Admis à l'âge de seize ans, un sociétaire paiera 66c par mois sur \$1,000 d'assurance, avec une mensualité de 40c pour la caisse de maladie. A quarante ans, un sociétaire paiera par mois 91c plus le versement à la caisse de maladie. *L'échelle mobile* est en vigueur.

En 1900 un nouveau tarif sera établi, mais les futurs adhérents seront seuls affectés. Les professions *risquées* ou *hasardeuses* donneront lieu à un tableau particulier. Les caisses du Bon mutuel ou du Bon conjoint seront créées, avec déduction des secours aux malades sur le chiffre de la police. D'autres caisses pourvoiront à des tempéraments pour le paiement des bénéfices mortuaires. La Société compte 3,000 adhérents, 51 succursales dans les deux provinces de Québec et d'Ontario.

Une refonte des tarifs viendra en 1902, avec une légère augmentation prévue par les exigences de la

Loi sur les assurances mutuelles. Les conseils de district paraîtront en 1906 et faciliteront la représentation au conseil fédéral.

Les tarifs subissent une nouvelle augmentation, du moins quant aux nouvelles recrues des Bons conjoints et Bons mutuels. Avec 1911, la société supprime toutes les anciennes caisses, impose à ses membres une taxe d'administration (30c par mois), et se conforme aux tarifs du congrès fraternel des sociétés mutuelles. En même temps les conseils judiciaire, financier et supérieur sont abolis, et l'Exécutif prend en main la responsabilité de toute la gestion. En 1907 un bel immeuble s'est élevé sur l'emplacement de la première salle. Au cinquantième anniversaire de fondation, il y a 28,000 sociétaires, 644 succursales, et un actif d'un million.

DES NOMS ET DES CHIFFRES

Le Bureau, lors du cinquantenaire, en 1913, est formé comme suit d'après les archives de l'Union :

Conseil exécutif

Président d'Honneur, Mgr Charles-H. Gauthier, archevêque d'Ottawa.

Chapelain général, Mgr J.-O. Routhier, Ottawa.

Président général, O. Durocher, ex-maire, Ottawa.

1er vice-président général, J.-S. Tétreault, notaire, Sherbrooke.



M. Olivier DUROCHER, ancien maire d'Ottawa, donna une impulsion victorieuse à l'Union Saint-Joseph du Canada en 1895. Aujourd'hui vice-président d'honneur de l'Union.

2ème vice-président général, G.-J. Tessier, mutualiste, Québec.

Médecin général, J.-U. Archambault, ex-maire de Hull.

Directeurs: S.-C. Larose, fonctionnaire, Ottawa; Eugène Labelle, comptable, Ottawa; A.-E. Brunet, courtier, Montréal; Alex. Guilbault, avocat, maire de Joliette; A.-E. Vincent, industriel, Québec; J.-P. Samson, rentier, Lévis; L.-A. Caron, industriel, Hull.

Officiers généraux

Auditeurs supérieurs: J.-N. Rattey, Ottawa; J.-F.-H. Laperrière, Ottawa.

Procureur, J.-A. Béliveau, avocat, Trois-Rivières.

Secrétaire général, Charles Leclerc, Ottawa.

Trésorier général, Lasalle Gravelle, Ottawa.

Organisateur en chef: Dr O.-J. Rochon, Ottawa.

Asst. org. en chef: Georges-J.-H. Tessier, Québec.

Organisateur: Eug. Sauvé, Ottawa.

Bureau médical

Dr J.-U. Archambault, président; Dr R.-H. Parent, Ottawa; Dr E. Bourque, Ottawa.

Conseils de Districts

District d'Ottawa: Président, Dr R.-H. Parent, Ottawa; vice-président, R. Lafond, Hull; secrétaire,

Eugène Labelle, 327 rue Dalhousie, Ottawa; trésorier, A. Bélanger, 327 rue Dalhousie, Ottawa; syndics, C.-O. Dupuis, Ottawa; Nap. Bélanger, Hull.

District de Montréal: président, E.-A.-B. Ladouceur, Montréal; vice-président, Dr W.-A. Besner, Valleyfield; secrétaire, Dr J.-F.-A. Gatién, 100, 2e ave., Viauville; trésorier, Dr J.-A. Duhamel, 1031 rue St-Denis, Montréal; syndics, Dr J.-A. Rousse, Montréal; G.-E. Bégin, Sherbrooke.

District de Québec: président, Chs Mailly, Québec; vice-président, J.-L.-A. Godbout, Québec; secrétaire, Alb. Boulet, 167 rue Richelieu, Québec; trésorier, Dr P.-H. Bédard, 236 rue St-Jean, Québec; syndics, J.-A. Marcoux et Cyprien Fortin.

L'état financier suivant, intéressant à consulter, indique une aptitude à bien administrer les finances chez les directeurs de l'Union Saint-Joseph:

Année	Sociétaires	Surplus
1888.....	747	\$16,000.00
1895.....	824	13,807.96
1896.....	1,216	15,640.68
1897.....	1,438	16,873.10
1898.....	1,580	18,165.20
1899.....	1,965	24,388.97
1900.....	3,278	25,517.95
1901.....	4,204	34,947.54
1902.....	5,333	64,052.36
1903.....	8,389	94,060.48
1904.....	11,639	128,004.22

Année	Sociétaires	Surplus
1905.....	13,529	202,730.74
1906.....	17,943	264,838.26
1907.....	22,641	354,308.04
1908.....	23,637	430,898.93
1909.....	23,269	535,032.10
1910.....	25,373	661,929.86
1911.....	27,704	790,117.41
1912.....	26,375	937,261.00
1913.....	28,000	1,000,000.00

RAISONS DU SUCCÈS

Ces chiffres ont une éloquence précise, que nous expliquerons par une citation de l'opuscule de M. Charles Leclerc, dont il a été question déjà :

« Par l'œuvre qu'elle a accomplie, à travers toutes sortes de difficultés et dans des circonstances souvent onéreuses, l'Union St-Joseph du Canada a mérité d'attirer sur elle l'attention de tous les hommes intéressés aux mouvements économiques, sociaux, nationaux et religieux. Son influence bien-faisante et féconde s'est exercée, en effet, dans ces quatre domaines différents et y a laissé une trace profonde. Lorsque l'on constate, aujourd'hui, la répercussion majestueuse de l'entreprise modeste, dont quelques humbles ouvriers ont jeté les bases en 1863, on est surpris et réjoui. Qui aurait dit que l'avenir ménageait un aussi brillant succès à la société nationale et catholique que quelques Cana-

diens français fondaient pour s'entr'aider? Malgré leur optimisme le plus justifiable, les fondateurs de l'Union St-Joseph du Canada et les continuateurs de leur œuvre ne pouvaient caresser l'espérance que leur société, école de prévoyance et de sagesse, deviendrait un groupement pacifique des plus utiles au point de vue des œuvres sociales et un élément des plus nécessaires, quant à l'organisation nationale et religieuse.

« Pour mesurer toute l'envergure de l'œuvre de l'Union St-Joseph du Canada, il faut en faire le démembrement et l'étudier aux points de vue suivants: économique, social, national et religieux. »

Contentons-nous pour le moment d'interroger l'aspect économique, en revenant au travail de M. Leclerc:

« Avant la fondation de l'Union St-Joseph du Canada, les Canadiens français d'Ottawa n'avaient aucun moyen pratique de se prémunir contre la maladie, et contre la misère qui peut résulter pour une famille de la mort prématurée de son chef. Veuves et orphelins restaient aux prises avec le dénuement le plus complet et devaient à la charité chrétienne leur subsistance. Quant la maladie contraignait un foyer à lui accorder une gênante hospitalité, il fallait, pour triompher d'elle, avoir recours à la bourse obligeante de parents et d'amis. L'Union St-Joseph du Canada est venue mettre ordre à cet état de choses. Prenant en soin les épargnes du pauvre, elle les lui a rendues au centuple. Verser

mensuellement à la caisse de la société une contribution de 50 sous, c'était ne faire qu'un léger sacrifice; mais recevoir, à la maladie, \$3.00 par semaine et léguer à la veuve, à la mort, une indemnité de \$400.00 c'était obtenir un riche rendement de l'épargne faite. Il est vrai que lors du décès d'un sociétaire chaque membre devait donner \$1.25 à la caisse des bénéfices mortuaires, mais vu le nombre restreint des décédés, ces appels se présentaient plutôt rarement. »

M. Leclerc semble bien avoir compris l'animus des fondateurs. Citons encore, ce qui est le moyen le plus court d'arriver à une entente parfaite (page 17):

« Grâce à cet esprit épargniste dont les Canadiens français ont hérité de leur ancienne mère-patrie, la société mutuelle fondée à Bytown il y a un demi-siècle a été la banque du pauvre, la caisse d'épargne parfaite, la St-Vincent de Paul perfectionnée, d'abord de la population d'Ottawa et des environs, ensuite des centres français de l'Ontario et de toute la province de Québec. Au point de vue économique son influence a été énorme. Elle a contribué largement à tenir le paupérisme à l'écart de la vie canadienne; elle a développé l'esprit d'épargne et d'association de nos compatriotes. Elle a ouvert le chemin aux œuvres de tout genre qui assurent la stabilité économique d'un pays: caisses populaires, syndicats coopératifs, associations protectives. Dans tous les centres où ses ramifications ont étendu son influence bienfaisante, l'Union St-Joseph du Canada

a été un facteur économique de première valeur. A la classe pauvre elle a donné un moyen facile d'union véritable. Ouvriers, artisans, patrons et bourgeois, se sont, par son entremise, mis la main dans la main pour s'aider, se prémunir contre l'incertitude du lendemain, s'aimer les uns et les autres. A l'aide de la petite épargne, l'Union St-Joseph a constitué un formidable capital qui a fait contrepoids au capitalisme. Tandis que l'égoïsme est le plus souvent le propre et le ressort d'action de celui-ci, l'altruisme a été le trait caractéristique de notre mutualité. Par nature, les fortunes colossales édifiées grâce aux trusts, aux entreprises hasardeuses, aux coups de bourse, aux spéculations véreuses, ne sont guère sympathiques à la condition précaire de la classe ouvrière. Comment le riche peut-il pardonner au pauvre de lui donner le spectacle de sa misère . . .

« Et le capital de la vaillante Union St-Joseph a eu le mérite, tout en faisant son profit de placements rémunérateurs, de favoriser le progrès et le développement de municipalités, commissions scolaires, corporations épiscopales, etc. Ce capital n'a pas cherché les transactions, spéculations et entreprises où le risque est proportionné au gain en perspective, c'est-à-dire très grand. Il s'est contenté de peu. Et, durant sa longue carrière, la société n'a pas perdu un sou de l'épargne qui lui a été confiée. L'intérêt qu'elle a retiré de ses capitaux lui a permis, tout en augmentant peu à peu sa réserve, de faire face à de lourdes obligations contractées vis-à-vis de ses membres. »

LES ARTISANS DE LA VICTOIRE

Et pour quelle rémunération travaillaient les bergers de l'organisme entier? Voyons la page 38:

« Durant les trente premières années de sa vie, la St-Joseph n'a guère récompensé les services de ses officiers autrement que par la satisfaction qu'elle leur donnait d'être utiles à une belle œuvre. On travaillait ferme, on faisait face au mécontentement des uns et aux critiques des autres, on avait maille à partir avec des difficultés de toutes sortes; n'importe! Toujours courageux et toujours dévoués, les officiers, presque les mêmes d'année en année, se dépensaient pour leur Société. A la présidence, se sont succédé et ont rivalisé de zèle, MM. François Duhamel, Séraphin Champagne, André Gravelle, Léon David, Alexis Foisy, Olivier Durocher, Napoléon Boutet, Onésime Barrette, J.-B. St-Laurent, V.-G. Godbout, J.-B. Lamontagne, E.-G. Laverdure, Etienne Leblanc, S. Champagne, Alfred Pinard, Jacques Dufresne, Joseph Vincent, Napoléon Casault, Charles Desjardins, Joseph Patry, J.-N. Rattey, Hector Laperrière et Salomon Leveillé... »

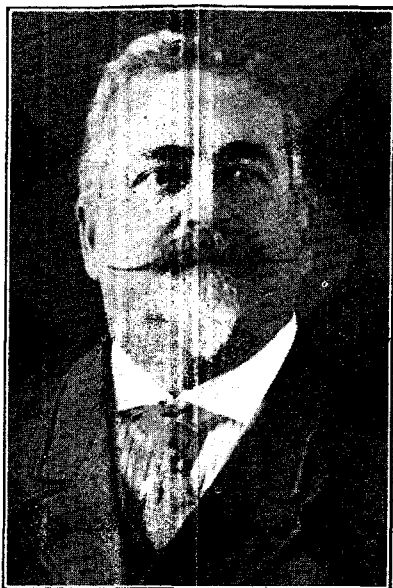
La grande refonte du code de l'Union, en 1895, doit être attribuée, dit M. Leclerc, à MM. Olivier Durocher, Solomon Léveillé, Isidore Côté, Alfred Dostaler, Octave Bérubé, N. Léger, J.-H. Charlebois, Jules Lemieux, H. Proulx, Jos. Patry, E. Lapointe, J.-A. Morin, Pierre Robert, J.-B. Lamontagne, J.-N. Rattey et J.-F.-H. Laperrière.

Pour la période de 1895 à 1911, certains sociétaires, peut-être plus que d'autres, ont donné un vigoureux essor à l'Union. Citons entre autres MM. O. Durocher, entré dans l'Union en 1866, et qui célèbre cette année son quatre-vingt-et-unième anniversaire de naissance; M. Charles Desjardins, actuaire consulté souvent à l'étranger; le chevalier F.-R.-E. Campeau, nature enthousiaste et pilier de la Saint-Vincent-de-Paul; le docteur Rodolphe Chevrier, chirurgien maintenant renommé que la pratique des Muses n'empêchait pas d'être homme d'action; Albert Allard, financier, qui fut député de la ville d'Ottawa aux Communes; J.-N. Rattey et J.-F.-H. Laperrière, vérificateurs très sûrs; L.-A.-E. Saint-Pierre, autrefois gérant de la Banque Nationale; Alfred Dostaler greffier « ponctuel, compétent, dévoué »; Georges-W. Séguin, qui joua un rôle tranché dans l'action française de l'Union Saint-Joseph, et mourut presque subitement le 6 décembre 1911.

L'opuscule dont nous parlions souligne d'autres noms parmi les ouvriers inlassables des heures d'évolution: MM. A.-L. Pinard, Frs Loyer, J.-A. Lafrance, C.-O. Dubois, H. Pinard, A. Dupuis, Pierre Robert fils, J.-B. Samson, J.-D. Malette, N. Pagé, S. Léveillé, Emery Lapointe, N. Fink; Nap. Dehaître, Magloire Landry, C.-G.-H. Beaudoin, Isidore Côté, G.-G. Smith, docteur J.-U. Archambault, Tél. Perrin, J.-E. Rivest, Alf. Morin, A. Ribout, Ant. Paquet, H. Lacasse, A.-A. Taillon, J.-A. St-Denis, l'abbé S. Hudon, A. Caron, Daniel Danis, l'abbé J.



Docteur Jean-Marie LAFRAMBOISE
directeur de
l'Union Saint-Joseph du Canada



M. Samuel GENEST,
Conseiller à vie
de l'Union Saint-Joseph du Canada

Chatelain, L. Fink, J.-N. Houde, T. Rochon, J. Gratton; puis plus tard, après 1904, MM. A.-E. Brunet, S.-C. Larose, J.-S. Tétrault, C.-S.-O. Boudreault, Albert Boulet, J.-M. Fleury, Albert Pinard, L.-E.-O. Payment, P.-H. Bédard, Arthur Béliveau, J.-A. Duhamel, l'abbé J.-B. Bazinet, J.-P. Samson, J.-A. Tanguay, J.-A. Gravel, etc., etc.

« Justice doit être rendue aux dévoués serviteurs de la Société, qui, au bureau-chef ou dans le service externe, ont dépensé leur énergie et leur talent: F.-X. Talbot, Lasalle Gravelle, Raoul Bé-

langer, G.-J. Tessier, G.-H. Tessier, J.-M. Lemieux, L.-J. Bourdon, F.-X. Julien, Nestor Wallot, etc.

« Les Conseils de District ont trouvé des mutualistes de rare compétence, dans MM. Thomas McNicoll, Eug. Labelle, docteur R.-H. Parent, R. Lafond pour Ottawa; E.-A.-B. Ladouceur, W.-A. Besner, J.-F.-A. Gatien, G.-E. Bégin pour Montréal; Chs Mailly, J.-S.-A. Godbout, P.-H. Bédard, Albert Boulet, J.-A. Marcoux pour Québec. »

LES FÊTES JUBILAIRES

L'Union Saint-Joseph du Canada chôma par de grandes fêtes le cinquantième anniversaire de sa fondation. Les solennités commencèrent le 31 mai à la Salle de l'Union. M. J. Rattey, président du comité de réception, prit le fauteuil à huit heures du soir pour souhaiter la bienvenue aux innombrables invités et délégués. Il avait à ses côtés sur l'estrade MM. O. Durocher, président général de l'Union St-Joseph du Canada; Champoux, l'un des fondateurs de la St-Joseph; Ludger Gravel, président des Artisans de Montréal; Alex. Mercure, président de l'Union St-Joseph de Drummondville; Aimé Amyot, président de l'Union St-Joseph de St-Hyacinthe; Lavallée, président de l'Union St-Pierre de Montréal; A.-V. Robert, président de l'Union St-Joseph de Lachine; Napoléon Champagne, député à la législature d'Ontario; S.-J. Tétreault, de Sherbrooke, 1er vice-président général de l'Union St-Joseph du

Canada; G.-J. Tessier, de Québec, second vice-président général; docteur J.-U. Archambault, médecin général de la St-Joseph; S.-C. Larose, Eug. Labelle, J.-P. Samson, A.-E. Vincent, Alex. Guibault, L.-A. Caron, directeurs.

Dans la salle se voyaient les RR. PP. Tessier, o. m. i., de St-Sauveur, Québec; Dallaire, du Keewatin; Paradis, professeur à l'Université d'Ottawa; M. l'abbé A.-A. Godbout, aumônier des Sœurs de la Charité de Québec; M. l'abbé C.-O. Godbout, curé de Notre-Dame des Laurentides; M. l'abbé C.-N. Leblanc, curé de New Carlisle, comté de Bonaventure; M. Amédée Denault, rédacteur à l'*Action Sociale* de Québec et délégué du Comité Permanent du Congrès de la Langue française en Amérique; M. Charles Leclerc, secrétaire général de l'Union St-Joseph; le docteur P.-H. Bédard, président de la Société St-Jean-Baptiste de Québec; le docteur J.-A. Duhamel, professeur à l'Université Laval de Montréal; M. E.-A.-B. Ladouceur, président du Conseil de District (Montréal); M. Charles Mailly, président du Conseil de district de Québec; M. O.-J. Rochon, organisateur en chef et M. G.-J.-H. Tessier, organisateur assistant en chef de l'Union St-Joseph; enfin plus de cinq cents délégués des succursales de l'Union St-Joseph du Canada, délégués venant des points les plus reculés de Québec et d'Ontario, des comtés de Bonaventure, d'Essex, de Nipissing, etc.

Des vœux jubilaires arrivèrent de toutes les sociétés sœurs d'Amérique septentrionale, et la



M. J.-L.-A. GODBOUT, Québec,
directeur de l'Union Saint-Joseph du Canada.



M. Arthur-E. BRUNET, Montréal,
directeur de l'Union Saint-Joseph du Canada



Docteur J.-U. ARCHAMBAULT,
médecin général de l'Union St-Joseph
du Canada.



M. Louis GIGNAC, Penetanguishene, Ont.,
directeur de l'Union Saint-Joseph
du Canada

réception des *conventionnels* se clôtura par la présentation d'une bourse de \$1,200 au président général, M. Olivier Durocher, au nom des 28,000 sociétaires.

LA PROCESSION

La journée du dimanche comportait les fêtes religieuses. A huit heures une procession passait dans les rues Dalhousie, Saint-Patrice, Sussex, Water, King, Clarence, jusqu'au « Carré Sainte-Anne » (Place Anglesea), à travers les haies de maisons pavoisées, d'où les spectateurs acclamaient les dix mille processionnistes. Le défilé comprenait les corps suivants :

La Garde Indépendante Champlain; Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa; Société Saint-Jean-Baptiste de Hull; Les Cercles de l'A. C. J. C.: Duhamel, Lacordaire, Brebeuf, Sacré-Cœur; La musique du 43ème bataillon; Les Artisans Canadiens Français; L'Alliance Nationale; L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa; L'Union Saint-Jean-Baptiste de Masson; Les Forestiers Catholiques; La C. M. B. A.; La Fraternité Italienne St-Antoine; Représentants des autres sociétés mutuelles: Forestiers Canadiens Français, Forestiers Indépendants, etc., etc.; Conseil de la Pointe Gatineau avec « L'Harmonie »; Les Cadets de Saint-François d'Assise; Conseils locaux de l'Union Saint-Joseph du Canada, avec bannières: Masson, Angers, St-Charles, Clarkstown, Ste-Famille, Aylmer, St-Rédempteur, Viauville, St-Jean-

Baptiste, Ottawa, Montebello, St-François d'Assise, Ste-Anne, Ottawa, St-Eugène, Curran, N.-Dame de Lourdes, Alfred, St-Joseph d'Orléans, Cornwall avec musique, Embrun, Crysler, L'Original, Rockland.

« Délégués de tous les autres conseils de la Société, de toutes les parties du Canada: Les Cadets de Hull; Le Conseil de Rochonville; La Fanfare de Hull; Le Conseil Notre-Dame de Hull No 2; Le char allégorique escorté par les Cadets de l'Académie de La Salle; Le Conseil Notre-Dame d'Ottawa No 1; La fanfare des Gardes à pied du Gouverneur Général; L'Association Canadienne française d'Education d'Ontario; La Commission Scolaire d'Ottawa; Le Conseil de Ville d'Ottawa; Le Conseil de Ville de Hull; Le Conseil de Ville d'Eastview; Le Conseil de Ville de la Pointe Gatineau; Le personnel administratif de l'Union St-Joseph du Canada; Le Comité du Cinquantenaire de l'Union St-Joseph du Canada; Les fondateurs de l'Union St-Joseph du Canada, avec carrosse; Les Officiers des Conseils de Districts; Les Invités: Juges, Députés, les représentants des sociétés nationales et autres, les anciens membres de l'Exécutif, le Clergé; L'Exécutif de l'Union St-Joseph du Canada.

« Le char allégorique, en forme de pyramide, donnait place à cinquante petits garçons habillés en blanc et bleu, avec chacun un chiffre sur la poitrine, depuis le no 1 au no 50. Le char symbolisait les cinquante années d'existence de la société.

« Un carrosse transportait les deux fondateurs,

MM. Léonard Desmarais et J.-B. Champoux, à qui l'on avait adjoint M. Onésime Barrette, l'un des premiers membres de la St-Joseph. »

Empruntons au *Prévoyant* le récit de la messe jubilaire :

La messe

« Les organisateurs des fêtes du Cinquantenaire de l'Union Saint-Joseph du Canada n'ont jamais été mieux inspirés que lorsqu'ils ont décidé, avec la permission de Sa Grandeur Monseigneur Gauthier, d'avoir une messe en plein air, au carré Ste-Anne d'Ottawa.

« Ce spectacle très rare, et même nouveau pour Ottawa, a attiré une foule immense au lieu de la célébration du Très Saint Sacrifice. Près de 20,000 personnes étaient massées sur le carré Ste-Anne et sur les rues circonvoisines. Les résidences avoisinantes étaient littéralement assiégées. Et cette foule nombreuse, compacte, recueillie a assisté à la messe et a écouté le sermon avec une attention digne d'éloge. Il a régné, durant le service religieux, un silence imposant et majestueux. Pas de bruit, pas de va-et-vient, pas de cris . . . Pour contenir cette foule énorme, le chef du service de sûreté publique avait envoyé deux gendarmes seulement. Il ne pouvait rendre de meilleur hommage au sens commun et à l'esprit de discipline de la population canadienne française, car malgré cette absence quasi totale de tout service de gendarmerie, la foule, par instinct, est

restée au large de l'espace réservé aux invités d'honneur.

« M. l'abbé J.-A. Myrand, le dévoué organisateur de la fête religieuse, avait disposé l'autel sur une grande plate-forme, à quinze pieds de terre, entre le presbytère et l'école. Adossé à la salle paroissiale, l'autel pouvait être vu des points les plus reculés du Carré Ste-Anne. Et la plate-forme permettait aux officiants et à leurs servants, tout le mouvement requis par la messe pontificale.

« Une plate-forme élevée à huit pieds de terre, et située sur le flanc gauche de l'espace libre, entre le trottoir et l'autel, servait aux membres de l'Exécutif et aux fondateurs . . .

« Plus à l'avant, au coin de l'école Ste-Anne, on avait dressé une vaste galerie, où le chœur de chant était parfaitement à l'aise pour s'acquitter de sa tâche.

« L'espace renfermé entre l'école et le presbytère était des mieux choisi pour les invités d'honneur. Assez vaste pour contenir cinq cents chaises, il laissait en outre, au centre, un cercle vide d'un rayon de cinquante pieds, cercle au centre duquel se trouvait une plate-bande de fleurs et qui permettait à la Garde Champlain de monter la garde durant la messe.

« Il aurait été impossible d'imaginer un endroit plus propice à la célébration d'une messe en plein air. De plus, quel décor! C'était à la fois sobre et abondant, riche et modeste, artistique et simple. Sur



M. Eugène SAUVÉ,
organisateur en chef de
l'Union Saint-Joseph du Canada.

l'autel, se voyait une belle statue de saint Joseph avec parure d'or éclatante. Le trône pontifical était abrité par un superbe dais . . . Tout était couvert de blanc, avec décorations où l'or jouait le rôle principal.

« Il serait trop long d'énumérer toutes les personnes marquantes qui ont assisté au saint sacrifice. Qu'il suffise de mentionner qu'il y avait là des juges, des sénateurs, des députés, des échevins, des mutualistes, des représentants de toutes les grandes sociétés nationales, des hommes de profession, des membres du clergé, etc.

« A onze heures, Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque commençait le Saint Sacrifice. Sa Grandeur Mgr Routhier lui servait d'assistant; les diacres d'honneur étaient MM. les abbés J. Chate-lain et C.-M. Leblanc; les diacres d'office, MM. les abbés A.-A. Godbout et L. Séguin. Quel spectacle! Cela rappelait les plus beaux jours du Congrès Eucharistique de Montréal. »

La musique était dirigée, pour le chant par M. Napoléon Mathé, pour l'orchestre par M. Albert Tassé. La messe en *do* de Gounod fut interprétée avec ensemble par les trois cents voix et les quatre-vingts instruments.

M. l'abbé Sylvio Corbeil, principal de l'Ecole Normale de Hull, donna le sermon, très éloquent.

LE BANQUET À HULL

La messe terminée, la procession se reforma et se rendit à l'Auditorium de Hull (Parc Royal). La foule s'y trouvait réunie pour le banquet. Revenons encore au *Prévoyant* pour l'exactitude du récit:

« Au-dessus de la table d'honneur, il y avait un magnifique écusson en lumières tricolores, écusson ainsi conçu: « 1863 — Noces d'Or — 1913. » Tout autour de l'enceinte, on pouvait lire les devises suivantes: « Religion et Patrie », « L'Union fait la force », « Cessons nos luttes fratricides », « Nos cœurs battent à l'unisson de ceux de l'Eglise et de la Patrie. »

« Soixante-dix tables rangées en ligne avec au centre quatre tables d'honneur, toutes décorées à profusion, attendaient les milliers d'invités... On doit dire qu'il aurait fallu une salle encore plus vaste que l'Auditorium pour donner place à tout le monde..

Un orchestre nombreux et la chorale de Hull, dirigés par M. Durocher, s'étaient chargés de la musique de circonstance.

A la table d'honneur se trouvaient M. le Dr J.-U. Archambault, médecin général de l'Union Saint-Joseph du Canada et président du Banquet; à sa droite, Sa Grandeur Mgr J.-O. Routhier, chapelain général de la Société et représentant officiel de Monseigneur l'Archevêque; à sa gauche sir Wilfrid Laurier. Les autres sièges étaient occupés par l'Hon. Louis Coderre, secrétaire d'Etat; l'Hon. N.-A. Belcourt, sénateur; O. Durocher, président général de l'Union St-Joseph du Canada; l'Honorable Philippe Landry, président du Sénat; MM. L. Desmarais et J.-B. Champoux, fondateurs; MM. les députés E.-B. Devlin, H.-A. Trottier, A. Achim, F.-A. Gendron, N. Champagne, E. Proulx; MM. les juges Constantineau et Chauvin; MM. les magistrats G.-H.-A. Goyette et Art. Desjardins; MM. Oscar Lavallée et Ludger Gravel, de Montréal, présidents de sociétés-sœurs; MM. les curés Guertin, Myrand et Carrière; MM. S.-J. Tétreault, G.-J. Tessier, Alex. Guibault, A.-E. Vincent, L.-A. Caron, Eug. Labelle, S.-C. Larose, membres de l'Exécutif de la St-Joseph; MM. Chas. Mailly et P.-H. Bédard, de Québec; MM. les

abbés A.-A. Godbout, C.-O. Godbout, N. Leblanc; enfin une centaine d'invités représentant les corps sociaux.

Les santés furent portées: Le Roi, par le docteur Archambault; le Pape, par Mgr Routhier, qui communique un câblogramme de S. E. le cardinal Merry del Val, faisant part d'une bénédiction spéciale accordée par Sa Sainteté Pie X; le Clergé, proposée par le sénateur Belcourt — réponse par l'abbé Arthur Carrière; la Fête que nous célébrons, Me Oscar Lavallée, de Montréal — réponse par M. Olivier Durocher; nos fondateurs, M. Alexandre Guilbault, maire de Joliette — réponse par les deux survivants, octogénaires, MM. Champoux et Desmarais; les Législatures, MM. H.-A. Fortier, député aux Communes, M. Napoléon Champagne, député à l'Assemblée législative d'Ontario. Ce dernier dit: « Un demi siècle a passé et votre œuvre a grandi parce que le dévouement français et le zèle religieux se sont étroitement unis.» Le docteur Bédard, de Québec, propose la santé des Sociétés sœurs, et la réponse est faite par M. Ludger Gravel, président général des Artisans; la santé des Dames revient au notaire Labelle, de Hull, et la réponse, fort heureuse, échoit à M. le député Achim, de Labelle; La Presse, proposé par M. Charles Leclerc; réponse par M. Amédée Deneault.

La journée se termina par des amusements divers et par la représentation de *Jean Sans-nom*, pièce canadienne jouée par le Cercle dramatique Saint-Jean.

A l'époque du Jubilé le *Prévoyant* publiait une importante note qui mérite d'être citée:

« *A Travers les Statistiques* »

« Nous empruntons, aux statistiques officielles des sociétés de secours mutuels, quelques chiffres intéressants. On verra, en faisant une comparaison entre les diverses sociétés, que l'Union St-Joseph du Canada est dans une position très avantageuse. En ce qui concerne la moyenne d'âge et la moyenne de décès, elle tient le premier rang. Son surplus par mille piastres d'assurance a augmenté de \$9.00 l'an dernier.

« Dans le tableau comparatif qui suit, nous ne mentionnons que les principales sociétés, jouissant de la faveur du public canadien français. Et un examen de ces chiffres, sobres mais éloquents, convaincra nos lecteurs que les sociétés canadiennes françaises ont des finances plus prospères que celles de leurs sœurs cosmopolites.

Moyenne d'âge

Union St-Joseph du Canada.....	32.92
Association Canado-Américaine.....	34.85
Chevaliers de Colomb.....	35.00
Artisans Canadiens français.....	37.12
Forestiers Catholiques.....	37.80
Union St-Jean-Baptiste d'Amérique.....	37.90

Forestiers Indépendants.....	40.20
Amis Choisis Canadiens.....	40.45
C. M. B. A. (canadienne).....	41.26
Royal Arcanum.....	45.51
Forestiers Canadiens.....	
Alliance Nationale.....	

Moyenne de décès par 1,000

Union St-Joseph du Canada.....	6.08
Forestiers Canadiens.....	5.78
Association Canado-Américaine.....	6.74
Chevaliers de Colomb.....	7.
Artisans Canadiens français.....	7.7
Amis Choisis Canadiens.....	8.45
Union St-Jean-Baptiste d'Amérique.....	8.2
Forestiers Catholiques.....	9.29
Forestiers Indépendants.....	9.2
C. M. B. A. (canadienne).....	12.61
Royal Arcanum.....	14.39
Alliance Nationale.....	

Surplus par 1,000

Union St-Joseph du Canada.....	43.23
Association Canado-Américaine.....	6.57
Royal Arcanum.....	14.40
Forestiers Catholiques.....	19.20
C. M. B. A. (canadienne).....	21.87
Amis Choisis Canadiens.....	29.20

Chevaliers de Colomb.....	44.14
Forestiers Canadiens.....	53.30
Artisans Canadiens français.....	59.60
L'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique.....	60.91
Alliance Nationale.....	76.00
Forestiers Indépendants.....	81.00

Dix ans plus tard les chiffres publiés par le *Prévoyant* indiquaient:

« *Nos Sociétés Nationales*

« *Bénéfices payés depuis leur fondation*

Les Artisans Canadiens français, Montréal.....	\$9,777,062.00
L'Union St - Joseph du Canada, Ottawa.....	5,630,694.00
L'Alliance Nationale, Montréal.....	5,250,379.00
L'Association Canado - Américaine, Manchester.....	2,340,398.00
L'Union St-Jean-Baptiste d'Améri- que, Woonsocket.....	2,015,325.00
L'Union St - Joseph de Saint- Hyacinthe.....	1,784,275.00
L'Assomption, Moncton.....	390,665.00
L'Union St-Joseph de Drummond- ville.....	328,831.00
« Total.....	27,517,629.00»

LES NOCES DE DIAMANT

Le *Prévoyant* de juin 1923 publiait sous la signature de M. Charles Leclerc un article intéressant sur « le rôle de nos institutions d'épargnes », à l'occasion du soixantième anniversaire de fondation de l'Union Saint-Joseph du Canada. Cet article contient plusieurs passages qu'il faudrait citer. Malheureusement la nature du présent chapitre, comme ses limites nécessaires, nous privent de ce plaisir. Prenons cependant un extrait très clair d'expression :

« Or donc, l'Union St-Joseph du Canada est la seule institution financière ontarienne canadienne française. Elle y a été fondée avant la confédération, elle y a grandi, jouant un rôle prépondérant dans la conservation de la nationalité française. Elle a travaillé ferme au maintien du caractère national des noyaux épars, disséminés aux quatre coins de la province: elle les a tenus unis au vieux tronc québécois qui, à tous ces jeunes rameaux, a su communiquer une sève miraculeuse. Si les Canadiens français d'Ontario, noyés au milieu d'une population anglaise et protestante, ont conservé leur langue et leur foi, merci à cette mutualité dont la vertu dominante a toujours été le patriotisme. Jusqu'en 1910, c'est l'Union St-Joseph du Canada seule qui, par ses succursales des comtés de Prescott et de Russell, de Renfrew, de Stormont et de Glengarry, d'Essex et de Kent, de Nipissing et d'Algoma, a servi de moyen d'union aux Franco-ontariens, les a disputés à l'an-

glicisation, les a maintenus fidèles au doux parler de France et aux suaves traditions ancestrales. Au moyen de grandes conventions périodiques, tantôt à Ottawa, tantôt à Cornwall, tantôt à Windsor, tantôt à Sturgeon, tantôt à Rockland, soit tout autour de la province, elle a permis aux Ontariens de langue française de se connaître, de se concerter pour défendre leurs intérêts — de constater leurs progrès, de se promettre mutuellement de rester « catholiques et français ». C'est à tel point que lors du Congrès National de juin 1910 l'Union St-Joseph du Canada, par ses succursales, a pu amener à Ottawa 1,200 délégués de la minorité que les promoteurs de ce grand ralliement avaient eu crainte de ne pouvoir atteindre. C'était plus qu'un succès: c'était un triomphe! Ce congrès, le Juge Constantineau, son président, et à la suite le Sénateur Belcourt, ont déclaré qu'il eût été impossible sans l'Union St-Joseph du Canada. A l'heure actuelle encore, nous secondons, par tous les moyens à notre disposition, le travail magnifique de l'Association d'Education. L'école bilingue, nous l'avons défendue et nous continuons de la défendre envers et contre tous.

«Que le devoir des Canadiens français d'Ontario et de Québec soit d'assurer la vitalité et la puissance de la seule institution financière française de l'Ontario; c'est incontestable. Le capital de *deux millions et demi* que nous avons, nos compatriotes peuvent lui faire faire, en quelques années, un saut à dix millions, en doublant l'effectif de nos membres.

Loin de nous l'intention de demander un don gratuit. Qu'on nous donne seulement la préférence lorsqu'il s'agit, au moyen d'une police d'assurance, de protéger des êtres chers. Il est facile de faire d'une pierre deux coups: Acte de prévoyance en obtenant une police, acte de patriotisme en s'inscrivant dans l'Union St-Joseph du Canada, la société mutuelle des persécutés de l'Ontario. Au point de vue financier, nos taux sont ceux du Congrès Fraternel américain et offrent toute la sécurité possible. »

Personne n'a songé jusqu'ici à réfuter M. Leclerc, tant les événements lui donnent raison.

C'est le 19 octobre que la ville de Québec célébrait les noces de diamant de l'Union Saint-Joseph. Le *Prévoyant* de novembre 1924 et les numéros subséquents en ont donné le récit que tous les membres ont encore dans leur bibliothèque.

LE BUREAU DE 1925

Le Bureau actuel de l'Union, pris dans la livraison de janvier du *Prévoyant*, est le suivant:

CONSEIL HONORAIRE

Président d'honneur, Mgr J.-Médard Émard, Archevêque d'Ottawa.

Vice-président d'honneur, M. Olivier Durocher, Ottawa.

Chapelain général, Mgr J.-O. Routhier, v.g., Ottawa.

Conseiller à vie, M. Samuel Genest, Président de la Commission Scolaire catholique d'Ottawa.

EXÉCUTIF

Président général, J.-S. Tétreault, notaire, éch., Sherbrooke.

Premier vice-président général, G.-J. Tessier, mutualiste, Québec (décédé).

Second vice-président général, Dr R.-H. Parent, Ottawa.

Médecin général, Dr J.-U. Archambault, Hull.

Directeurs, Dr J.-M. Laframboise, Ottawa; A.-E. Brunet, courtier, Montréal; Alex. Guibault, avocat, Joliette; Dr Geo. Racine, Québec; Louis Gignac, marchand, Penetanguishene; J.-L.-A. Godbout, voyageur de commerce, Québec.

Secrétaire-trésorier, Charles Leclerc, Ottawa.

Secrétaire-trésorier adjoint, Hector Ménard, Ottawa.

Auditeurs supérieurs, Valmore Boudreault, comptable, Ottawa; Henri Legault, comptable, Ottawa.

Bureau médical, Dr J.-U. Archambault, médecin général, Hull; Dr C.-R. Biron, Ste-Sophie de Lévrard, Qué.; D. V. Davreau, Québec.

Organisateur en chef, Eugène Sauvé, Ottawa.

Organisateurs, E. Larouche, Cacouna; J.-W. Chamberland, Québec; P.-E. Moreault, Ottawa; Ephrem Bérubé, Shawinigan; O.-J. Touchette, Windsor; Ed. Grenier, Sturgeon Falls; S.-J.-V. Tremblay, Montréal; Ed. Laporte, Québec.

CONSEILS ET BUREAUX DANS LES VILLES

Noms et adresses des percepteurs

Ville d'Ottawa

Notre-Dame, No 1, P.-E. Moreault, 325 rue Dalhousie.

Ste-Anne, No 93, M.-V. Godbout, Salle Ste-Anne.

St-François d'Assise, No 94, Élie Lauzon, 93 Garland.

St-Jean-Baptiste, No 124, F. Bonenfant, 813 Somerset.

Ste-Famille, No 180, L. Bélanger, 116 Glenora.

St-Charles, Clarkstown, No 221, H. Foisy.

Madeleine de Verchères, Melle A. Bettez, 424 St-Patrice.

Ville de Hull

Notre-Dame, No 2, P.-H. Reinhardt, 4 rue Langevin.

St-Rédempteur, No 136, Adélaré Beauchamp, 171 St-Laurent.

Val Tétreault, P. Maisonneuve.

Notre-Dame de Lorette, Dame J.-O. Maisonneuve.

St-Joseph, No 275, J.-E. Pilotte, 30 rue Demonigny, Hull.

Ville de Québec

St-François d'Assise de Lairét, J.-E. Plamondon,
573, 1re avenue.
Québec, No 29, J.-A. Duchesne, 2 Claire Fontaine.
Limoilou, Alphonse Lafleur, boucher, 78 5e Avenue.
St-Sauveur, No 141, Jos. Trépanier, 502 St-François.
St-Roch, No 193, Chas. Mailly, 60 St-François.
St-Zéphirin de Stadacona, L. Tremblay, 107 de la
Naudière.

Ville de Montréal

Montréal No 40, J.-A. Boisseau, 93 Christophe
Colomb.
Mont-Royal, G.-A. Labelle, 1115 Henri Julien.
St-Jean-Baptiste, Ed. Paquette, 2423 Christophe
Colomb.
Viauville, Alfred Bernier, 528 Létourneau.
St-Édouard, J.-A. Chevrier, 1918 rue St-Denis.
St-Stanislas, Alex. Bérubé, 600 rue Marquette.
Ste-Elisabeth, L. Lachaine, 183 Lacasse.
Hochelaga, J.-A. Renaud, 106b Cuvillier.
St-Joseph, A. Poulin, 256a des Seigneurs.
St-Jean Berchman, J.-C. Legris, 2781 Papineau.
Ville Émard, A.-B. Brisbois, 134 Denonville.
St-Vincent de Paul, Jos. Hamelin, 39 Champagne.
Pointe St-Charles, R. Plante, 77 Laprairie.
St-Anselme, Dme Paul Lebrun, 541 Iberville.
Verdun, Ed. Slevan, 447 Rielle, Verdun.
Villemarie, Dme A. Rouleau, 1857 St-Denis.

Tétraultville, F.-X. Larivière, 4315 Notre-Dame Est.
 Longueuil, J.-E.-R. Bournet, Ave. Labonté.

Lachine, Madame Victorien Tremblay, 134 Notre-Dame.

Conseil Hétu, W. Rajotte, 107 William David.

ÉTAT COMPARATIF DE L'ACTIF

Année	Actif net.
1900.....	24,517.95
1901.....	34,947.54
1902.....	61,052.36
1903.....	95,060.48
1904.....	128,004.22
1905.....	202,730.74
1906.....	264,838.26
1907.....	354,308.04
1908.....	430,198.03
1909.....	537,032.10
1910.....	661,929.86
1911.....	790,117.41
1912.....	937,260.77
1913.....	1,114,029.37
1914.....	1,287,721.13
1915.....	1,507,508.60
1916.....	1,660,703.79
1917.....	1,810,532.05
1918 (Chute due à l'épidémie).....	1,493,472.14
1919.....	1,652,418.51
1920.....	1,850,720.58

1921.....	2,017,504.34
1922.....	2,299,903.38
1923.....	2,480,474.43
1924.....	2,732,416.12

Depuis sa fondation, l'Union Saint-Joseph du Canada a payé à ses sociétaires et leurs bénéficiaires une somme de \$5,692,118.69 (janvier 1925).

On peut résumer les caractères de la société dans les termes suivants: L'Union Saint-Joseph du Canada est une société mutuelle, catholique, canadienne française; ses finances suivent les taux du congrès fraternel américain, et sa solvabilité est cotée à plus de cent pour cent; elle admet les deux sexes à la jouissances de ses polices et de ses caisses. Voilà pour le pratique immédiat. Mais il est un autre côté pratique moins visible dans l'œuvre de l'Union, et c'est l'active propagande économique parmi les groupes de langue française. A ce point de vue, peu de sociétés pourraient faire valoir de meilleurs états de service, surtout en Ontario, où l'Union Saint-Joseph a été vraiment un noyau fécond d'émancipation sociale et d'expansion catholique. C'est à ce titre que l'Union mérite la reconnaissance de la race française, et qu'elle mérite aussi d'être imitée, répandue, aidée, secourue, dans tous les milieux où les minorités de notre langue cherchent un soutien et un moyen d'action saine.

*

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Dédicace.....	(a)
Introduction.....	1

Première Partie

LES ORIGINES

I

LA PLACE DES RIDEAUX

La découverte — Étienne Brûlé.....	3
Philémon Wright.....	4
Le canal Rideau.....	7

II

BYTOWN

Le village.....	9
Les missions stables.....	11
La croissance.....	12
La première église.....	13
Un pacificateur.....	14
Mgr Forbin-Janson.....	15
Les Oblats de Marie-Immaculée.....	17

III

LA VILLE ÉPISCOPALE

	PAGE
Le premier évêque — Mgr Guigues.....	20
Les mœurs.....	23
Les œuvres.....	24
D'autres missions.....	26
La Saint-Vincent-de-Paul.....	27
Le groupe français:	
(a) Les sociétés.....	30
(b) Au Conseil municipal.....	32
(c) L'expansion.....	34

Deuxième partie

LA PAROISSE SAINTE-ANNE

I

LES DÉBUTS

Vieux maux, vieux remèdes.....	39
Un regard de l'évêque.....	41
Au seuil de l'église.....	43
A propos de terrains.....	46
La moisson de pierre:	
(a) Le 4 mai 1873.....	49
(b) La première messe paroissiale.....	52
(c) Quelques noms de 1873.....	55
Le premier curé — M. Alleau:	
(a) Son arrivée à Ottawa.....	60
(b) Un caractère complexe.....	61
(c) L'apprentissage du pays.....	64
(d) Retour en Europe.....	68

II

LA PAROISSE À L'ŒUVRE

	PAGE
Un esprit clairvoyant.....	73
La visite pastorale du curé.....	77
Recensement de la paroisse.....	81
Actes officiels, notes privées.....	82
Les premiers sacrements:	
(a) Les baptêmes.....	89
(b) Les sépultures.....	91
(c) Les mariages.....	92
(d) Les confirmations.....	93
(e) Les ordinations.....	96
Un mot de Mgr Duhamel.....	99
La Charité en action:	
(a) La Saint-Vincent-de-Paul.....	101
(b) Quelques faits, quelques chiffres.....	104
(c) Documents utiles.....	110

III

AUTOUR DU CLOCHER

Le clergé paroissial — 1876 - 1903.....	117
M. Laurent Jouvent.....	121
MM. J.-O. Routhier et Chatillon.....	124
M. Rémi Prudhomme.....	128
M. P. Beauchamp.....	133
M. Stanislas Moreau.....	138
M. Alexandre Beausoleil.....	138
Les " enfants de la Paroisse".....	144
Les murs se racontent.....	147
Mgr Charles-Hughes Gauthier.....	154
La musique d'église.....	155
L'instruction des enfants:	
(a) Les classe du début.....	156

(b) Les Frères des Écoles Chrétiennes.....	159
(c) Les Sœurs Grises de la Croix.....	173
Œuvres auxiliaires:	
(a) L'hôpital Sainte-Anne.....	187
(b) L'Asile Bethléem.....	189
La Salle Sainte-Anne — Centre d'action:	
(a) Ses trois étapes.....	191
(b) Ses fêtes.....	199
(c) Ses créations:	
(i) Le Cercle Social paroissial.....	204
(ii) La Caisse populaire.....	210
Les Sociétés religieuses:	
(a) Sociétés masculines.....	215
(b) Sociétés féminines.....	233

Troisième Partie

VERS L'AVENIR

I

• M. LE CURÉ MYRAND

Quelques mots de biographie.....	243
Vicaire à Sainte-Anne.....	246
A Billings' Bridge.....	247
Des transformations.....	250
Clochers et musique.....	253
Œuvres auxiliaires.....	261
Collectivisme agissant.....	262
La Croix de mission.....	270
Le triomphe du Sacré-Cœur.....	272
Autres souvenirs religieux.....	275

II

VINGT-CINQ ANS DE PRÊTRISE

	PAGE
Les fêtes de juillet 1917	282
Le banquet	285
Discours de M. Myrand	287
L'A. C. J. C.	292
La messe solennelle	297
Sermon de Mgr Rouleau	297
Le trentième anniversaire d'ordination	298
Inauguration du presbytère	299

III

NOCES D'OR PAROISSIALES

Novembre 1923	303
Discours de bienvenue	306
M. Myrand nommé chanoine honoraire	310
Adresses des paroissiens	312
Les vicaires de M. Myrand	320
Auxiliaires laïcs:	
Les syndics	324
M. Joseph-Adélarde Séguin	328
M. Napoléon Taylor	335
Un mot de conclusion	340

SUPPLÉMENT

Quatrième Partie

L'UNION SAINT-JOSEPH DU CANADA

Le Conseil Sainte-Anne, 1905-1925	345
La fondation de l'Union en 1863	351
L'évolution	361

On cherche une voie.....	363
La peur du progrès.....	366
Dictature utile.....	367
Des noms et des chiffres.....	369
Raisons du succès.....	373
Les fêtes jubilaires.....	380
La procession.....	383
La messe.....	385
Le banquet à Hull.....	388
A travers les statistiques.....	391
Noces de diamant de 1923.....	394
Le bureau de 1925.....	396

